

Oeuvres illustrees d'Eugene Sue La salamandre

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 16.07% accurate

CHAPITRE PREMIER. tt HT r 10 M T»UC. Par divcr* moyen* on arrive à pareille An. Mactaics. !.«« mouvement* le* plu* minuticu* île m m«'. «Innu* femme étaient ré. plé* au**i juile que la meilleure montre marine fabriquée par llaruion. Druon. — Don Juan Vm te milieu de la rue de hrammont etistait A Paris, en 1815. un pureau de tabac fort achalandé : rien n'y manquait : on voyait à l'extérieur le long rouleau de frMtlanc qui renfermait une lamne sans CCMC allumée. I énorme tabatière do buis ; et, audessus, une fresque de quatre pieds carrés représentant l'inévitable friaeur qui, le pouce et ID^e\ à la bailleur de *•« narines d&aféespffl'irait aVee délices Via Pierrs HueL powe odorante. Aussi, un* foule d' Allemand^, de Russes, de Prussiens, de Bavarois, d'Anglais, I Or, ce soir-U, le bureau de tabac , «««•sireiix de charmer les loisirs du corps do garde, se pressaient ebet | mais les habitués cherchaient en vaij BAUCE. yUFnngwi. qui leur débiiait d iimr etifès distractions en carottes , chique* ou cigares. *P.ir un Immii soir d' juillet. Pair était ti«'de, le ciel pur, et l'atmosphère se chargeait d'une poit-.sière épaisse qui lourbilloQDait sous le* pieds des chevaux; de brûlants cmiipages *e croisaient dans tous le* sens, et les plumes bigarrées oui ondoyaient sur les snakos étrangers se mêlaient aux voiles et aux écharpes blanches dont imites les femmes sc paraient alors : le* bouleVHrfS 8*1 iiiimII. lient pour ainsi dire d'une foule de cocarde* aux couleurs vives et variées, saus compter les riches dolmans des cosaques do la garde russe, le costume pittoresque .des chasseur* écossais, et le sombre aspect des hussards de la mort, qui faisait encore ressortir l'élégance de ces splendides uniformes, tous étincelants de broderies et de galons. un ne désemplissait pas ; le comptoir la bonne ei sd by Googl Dmlns pur J. A. Dcircft. e

75413



LA SALAMANDRE

Dessins par J. A. BAUDÉ.

Œuvres par A. LUGGHESE.

CHAPITRE PREMIER.

LE BUREAU DE TABAC.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

MONTAIGNE.

Les mouvements les plus minutieux de sa mécanique étaient réglés aussi juste que la meilleure montre marine fabriquée par Harrison.

BYRON. — Don Juan.

Vers le milieu de la rue de Grammont existait à Paris, en 1815, un bureau de tabac fort achalandé; rien n'y manquait: on voyait à l'extérieur le long rouleau de fer-blanc qui renfermait une lampe sans cesse allumée, l'énorme tabatière de bois; et, au-dessus, une fresque de quatre pieds carrés représentant l'inévitable priseur qui, le pouce et l'index à la hauteur des narines dilatées, aspirait avec délices la



J. A. BAUDÉ.

Pierre Huot.

M. Formon, qui leur débilitait d'innocentes distractions en carottes, chiques ou cigares.

Par un beau soir de juillet, l'air était tiède, le ciel pur, et l'atmosphère se chargeait d'une poussière épaisse qui tourbillonnait sous les pieds des chevaux; de brillants équipages se croisaient dans tous les sens, et les plumes bigarrées qui ondoyaient sur les shakos étrangers se mêlaient aux voiles et aux écharpes blanches dont toutes les femmes se paraient alors; les boulevards s'émaillaient pour ainsi dire d'une foule de cocardes aux couleurs vives et variées, sans compter les riches dolmans des cosaques de la garde russe, le costume pittoresque des chasseurs écossais, et le sombre aspect des husards de la mort, qui faisait encore ressortir l'élégance de ces splendides uniformes, tous étincelants de broderies et

The text on this page is estimated to be only 18.94% accurate

LA SALAMANDRE. IoojAiû figure do débitant A tonte» les questions qu'on lui faisait à cet égard. son commis François répondait d'un air mystérieux qui irritait encore la curiosité générale. (était : — Si vous ne prenez que le tabac que inoû n'attire vous vendra désormais, vous u'éternuez guère A Oû autre. iiiîlii.iire imberbe, qui demandait à haute voix des cigares, et des put' loris, François disait d'un air sarcastique — Si mon maître était ici, l'cW h main au chapeau que von# iappitn hei ici, au lte«t de frapper sur le comptoir avec votre grand sabre (qui ne ferait pas de mal à un Chiant}, de (rapper sur mon comptoir comme on foi geron sur son eu! El «eut autres propos pu relis Enfin iliacuu s'étonnait de b'dispaiiUoii de M. Fonnoù, dont la joliesse <> la douceur étaient généralesM||t Connues et appréciées. l'absence du débitant surprendra moins quand on saura la scène bizarre qui se passait dans un petit appartement simple et modeste placé au-dessus du Inircati de tabac, et occupé par M. l'orrtiou. Of ce digne homme allait, venait, s'agitait au milieu de l'IN étroit lihr>. tantôt s'approchait de la fenêtre pour y jeter un timide regard, tantôt revenait s'asseoir et consultait sa pendule avec inquiétude. Mtm For mon pouvait avoir t'impianle uns, était grand, maigre d'épais cheveux gris couvraient son bout-lus c: déprimé; »e\$ yeux d'un vert clair, son menton rentré, >a bouche très-évilgoée de son nez court et camard, donnaient à sa figure une expression de simplicité remarquable. — F.lisabelb, dit-il en s'arrêtant devant une Ici nue d'une quarantaine d'années. qui, courbée SUT une petite mite, écrivait avec rapidité, Lli«ulmlh, que pensez-vous «le ce retard / presque huit heures et rien de guivtau .. Ou aura trompé mon cousin, cl j'aime autant cela i'hsalM'th lit un violent geste d'impatience, et jetant sa plume avec vivacité : ■ êj& — Trompé .. trompé. .. Vous le désirez, sans doute? — Attends, niions, 'ne va pas le lâcher : ça te fait plus de mal qu'à moi, tu le sais bien. — Me fâcher ! s'écria-t-elle* et ses petits yeux fauves étincelaient sous les longues dentelles* d'un bonnet à barbes. Me fâcher... n'en ai-je pas le droit ? YeM-cc M malgré votre répugnance que j'ai tenté de vous faire rendre une position décente? que j'ai tenté de vous arracher à votre ignoble comptoir où vous passeriez votre vie à vendre, sans rougir, du p' Virginie et du makouba. — (ibère au lieu, le makouba est supérieur au «virginie. Dis doue ; à vendre, sans rougir, du makouba, etc. — (Joëlle turpitude! El vous n'avez pas honte de la bassesse de vos goûts? — Mats

non, mai» non; Je me trouve bien comme cela ; je suis au fait de tout ce qui se passe dans le quartier où Fou m'aime assez : car, il faut dire juste, je ne fais de mal à personne, et je rends service quand je le puis; j'ai mes petites habitudes bien doctes, bien tranquilles, mon café au lait le matin, le soir tu parties des dominos et ma bouteille de bien- ; jamais de soucis, mon débit me rapporte assez pour ne pas m'inquiéter de la venir. Ma loi ? si ce n'est pas là le bonheur, où diable bnit-il le chercher?.. Et encore* j'oublie de parler de moi excellente, de ma parfaite compagne, ajouta le Ih>u débitant en faisant l'agréable. L'impatience de sa part faite couquague ne connut plus de bornes. Se levant de sa chaise avec vivacité, elle saisit son mari par le bras et le trahit presque jusqu'au fond du salon. Là, tirant un léger voile de gaze, elle découvrit le portrait d'un officier de marine dont le costume paraissait appartenir au siècle dernier. A l'entour du portrait. Incrusté dans le cadre, brillait un riche écusson, fond de gueules avec une étoile d'azur, supporté par deux lions à queue recourbée, et surmonté d'une couronne de marquis. — Tenez ! s'écria-t-elle en poussant si rudement le malheureux For mon qu'il tomba agenouillé sur le sofa ; tenez, regardez... et mourez de honte et songez à ce que vous fûtes et à ce que vous devriez être. Le débitant soupira en jetant les yeux sur cet antique portrait, secoua tristement la tête, essuya une larme et reprit u'uti ton de sa proche : . — Allons, encore ce portrait. Moi Dieu ! Elisabeth, quelle cruauté de réveiller sans cesse de tels souvenirs ! Tout ceci est Uni et ne peut revenir, pas plus que l'espérance de revoir notre terre de Longueville, où j'ai passé une si heureuse enfance. Pauvre vieux château moi j'ai «erré a main mourante de mon père ! Où j'ai baisé les cheveux blancs de ma bonne mère qui s'éteignit en me disant; — Albert, tu seras heureux , «or In es un bon fils. Pauvre moi, si charitable, si clerc aux infortunés... Ils ont jeté tes cendres au vent, détruit ta chapelle, et votre ancien château moi plein de souvenirs douces... Ah ! Ici le bonhomme fit une pause, resta un instant absorbé, et reprit, en passant rapidement la main sur son front: — Bah!., hall. ..Tout ceci est passé, oublié ; maintenant n'en parlons plus», ta t'en supplie. J'ai pris , tu le sais, Elisabeth, d'autres goûts, d'autres habitudes; maintenant l'obscurité convient mieux à mon âge et à mon caractère. Je n'ai jamais eu d'ambition, laisse-moi mourir Ici, tranquille, en paix. Ah! parfois les démarches que tu as tenues : tu sais mieux que personne dans quelle pénible position tu me places , si l'on m'accorde ce que tu as demandé en mon nom et bien malgré moi. — Mais je vous trouve encore singulier! reprit sa femme avec un accent de colère

concentrée. Est-ce donc pour vous seul que j'ai tut*. en jeu tant de puissantes protections que la restauration nous a rendues ? mm vraiment : vous n'en valez pas la peine; c'est pour notre nom. — Notre nom, notre nom! dit le débitant avec une légère nuance d'impatience; notre nom! Tu peux bien y dénoncer aussi, car enfin... toi qui es fit Itère... — Eli bien ! achevez donc, monsieur, achevez. — Eh bien! je ne le dis pas cela pour te lâcher, puisque tu es l'épouse de mon cœur... dé (Bon choix ; mais enfin , ton père était... (rangier, drapier, rue aux dttf». Quoique cette dernière Mftflie de sa phrase fût prononcée presque iniahi Bifiiblemeni par le débitant, je ne sais pourtant ce qui fût arrivé, à voir le» éclair* que lançaient les yeux d'Elisabeth, si François n'eût interrompu ce dangereux dialogue. — Madame.. , madame ., OH-î en entrant, voici un paquet qu'un gendarme vient d'apporter- U il présenta à sa maîtresse une volumineuse dépêche iiilnMêrtelte «reliée de tro*» cachets. — D.mrtcz, et sortez, dit BJtaabetli duue voix impérieuse; puis çlle rompit précipitamment l'enveloppe, tandis que son mari la regardait avec autant d'anxiété qu'un patient qui attend son arrêt. — Ilrefo! s'écriirt— «Ile avec trausporl, apres avoir lu. On ne m'avait pas trompé*», on m'a tenu parole. Ets'avançant ver» soti mari : --Monsieur Foi mon. marquis de Longetour. nous imuvons enfin reprendra notre titre. — Notre titre ! dit le marquis cuire m* dents. — Grâce à la ouïssante protection de notre faulle. — Noire famille ! soupira encore le débitant. — Grâce à notre famille, le grade «le capitaine ae frégate vous est accordé ; car te temps que vous avez passé eu émigration et dans votre ignoble comptoir, ce temps vous Compte comice service effectif. De plus on vous nomme au commandement d'une corvette «te guerre, et vous êtes chargé d'une mis. sion importante ! Lisez... Le marquis demeurait Mupide et ébahi. Enfin il s'écria : — Alloua donc, Elisabeth! unecurvouc ! une corvette de guerre à moi qui n'ai pas navigué députe vingt ans, à moi qui, avant la révolution, n'ai fait qu'une traversée de Roehcfort à Bayoune... Mai» c'oat absurde ! Que te diable vous emporte..., car vous êtes la femme, te plu» folle que je connaisse, dit enfin le marquis désespéré. — Je refuse te comm.i internent, aj. uu-t-iJ *en jetant b dépêche sur U table. — S ou» le rc-fn-sez, articub s unlemeol la marquise* en faisant sentir à sou mari ia pointu de ses ongles aigus. — Vous le re-fu-sex..., répéta-t-elle, non, non, je uc crois pas ' Et, tenant toujours le tiras de ton mari serré daus *.1 main serbe et osseuse, elle sourit d'un air vraiment diabolique. Et le pauvre Fonnou , vaincu par son

habitude de soumission, par b peur que lui inspirait sa femme, murmura à voix basse : — Allons, allons! j'accepte, Elisabeth... — C'est bien. Maintenant, signes celte lettre de remerciements, écrite d'avance au ministre. — Ainsi, Elisabeth, tu le veux décidément. Songe bien que... — Signez.— Je suis perdu! s'écria-t-il avec douleur en jetant la plume. — Eufin, dit l.i marquise , uous allons reprendre un rang que tu rus n'aurions jamais dû quitter. Suive/, moi, marquis. — Atlict! adieu le temps ie plus heureux de ma vie ! dit tristement l'ex-débilant eu suivant les pas de sa femme. Un mois aprèB, le marquis de Longetour partit pour Toulon, afin de prendre sou commandement. El voilà comment M. rormon oc veudit plus ni t biques ni cigares. Tu veux voler, et mini le vertige. Fut-ce nou» |Q> nom ■oiuuuei jeté* à U tête, ou toi à la nôtre i Giktuk. — foïilt. — l ève-lol. lève-toi, beau soleil de Provence; lève-toi. Déjà l'Elbe se découpe eu bleu sur celte nappe rexpandis-ante de clarté dont tu inondes I horizon... l<èvr-ioi. Viens couvrir d'un voile de p»jurpre et de lunilrc te^ I. mi. s iinnUtgncs de la Lorse, et doter les eaux paresseuse» qui liaiguciii te golfe de Fréjus. -Kj** Mais les rayons ont déjà dissipé tes tremblantes et fraiebes vapeurs qui cottraieul sttr Et mer pour s'élancer vers toi... Ver* loi, doux soleil, qui nou» apporte» d'Italie la chaleur et la volupté! Aussi la Provence vaut l'Itatio. Voyez là-bas ces masses verdoyantes, couvertes d'une neige de fleurs à corolle* d'or, <|ui répondent de «i doux parfum» ; ces maisons blanches à toits rouges, ces terrains calciué», Ne dirait-on pas une villa de Toscane ? Et pourtant c'est Ifyères, b fertile» llvms, «rui aime a voir ses beaux orangers et ses ravissante* bastide* se réfléchir dans les eaux bleues de la Méditcrraïute* Ub ! nos l'roveuçaleB, qui serrent leurs épais cheveux sous les mailles , soyeuse» d'une résille verte * qui cachent leurs gorge» brunes cl "dorées i diins un étroit corset noir à feston» rouges..., nos Provençales votent bastide» se rélléchir dans les eaux bteucs de la Méditcrraïute* | Ub ! nos Provençales, qui serrent leurs épais cheveux sous les mailles , soyeuse» d'une résille verte* qui cachent leurs gorge» brunes cl dorées ; diiti» ntt étroit corset noir à festons rouges..., nos Provençales votent i bien les italiennes de l'Arno. Nos filles de Provence ont au»si le soir leurs danses au bord dé la aie r, leurs danses vives, animées et bscivea.To» soir aussi, quand te lune argente les bois de myrtes, b brise embaumée se lait quelquefois “pour lai vi r bruire d'ardents baisers, de tendre* frissonnement» entrecoupé* de silences... qui font rêver et tressaillir. Mais déjà le soleil, tombant d'aplomb sur les toits bruns de Saint

The text on this page is estimated to be only 18.49% accurate

LA SALAMANDRE. Trope*, découpe de larges ombres sur tes rochers de quartz, de granit et de porphyre qui encadrent le golfe de Ciitnaud, à h pointe d «p I est creuse ce petit port. Toutes les hcctttt brillbn'C' de ces roches de mille moteurs s'éclairent tour à tour. Les cassures «■!» tallisée des granaecites, des slaurides, scintillent, llainhloicnt, étincellent ou rdicts roses. Meus, verts, nacrés, chatoyants... El puis le sable est tellement mêlé de quartz et de mica, que la chie parait semée d'une poussière d'argent, et sert de franges aux lames transparentes et dorées qui s'y déroulent. Tranquille et vieux port de Saint-Tropez ! pairie d'un brave amiral, du noble Suflieii, il no te reste plus de ton ancieuuc splendeur que ces { deux tours rougi es par un soleil ardent, crevassées, ruinées, mais parées de vertes couronnes de lierre et de guirlandes de coiivolvulus à j (leurs bleues... Que de fois tes Sarrasins maudits, bravant la protection des comtes j de Provence, ont fait échouer leurs sacolcves au pied de ton mêle, leurs sacnlèves qu'ils venaient cliarger de ces jeunes Provençales toujours si recherchées aux bazars de Srayrne et de Tunis ! Pauvres jeunes tilles de Saint-Trouez ! pour vous plus d'est oir d'être arrachées à vos familles en pleurs, enlevées par quelque maudit pirate, et déposées palpitantes, mais curieuses, sous les ru lies portique* du palais d'un émir. Plus d'espoir de quitter vos chaumières de In iques, vos nattes de joncs, l'eau salée de h mer, pour les bains parfumé» sous les sycomores, les tapis de Cachemire, et les coupoles élégantes aux peintures moresques ! Donnes HUM, que je conçois vos naïfs regrets!... Au moins autrefois on attendait avec espoir la saison de l'enlèvement ; car entiu, c'était un avenir que celte venue de pirates. Et toi aussi, l'on peut te plaindre, pauvre port de Saint-Tropez ! car ce ne sont plus de ces fringants navires aux banderoles écarlates qui mouillent dau* les eaux désertes; non, c'est quelquefois un lourd bateau marchand, un maigre mystik : et si, par hasard, une mince goélette, au corsage étroit et serré comme une abeille, vient s'abattre à l'abri de ton mêle, tout le bourg est eu émoi. Et , par ta sainte couronne de la Vierge ! H était cil émoi, je vous le jure, le 17 juiu 1815, car le navire qui se balançait dans la raoc n'était; Ni une Tartane aux voiles latines, ni un Roth avec ses deux focs léger» el Huilants comme le fichu d une femme, ni un Dogre avec son hunier immense, ni une Mutetlu aux sept voiles triangulaires, ni tmc («ondoie vénitienne blanche et or, avec des i idéaux de pourpre, ni un lieu qui déploie

ses deux vastes antenne» comme le» ailes du Léviathan, ni un Padouan fier de sa voilure étagée en damier. Ce n'étéait enfin : Ni un l'rahaii-plary de Macassar, ni un Balour des tics de la Sonde, ni un Piuhap du .Magellan, ni un Cros-bois des Antilles, ni un Yacht anglais, ni un Catimarou, ni une llonrque, ni une Palme, ni une l'rame, ni une Risca^enue, ni une Bécasse , ni un Mulet, ni une Dibmdlc, ni une Chclittguc, ni uu r.hampan, ni un Uouari, ui un Dinga, ui une Prague, ui une Cagoc, ni une Yole, ni... Enfin, c'était... c'était... la Salamandre ! . * * CHAPITRE III, ♦ LA MtAlONir. * . .nVidoru Ituib est. Qliam qu* roafcsMM auimo quojuc sulégat liüsles. CuvDOM., De uxto contulatu ffonorti, r. î4S-24y. Drôle! combien do diables as-tu i ta solde? Schiller. — F usque. La Salamandre!... Joli nom* élégant, coquet, expressif; coquet, élégant comme cette toute gracieuse corvette, si leste, si preste, si fine de formes, si carrée de voilure, si élaucée de mâture! Vive, vive comme uu poisson, soumise, obéissante au gouvernail, à virer de bord dan a un bassin! La chargeait* on do voiles jusqu'aux royales? souple et alerte, inclinant ses hautes flèches qui pliaient < norme des roseaux, elle volait sur les lames avec la rapidité de la mouette. El ce n'était pas seulement un navire de parade e(de couisc, non, cordieul non; à peine le veut déroulait-il les plis d'un pavillon rival, qu'ttle parlait haut cl longtemps, fort et loin. • Aussi ai-je dit nue son nom était expressif. Expressif, oui! Si vous l'aviez vue, rette fière corvette, en ISIS, tonnante, furieuse, échevelée, scs manoeuvres au vent, bondir avec ivresse au milieu des éclairs qui juUlksaiciit de scs trente caronads de bronze ! A ces torrents de flamme, à cette lave de boulets et de mitraille qu'elle vomissait de sa batterie, ou dit dit le cratère embrasé d'uu volcan, ou un lac de feu dont elle était la véritable Salamandrr. Oh! slfiiotis l'aviez vue, la mauvaise , inordre une frégate anglaise avec ses grappins d'abordage, sdt grappins ronges et brûlant;, tant tes i «bordées étaient vives et nourries! Dans cet effrayant combat, elle se montra digne de son nom ; eng igée à la fi égale, elle fit feu une dernière (ois, feu de si près que les canonnières des deux navires se brisaient le tête a coups de rcfouloirs, s'arrachaient tes anspeks et se poignardaient d'un pout a l'antré. Trois fois les grappins cassèrent, trois fois elle aborda l'Anglais, acharné comme elle, intrépide comme elle! l'uis, le feu prit à bord de la corvette... le feu qui se croise, qui s'allonge, qui se tord , ui grimpe aux cordages, qui sifflc dans les voiles, qui étreint les mats ans sa spirale brûLiutc. Le leu ! le feu ! on ne s on aperçut seulement pas à bord, on ne pensait qu'à couler l'Anglais. D'ailleurs, pas d'explosion à

craindre : U ne restait pas un grain de poudre dans (a sajihbarhe. On eu use, allez! en sept heures de combat , quand une volée ii'alteud pas l'autre! Intrépide Salamandre / le feu b rongeait jusqu'à scs oeuvres vives, et La mer la soulevait : et elle flambait toujours, ménageant sa dernière volée comme un prodigue ménage sa dernière pièce d'or, attendant l'occasion d'écraser l'Anglais. Enfin, eufin ! l'ennemi présente la poupe ; la Salamandre rugit, le canon tonne, le fer pleut... Mourrai... coulé... bourra!... coulé... plus d'Anglais. Hourra ! Une traînée de cadavres qui lournova dans le remous que fit la frégate en s'engloutissant; des débris de gréement et de mâture... Et puis ce fut tout. Alors on songea à éteindre l' incendie, cl ou y parvint. Oh! qu'aiusi elle était changée, ma brave et digne Salamandre ! Elle ne dressait plus insolemment ses mâts, elle u'élatdt plus avec complaisance un gréement lisse et peigné comme une chevelure de femme; ce n'éduit plus sa batterie étincelante , scs peintures de mille couleurs, qui couraient sur sa poupe , se croisaient , se déroulaient eu merveilles arabes. ques! Non, ce u'était plus cela. Toute brûlée, déchiquetée, trouée par la mitraille, rongie par le sang, noircie pat- la poudre, fumante, coulant bas d'eau, elle regagna le port, la vaillante, avec son lambeau tricolore cloué à sa poupe ! Car des mâts, ah ! oui, des mâts, il n'en restait pas plus que sur un gouton. Kl les maumuvre» retombaient brisées sur les précemtcs sillonnées par mille éclats, mille boulets! Et pourtant que ce négligé lui allait bien, à la coquette! Ainsi quelquefois vous voyez nu bal une vive et folle jeune fille, aux yeux brillants, à la peau vermeille et velutée; une gaze transparente minutieusement arretée entoure sa jolie taille; ses cheveux pa fumés sont symétriquement arrondis en boucles luisantes: sa ceinture et son écharpe sont régulièrement posées: on compterait les plis de sncoM% retic ; cl puis, en elle tout est ioie et délire, délire cl joie d'enfant qui rit. et rit encore, emportée par la valse bondissante. Celle gaieté , cette symétrie de toilette plaisent, je veux bien ; pourtant, oh ! je trouverais pourtant moins d'élégance, mais plus de charmes dans cette ceinture froissée, dans cette écharpe tombante, celle chevelure dénouée: oh ! plus de charmes dans une légère pâleur, dans uuo douce tristesse, dans ce regard devenu languissant et voilé. Pli! p us de charmes dans tout ce ravissant désordre qui prouve enfin... que la .*»'«tnnvindrc èL\H mille fois plus pittoresque, plus poétique, plus cuivrante après le combat. Aussi les vingt hommes qui seuls, quoique blessés, restèrent en é at de la remorquer, la conduisirent avec amour et respect dans la rade de Toulon pour la radoubler. C'était vraiment

conscience de réparer un bâtiment (tins cet état, depuis la guibre jusqu'au gouvernail : ce n'était qu'une plaie, qu'un trou. Mais il s'était fait monument ; mais c'était toujours la Salamandre. Mais, à moins ("être lâche comme un espion, on devenait brave en mettant te pied s.ir la Salamandre : car on y respirait je ne sais quel parfum de goudron, quelle bonne odeur de vieille poudre brûlée qui taisait noblement battre le coeur ! y a Mais ces Hanches cicatrisées, ces canons mâchés par les boulets, ce pont, noir du saug qui l'avait pénétré... Tout cd.i avait une voix, une mi te et puissante voix qui disait uue des glorieuses pages de nos guerres maritimes. Mordieu, oui! ceux qui, ayant passé par ce baptême «le feu , restaient de l'ancien équipage , pouvaient , je vous le jure, initier les novices. Aussi la Restauration trouva fa Salamandre rétablies hautaine, friugante el prêle à mordre. Oh! elle savait bien, l'insolente, qu'elle avait dans scs flancs ceut vingt braves matelots, entre autres dix-neuf restant de l'ancien équipage, cl que I on désignait à bord sous le nom de flamburts. Ajoutez à cela une centaine de marins de l'ex-gardc impériale. Cl vous aurez uue idée des compagnons d'élite qui montaient ce hardi navire. Il fallait voir ces bonnes figures brunies, tannées, cicatrisées, basanées, «les têtes de fer, des épaules d'ilmnlc cl dca'oeurs d'enfants, intrépides et insoucians, téméraires et bons. Mais ces diable» «le marin», quoiqu'il» sussent que Ronaparte » 'aimait pas la marine, ils l'avaient vu dans ccttc désastreuse campagne de Russie, qu'ils avaient aussi faite ! Ils l'n votent vu partager son pain, scs vêtements avec ses soldats, el iis l'avaient aime; parce qu'.ls trouvaient j en lui ce qui était en eux, courage et bonté. Or. en 181.'», dès qu'ils surent le» affaires de Roclicfurt et la noble et belle proposition «lu brave t commandant Collet, el lc passage de l'empereur à boni du tttUéroyhan, I ils pleurèrent de rage et devinrent sombres et farouches. Puis, apprenant tes sanglantes réactions du Midi, ils murmurèrent. Quelques rixes curent lieu avec tes habitants de Toulon; enfin, poor éviter de nouvelles querelles, on envoya la corvette attendre lc moment du départ dans le port de Saint-Tropez. Pauvre chère corvette, elle quitta la rade non nius comme autrefois,

The text on this page is estimated to be only 20.80% accurate

LA SALAMANDRE. 4 KS canons sortis, ses manœuvres tendues, fouguese, impatiente, dressant au plus haut niât son glorieux pavillon, comme un gage de défi. Non, mordieu! elle sortit triste et comme honteuse, presque sans artillerie, année eu flûte. Ils me l'avaient châtrée, les misérables! U ne lui resuit plus que son nom. qui faisait contre tressaillir 1rs Anglais; U ne lui restait que son équipage de tlambarts et de marins de fev garde, tristes et mornes comme elle, tir, ce bâtiment sombre et chagrin, qui •'eoouie tout seul daus le poi l de Saiiil-Tropex, c'est elle, c'est fa Safammrfr, que le soleil éclaire de ses premiers rayons. CIUPITRE IV. mkkhi: nert Ton* &U-4 un polissait) — Parlons d aulne chose. Depoit 90c nous jurions, j'ai une question sur les lèvre*, Drnnor. Le prou fit de Ton est le dommage de l'aol tre Voniko:. Dès que le soleil parut au-dessus de l'horizon, on battit an drapeau et on hissa le pavillon. Noble et saint usage. — N'y a-t-il pas quelque chose de grand, de poétique, â confondre cette idée de soleil qui se lève, et d'étendard qui monte... salué par les premiers feux du jour? Puis un coup de sifflet, long, aigu, saccadé, retentit, cl les matelots vinrent un à un, pieds nus, munis de brosses, de grés, de sable, et commencèrent à polir, gratter, nettoyer le pont de la corvette, qui bientôt fut blanc et nni comme du marbre. L'n officier, enveloppé d'une vaste houppelande bleue, et coiffé d'un bonnet à franges dur, monta sur le pont cl fut s'asseoir près du couronnement. Arrivé là, il ôta son bonnet, cl le soleil éclaira une figure brune vigoureusement arrêtée. Il paraissait avoir quarante ans; ses traits, sans cire beaux, exprimaient un caractère de franchise et de courage qui plaisait tout d'abord; seulement, ses mouvqcents d'une impitonce maf contenue prouvaient qu'il n'était nas dans son état ordinaire. Tantôt ù marchait à pas précipités, tantôt if s'asseyait, et l'on n'entendait que cm' mots prononcés à voix basse : — Diable d'enfant !... maudit enfaot ! Un nouveau personnage parut sur le pont. Celait un petit homme gros lourd, â cheveux blonds fades, qui portait des lonettes vertes sur nu long nez, une casquette et une redingote grise. “ Ponjour à notre cher lieutenant, dit le petit gros homme. — Ah ! bonjour, cnmmimairc, répondit l'officier fort préoccupé. Kl les gens les moins physionomistes do monde auraient pu lire sur sa noble et nnjire-sioonable ligure qu'il ne voyait pas le commissaire avec plaisir. L'entretien continua cependant. — Voilà un beau temps, mon cher lieutenant, un soleil à éblouir. — Un effet, il fait très-bcan. Après une

panse de quelques minutes, le lieutenant rompit le silence. — Commissaire, dil-il, je suis le seul officier de /a Salamandre oui soit resté de l'ancien état-major {ici il soupira', cl l'équipage, que je n'ai pas quitté depuis onze ans. me demande chaque jour la solde arriérée qu'un lui dmt. Ne pourriez-vous jkis écrire à Toulon à ce sont? — Mon cher lieutenant, vos souhaits oui été prévus. J'ai reçu hier les mandais et les fonds, et je compte faire aujourd'hui la paye — Allons, vous êtes, m» brave, commissaire, et mes matelots apprendront cette nouvelle avec Joie. Pauvres gens... qu'on les paye, au moins... Ils l'ont bieu gagné. Et puisqu'on nous chasse... — Permettez, lieutenant, on ne vous chasse pas, mais cet équipée m'a l'air un peu,.. — Un peu quoi? — Non... non. . je ne dis pas ça : mais ou pourrait penser que... — Penser quoi? — Non, non, tous ne me comprenez pas... Mais iis paraissent regretter un ordre de choses qui n'est plus, et ils ont tort... — Frisons là, commissaire. Dites-moi ; avez-vous vu mon fils aller à terre? Et la figure de l'officier prit une expression de tristesse, car celle question parut lui être péniblement échappée. — Qui ? M. Paul ? — Oui, oui, mon fils. — Non, mon cher lieutenant: je le croyais à bord. Est-ce qu'il n'y est pas? — Non, et sou absence m'inquiète, car il est à terre sans nia permission ; je le pnuirai comme père et comme officier - Mais êtes-vous bien sûr, au moins?... — TréS-SÛr, répondit l'ufilcier avec impatience. — Imbécile, pensa-t-il eu lui-même; comme si l'inquiétude d'un père pouvait laisser exister un doute. — Mais, reprit te commissaire, voilà M. de Merval qui pourra peut-être vous en dire davantage. — Il suffit, monsieur; je n'ai pas besoin de mettre tout le bord dans ma confidence. Le nouveau venu était un jeune enseigne, blond, joli, frais, élégant; et, quoiqu'il fût encore de trèvbonne heure, son uniforme était boutonné, serré avec un soin minutieux ; ses épaulettes neuves étincelaient au soleil, et un cliarmaut poignard à ma tu lie de nacre pendait à un cordun de soie noire à coulants d ur. Quand il ôta sou chapeau ciré jxnir saluer le lieutenant, on vit uuc épaisse chevelure blonde (lignée, bouclée, qui eût fait honneur à une Icuime. | — Hou> do you do, dit-il en riant à l'officier. — Très-bien, mon cher Menai ! Mais quelle diable d habitude avez-vous toujours de m'aborder en parlant anglais? Celle langue-là. voyez-vous, jeune homme, ne me va pas ! — Ce cher lieutenant, une vieille rancune de guerre... bah 1 bah! vous avez tort. Je les ai, Dieu merci, assez vus. et je puis vous assurer qu'ils sont bons diables. — El fameux marins, fameux marins ! dit le commissaire; marins à nous en revendre. Ab ! ah ! Le lieutenant lui jeta un coup d'œil méprisant, rougit et

ne répandit pas. — Oui, mon cher commissaire ; mais sous ce rapport-là vous les valez, c'est-à-dire, nous les valons! dit l'enscigue. Le lieutenant s'était brusquement écarté après la sotte phrase du commissaire. — Je n'y tiens plus, il faut que j'envoie à terre. Aht mon fils! mou fils!.... s'écria-t-il. Puis, se tournant vers un timonier : — Appelez maître la Joie ! Cinq minutes après on vit poindre, s'élever et grandir une longue figure à l'ouverture du petit panneau. Puis cette figure s'avança à deux pas du lieutenant, ôta son bonnet de laine, prit son long sifflet d'argent, l'approcha de ses lèvres prêtes à s'y coller, et attendit. C'était maître la Joie, un ancien de la Salamandre, un flambart, ob ! un pur flambart ! Il est impossible de se figurer quelque chose de pins triste, de plus morose, de plus rechigné, de plus laid que cette figure, jaune, osseuse, flétrie, chauve, maigre et anguleuse. — Avance ici! dit le lieutenant. Il avança à loucher le lieutenant, qui lui parla un instant à l'oreille. La Joie lit un signe de tête expressif, remit son bonnet, ne dit pas un mot, mais s'entendit résonner un bruit aigu et modulé. qui dans la langue nautique signifie : — En barque les canotiers du canot major. — Cinq miaules après, ni plus ni moins, les douze hommes qui composaient l'équipage de cette embarcation étaient debout, les avirons levés, à bâbord de la corvette. Maître la Joie y descendit, s'assit à bâbord du canot, après avoir respectueusement relevé les housses de drap bleu fleurdelisées qui le couvraient, et siffla un coup, les avirons tombèrent à la fois, fendirent les lames, on n'entendit qu'un bruit, et pas une goutte d'eau ne jaillit. Il siffla encore, et les avirons entamèrent les vagues d'un seul mouvement avec une cadence, une harmonie telles, qu'on eût cru ces douze rames mises en mouvement par une même machine. Puis la Joie, qui était à la barre, mit le cap sur le débarcadère du port, et disparut bientôt derrière le môle. CHAPITRE V, l'état-bajo*. On avale 4 pleine jorée le mensonge que n'importe qui flatte, et l'on boit goutte 4 goutte une vérité qui douce et amère Dicwaor. Nos actions sont comme le bouta ri toi», que chacun fait rapporter 4 ce qu'il lui plaît. On ne devrait s'étonner que de pouvoir encore s'étonner. La Roaiarococu». — Maxime Le maître d'hôtel ayant annoncé que le déjeuner était servi, le commissaire, le lieutenant et l'enseigne descendirent dans le carré, où ils trouvèrent déjà attablé le docteur du bord, homme d'une cinquantaine d'années, coloré, vigoureux, à cheveux gris, épais et crépus. — Vue le diable te berce, Pierre! dit le docteur au lieutenant ; voilà une heure que le déjeuner attend : ce sera froid, et notre cuisinier provençal dira qu'il n'y peut rien. — Nous voici, bon

docteur, nous voici. — Calme-lot , dit le lieu tenant en prenant b place d'honneur au haut bout de b table. Pendant quelques instants , on n'entendit que le bruit des fourchettes l cl des assiettes. Le docteur l'interrompit. I — Dis donc, Pierre, sait-on quand enfiu arrive notre nouveau commandant? (Jh! c'est qu'il faut un rude compagnon pour conduire cette barque-là ! L équipage est solide , mais tapageur eu diable. Ça aime b terre, c'est passé au feu et à l'eau, des démons incarnés, mais bons, nuis braves, et iuu'il faut conduire comme lu les conduis, Pierre, avec l une barre de fer: Pourtant que je sois pendu si j'v conçois quoique i chose! car ils se foraient hacher tous pour toi jusqu'au dernier. Enfin , j'espère qu'on aura choisi pour les commander quelqu'un de 00s vieux marins froids, durs et inflexibles, d'une volonté inébranlable doits le service, nuis humains et commodes doits h autres relations. Et sais-tu quel est le commandant, dis, l ierre ? Sais-tu d'où U sort, < otnnMit il se nomme? — On m'a dit son nom, répondit le lieutenant avec iuuRffércucc . c'est le barou... ou le marquis... ou le comte de Longelour... -Marquis, je crois. Eu vérité, je m'y perds avec leur» damnés titres, car c'csi aussi ' b, te que »i l'on di.nil ; le chevalier mât d'hunc ou la corat^sc la grand'

The text on this page is estimated to be only 26.16% accurate

LA SALAMANDRE, 5 voile... Mais pardon, pardon! Merval, dit le lieutenant en tendant la ni îin an jeune enseigne avec cordialité ; j'oubliais que vous étiez....* comte, je crois... L'expression pénible qui avait un instant rembruni la figure de renseigne disparut , et il serra la main que Pierre lui offrait. — Je suis enseigne dé vaisseau A bord de la Salamandre, et fier d'être sous les or- ■ dre- d'un brave tel que vous, lieutenant.— .Monsieur est comte en effet, reprit le commissaire ; je l'ai sur mon rôle du bord. Egbert-DieudonnéVincenl-Beauuair, comte, pardieu ! comte de Merval., . comte y est bien. — C'est bon, c'est bon, commissaire, dit l'enseigne en rougissant, je sais mon nom. — Oui, monsieur; mais vous êtes comte, c'est un beau litre. Je voudrais bien être comte, moi ! Et vous, docteur? — Taisez-vous donc, commissaire , dit le docteur ; vous êtes bile comme une oie. — Ilcio , comment! dit le gros petit homme qui devint rouge comme une pomme d'api. — Je dis bête comme une oie, reprit imperturbablement le docteur eu le regardant entre les deux yeux.— Alloua, allons, ne vous fâchez pas, dit le lieutenant en souriant, Vous savez, commissaire, que le docteur a son franc parier; il y a vingt-trois ans que ie le connais ainsi , et vous ne le changerez pas. — Non, pardieu, pas! dit le docteur. Tel que vous me voyez, jeune homme, j'ai dit à l'amiral **' qu'il s'était conduit comme un polisson devant l'ennemi ; qu'il avait fait bâcher un Us de braves gens par sa lâcheté! Et je ne le Mis malheureusement que trop bien , puisque , blessé moi-même , je les ai pansés , soignés , amputés comme mes propres enfants. Ainsi vous voyez bien , commissaire , que je puis vous dire que vous êtes bête comme une oie , puisque j'ai dit à un amiral qu'il était un polisson. — Allons, assez, docteur, dit Pierre prenant pitié du commissaire qui paraissait assis sur des charbons ardents. — Mai- dites donc, commissaire, reprit le docteur, je ne vous en veux pas ponr ça , au moins. Touchez là. Vous vous y ferez. Une campagne ensemble et vous verrez que le vieux Garnier est un bon matelot; mais il faut qu'il lâche tout ce qui lui barbouille le cœur ; ce que je vous ai dit, voyez-vous, il fallait que ça frit dit. — Et ce nouveau commandant a-t-il de beaux combats? demanda le jeune enseigne. — Ma foi ! dit Pierre, je ne les connais pas. Longetour !... connais-tu ça, toi, docteur, Longetour? — Pas plus que le poisson dont voici la queue. Et vous, Merval: demanda le docteur à l'enseigne. — Je ne le connais pas non plus. — Ce serait pourtant dommage de gaspiller un tel

équipage ; il y a tant à faire avec ces gens-là , quand on sait les conduire, liais je suis tranquille, on connaît fu Su/amum/re, et on ne nous euvTa qu'un loup de mer. — Mats à propos, reprit le docteur en s'appuyant sur la table et traçant des losanges sur le loud de son assiette avec son couteau , et vous, Merval, où avez-vous servi? Sortez-vous des écoles de Toulon ou de Brest? — Monsieur, dit l'enseigne, ma famille n'a jamais quitté ses souverains légitimes, et j'ai suivi ma famille.— Ab ! jYntemls, vous avez servi aux Anglais. Jeune homme , ce n'est pas beau , dit le docteur en secouant la tête. — Monsieur ! monsieur ! dit l'enseigne en pâlisant. — Je dis que ce n'est pas beau , reprit le docteur en continuant ses lo incident réveilla Pierre qui semblait absorbé. — Allons, messieurs. — Monsieur m'insulte, dit le bouillant jeune homme. — Meryal! Merval! dit le lieutenant. — Je vous dis que ce u est pas beau de servir les Anglais. Voilà tout. — Vous me rendrez raison, et tout à l'heure, s'écria l'enseigne en se levant de table. — Oh ! oh ! oh ! dit le docteur sans abandonner ses losanges, oh ! voilà bientôt vingt-cinq ans que le vieux Garnier navigue, et ce n est pas tm enfant qui lui fera peur. Jeune homme, depuis Tafaigar j'ai vu bien des combats, j ai été blessé cinq feis, ce qui ma valu ce bout de ruban rouge. Mon ami Pierre, que voilà, vous dira si je crains de panser un de uics matelots sous le feu. Mais je ne me bals pas pour des misères. Et puis, voyezvous, je dois compte de ma vie à ces pauvres marins que je soigne depuis onze ans : ce sont mes enfants à moi ; ils ont confiance en moi, ils trouvent toujours le vieux Garnier quand ih soufTreul. Je ne m'appartiens plus, demandez-lcur plutôt. Tenez, je ne vous en veux pas, touchez la. Seulement vous avez servi les Anglais ; à mon avis, vous avez eu tort, ce u'esl pas beau, et voilà tout. — Mena), dit le lieutenant, je vous en prie, je vous ordonne de m'écouler. A force de raisons, bonnes ou mauvaises, on calma l'enseigne, qui, plein de bonnes qualités, était loyal, brave, et peu rancunier. Le premier il tendit la main au docteur. — Je vous ai dit ce que je pensais, répondit celui-ci en lui serrant cordialement la main ; maintenant nous naviguerions cent ans ensemble, voyez-vous, que je n'eu ouvrirais pas la bouche ; mais il fallait que ce fût dit. Un pilolin descendit, et , s'adressant au lieutenant : — Lieutenant , voilà le canot-major qui accoste. M. Pau Test A bord. — Enfin! dit le lieutenant. Dites à M. Paul de se rendre dans ma chambre, et faites désarmer le canot. Et, Pierre Huet donnant l'exemple, on se leva de table. — Vous n oublierez pas la paye de nos hommes, dit-il au commis- i •aire. — A midi je commencerai,

lieutenant, vous pouvez en donner l'avis. — Cela suBit, dit Pierre Huet. Et il monta dans la batterie ; car, en l'absence du commandant qu'on attendait, il occupait l'appartement de cet officier supérieur. — Je vous trouve enfin, monsieur, c'est fort heureux, dit-il en ouvrant la porte de la galerie où l'aspirant attendait. # * CHAPITRE VI. t'uHun. Que tu sais bien dorer ton nugic|uo lointain I Qu'il est beau I boriion de ton riant matin, Quand le premier amour et la frjiche ejpérance bous entrouvre l'espace où notre âme s'élance, N'emporUut avec toi qu'iunoccnce et heauté, Et que d'un seul objet notre cœur enchanté, Dit comme Roméo : — Non ce n'est pas l'aurore ! Aimons toujours : l'oiseau ne chante pas encore. Tout le bonheur de l'homme est dans ce seul instant. Le sentier de nos jour» n'est vert qu'en le montant. Au'Hoxtz 01 La lu un sa. — Jiotiitima Vtrba. Ainsi, à ta vue des souffrances de la mort, s'épure, comme dans un feu, l'âme chrétienne; sinsi elle se dépouille de co qu'il y s de terrestre et de trop sensible, même dans les affections les plus innocentes. Bosseur. — Oroùofw funibrts. Mais un mot sur lui, sur cet enfant. Car à peine avait-U seize ans... et toutes les illusions de cet Age. Illusions si bonnes, si naïves, si fraîches, si poétiques ! Il avait un de ces cœurs vierges et candides si pleins de nobles croyances, qu'au récit d'une belle action ou d'une courageuse infortune il pleurait... il pleurait de joie ou de pitié. C'est que là existait une sève puissante de jeunesse et de conviction ; c'est que cette Ame tendre et pure encore croyait à tout, admirait tout. Pour celte àuie la vie était un prisme éblouissant, coloré de ses vagues désirs d'amour, de fortune et de gloire : tout était soleil et printemps, confiance et vertu. Et puis, pour cet enfant, l'objet idéal du culte le plus profond, le plus idolâtre, après son père, c'était une femme. Ob ! pour lui, une femme, c'était une croyance, son but, son avenir, l'éternel bonheur que Dieu réservait sans doute à sa chaste jeunesse. Eternel ! oui. Car dans sa pensée il ne la quitterait pas cette femme adorée, ui dans ce monde ni dans l'autre. Pauvre enfant I vivre de sa vie, mourir de sa mort ! Et pub apres, pour vos deux âmes d'ange, le ciel. C'était là ton rêve ! Noble rêve, sainte et naïve espérance de ce jeune cœur ! C'est que le souvenir de sa tendre mère avait épuré son amour ; c'est que ce religieux souvenir se mêlait à toutes scs pensées dès qu'il songeait à cette lemme qu'il aimerait un jour ; c'est qu'il regardait comme uu devoir *acré de lui rendre à elle tout ce profond et louchant amour que sa bonne mère avait autrefois eu pour lui. Car elle n'était plus, sa mère ; non, Pierre la perdit alors que son dis n'avait que huit ans encore, et le prit avec lui a bord de la Salamandre. Aussi ce

pauvre petit fut-il privé bien jeune des soins maternels d'une femme qui reversait sur lui tout l'amour qu'elle ne pouvait prodiguer à son mari absent. Et, vous le savez, dès qu'une mère craint pour la vie de son époux, elle est deux fois plus tendre pour son enfant. Or, depuis ce fatal événement, Paul ne quitta pas son père. Elevé à bord, à l'école de cette vie dure et sauvage, la sublimité et les harmonies de cette nature toujours primitive se reflétèrent dans cette jeune âme si ardente et si vive, et y firent germer les plus nobles sentiments. Tout enfant, son père se plaisait à lui faire admirer les tableaux variés et grandioses qui se déroulaient sans cesse à sa vue. Tantôt bercé dans les hunes au bruit de la tempête, Paul souriait à sa voix mugissante. Tantôt le vieux maître la Joie, le prenait sur son dos, le portait à la cime du mât le plus élevé, et là, façonnant ses petites mains au rude louchet des manœuvres, il lui apprenait en jouant la pratique de cette pénible profession ; et c'était plaisir de voir souvent Paul, dans sa folle joie, se lançant au bout d'un cordage, se suspendre au-dessus de l'abirac et s'y balancer insouciant. De tels jeux, une telle existence, développent fortement le physique et le moral ; le cœur se rompt à ces dangers continus : aussi Pierre relira-t-il Paul des mains de ses bédouins, comme il disait, quand il eut atteint sa dixième année, et se chargea de son éducation. L'exemple se joignant à la théorie, le jeune homme fit de rapides progrès, fut nommé aspirant, et reçut sa première blessure dans un des glorieux combats de la Salamandre. Son père le vit tomber, saignant, brisé, détourna les yeux, et continua froidement le commandement qu'il avait commencé. Mais après le combat, quand il eut déposé avec le porte-voix le caractère dur et impassible au marin, cet homme de fer, inébranlable au milieu du feu, pleura, sanglota comme une jeune mère auprès du berceau de son fils. Des imitations entières, il les passa près de lui, le veillant seul, le soignant seul, épiait ses moindres désirs, empressé, attentif, soumis aux plus poignants caprices de sa souffrance, dévorant ses larmes quand, dans son délire, Paul, ne le reconnaissant pas, l'appelait à grands cris. Oh ! qu'il y avait de douleur, de profonde et atroce douleur dans la voix de ce pauvre père disant tout bas : — m ^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.79% accurate

6 LA SALAMANDRE. Mais je suis là, mon enfant, mon Paul... Mut» Dieu, mon Dieu, je suis h. Ostium, c'est ma main, c'est b main de ton père que tu serres dans tes mains brûlantes et seebcs. . Paul, mou Paul, mon calant I... Il ne me connaît plus. Oli! je suis bien malheureux ! Paul, liebs! ne P entendait pas, cl disait toujours : — Mon père î Instinctive et sublime invocation, dernier cri d'espérance cl d'amour, admirable illu-ion, qui, colorant les ténèbres d'une cruelle agonie, faisait croire à cet enfant qu'un père pouvait, comme Dieu, prolonger nos jours. Mais la mort n'altciguil pas cette à me si belle. Paul se rétablit, et son père deviul presque fou de joie. Dans sa longue convalesceuce, il ne le quitta p .id'uu moment. Pour l'ainuscr, il lui contait scs merveilleux et lointains voyages, ses hardis combats. Puis, quand un sommeil répara' nr fermait les paupières de Paul, il se taisait, et.rcspinml à peine, penché sur soi» hamac, il le cmilemnlait avec amour, avec idolâtrie, et ne iclmnit pis de «rn.iscs lanucs ue joie; car c elait alors de joie qu'il pleurait, le pauvre père, en on tendant sou enfant l'appeler au milieu é un rêve riant cl paisible ! Paul, eu état de faire nue nouvelle campagne sur la Salamandre, fouit du poi l pour combattre cette frégate que vous savez. Ce fut le dernier combat de la corvette avant 1814. Conduit terrible et sanglant, dans lequel Pierre recul à son tour une dangereuse blessure, lit c'était < bosc touchante que de voir le fils rendre à son père scs soins assidus, avec cet égoïsme de dévouement, celle jalousie d'affection iuuéc fieez lus belles lues. Pierre se rétablit, et ce fut une fêle pour l'équipage . Car Pierre lliiet était autant aimé que redouté^ et méritait en effet u inspirer ces deux sentiments si opposés, par sa sévérité daus le service et rattachement qu'il avait voué à scs marins; or, depuis longtemps ils l'avaient deviné : les matelots ont, à cet épard, uo instinct qui ne les trempe jamais. Si pourtatiL la jalousie avait pu avoir place dan* une si belle àtuc, Piçirc eût peut-être été jaloux de l'iulhnuice que son lils ex< rçait sur l'équipage. C'est une contradiction bizarre dans le caractère et la nature de l'homme, que de voir les Mies les plus forts, les plus terribles, préférer obéir à des êtres faibles et iooffensifs. H si -ce conscience de cette espèce de supériorité qui cnn- iste à remettre sou soit , sa volonté, entre des mains débiles que l'on briserait si facilement? Peut-être aussi l'Iionime fort qui se soumet au faible croit-il prouver par là qu'une telle soumission est toute volontaire. Toujours est-il que I influence de Paul semblait magique à bord :

il exerçait une espèce de merveilleux empire, lui, chétif cuiaut, sur ces hommes de fer qui avaient vu vingt batailles et ne savaient plus que c'était que le danger. Et puis, ces hommes, superstitieux comme tous les hommes naïfs et énergiques, croyaient à je ne sais quelle prédiction <Tu vieux ealirr qui liait l'existence, le destin de ta _a'am'tndrr à l'existence, au destin de l'aspirant. Aussi jamais ce navire ne paraissait plus propre, mieux tenu, que lorsque Paul était de service. Kivhu, on eût dit l'ange gardien de la Salaman'lre. l'.Vst qu'aussi il était bon, courageux, intépide, généreux; et, die* lui, les dehors répondaient à sa bonté de son âme. D'une taille moyenne, mais élancée, souple et gracieuse, son allure participait de son caractère et de son état : hardie, libre et franche. Ses grands cheveux châtain* ombrageaient un front saillant, bleuic et poli comme celui d'une jeune fille : ses yeux noirs étaient bien fendus, vifs, perçants, spirituels; son nez aquilin, sa bouche légèrement arquée et un menton à fossette un peu saint nt, lui donnaient une expression de hauteur et de fierté qui lui allaient à ravir. Joignez à cela un teint rose-clair frais qui devenait pourpre à la première émotion, une moustache soyeuse et naissante qui ombrageait sa lèvre rouge... cela vous aurez une ravissante figure d'enfant qui aurait fait tourner toutes les têtes des Clics de Saint-Tropez, surtout quand son joli uniforme bleu à aiguillettes d'or «Trait bien sa fine taille dessinée par le ceinturon de son poignard rotin*, et qu'il portait noblement son chapeau bordé. Mais Pierre Iluel ne laissait pas le jeune homme descendre à terre ; non qu'il voulût « le faire nu moine, mais il savait que les marius de la S:it(h>tti'ub e étaient baises pour leur opinion prononcée ; il savait que les rrrncuçaix, exaltés dans la leur, les voyaient avec peine, et, en bon et • tiihv père, il craignait pour son fils. Or, le fils ne partageait pas avec > raiul,^: et l'omnie, d'après les ordres du lieutenant, aucune emmurca! -unie pouvait quitter le bord, la veille, Paul s'était laissé glisser le long de l'échelle du couronnement, et avait franchi à la nage la petite distance qui séparait le navire de la côte du golfe.

CHAPITRE VII. Un père est le *t>ul dieu * nu athée tû-bat. KuM »T fjtOVVË. — P'JttUt HirJlftt, homme, saurai-je pourquoi vous avez quitté le bord sans permission ? Ce reproche était fait par l'officier. Le père ajouta locnudemeul : — Et au risque de te noyer, malheureux enfant! — Père, vnis-tu... je vais le dire... Et en prononçant ces mots Paul s'approcha timidement de son père, appuya une de ses mains sur le fauteuil, eide l'autre prit celle de Pierre. Le bon lieutenant sentit son courage faiblir à ce mot père prononcé d'une voix douce et soumise. Aussi

reprit-il sévèrement, en reculant son fauteuil avec vivacité pour échapper aux caresses de son lils : — U t'agit de service, monsieur; appelez-moi lieutenant , cl éloignez-vous. — Au moins, comme ça, je ne faiblirai pas, pensa-t-il. l. 'enfant lit une petite moue pleine de malice cl de grâce, rougit et changea de too. Sa voix, de trcmbhulc et faible, devint nette cl brève. Il releva fièrement b tête, et répondit avec assurance : — Lieutenant, je me suis absenté du bord parce que je m'ennuyai-. J'ai eu tort: qu'ou me punisse! — Je veux savoir, monsieur, et que vous avez été fa ire à terre. — Lieutenant, pennellez-ui oi de vous le cacher; j'ai manqué au service, puuisssex-moi. — Monsieur... dit l'iciie avec fermeté. — Lieutenant, ma vie militaire vous regarde; ma vie privée ne regarde que mon pero. — Eh bien! mon lils, j'exige... — Alo. * c'est different, père ; tu vas tout savoir. Alors aussi ce fut la voix douce et soumise qui parla. — Allons! se dit Pierre, il faut lui céder. Après tout, eu faisant le supérieur, je n'aurais rien appris, car il a un caractère du diable. Au moins, comme ça, je saurai tout. Mais je ne veux pas le regarder, c.:r j'aurais plus envie de l'embrasser que de le gronder. Ü ressemble tant a sa mère ! — Voyons, Paul, parlez. L'enfant s'appruclia de sou père; cl, pour cette fois, il put appuyer scs deux bras sur le dossier du fauteuil; puis, il baissa la tête au uivé-iu de celle de Pierre, l'embrassa, et dit à voix basse, avec un profond soupir ; — Vois-lu, père, je crois que je suis amoureux. — En voilà bien d'une autre! — Tu sais bien, pore, qu'il y a huit jours, j'ai été avec h chaloupe chercher des barriques au débarcadère. Pendant que le- hommes arrimaient les tonnes dans la chaloupe, je nie suis promené sur U Cote; et là-bas... tiens, tu peux le voir d'ici : c'est ce petit pavillon au milieu des orangers. — Allons! bien, je le vois. Après. — Eb bien ! père, j'ai vu là... oh ! une jolie femme qui regardait... Ma foi! je ne sais pas CB qu'elle regardait... — Eh bien'.... — Eh bien! père, caclw derrière mi rocher pour qu'elle ne nie vit pas, je suis reste plus d'une tieure a la contempler. Et mou cœur battait et ma vue se troublait ; et, en revenant, il me semblait que je t'aimais deux fois plus, bon père! — C'est donc pour cela , monsieur , que b chaloupe a autant tardé? dit Pierre d'un ion qui cachait mal son émotion. — Lieutenant, reprit l'autre avec sa diable de voix brève, je vous ai douué des raisons que vous avez acceptées. I abusait de l'amour de son père, le maudit enfant. ^ — Paul!.,. — Allons! reprit-il, père, ne te fâche pas: tu vas tout savoir. Hier soir, je me suis affalé par f échelle de poupe, j'ai mis mes habits daus un petit coffre que j'ai poussé devant moi, et j'ai été à terre à la nage. — Oublie imprudence! tu

sais bien, malheureux que ta blessure t engourdit souvent lu jambe au point de ne |i mil njrnwgr — Bah! père, est-ce que j'avais le temps de rieuse r à cela? Et puis j'espérais h voir. — Enfin, I avez-vous vue? dit Pierre sans trop songer à ce qu'il y avait de peu grave dan* sa demande. — Non, pere. — Et que diable avez-vous fait pendant toute la nuit?— Je me suis promené, père, promené autour de sou jardin, devant ses fenêtre»; et je serais encore à les regarder, si ce vieux scélérat de maître b Joie ne m avait pas surpris, et si je n'avais pas craint de trop t'inquiéter, père, dit I Vu faut avec une admirable exyvssion d amour et de tendresse.— Et voilà tout, Paul, toute la vérité? — Je ne meus jamais, père. — A la lionne heure. Mais tout cela est fort mal. Tu sais, mon enfant, que les Provençaux n'aimenl pas la Salamandre; il se passe d'étranges choses dan* le Midi: ces paysan* sont méchants, et je crains pour loi comme pour no* matelots. Promets-moi donc de uc plus descendre à terre. — Won, père, parce que j'y descendrais quand je devrais y aller sur des charbons ardents, mai* sans manquer à mon service. — Maudit entêté!... Mais, au moins, alicz-y armé ! — Oui, pire : cela, je te le promets. — Je su» d une faiblesse inouïe pour vous, Paul, et uu jour vous me le reprocherez. Ali ça, comme lu as manqué ouvertement à b discipline, mon cher cmàut, lu garderas les arrêts vingt-quatre heures... mais j'irai te tenir compagnie. — Bon père, cher père! dit l'enfant en l'embrassant. — A b bonne heure, dit le bon lient -naiit. Mais si tu savais ce que j'ai souffert d'inquiétude! je n'ai pas dormi de la nuit. Pauvre ami, je n'ai plus que loi au monde; songes-y donc. Et il renfonça une grosse larme qui allait couler, car il entendit frapper à sa porte. — En rez ! dit Pierre en se retournant vers les fenêtres de b galerie pour qu'on ne vit pas ses yeux humides. Qu'est-ce? —■Lieutenant, dit un pilniiii, h; commissaire demande s'il peut couinieucer b paye. — Sans doute. Faites avertir l'équipage. Wou* avons bissé Pierre cl son lib dans la galerie de la corvette. — Saurai-je , monsieur, dit Pierre en s'asseyant assez loin du jeune

The text on this page is estimated to be only 19.62% accurate

LA SALAMANDRE. 1 CHAPITRE VII!. LA HT*. Ils n'oul que Ho faillies ap^Untement», mai* ce ! qu'on appelle lo tour du ôd/oireit si considérable que rien n'y est plus commun que lot fortunes rapide*.

iHuriurr, — foyoÿN. Il est bien juste, messieurs, que les contribuables, que telle précieuse et respectable base de (édifice social ; qu'r le* contribuable*, dis-je, connaissent dm» ses plus petits détail» l'emploi do* deniers publics. C'est au iiiubenu de notre couscienco, lue&siours. que vous ave* examiné, pesé, discuté, analysé chaque dépense et chaque recette ; et je suis heureux et lier à la fois, messieurs, de pouvoir proclamer à celte tribune que sous noire administration de grandes économies ont été laites. D'immenses améliorations sont proposées; et pour atteindiv- ce but, c'est sans crainte, c'est appuyé sur l'intérêt de* imposés cux-mêrm.*, que je viens présenter à la Chambre un projet tondant i ajouter quelques centimes additionnels i l'impôt Dixoun tint fait pour un connut isuir» royal charÿt de toutmir la ducut non du 6u dytt. D'après les ordres du lieutenant, h* commissaire avait fuit la paye, cl e silence rigoureux qui régnait ordinairement i bord de la >alumnrf;, ' était interrompu par un tintement métallique partant de tous les coins du navire. — Hulin, dit le commissaire» qui, pour remplir scs fonctions, avait revêtu son babil bleu brodé d'argent a retroimi* écarlates ; enfin, répéta-! Il en ramassant des registres et des papiers épars sur la table du carré de la concile, voilà doue ce maudit arriéré payé ! — trois ans de solde... — El il était temps, car avec do pareils enragés... A ce moment, une e-pecede grognement sourd et inarticulé qui parfait de la porte interrompit le monologue du commissaire. — Allons... encore, dit-il ; voyons, qu'est-ce ? que me veut-on ? Le grognement devint plus prononcé, et on put entendre ce mol : — Mon commUsaire... C'est moi... mon commissaire. — Qui, toi? qui estu? que veux -lu? Elle commissaire sc leva vivement de sa chaise, fut à la porte, prit l'importun par un revers de sa veste ; et. l'amenant sous le jour du grand panneau, il put, à la faveur de celte lumière éblouissante, le contempler à son aise. Celait, sur ma parole, une tête «ligue de Rembrandt ! Pifitirez-vcus un homme de taille moyenne, mais fortement constitué, un visage presque violet, tant il était pournre. entouré de larges favoris noirs et touffus qui se rejoignaient à «les « neveux blancs, ras, courts et roides comme une brosse. Une énorme cicatrice, qui commentait au front, traversait le sourcil, l'œil (il était horgnej et la joue gauche, allait se perdre

dans sa barbe ; mais tellement cretse, Lt cicatrice, qu'on y aurait logé le
 petit doigt. Quoiqu'on fût au mois de juin et qu'il Ht nnc chaleur étouffante,
 cet homme portait «leux chemin s : d'abord un,' de laine rouge, puis une
 autre blanche, dont le. collet, précieusement brodé, se rabattait sur la
 première. Enfin une veste de drap bleu fort longue, bordée au collet et aux
 manches d'un galon d'or, et un pantalon de grossière étoile complétaient son
 habillement. Quand le commissaire l'attira oà b lumière du panneau, il se
 laissa faire, n'avançant qu'à pas lents, et lisant d'un air honteux son œil
 unique sur l'administrateur. — Ah ! c\sl toi, maître Rouquin... Eli bien, que
 veux-tu? Allons, réponds donc ! — Mon commissaire, dit l'autre en roulant
 en spirale, en cône, en rhombe, le bonnet de laine à carreaux bleus qu'il
 tenait dans sa main, mon commissaire... c'est que... c'est que je crois qu'on
 me carotte. — Hein?... — Qui, mon commissaire... qu'on me ilibusle, et
 que je n'ai pas mon compte. — Pomment... — Trois ans, mon commissaire,
 trois ans d'arriéré, a 700 francs... c'est *2,1(10 francs, et je n'en ai mordu
 que 1,919, cinq sols et deux liards. El il montrait mie immense sac oc lie
 qu'il tenait sous son bras. — Ah ! c'est-à-dire que lu demandes dei
 comptes? — Non, mon commissaire... Faites excuse : je déni mile mon :
 compte. — Rien de plus juste, mon garçon, rien de plus juste. Jour de ! i'ieu
 ! si l'on pouvait me croire ca|»uhle do refuser les moindres éclair- i
 «isscinents ! Ali ! bien. oui... Nu», non, vous gagnez trop bien votre argent,
 mes braves, mes dignes amis, vous le gagnez trop honorablement l pour
 qu'on ne v ous démontre pas, à uu sou, qu'est- ce que je «lis, à un sou, à tin
 liard, à un denier près, qu'on ne vous fait tort de ri«'n... Entends-tu bien
 cela, maître Rouquin? El il répéta en accentuant fortement : — Qu'on ne
 vous fait tort «le ri«-u. — Connu... connu... mon commissaire — Comment,
 connu ? — Je dis cnnuti, mon commissaire, parce que l'autre d'avant vous
 disait lotit d'même. — Mais c'ot juste; c'est dans votre manœuvre à vous,
 comme c'est dan-, la nôtre de «lire : — Range à larguer les huniers. Allez,
 allez, mon commissaire : j'éconlc — Eh bien, donc, les sept cents francs par
 an font tant par mois, tant par semaine, tant par jour : mais il y a, vois-tu,
 maître Bouquin, des années bissextiles et des mois de viugt-hmt jours;
 ensuite, la valeur doit monnaies courantes se trouvant &ouv«nit altérée, et
 les gourdes d Espagne qu ou vous a données en payement ayant une valent
 de quarante* sept centimes d<! plus que les pitres de cent sous, fout que...
 tu suis bien ? — Oui, commissaire, dit l'autre qui se montait les lèvres
 jusqu'au sang, en prêtant la plus vigoureuse attention à ce discours

administratif, — Pont que... reprit le commissaire avec une nouvelle volubilité, font que la valeur des pièces cent sous doit décroître d'autant sur le capital et sur le total des (sommes que le trésor vous paye scrupuleusement... eotendo-tu, maître Rouquin ? scrupuleusement... pour l'amorti-, sèment intégral de la solde arriérée... Tu ï-uis bien?... J'espère que c'est assez clair. — La solde arriérée... oui, commissaire, je conimctn-e à y être. Et le malheureux se pressait le front, comme pour faire entrer dans son cerveau rebelle l'explication claire et lucide de l'administrateur. — Or, reprit celui-ci, tes 700 francs éteul déjà soumis aux fluctuations inévitables opérées par le change sur la valeur des gourdes d'Espagne, cl les cens de six livres étant aussi de leur côté soumis à une défalcation notable cl diminutive, fout qui; la valeur des gourdes leur étant opposée, seulement quant aux années bissextiles et aux mois de vingt-huit jours, il résulte nécessairement... Tu comprends bien? mais ne te gête pas : si cela ne te paraît pas assez clair, maître Bouquin, «Us-lc. Comprends-tu bien? — Oui, commissaire... Et il ouvrait, il écarqnill it moi œil à foire trembler. — Je reprends : fies années bissextiles et des mois de vingt-huit jours, il résulte nécessairement, il est patent, il est avère, il eslnotoire, qu'ett défalquant d'un côté h diminution opérée sur les gourdes, la diminution d«' paye voulue par la proportion «les années bissextiles et des mois de vingt-huit jours, cl qu'en balançant d'un autre côté, mais en tialançanl à votre avantage, — entends-tu bien toujours? — à votre avantage l'augmentation des éens de six francs, |<>s éms «le six francs l'emportent de beaucoup, m ais l'emportent énormément, sur les piècesde cent sous remportent au moins «le 175 francs Ainsi, tu vois u'en ajoutant ces 475 francs à les 1,785, cela le fait 2,200 ; et, à ton ire, remarque bien ceci, ou ne l'en doit que 2,100. Est-ce vrai ?... Hulin, réponds : est-ce vrai ? — Ça, c'est vrai, mou commissaire, on ne m'en «loit'que 2,100, reprit Rouquin en essuyant la sueur qui ruisselait sur sou visage. — Lh bien ! tu vois donc bien qui. l c'est au contraire toi qui redevrais UîO francs, puisqu'on lie l'en do t que 2,100 ; car ee n'est pas moi, c'est toi qui l'as dit, et qu'on l'en douue 2, 'flO. Ainsi, lu vois donc, mon garçon, que je pourrais le redeinnuder IliO francs, que je le devrais peut-être pour t'apprendre à te méfier de tes supérieurs et du gouvernement qui vous dame toujours plus qu'il ne doit et se trompe toujours dans votre iuté'ré', comme tu vois ; mais pour celte fois je -<•rai bon enfant Que cela le serve de leçon; garde les ICO francs de surplus, entends-tu, maître Douquiu ? garde-les, et que « e soit pour toi un nouv eau motif de bénir l'ordre de

choses que le ciel nous a rendu... Allons ! va, maître Rouquin, «H dis bien à les camarade* que s'ils ont quelques explications à me demander, je suis tout prêt à les leur donner aussi claires et aussi lucides que celles-ci. t b ! mon Dieu, pas de préférence; ce que l'on fait pour l'un, on doit le faire pour l'autre. Et ce disant, le commissaire prit en chantonnant «es registres sous son bras, entra dans sa chambre et ferma sa porte, lars*.mt maître Rouquin tout en nage, stupéfait, confondu, ébahi, et, ce qui est plus fort, convaincu de la générosité et du désintéressement du gouvernement à son égard. — Sacredieu ! dit-il «>n s'essayant le front, j'aimerais mieux prendre trois ris dans une grande voile, au fort d'un ouragan, que d'être obligé de nous mettre à retomber sur le cotillon. Ali ! voilà une langue ! quelle platine ! Avec tout ça. il paraît tout de même que c'est moi qui redevrais, et que j'y gagne 160 francs. Qu'est-ce «loin; «jue ce vieux caïman «le la Joie était venu me chaler, qui? le commissaire nous limitait comme des mousses ? Et le diable houmu* courut chercher maître la Joie. — Eli bien ! matelot, lui dit B«>u«>iin en l'abordant, d» bien ! nous nous trompons : il paraît que la... la fluctuation... les années b'iis-epii«p:es et l'amour... l'aver... l'acor... enfin c'est égal, le nom n'y fait rien... sont cause que nous recevons 160 francs... au lieu d'en perdre 150 ; que si le gouvernement n'était pas bon matelot, il nous forcerait de remettre à la gamelle... et que le commissaire a navigué droit et sans embardées. Pour toute réponse, la Joie regarda fixement Rouquin entre les deux yeux, prit «on grand sifflet dans sa poche, il en tira deux son* brefs. — Je feu f..., dit Bouquin «pii parut saisir parfaitement le sens de l'harmonie expressive «le la Joie. Que la drisse du pavillon me serve «fiera vote si ce n'est pas vrai. Ici nouvelle modulation du sifflet, que Bouquin traduisit encore, car il répliqua : — Tu es entêté comme un marsouin, puisque c'est comme ça, vois-tu, la Joie, il fallait y aller toi-même. F.t Rouquin monte sur le pont, laissant «ians la batterie son ami au long sifflet. Or il faut savoir que la Joie, maître d'équipage de la corvette, était l'être le plus silencieux, le plus morne qui fût au monde. Il s'était fait une habitude de ne parler que le moins possible, et la plupart du temps il ne répondait à ses égaux ou à ses inférieurs que par des modulations «pie l'on avait fini par comprendre ; ce «mi par* tira moins «lointain quand

CHAPITRE VIII.

LA PAYE.

Il n'est que de faibles appointements; mais ce qu'on appelle le *tour du bâton* est si considérable que rien n'y est plus commun que les fortunes rapides.

Ducorat. — Voyages.

Il est bien juste, messieurs, que les contribuables, que cette précieuse et respectable base de l'édifice social; que les contribuables, dis-je, connaissent dans ses plus petits détails l'emploi des deniers publics. C'est au flambeau de notre conscience, messieurs, que vous avez examiné, pesé, discuté, analysé chaque dépense et chaque recette; et je suis heureux et fier à la fois, messieurs, de pouvoir proclamer à cette tribune que sous notre administration de grandes économies ont été faites. D'immenses améliorations sont proposées; et pour atteindre ce but, c'est sans crainte, c'est appuyé sur l'intérêt des imposés eux-mêmes, que je viens présenter à la Chambre un projet tendant à ajouter quelques centimes additionnels à l'impôt.

Discours tout fait pour un commissaire royal chargé de soutenir la discussion du budget.

D'après les ordres du lieutenant, le commissaire avait fait la paye, et le silence rigoureux qui régnait ordinairement à bord de la *Salamandre* était interrompu par un tintement métallique partant de tous les coins du navire.

— Enfin, dit le commissaire, qui, pour remplir ses fonctions, avait revêtu son habit bleu brodé d'argent à retroussis écarlates; enfin, répéta-t-il en ramassant des registres et des papiers épars sur la table du carré de la corvette, voilà donc ce mandit arriéré payé! — trois ans de solde... — Et il était temps, car avec de pareils enragés...

A ce moment, une espèce de grognement sourd et inarticulé qui partait de la porte interrompit le monologue du commissaire.

— Allons... encore, dit-il; voyons, qu'est-ce? que me vent-on? — Le grognement devint plus prononcé, et on put entendre ce mot: — Mon commissaire... C'est moi... mon commissaire. — Qui, toi? qui es-tu? que veux-tu?

Et le commissaire se leva vivement de sa chaise, fut à la porte, prit l'importun par un revers de sa veste; et, l'amenant sous le jour du grand panneau, il put, à la faveur de cette lumière éblouissante, le contempler à son aise. C'était, sur ma parole, une tête digne de Rembrandt!

Figurez-vous un homme de taille moyenne, mais fortement constitué, un visage presque violet, tant il était pourpre, entouré de larges favoris noirs et touffus qui se rejoignaient à des cheveux blancs, ras, courts et roides comme une brosse. Une énorme cicatrice, qui commençait au front, traversait le sourcil, l'œil (il était borgne) et la joue gauche, allait se perdre dans sa barbe; mais tellement creuse, la cicatrice, qu'on y aurait logé le petit doigt. Quoiqu'on fût au mois de juin et qu'il fût une chaleur étouffante, cet homme portait deux chemises: d'abord une de laine rouge, puis une autre blanche, dont le collet, précieusement brodé, se rabattait sur la première. Enfin une veste de drap bleu fort longue, bordée au collet et aux manches d'un galon d'or, et un pantalon de grossière étoffe complétaient son habillement. Quand le commissaire l'attira sous la lumière du panneau, il se laissa faire, n'avançant qu'à pas lents, et fixant d'un air honteux son œil unique sur l'administrateur.

— Ah! c'est toi, maître Bouquin... Eh bien, que veux-tu? Allons, réponds donc! — Mon commissaire, dit l'autre en roulant en spirale, en cône, en rhombe, le bonnet de laine à carreaux bleus qu'il tenait dans sa main, mon commissaire... c'est que... c'est que je crois qu'on me carotte. — Hein?... — Oui, mon commissaire... qu'on me filibuste, et que je n'ai pas mon compte. — Comment... — Trois ans, mon commissaire, trois ans d'arriéré, à 700 francs... c'est 2,100 francs, et je n'en ai mordu que 1,919, cinq sols et deux liards. Et il montrait une immense sacoché qu'il tenait sous son bras. — Ah! c'est-à-dire que tu demandes des comptes? — Non, mon commissaire... Faites excuse: je demande mon compte. — Rien de plus juste, mon garçon, rien de plus juste. Jour de bien! si l'on pouvait me croire capable de refuser les moindres éclaircissements! Ah! bien, oui... Non, non, vous gagnez trop bien votre argent, mes braves, mes dignes amis, vous le gagnez trop honorablement pour qu'on ne vous démontre pas, à un sou, qu'est-ce que je dis, à un sou, à un liard, à un denier près, qu'on ne vous fait tort de rien... Entends-tu bien cela, maître Bouquin? Et il répéta en accentuant fortement: — Qu'on ne vous fait tort de rien. — Comm... connu... mon commissaire — Comment, connu? — Je dis connu, mon commissaire, parce que l'autre d'avant vous disait tout d'même. — Mais c'est juste: c'est dans votre manœuvre à vous, comme c'est dans la nôtre de dire: — Range à larguer les huniers. Allez, allez, mon commissaire: j'écoûte

— Eh bien, donc, les sept cents francs par an font tant par mois, tant par semaine, tant par jour; mais il y a, vois-tu, maître Bouquin, des années bissextiles et des mois de vingt-huit jours; ensuite, la valeur des monnaies courantes se trouvant souvent altérée, et les gourdies d'Espagne qu'on vous a données en paiement ayant une valeur de quarante-sept centimes de plus que les pièces de cent sous, font que... tu sais bien? — Oui, commissaire, dit l'autre qui se mordait les lèvres jusqu'au sang, en prêtant la plus vigoureuse attention à ce discours administratif. — Font que... reprit le commissaire avec une nouvelle volubilité, font que la valeur des pièces cent sous doit décroître d'autant sur le capital et sur le total des sommes que le trésor vous paye scrupuleusement... entends-tu, maître Bouquin? scrupuleusement... pour l'amortissement intégral de la solde arriérée... Tu sais bien?... J'espère que c'est assez clair. — La solde arriérée... oui, commissaire, je commence à y être. Et le malheureux se pressait le front, comme pour faire entrer dans son cerveau rebelle l'explication claire et lucide de l'administrateur. — Or, reprit celui-ci, tes 700 francs étant déjà soumis aux fluctuations inévitables opérées par le change sur la valeur des gourdies d'Espagne, et les écus de six livres étant aussi de leur côté soumis à une dévaluation notable et diminutive, font que la valeur des gourdies leur étant opposée, seulement quant aux années bissextiles et aux mois de vingt-huit jours, il résulte nécessairement... Tu comprends bien? mais ne te gêne pas: si cela ne te paraît pas assez clair, maître Bouquin, dis-le. Comprends-tu bien? — Oui, commissaire... Et il ouvrait, il écarquillait son œil à faire trembler. — Je reprends: Des années bissextiles et des mois de vingt-huit jours, il résulte nécessairement, il est patent, il est avéré, il est notoire, qu'en délaquant d'un côté la diminution opérée sur les gourdies, la diminution de paye voulue par la proportion des années bissextiles et des mois de vingt-huit jours, et qu'en balançant d'un autre côté, mais en balançant à votre avantage, — entends-tu bien toujours? — à votre avantage l'augmentation des écus de six francs, les écus de six francs l'emportent de beaucoup, mais l'emportent énormément, sur les pièces de cent sous, l'emportent au moins de 475 francs. Ainsi, tu vois qu'en ajoutant ces 475 francs à tes 1,785, cela te fait 2,260; et, à ton dire, remarque bien ceci, on ne t'en doit que 2,100. Est-ce vrai?... Enfin, réponds: est-ce vrai? — Ça, c'est vrai, mon commissaire, on ne m'en doit que 2,100, reprit Bouquin en essayant la sueur qui ruisselait sur son visage. — Eh bien! tu vois donc bien que c'est au contraire toi qui redevrais 160 francs, puisqu'on ne t'en doit que 2,100; car ce n'est pas moi, c'est toi qui l'as dit, et qu'on t'en donne 2,260. Ainsi, tu vois donc, mon garçon, que je pourrais te redemander 160 francs, que je le devrais peut-être pour t'apprendre à te méfier de tes supérieurs et du gouvernement qui vous donne toujours plus qu'il ne doit et se trompe toujours dans votre intérêt, comme tu vois; mais pour cette fois je serai bon enfant. Que cela te serve de leçon: garde tes 160 francs de surplus, entends-tu, maître Bouquin? garde-les, et que ce soit pour toi un nouveau motif de béatitude l'ordre de choses que le ciel nous a rendu... Allons! va, maître Bouquin, et dis bien à tes camarades que s'ils ont quelques explications à me demander, je suis tout prêt à les leur donner aussi claires et aussi lucides que celles-ci. Oh! mon Dieu, pas de préférence; ce que l'on fait pour l'un, on doit le faire pour l'autre.

Et ce disant, le commissaire prit en chantonnant ses registres sous son bras, entra dans sa chambre et ferma sa porte, laissant maître Bouquin tout en nage, stupéfait, confondu, ébahi, et, ce qui est plus fort, convaincu de la générosité et du désintéressement du gouvernement à son égard.

— Sacrédiu! dit-il en s'essuyant le front, j'aimerais mieux prendre trois ris dans une grande voile, au fort d'un ouragan, que d'être obligé de me mettre à recomprendre le commissaire. Ah! voilà une langue! quelle platine! Avec tout ça, il paraît tout de même que c'est moi qui redevrais, et que j'y gagne 160 francs. Qu'est-ce donc que ce vieux caïman de la Joie était venu me chanter, que le commissaire nous tendait comme des mousses?

Et le digne homme courut chercher maître la Joie.

— Eh bien! matelot, lui dit Bouquin en l'abordant, eh bien! nous nous trompons: il paraît que la... la fructuation... les années bissextiles, et l'amour... l'avar... enfin c'est égal, le non n'y fait rien... sont cause que nous rabiotons 160 francs... au lieu d'en perdre 450; que si le gouvernement n'était pas bon matelot, il nous forcerait de remettre à la gamelle... et que le commissaire a navigué droit et sans embardées.

Pour toute réponse, la Joie regarda fixement Bouquin entre les deux yeux, prit son grand sifflet dans sa poche, et en tira deux sons brefs.

— Je t'en f..., dit Bouquin qui parut saisir parfaitement le sens de l'harmonie expressive de la Joie. Que la drisse du pavillon me serve de cravate si ce n'est pas vrai.

Ici nouvelle modulation du sifflet, que Bouquin traduisit encore, car il répliqua: — Tu es entêté comme un marsouin, puisque c'est comme ça, vois-tu, la Joie, il fallait y aller toi-même.

Et Bouquin monta sur le pont, laissant dans la batterie son ami au long sifflet.

Or il faut savoir que la Joie, maître d'équipage de la corvette, était l'être le plus silencieux, le plus morne qui fût au monde. Il s'était fait une habitude de ne parler que le moins possible, et la plupart du temps il ne répondait à ses égaux ou à ses inférieurs que par des modulations que l'on avait fini par comprendre: ce qui paraît moins étonnant quand

The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate

8 LA SALAMANDRE. on saura que dans le* habitudes nautiques la plupart des commandements se font au sifflet, dont le bruit sonore et aigu domine les mugissements des vents et des vagues. Ainsi pour maître la Joie, le sifltet, c'était une longue nouvelle, une langue u lut, tour à tour gaie, triste, colère ou »atiriaile, une brigue admirable pour traduire le* impressions qui agitaient le vieux marin. A b manière août il embouchai! l'instrument pour commander une manœuvre, aux sons plu* ou moins rudes, plus ou moins coulaul* qu'il en tirait, l'équipage devinait la nuance de son humeur. Le bruit était-il cadencé, perlé, coupé de roulades et de roucoulements qui montaient et descendaient en gammes brillantes, éclataient, vibraient, retentissaient en modulations harmonieuses : — Oh ! bon ! disaient tout bas les matelots ; il y aura bou quart ; maître la Joie est dans une bonne brise. Au contraire, le si nie t ue laissait-il échapper qu'un cri sec, froid et dur, rauque et impératif, sans aucune fioriture : — Veillons au grain, répétaient-ils à voix presque inintelligible : le vent a l'air de venir du côté des calottes, et si ce vent-là continue, il pleuvra de* averses de coups de poing et de coups de pied. Or ces prédictions météorologiques et psychologiques étaient d'ordinaire réalisées par l'événement. Mais ce jour-là il n y avait place que pour l'espérance et la gaieté, que la paye avait bit naître dans fàroe des marins. CHAPITRE IX. MOSllM, Le» homme* ont un initioct tecrei qui le* porte i chercher le dirrrtiufrmnt et l'occupÂlûn *u «Je— horj, qui vient du rcMcultmenl de leur miwre continuelle. Pascal. — Pinte*» . L'incon*Unc« du brsntle diver* de U fortune fiict qu'elle nou* doibvo présenter toute espèce de visage. Mojttaiçç. Certes! si le bonheur existe, il existait ce jour-là à bord de la Salamandre. Le boubeur ! être fantastique Cl réel que chacun évoque sous une apparence si diverse. Ainsi au déclin du jour, quand le soleil, semant 'atmosphère de toutes les couleurs du prisme, inonde l'horizon de sa chaude lumière, qui se dégrade depuis le blanc le plus éblouissant jusqu'au rouge sombre et violacé, vous voyez quelquefois un nuage aux contours fugitifs et dorés, que la brise du soir balance encore au milieu des vapeurs de ce ciel brûlant. Ce nuage ni qu'un aspect, et U en a mille... Pour l'un, c'est une colonnade gothique, élégante et grêle avec ses vitraux chatoyants... Celuilà y admire un arbre aux branches d'or et aux feuilles de pourpre. L'autre y voit une figure largement drapée, puissante comme Jéhovah : et celui-ci les lignes délicates cl aériennes d'une

ravissante tête de jeune lille au cou de cygne. Ainsi est-il du bonheur! être idéal et positif, vrai comme la lumière et le son, et insaisissable comme eux ! le bonheur, qui revêt tour à tour les formes les plus opposées et n'en garde aucune. Car enfin, le bonheur! est-ce une bouche de femme qui murmure à votre oreille un doux mot de tendresse? une main tremblante qui ne fuit pas la vôtre ? est-ce une longue, longue promenade sur un gazon émaillé, sous la voûte épaisse des vieux chênes qui couronnent une Ile fraîche et verte... une promenade... avec son bras Hé au vôtre... alors que le silence, et le* reproches, et la tristesse, et les éclats d'une gaieté enfantine, et les brusques tressaillements... alors enfin que tout est amour, avoué, et que pourtant le mol amour n'a pas été dit? Ou bien, le vrai bonheur, le bonheur durable qui baigne, qui inonde à jamais l'âme d'une joie céleste, serait-ce après l'avoué? Quand toute palpitante, toute heureuse du sacrifice qu'elle vous a fait, parce qu'elle a joué son avenir avec vous et qu'elle peut perdre ; parce qu'elle prévoit des braves bien amères à verser un jour... parce qu'enfin une femme qui aime a besoin de souffrir ? Est-ce après l'avoué ? quand, assis à ses genoux, elle vous dit avec un sourire si plein de braves : — Oh ! maintenant, mon bonheur est à toi!... ma vie c'est toi, ma pensée c'est toi, mon Âme c'est encore toi! Maintenant, vois-tu, d'un mot tu peux me rendre plus malheureuse des femmes, d'un mol tu peux me tuer... aussi, ange, ange adoré, mon amour ce n'est pas de l'amour... C'est un sens nouveau... un sens qui absorbe, efface tous les autres... un sens qui seul fait que j'existe. Le bonheur! serait-il plutôt le dédain des déceptions* humaines, parce qu'on les comprend, parce qu'on les prévoit toutes? Ainsi vous trouvez une pauvre jeune fille, belle-fille misérable, côtoyant le vice et prête à y tomber... Vous en avez pitié... vous ne tirez pas de sa fange ; vous parfumez, vous habitez ce corps, vous essayez de donner une âme à ce corps, en tâchant d'y faire germer la reconnaissance : et puis, grâce à vos soins purs et désintéressés, son esprit se façonne, ses grâces* viennent, sa beauté se complète... Vous souriez à votre ouvrage... Et un soir votre ouvrage se sauve avec un biquais; mais, haussant les épaules, vous dites en riant : — Je n'y attendais ! et pas une fibre n'a douloureusement vibré dans votre cœur flétri. Serait-ce le bonheur, ça ? ou bien, mieux encore, un ami d'enfance avec lequel vous avez mis tout en commun, vous, ayant tout, et lui, rien; un frère que vous avez soutenu de votre épée, un frère enfin qui vous trouvait pour pleurer avec lui quand il souffrait : ce lundi-ci et bon frère profite d'une réaction politique pour vous dépouiller et vous envoyer à l'échafaud ; ça, comme il

arrive pour vous y voir aller : — Viens donc, paresseux! tu as failli arriver trop tard ! lui criezvous en riant. Car vous ne trouvez pas un sentiment, pas même de la haine ou de la vengeance dans l'autre âme desséchée! Vraiment? serait-ce là le bonheur ? serait-il dans cette mort morale du cœur qui le laisse aussi insensible à la joie ou à la peine qu'un membre séparé du tronc l'est à la douleur? — Le bonheur! Se révèle-t-il plutôt au milieu du luxe et de ses prestiges? est-ce une maison de prince, des terres royales, des chiens et des cités vaux, d'étincelles et de livrées*, d'anciens armoiries, la chasse et ses nobles fanfares qui font battre le cœur? La chasse! la chasse! Piqueurs, sonnez; meule, pousse tes cris, bis glapir les autres voix. Tout est bruit et délire, aboiements des chiens qui mordent leurs couples ; éclats retentissants des trompes, hennissements de chevaux qui bondissent et creusent le sol. — Allons ! Away Talbot ! mon bon cheval de race! Away ! mon cheval favori ! toi, choisi dans les coursiers de pur sang, de généalogie célèbre et sans tache, qui piaffait dans mes écuries dallées* de marbre blanc. O mon fringant et noble Talbot ! avec l'orgueil que tu m'as coûté j'aurais doté trois rosières, payé vingt actions désintéressées; mais aussi que la crinière est fine, lisse et luisante ! que ton garrot est saillant! que tes jarrets sont nerveux ! que tes jambes sont sèches, larges et puissantes ! que ton sabot est délicatement arrondi ! que ta robe est soyeuse et jurée, mon Talbot! Comment aurais-je jamais trop payé un cheval tel que toi ! Away ' on sonne le trébuché, Away ! Franchis tassés et barrières, saute, bondis, car ton rein rigoureux et élastique se détend comme un ressort d'acier; Away Talbot! emporte-moi, rapide, enivré; car c'est une ivresse aussi qu'une course désordonnée. Mais, en parlant d'ivresse, le bonheur serait-il au fond du verre de l'homme ivre, quand, y bissant sa raison, y noyant même son imagination d'abord excitée, il se borne à jouir, en végétal, de cet épanouissement nerveux que les esprits procurent à tout homme qui ne pense plus, qui ne voit plus, qui n'entend plus? Le bonheur ! honnirait-il chez ce bourgeois toujours épicier, toujours coiffé de loutre, toujours gras, toujours vermeil, toujours luisant, toujours salissait, toujours honnête? Chez ce bourgeois août la femme s'appelle Véronique, et sur le retour, brune, adorée de son époux, accorte, vive et colère quand elle parle à son mari, mais qui montre ses dents blanches dès que le premier garçon de boutique lui serre les genoux derrière le comptoir ? Chez cet épicier qui nomme toujours sa fille Azéida, son fils Théobald, et l'habille en artilleur ou en lancier? Chez cet épicier, toujours électeur, toujours abonné du

Constitutionnel, juré, sergent de la garde nation île, amateur d'opéras-comiques, de vaudevilles, de gravures guillerettes — c'est sou mol — et de la nature champêtre des prés Saiot-Uervais? filiez cet épicier qui lit Voltaire, jure par saperiotlc, cl usait d'une tabatière Touquct lorsqu'il y avait une charte, qui ne va jamais à la messe parce qu'il est esprit fort et que la religion est bonne pour le peuple? L'épicier seraitil enfin le bouheur iucarné? Et elle est peut-être nécessaire cette longue et fatigante digression sur b chose introuvable, cette rapide et incomplète analyse de goûts si opposés, si variés, si inverses, pour vous amener à comprendre b bizarrerie, la folie des différent* genres de bonheur qui se tramaient à bord de b Salamandre! ni plus vrais, ni plus faux que ceux que nous avons énumérés. En effet, la plupart des marins rassemblé* dans la batterie étaient assis, couchés, debout, comptant cl rcompl ml leurs Vbàl et les enfouissant daus leur* longues bourses. Puis, en attendant l'heure de mettre en pratique leur singulière théorie d'amusements, ils en parlaient avec Ivresse et joie : se promettant, sc jurant de se débarrasser au plus vile de cet or qui le* gênait et les troublait dans la manœuvre, disaient-ils, par le son criard qu'il rendait. Ce point princ ipal fat donc irrévocablement arrêté, non pourtant sans avoir été Faire préaLihlemeut une visite, soit au lieiitcnaul Pierre, soit au vieux damier, afin de leur remettre b moitié de leur paye destinée à leurs pères, mère*, 'cm mes ou enfants. Ceci est un usagé reconnu, sacré, établi. Cette répartition faite, ils respirèrent librement, et purent alors se livrer (spéculativement) aux plus vit, plaisirs. — Hourra ! disait l'un en secouant sa bourse ; il y a au fond de cela les treoie meilleurs bidon* de vin du Cap qui aieut jamais pus source dans un tonneau pour venir se décharger dans le gosier d uu honnête marin! — Par toutes les a/caoueta< de Cadix! di-ait l'autre en carcs-ouii avec amour b rotondité de sa sacoche, je ütç bien ici b peau la plus fine, la plu* douce..., j'y vois le* veux les plus noirs, b g >rgc b plus, blanche... Ob' viens, Rosnn, Thwésou, Toinon, que je t'embrasse... viens, lionne fille : il faut qu'avec toi. en deux jours, le trou aux crus soit à sec... Viens, Ro&oa, Thérésou, Toinon... que je l'embrasse. El il embrassait Roson. Toinon cl Thérésou, dans b vénérable personne de sa vieille sacoche. - Et loi, Giromou. que feras-tu de ta caisse? dit un autre à uu coru

on saura que dans les habitudes nautiques la plupart des commandements se font au sifflet, dont le bruit sonore et aigu domine les mugissements des vents et des vagues. Ainsi pour maitre la Joie, le sifflet, c'était une langue nouvelle, une langue à lui, tour à tour gaie, triste, colère ou satisfait, une langue admirable pour traduire les impressions qui agitaient le vieux marin. A la manière dont il embouchait l'instrument pour commander une manœuvre, aux sons plus ou moins rudes, plus ou moins coulants qu'il en tirait, l'équipage devinait la nuance de son humeur.

Le bruit était-il cadencé, perlé, coupé de roulades et de roucoulements qui montaient et descendaient en gammes brillantes, éclataient, vibraient, retentissaient en modulations harmonieuses :

— Oh ! bon ! disaient tout bas les matelots ; il y aura bon quart ; maitre la Joie est dans une bonne brise.

Au contraire, le sifflet ne laissait-il échapper qu'un cri sec, froid et dur, rauque et impératif, sans aucune floriture :

— Veillons au grain, répétaient-ils à voix presque inintelligible : le vent a l'air de venir du côté des calottes, et si ce vent-là continue, il pleuvra des averse de coups de poing et de coups de pied.

Or ces prédictions météorologiques et psychologiques étaient d'ordinaire réalisées par l'événement. Mais ce jour-là il n'y avait place que pour l'espérance et la gaieté, que la *paye* avait fait naître dans l'âme des marins.

CHAPITRE IX.

PROBLÈME.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle.

PASCAL. — *Pensées*.

L'inconstance du bransle divers de la fortune fait qu'elle nous doive présenter toute espèce de visage.

MONTAIGNE.

Certes ! si le bonheur existe, il existait ce jour-là à bord de la *Salamandre*. Le bonheur ! être fantastique et réel que chacun évoque sous une apparence si diverse. Ainsi au déclin du jour, quand le soleil, semant l'atmosphère de toutes les couleurs du prisme, inonde l'horizon de sa chaude lumière, qui se dégrade depuis le blanc le plus éblouissant jusqu'au rouge sombre et violacé, vous voyez quelquefois un nuage aux contours fugitifs et dorés, que la brise du soir balance encore au milieu des vapeurs de ce ciel brûlant.

Ce nuage n'a qu'un aspect, et il en a mille... Pour l'un, c'est une colonnade gothique, élégante et grêle avec ses vitraux chatoyants... Celui-là y admire un arbre aux branches d'or et aux feuilles de pourpre. L'autre y voit une figure largement drapée, puissante comme *Jéhovah* ; et celui-ci les lignes délicates et aériennes d'une ravissante tête de jeune fille au cou de cygne. Ainsi est-il du bonheur ! être idéal et positif, vrai comme la lumière et le son, et insaisissable comme eux ! le bonheur, qui revêt tour à tour les formes les plus opposées et n'en garde aucune. Car enfin, le bonheur ! est-ce une bouche de femme qui murmure à votre oreille un doux mot de tendresse ? une main tremblante qui ne fuit pas la vôtre ? est-ce une longue, longue promenade sur un gazon émaillé, sous la voûte épaisse des vieux chênes qui couronnent une île fraîche et verte... une promenade... avec son bras lié au vôtre... alors que le silence, et les reproches, et la tristesse, et les éclats d'une gaieté enfantine, et les brusques tressaillements... alors enfin que tout est amour, avec, et que pourtant le mot amour n'a pas été dit ? Ou bien, le vrai bonheur, le bonheur durable qui baigne, qui inonde à jamais l'âme d'une joie céleste, serait-ce après l'aveu ?

Quand toute palpitante, toute heureuse du sacrifice qu'elle vous a fait, parce qu'elle a joué son avenir avec vous et qu'elle peut perdre : parce qu'elle prévoit des larmes bien amères à verser un jour... parce qu'enfin une femme qui aime a besoin de souffrir ? Est-ce après l'aveu ? quand, assis à ses genoux, elle vous dit avec un sourire si plein de larmes : — Oh ! maintenant, mon bonheur est à toi !... ma vie c'est toi, ma pensée c'est toi, mon âme c'est encore toi ! Maintenant, vois-tu, d'un mot tu peux me rendre la plus malheureuse des femmes, d'un mot tu peux me tuer... aussi, ange, ange adoré, mon amour ce n'est pas de l'amour... c'est un sens nouveau... un sens qui absorbe, efface tous les autres... un sens qui seul fait que j'existe. Le bonheur ! serait-il plutôt le dédain des déceptions humaines, parce qu'on les comprend, parce qu'on les prévoit toutes ? Ainsi vous trouvez une pauvre jeune fille, belle et misérable, côtoyant le vice et prête à y tomber... Vous en avez pitié... vous la tirez de sa fange ; vous parfumez, vous habillez ce corps, vous essayez de donner une âme à ce corps, en tâchant d'y faire germer la reconnaissance ; et puis, grâce à vos soins purs et désintéressés, son esprit se façonne, ses grâces viennent, sa beauté se complète... Vous souriez à votre ouvrage... Et un soir votre ouvrage se sauve avec un laquais ; mais, haussant les épaules, vous dites en riant : — Je m'y at-

tendais ! et pas une fibre n'a douloureusement vibré dans votre cœur flétri. Serait-ce le bonheur, cela ? ou bien, mieux encore, un ami d'enfance avec lequel vous avez mis tout en commun, vous, ayant tout, et lui, rien ; un frère que vous avez soutenu de votre épée, un frère enfin qui vous trouvait pour pleurer avec lui quand il souffrait : ce tendre et bon frère profite d'une réaction politique pour vous dépouiller et vous envoyer à l'échafaud ; et, comme il arrive pour vous y voir aller :

— Viens donc, paresseux ! tu as failli arriver trop tard ! lui criez-vous en riant.

Car vous ne trouvez pas un sentiment, pas même de la haine ou de la vengeance dans votre âme desséchée ! Vraiment ? serait-ce là le bonheur ? serait-il dans cette mort morale du cœur qui le laisse aussi insensible à la joie ou à la peine qu'un membre séparé du tronc l'est à la douleur ?

— Le bonheur ! Se révèle-t-il plutôt au milieu du luxe et de ses prestiges ? est-ce une maison de prince, des terres royales, des chiens et des chevaux, d'éclatantes livrées, d'antiques armoiries, la chasse et ses nobles fanfares qui font battre le cœur ?

La chasse ! la chasse ! Piqueurs, sonnez ; meute, pousse tes cris, fais glapir tes cent voix. Tout est bruit et délire, aboiements des chiens qui mordent leurs couples ; éclats retentissants des trompes, hennissements des chevaux qui bondissent et creusent le sol.

— Allons ! Away Talbot ! mon bon cheval de race ! Away ! mon cheval favori ! toi, choisi dans les coursiers de pur sang, de généalogie célèbre et sans tache, qui piaffait dans mes écuries d'alcaës de marbre blanc. O mon fringant et noble Talbot ! avec l'argent que tu m'as coûté j'aurais doté trois rosières, payé vingt actions désintéressées ; mais aussi que ta crinière est fine, lisse et luisante ! que ton garrot est saillant ! que tes jarrets sont nerveux ! que tes jambes sont sèches, larges et plates ! que ton sabot est délicatement arrondi ! que ta robe est soyeuse et dorée, mon Talbot ! Comment aurais-je jamais trop payé un cheval tel que toi ! Away ! on sonne le trébuché, Away ! franchis fossés et barrières, saute, bondis, car ton rein vigoureux et élastique se détend comme un ressort d'acier ; Away Talbot ! emporte-moi, rapide, enivré ; car c'est une ivresse aussi qu'une course désordonnée.

Mais, en parlant d'ivresse, le bonheur serait-il au fond du verre de l'homme ivre, quand, y laissant sa raison, y noyant même son imagination d'abord excitée, il se borne à jouir, en végétal, de cet épanouissement nerveux que les esprits procurent à tout son être qui ne pense plus, qui ne voit plus, qui n'entend plus ? Le bonheur ! Dormirait-il chez ce bourgeois toujours épicié, toujours coiffé de loutre, toujours gras, toujours vermeil, toujours luisant, toujours satisfait, toujours honnête ? Chez ce bourgeois dont la femme s'appelle *Véronique*, est sur le retour, brune, adorée de son époux, accorte, vive et colère quand elle parle à son mari, mais qui montre ses dents blanches dès que le premier garçon de boutique lui serre les genoux derrière le comptoir ? Chez cet épicié qui nomme toujours sa fille *Azéda*, son fils *Théobald*, et l'habille en artillerie ou en lancier ? Chez cet épicié, toujours électeur, toujours abonné du *Constitutionnel*, juré, sergent de la garde nationale, amateur d'opéras-comiques, de vaudevilles, de gravures guillerettes — c'est son moi — et de la nature champêtre des prés Saint-Gervais ? Chez cet épicié qui lit *Voltaire*, jure par *Sapierlotte*, et usait d'une tabatière *Touquet* lorsqu'il y avait une chartre, qui ne va jamais à la messe parce qu'il est esprit fort et que la religion est bonne pour le peuple ? L'épicié serait-il enfin le bonheur incarné ?

Et elle est peut-être nécessaire cette longue et fatigante digression sur la chose introuvable, cette rapide et incomplète analyse de goûts si opposés, si variés, si inverses, pour vous amener à comprendre la bizarrerie, la folie des différents genres de bonheur qui se trament à bord de la *Salamandre* ! ni plus vrais, ni plus faux que ceux que nous avons énumérés. En effet, la plupart des marins rassemblés dans la batterie étaient assis, couchés, debout, comptant et recomptant leurs *écus* et les enfilant dans leurs longues bourses. Puis, en attendant l'heure de mettre en pratique leur singulière théorie d'amusements, ils en parlaient avec ivresse et joie : se promettant, se jurant de se débarrasser au plus vite de cet or qui les gênait et les troublait dans la manœuvre, disaient-ils, par le son criard qu'il rendait. Ce point principal fut donc irrévocablement arrêté, non pourtant sans avoir été faire préalablement une visite, soit au lieutenant *Pierre*, soit au vieux *Garnier*, afin de leur remettre la moitié de leur paye destinée à leurs pères, mères, femmes ou enfants. Ceci est un usage reconnu, sacré, établi. Cette répartition faite, ils respirèrent librement, et purent alors se livrer (spéculativement) aux plus vifs plaisirs.

— Ilourra ! disait l'un en secouant sa bourse ; il y a au fond de cela les trente meilleurs bidons de vin du Cap qui aient jamais pris source dans un tonneau pour venir se décharger dans le gosier d'un honnête marin ! — Par toutes les *alcaouetas* de Cadix ! disait l'autre en caressant avec amour la rotundité de sa sacoche, je tâte bien ici la peau la plus fine, la plus douce... j'y vois les yeux les plus noirs, la gorge la plus blanche... Oh ! viens, *Roson*, *Thérésou*, *Toinou*, que je t'embrasse... viens, bonne fille : il faut qu'avec toi, en deux jours, le trou aux *écus* soit à sec... Viens, *Roson*, *Thérésou*, *Toinou*... que je t'embrasse.

Et il embrassait *Roson*, *Toinou* et *Thérésou*, dans la vénérable personne de sa vieille sacoche.

— Et toi, *Giromon*, que feras-tu de ta caisse ? dit un autre à un com-

The text on this page is estimated to be only 23.66% accurate

LA SALAMANDRE. pagnOD oui paraissait absorbé en finissant de compter son argent, et disait : — Le scélérat m'a fait la aueuc! C'était peol-être le seul qui, avec maître Bouquin, eût pensé à vérifier ses comptes. — Moi, dit Ci rom on avec gravité, j'achèterai à Toulon, vois-tu ? un uniforme de commissaire, un chapeau de commissaire, une épée de commissaire, enfin tout le batar d'un commissaire. Et puis, je dirai à un bourgeois, à un soldat ou à un calfat : Tu vas l'habiller co commissaire. — Et pub? demandèrent quelques voix. — Et puis je lui dirai : Maintenant je te donnerai tout l'argent que tu voudras ; mais faut que lu me laisses te f — des coups à crever dans la peau, à te déraliuguer l'échine. — Tiens! au fait, c'est assez embêtant d'être (libusté, d'être fait la queue du malin au soir. Au moins, comme ça, je me figurerai que je me venge sur un vrai commissaire, un voleur de commissaire, que je lui rends ce qu'il m'a pris, et ça soulage (1). — Oh! fameux, fameux, Giromon ! dit liutcrlocuteur. Veux-tu que j'en sois? dis : veux-tu m'en mettre? — Du tout, fais-en un, fuis un faux commissaire, comme moi. Ça serait pas assez d'un pour deux; il ue serait pas assez fort, à moins de trouver un robuste, un colosse. — Moi, disait un autre, je vais rassembler tous les musiciens que je trouverai à Saint-Tropez, et je les ferai naviguer de conserve à ma suite : — des violons, des clai mettes, des cors de chasse, des grosses caisses, des trompettes, des guimardes et des pianos... tout le tremblement, une musique de possédés qui sera là à me jouer... voyons! à me jouer... une délicieuse air de romance que je sais ; celle de : Ca#jûn« nous les reins et barons te grog... ou bien celle de : Boulon d'amour. — Mais du lent, Parisien, dit un autre. Vaut faire jouer à chacun un air diverse... Ça sera plus riche. — Oui, l'as raison, chacun un air diverse. Quel bonheur! Et ça pendant que je mangerai, que je boirai, que je marcherai, que je dormirai, que... — Tout ça, reprit un canonier en l'interrompant, tout ça ne vaut pas le bonheur de quitter ce chien d'uniforme pour porter <iês habits bourgeois. Un carrick, un chapeau à trois cornes et des bottes. Oh ! des boucs... des buttes... c'est ça qui est charmant pour ceux qui, comme nous, sont obliges de trimer toute leur vie pieds nus sur ce gueux de pont. — Et des bretelles donc! s'écria Giromon. Des bretelles. . quelles délices! Comme je vais m'en donner! Moi oui n'en ai porté qu'une fois dans une relâche... à Calcutta. — Ah ! reprit le Parisien, Calcutta... c'est là un pays! T'en souviens-tu, Giromon, de Calcutta ? Oh ! Calcutta, patrie

trop adorée, pays du bonheur, où qu'on peut rouler de coups deux Indiens pour une poignée de riz. - Quelle vie douce ! toujours en palanquin, à (hameau ou à éléphant. Et les femmes ! Dieu de Dieu ! Des bayaderes charmantes, pas habillées du tout, qui vous éventent avec des queues de paon. — Et quelle nourriture !... Voilà une nourriture ! des piments si forts que, lorsqu'on en a mangé, on peut s'arracher la peau de la langue. — Ab ! voilà le bonheur, dit-il avec un profond soupir de regret. Et cent autres propos qu'il serait trop long d'énumérer. Or, la nuit vint surprendre IVquijyc au milieu de ces rians projets, de ces douces et piquâmes causeries mi lame naïve de ces bons marins se révélait au grand jour, où elle apparaissait toute nue, mais timide et honteuse. On eût dit une jeune vierge qui laisse tomber en rougissant son dernier voile. Voile si diaphane, que le joli corps saigné, poli, se dessine comme un nuage rose sous le blanc tissu.

CHAPITRE X. la 5u*KAst(ie a reçu u nti nie». Mais, au ebir do U lune et quand le vent aou/De d'un corlJin point du ciel, •'elère un éliuge sou Qui u'o rien de terrestre. Druon. — Don Juan. Voilà l'ouvrage de U négligence ! Tu fais toujours de* bévues, ou c'est à dessein que tu joue* cos tours. Ssakstsakc. — Sonja d'un# nuit d'été. Ce que femme veut. Dieu le veut. ProvtrU. Etranger, artiste ou voyageur, loi qui t'arrêtes tout à coup pour poser ton bâton de frêne, essuyer ton visage, et prêter une oreille attentive au bruit sourd et lointain, aux clameurs voilées par la distance qui l'arrivent con.usM; ne crains rien, il n'y a aucun danger : seulement attends un jour encore pour entrer à Saint-Tropez; car, vois-tu, la 5a* lainnndrc a reçu sa paye hier. Etranger, la nuit est si belle, si douce, si transparente, les aloès et les orangers y répandent des parfums si suaves, si pénétrants ; le ciel est (1)11 est inutile de dire ici que ce* plahantcries, traditionnelle* cbe* le# matelots. n' Attaquent eu rien la profiiHfc le talent et le haut «voir du corfwdc IVInnni.-dratioi de U manne, qui rend de si grands service# à cette amie. Chez Ici iiiatelnt*, je le répète, c'est un texte à plaisanteries Dialogues à celles que lrs soldais de terre se |>cnnctt;*nt sans eme sur les paveurs, Un intendants et les employés de» vivres. si bleu ; les étoiles si étincelantes ! Assieds-toi, assieds-toi au pied de ce mûrier sauvage, aux feuilles veloutées; assieds-toi, reste au sommet de la montagne ; et peut-être avant l'aurore verras-tu quelque spectacle inconnu et bizarre ; car la Salamandre a reçu sa paye hier, Peut-être le doux repos que tu vas prendre sur ce gazon tout embaumé de thym et de serpolet, ton doux repos sera-t-il un peu interrompu. Tes pauvres piéres, fermées par le sommeil , verront peut-

être à travers leur tissu | une lueur rougeâtre poindre, s'élever, puis tourbillonner dans l'air, en | y déroulant de larges et brillantes volutes de leu. Tu ouvriras les yeux; j et la cote , le golfe, la mer et le ciel, tout sera illuminé, couvert d'une teinte pourpre et llanihoyanie; et Saint-Tropez brûlera, pétillera, et des jurements, des cris, des éclats de rue et {de joie, des chants et des imprécations se mêleront aux tintements, aux volées des (loches, aux roulements du tambour, aux explosions des fusils et des signaux d'alarme; car peut-être l'incendie secouera-t-il là son manteau de flamme; car la Salamandre a reçu sa paye hier. Ou bien demain • si lu passe* la nuit bonne et tranquille, en descendant du coteau, lu entreras dans la ville. Or tu as vu quelquefois, u'esl-ce pas , dans une cité , les traces du passage d'une trombe ou d'un ouragan ? Ge sont des toits brisés, des fenêtres enlevées, des carreaux en poudre, des portes fendues des volets arrachés qui pendent et se balancent au vent. Ce sont des débris qui jonchent les rues de pierres amoncelées, de poutres en morceaux. Eli bien ! lu verras à peu près lç même spectacle. Tu apercevras quelque craintive ligure de femme qui soulevé toute tremblante le pan d'un rideau. Cl hasarde un coup d'œil dans la rue. Tu verras des enfants, plus hardis, s'aventurer dehors des maisons, et jeter d'abord un coup d'œil interdit sur ce tableau, puis, moins peureux , s'approcher, et ramasser un i hapeau de marin, tout froissé, un long sifflet d'argent, quelques pièces d'or ou une cravate richement brodée. Gar ta Salamandre a passé par là ; et si tu l'interroges, il te dirj naïvement : — - Ah ï monsieur, ce n'est rieu : c'est la Salamandre qui a reçu sa paye hier. El tout cela pouvait être vrai ; car hier, jusqu'à la nuit, l'équipage a devisé, causé de ses projets; mais il fallait les exécuter. Or ou savait (lue le lieutenant était inflexible, et qu'il n'accordait que très-rarement des permissions pour aller à terre, et il s'agissait du moven à employer afin de s'y remise à son insu. El tu sauras, étranger, qu'il est plus facile de trouver une fille de quinze ans moralement vierge , lin ami qui respecte votre maîtresse, un cheval sans défauts, un livre sans préface, un coucher de soleil sans poésie, un surnuméraire aux Bouffes, un poétn didactique amusant, uue rivière sans eau — je ne parle ni de l'Espagne, ni des jardins anglais, — que d'empêcher uu équipage de marins qui a de l'argent d'aller à terre. Et la Salamandre a reçu sa paye hier! Ainsi donc, vers les minuit, l enseigne de garde voyant un calme parfait, une mer magnifique, abandonna le pont cl descendit dans sa chambre, en reconnuandaul à maître la Joie de bieu veiller sur le navire. Maître la Joie veilla tant qu'il put : mais le temps était

superbe, il n'y avait rien à craindre pour le navire; d'ailleurs, il serait réveillé au premier bruit : il abaissa donc son caban sur ses yeux , s'accroupit sur le banc de quart et s'endormit. Aussitôt un mousse embusqué entre deux étronades descendit vite avertir les marins, qui s'étaient mis tout habillés dans leurs hamacs. D'un bond ils furent à bas de leurs lits suspendus ; les hommes de quart quittèrent aussi le pont, tout l'équipage, moins les matelots et les officiers couchés dans leurs chambres, se réunirent dans la batterie. On ferma les , panneaux en dedans, on ouvrit un sabord; et, comme les trois mâts de la corvette étaient amarrés le long des flancs du navire, les mâts et autres, au nombre de quatre-vingt-douze, descendirent par le sabord, se casèrent dans les canots, et s'éloignèrent sans faire le plus léger bruit, les avirons ayant été soigneusement garnis. Au bout d'une demi-heure, ils étaient à terre , mettant les officiers et les matelots* dans l'impossibilité de les rejoindre, n'ayant laissé aucune embarcation à Et cette fuite était dans l'ordre des choses, était normale, naturelle ; c'est un fait physique qui devait résulter de l'influence magnétique des planètes sur l'organisation du matelot. Or ils ne pouvaient échapper à la loi commune imposée à tous les êtres sublimés , ces dignes matelots de la Salamanque qui avait reçu sa paye hier. Ce qui certainement eût été un objet digne d'être étudié pour un physionomiste, ce fut l'expression qui contracta la figure de maître la Joie, lorsque, réveillé par l'air frais et piquant du matin, il se secoua dans l'épaisseur de son caban comme un lion dans sa crinière, rabattit son capuchon, frotta ses yeux, regarda autour de lui, et, pour la première fois, vit que les dix matelots de garde, qui la nuit suffisaient pour le service de nuit, n'étaient plus à leur poste. Il crut rêver. Le brave maître fit le tour du pont, et ne vit rien, absolument rien. — Les étronades, se dirait-il, seront descendus pour se coucher; c'est un peu fort. Nous allons, à ce qu'il paraît , jouer à la ton-do sur le cuir ! de ces chieis-là. Et voilà qui va leur annoncer que la danse sera chaude, ' dit-il en embouchant son grand sifflet. 1 Ali! mon Dieu !, c'était à faire frémir : quel son perçant, aigre, dur, impérieux, menaçant ! Jamais le sifflet n'avait eu, je crois, une voix aussi terrible; c'était bien autre chose que les trompettes du jugement dernier, ma foi ! Le coup « du sifflet ayant retenti, maître la Joie le remit dans sa poche, et, confiant, attendit son effet en se promenant les bras

The text on this page is estimated to be only 19.50% accurate

10 LA SALAMANDRE croisés, secouant ta tête it'un air irrité et murmurant d'effroyables blasphèmes. Pas le plus léger bruit n'agit a le navire; on tM dit une Mcfa» dormant sur une mer d'azur. Ou lit silence, profond silence. Maitrc li Joie s arrêta c* urt; ses sourcils s'écartèrent, et. pour la première fois depuis treize ans, je crois, l'apparence, la faible et incertaine apparence d'un sourire vint errer sur ses lèvres plissces. — Ils ont une peur d'enfer, et ils n'osent pas monter, dit le brave homme. C'est tout de même agréable de pouvoir avec ça — et il lirait son siffler qu'il regardait avec satisfaction — de pouvoir avec ça. repritil, faire plus trembler quatre-vingts gredins qui ne craignent ni le feu, ni l'eau, de les foire plus trembler que ne le feraient un ouragan des tropiques ou une volée a mitraille ; c'est tout de même un bel état que la marine. Après s'être laissé entraîner à ces vaniteuses réflexions, maître la Joie prêta de nouveau l'oreille. Silence, même silence. — Ils sont là tapis comme des congres dans leur trou , à ne pas oser bouger ; ils savent bien qui* le sifflet les prévient que le premier qui va moutrer sou museau en dehors du pauneau va recevoir une ration de calottes, à uc savoir où les mettre. Le même silence régnait toujours. — Bah î se dit maître la Joie , qui par hasard se trouva dans un moment "d'indulgence inaccoutumée , j'ai peut-être »ifflé trop dur. Ça pont bien se faire ; car je ne me rappelle jamais a\oir hurlé de celte façon-là. Voyons, adoucissons un peu ; car il faut en finir : voilà le soleil levé, et b' pavillon n'est pas encore bissé. El ainsi qu'une (crame revient quelquefois sur un mot trop cruel, sur u un brusque détermina lion qui opéré l'effet opposé à celui qu'elle attendait, maître b Joie Ut entendre un son qui, s'il ne promettait pas un jour serein, annonçait toujours un temps passable. Bien , même silence. Alors il fallut voir maître b Job pcacné sur b grand panneau, !o tarai tendu, sou si filet dune main. Us yeux stupidement ouverts, les narines gonflées, passer par toutes les teintes, depuis le blanc pâle jusqu'au rouge pourpre et violet. lrs coups de sidlct devenaient précipités, brefs, saccadés. colères, furieux, tonnants et retentissants comme les éclats de la foudre. on pied battait chaque mesure, mais d'une force à enfoncer le pont Silence, toujours silence. Enlin, exaspéré, il se baisse pour ouvrir le panneau. Impossible : fermé en dedans. Tous... tous les panneaux fermés! .Maître la Joie rugissait. Il se précipite sur les bastingage*, à bâbord, se penche, regarde, ne voit plus les embarcations, cl comprend trop lard toute

l'affreuse vérité. Alors il bondit, il saule, il crie, il écume. *Ix*s anspecks*, les barres de cabestans, les gargoussiers, les cabillots, tout ce qu'il rencontre sous sa main vole en éclats et roule sur le pont. A ce bruit infernal, les officiers, le lieutenant se réveillent et se lèvent à la bête. Ainsi quelquefois, au milieu de la nuit, l'explosion d'une amie à feu ou des cris réveillent en sursaut toute une maison : chaque fenêtre s'ouvre, se garnit ; c'est une myriade de têtes à moitié endormies, coiffées, décoiffées, baillant, grondant, se frottant les yeux, s'accoudant et demandant enfin : — Qu'est-ce qu'y a-t-il ? Ille même, au furieux tapage de la Joie, le lieutenant, le docteur, le commissaire, l'enseigne et les quelques maîtres qui étaient restés à bord montrèrent leurs figures encore alourdies par le sommeil aux sabords, aux fenêtres des écoutilles et de la galerie, et se tendirent vers le pont. — Ali ça, dis doue, la Joie, est-ce que tu as une fièvre chaude ? Mais il faut attacher *in* gueux-!;* et le saigner à blanc, dit le bon docteur. — la Joie ! la Joie ! que signifient ces cris ? dit enfin le lieutenant d'une voix sévère. — Partis, lieutenant ! Tous parfis, les chiens ; tous à terre, dans les embarcations. — Mais encore une lois, qui ? — L'équqwge, lieutenant ; tous à terre, les brigands. — Nous aurions dû nous en douter, dit le lieutenant, il ont de l'argent... Mais dis-moi, la Joie, ont-ils pris la yole ? — Je n'y pensai plus, dit la Joie. Est-ce bœuieux ! il se précipita à l'avant. — Aussi prise ! aussi la yole... Mais ce n'est pas par eux, c'est par M. Paul, Voilà un morceau île son aiguillette accrochée aux bossoirs : en descendant, il ne s'en sera pas aperçu. — Maudit enfant ! dit Pierre. Quel exemple ! — Mais que faire, lieutenant ? que faire ? disait la Joie en se mordant les poings. — Attendre. Ils reviendront, je n'en doute pas. Mais ce que Je crains, ce sont les disputes, les rixes, les querelles avec les Provençaux. Et mon fils, mon fil » lui peut s'y trouver compromis. Malédiction ! malédiction ! — Allons ! ait le bon docteur, voilà des scélérats qui vont me revenir avec des entailles et des horions. Je n'ai qu'à virer ma caisse, ma charpie et mes onguents ». — Et vous aurez raison, major, reprit la Joie, car je vous réponds, moi, qu'il va se passer de crânes choses à Saint-Tropez : que les couteaux joueront, et qu'il y aura autant de sang que de vin répandu. Et l'on devait s'y attendre, comme dit le lieutenant, car la Salamandre a reçu sa paye hier.

CHAPITRE XI

AUC*. Que non c'était pur et m livre candide I Que son œil idéalit son Ame de clarté I Le beau lac de Nétni. qu'aucun souffla ne ride, A moins de transparence et de limpidité : Dans cette Ame avant elle on voyait ses pensées ! A. ne LuuRTise — Le premier Regret. Par une nuit d'été lourde,

chaude et suffocante, à la lueur douteuse d'une lampe qui projetait de grandes ombres sur les murs d'une chambre modestement meublée, une jeune tille à moitié couchée cachait sa ligure dans ses mains et paraissait profondément absorbée. Ses liras nus, frêles et effilés révélaient les formes les plus élégantes et les plus fines, une nature svelte et gracieuse, une de ces enveloppes délicates qui, par un singulier caprice de la création, renferment presque toujours une âme puissante et passionnée. Les longues mèches de ses cheveux châtaines, se déroulant capricieuses sur son col frêle et satiné, voilaient aussi le visage de la jeune tille; car on ne voyait que son petit menton rose, arrondi et couvert d'une peau si transparente et si fraîche, qu'elle laissait paraître un réseau de veines d'azur. Par un brusque tressaillement, elle redressa la tête, poussa un long soupir, étendit les bras; puis, regardant une montre d'or suspendue à son alcôve, près d'une croix d'ivoire ombragée d'un rameau de buis séché, elle s'écria : — Seulement deux heures... deux heures... Ob! quelle nuit!... quelle nuit! Jamais le temps ne m'avait paru si long. Et puis, je ne sais, mais j'ai chaud... j'étouffe; j'ai beau respirer, l'air me manque; et mes mains sont brûlantes. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je donc? Et d'assis!»! qu'elle était, »e couchant brusquement, elle croisa ses deux bras sur le bord de son lit, et y laissa tomber sa tête. Ses traits alors se dessinèrent vaporeux et confus, à une lumière incertaine de la lampe : il n'était quelque chose d'aérien, d'insaisissable ; on avait dit que cette lueur tremblante, qui, tantôt dorée, brillait d'un vif éclat, tantôt obscure, ne jetait plus qu'un pâle reflet, donnait tour à tour à ce charmant visage une expression de douce sérénité ou de profonde amertume. Mais étaient-elles bien des ombres et des lumières factices qui éclairaient ou assombrissaient ce jeune front ? N'était-ce pas plutôt cette âme de vierge mobile et changeante qui s'y reflétait tour à tour sombre ou gaie, heureuse ou souffrante ? • Mais qui saura jamais le cœur d'une jeune fille, abîme mille fois plus profond que le cœur d'une femme? Entre elles deux, c'est la distance de l'idéal au vrai. Chez une femme l'avenir est fait, arrêté, presque prévu; mais chez une jeune fille tout paraît voilé, tout est incertitude, désirs vagues, espoir et frayeur, joie et chagrin. Celle âme, c'est une harpe éolienne, vibrant au moindre souffle qui vient effleurer ses cordes sonores; c'est une harmonie confuse, bizarre, sans suite, incomplète, et qui pourtant ravit et attriste, fait pleurer et sourire. — Oh ! dit Alice, que je voudrais ne pas penser, être (leur, arbre, oiseau, m'envoler dans l'air, ou fleurir au bord d'un ruisseau ! Oui, je voudrais être fleur ! fleur qui se

flétrit et qui tombe sans regretter sa mère. Mais pourtant qu'une fleur doit être isolée! et quand le soleil s»; coudra donc, quelle tristesse pour elle! Une fleur, en voici sur la robe que j'avais hier au bal! A voir leurs feuilles si vertes, leurs couleurs ri vives, on les voilait véritables. Quel mensonge pourtant ! Et dire qu'une pauvre rôti Wt ctaunpu, bien vraie, bien naturelle, serait fanée, morte en nu Jour« tandis que ces menteuses garderaient encore longtemps leur «cl.tt faux et emprunté ! El je ne sais quelle rapide et fugitive pensée lui révéla, dans celle n»vp comparaison, l'avantage d'une coquette fausse et froide sur une fille aimante et ingénue. — l-e bal! reprit-elle, — et déjà l'expression mélaDooüqne avait d» nam, ses yeux brillaient, et par hasard la lampe étincelait aussi ; — I * lui! il était beau ce bal! C'était la danse, des pas qui se croisaient, vif» et anim»!-s, des femmes étincelantes de pierreries, des femmes qui souriaient, des boulines qui souriaient, mais la bouche seule souria* Il v avail sur tous ces fronts de l'ennui et de l'insouciance, l'ourlant les diamants scintillaient, les parfums épaulaient leurs suaves odeurs, les glaces flamboyaient de mille feux, de mille cristaux, et je ne. sais pourquoi tout cet éclat ne remplissait que mes yeux ; mon âme resta vide et np s** souvient de rien. Car l'âme n'a pas de mémoire pour ce qui u'cst^lir. bruit et vaine couleur, üh! mon Dieu, que c'est triste de n'avoir pas seulement de quoi se souvenir! Oui, qu'ainsi L» vie est triste, triste, d* Alice. Et déjà ses veux bleus si doux se baignaient de larmes; et c'est en soupirant qu'elle se retourna dans son lit, et que, arrondissant ses bra». I die joignit sec deux mains au-dessus de sa tête en enlaçant ses jolis doigts.

croisés, secouant la tête d'un air irrité et murmurant d'effroyables blasphèmes. Pas le plus léger bruit n'agit le navire; on eût dit une balaine dormant sur une mer d'azur. On fit silence, profond silence. Maître la Joie s'arrêta court; ses sourcils s'écartèrent, et, pour la première fois depuis treize ans, je crois, l'apparence, la faible et incertaine apparence d'un sourire vint errer sur ses lèvres plissées.

— Ils ont une peur d'enfer, et ils n'osent pas monter, dit le brave homme. C'est tout de même agréable de pouvoir avec ça — et il tira son sifflet qu'il regardait avec satisfaction — de pouvoir avec ça, reprit-il, faire plus trembler quatre-vingts gredins qui ne craignent ni le feu, ni l'eau, de les faire plus trembler que ne le feraient un ouragan des tropiques ou une volée à mitraille; c'est tout de même un bel état que la marine.

Après s'être laissé entraîner à ces vaniteuses réflexions, maître la Joie prit de nouveau l'oreille. Silence, même silence.

— Ils sont là tapis comme des congres dans leur trou, à ne pas oser bouger; ils savent bien que le sifflet les prévient que le premier qui va montrer son museau en dehors du panneau va recevoir une ration de calottes, à ne savoir où les mettre.

Le même silence régnait toujours.

— Bah! se dit maître la Joie, qui par hasard se trouva dans un moment d'indulgence inaccoutumée, j'ai peut-être sifflé trop dur. Ça peut bien se faire; car je ne me rappelle jamais avoir hurlé de cette façon-là. Voyons, adoucissons un peu; car il faut en finir: voilà le soleil levé, et le pavillon n'est pas encore hissé.

Et ainsi qu'une femme revient quelquefois sur un mot trop cruel, sur une brusque détermination qui opère l'effet opposé à celui qu'elle attendait, maître la Joie fit entendre un son qui, s'il ne promettait pas un jour serein, annonçait toujours un temps passable. Rien, même silence. Alors il fallut voir maître la Joie penché sur le grand panneau, le bras tendu, son sifflet d'une main, les yeux stupidement ouverts, les narines gonflées, passer par toutes les teintes, depuis le blanc pâle jusqu'au rouge pourpre et violet. Les coups de sifflet devenaient précipités, brefs, saccadés, colères, furieux, tonnants et retentissants comme les éclats de la foudre. Son pied battait chaque mesure, mais d'une force à enfoncer le pont. Silence, toujours silence. Enfin, exaspéré, il se baissa pour ouvrir le panneau. Impossible: fermé en dedans. Tous... tous les panneaux fermés! Maître la Joie rugissait. Il se précipita sur les bastingages, à habord, se penche, regarde, ne voit plus les embarcations, et comprend trop tard toute l'affreuse vérité. Alors il bondit, il saute, il crie, il écume. Les ankers, les barres de cabestans, les gargoussiers, les cabillots, tout ce qu'il rencontre sous sa main vole en éclats et roule sur le pont. A ce bruit infernal, les officiers, le lieutenant se réveillent et se lèvent à la hâte. Ainsi quelquefois, au milieu de la nuit, l'explosion d'une arme à feu ou des cris réveillent en sursaut toute une maison: chaque fenêtre s'ouvre, se garnit; c'est une myriade de têtes à moitié endormies, coiffées, décoiffées, baillant, grondant, se frottant les yeux, s'accoudant et demandant enfin: — Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

De même, au furieux tapage de la Joie, le lieutenant, le docteur, le commissaire, l'enseigne et les quelques maîtres qui étaient restés à bord montrèrent leurs figures encore alourdies par le sommeil aux sabords, aux fenêtres des écoutilles et de la galerie, et se tendirent vers le pont.

— Ah ça, dis donc, la Joie, est-ce que tu as une fièvre chaude? Mais il faut attacher ce gueux-là et le saigner à blanc, dit le bon docteur. — La Joie! la Joie! que signifient ces cris? dit enfin le lieutenant d'une voix sévère. — Partis, lieutenant! Tous partis, les chiens; tous à terre, dans les embarcations. — Mais encore une fois, qui? — L'équipage, lieutenant; tous à terre, les brigands. — Nous aurions dû nous en douter, dit le lieutenant, ils ont de l'argent... Mais dis-moi, la Joie, ont-ils pris la vole? — Je n'y pensais plus, dit la Joie. Est-ce heureux!

Il se précipita à l'avant.

— Aussi prise! aussi la vole... Mais ce n'est pas par eux, c'est par M. Paul. Voilà un morceau de son aiguille accrochée aux bossoirs; en descendant, il ne s'en sera pas aperçu. — Maudit enfant! dit Pierre. Quel exemple! — Mais que faire, lieutenant? que faire? disait la Joie en se mordant les poings. — Attendre. Ils reviendront, je n'en doute pas. Mais ce que je crains, ce sont les disputes, les rixes, les querelles avec les Provençaux. Et mon fils, mon fils qui peut s'y trouver compromis. Malédiction! malédiction! — Allons! dit le bon docteur, voilà des scélérats qui vont me revenir avec des entailles et des horions. Je n'ai qu'à visiter ma caisse, ma charpie et mes onguents. — Et vous aurez raison, major, reprit la Joie, car je vous réponds, moi, qu'il va se passer de crânes choses à Saint-Tropez; que les couteaux joueront, et qu'il y aura autant de sang que de vin répandu. Et l'on devait s'y attendre, comme dit le lieutenant, car la Salamandre a reçu sa paye hier.

CHAPITRE XI

ALICE.

Que son œil était pur et sa lèvre candide!
Que son œil inondait son âme de clarté!
Le beau lac de Nemi, qu'aucun souffle ne ride,
A moins de transparence et de limpidité:
Dans cette âme avant elle on voyait ses pensées!

A. DE LAMARTINE. — Le premier Regret.

Par une nuit d'été lourde, chaude et suffocante, à la lueur douteuse d'une lampe qui projetait de grandes ombres sur les murs d'une chambre modestement meublée, une jeune fille à moitié couchée cachait sa figure dans ses mains et paraissait profondément absorbée. Ses bras nus, blancs et effilés révélaient les formes les plus élégantes et les plus fines, une nature svelte et gracieuse, une de ces enveloppes délicates qui, par un singulier caprice de la création, renferment presque toujours une âme puissante et passionnée. Les longues mèches de ses cheveux châtains, se déroulant capricieuses sur son col frêle et satiné, voilaient aussi le visage de la jeune fille; car on ne voyait que son petit menton rose, arrondi et couvert d'une peau si transparente et si fraîche, qu'elle laissait paraître un réseau de veines d'azur.

Par un brusque tressaillement, elle redressa la tête, poussa un long soupir, étendit les bras; puis, regardant une montre d'or suspendue à son alcôve, près d'une croix d'ivoire ombragée d'un rameau de buis bénit, elle s'écria:

— Seulement deux heures... deux heures... Oh! quelle nuit!... quelle nuit! Jamais le temps ne m'avait paru si long. Et puis, je ne sais, mais j'ai chaud... j'étouffe: j'ai beau respirer, l'air me manque; et mes mains sont brûlantes. Mon Dieu! mon Dieu! qu'ai-je donc?

Et d'assise qu'elle était, se couchant brusquement, elle croisa ses deux bras sur le bord de son lit, et y laissa tomber sa tête. Ses traits alors se dessinaient vaporeux et confus, à la lumière incertaine de la lampe; c'était quelque chose d'aérien, d'insaisissable; on eût dit que cette lueur tremblante, qui, tantôt dorée, brillait d'un vif éclat, tantôt obscure, ne jetait plus qu'un pâle reflet, donnait tour à tour à ce charmant visage une expression de douce sérénité ou de profonde amertume. Mais étaient-ce bien des ombres et des lumières factices qui éclairaient ou assombrissaient ce jeune front? N'était-ce pas plutôt cette âme de vierge mobile et changeante qui s'y reflétait tour à tour sombre ou gaie, heureuse ou souffrante?

Car qui saura jamais le cœur d'une jeune fille, abîme mille fois plus profond que le cœur d'une femme? Entre elles deux, c'est la différence de l'idéal au vrai. Chez une femme l'avenir est fait, arrêté, presque prévu; chez une jeune fille tout paraît voilé, tout est incertitude, desirs vagues, espoir et frayeur, joie et chagrin. Cette âme, c'est une harpe éolienne, vibrant au moindre souffle qui vient effleurer ses cordes sonores; c'est une harmonie confuse, bizarre, sans suite, incomplète, et qui pourtant ravit et attriste, fait pleurer et sourire.

— Oh! dit Alice, que je voudrais ne pas penser, être fleur, arbre, oiseau, m'envoler dans l'air, ou fleurir au bord d'un ruisseau! Oui, je voudrais être fleur! fleur qui se flétrit et qui tombe sans regretter sa mère. Mais pourtant qu'une fleur doit être isolée! et quand le soleil se couche donc, quelle tristesse pour elle! Une fleur, en voici sur la robe que j'avais hier au bal! A voir leurs feuilles si vertes, leurs couleurs si vives, on les croirait véritables. Quel mensonge pourtant! Et dire qu'une pauvre fleur des champs, bien vraie, bien naturelle, serait fanée, morte en un jour, tandis que ces menteuses garderaient encore longtemps leur éclat faux et emprunté!

Et je ne sais quelle rapide et fugitive pensée lui révéla, dans cette naïve comparaison, l'avantage d'une coquette fausse et froide sur une fille aimante et ingénue.

— Le bal! reprit-elle, — et déjà l'expression mélancolique avait disparu, ses yeux brillaient, et par hasard la lampe étincelait aussi: — Le bal! il était beau ce bal! C'était la danse, des pas qui se croisaient, vifs et animés, des femmes étincelantes de pierreries, des femmes qui souriaient, des hommes qui souriaient, mais la bouche seule souriait. Il y avait sur tous ces fronts de l'ennui et de l'insouciance. Pourtant les diamants scintillaient, les parfums épandaient leurs suaves odeurs, les glaces flambaient de mille feux, de mille cristaux, et je ne sais pourquoi tout cet éclat ne remplissait que mes yeux; mon âme resta vide et ne se souvint de rien. Car l'âme n'a pas de mémoire pour ce qui n'est que bruit et vaine couleur. Oh! mon Dieu, que c'est triste de n'avoir pas seulement de quoi se souvenir! Oui, qu'ainsi la vie est triste, triste, dit Alice.

Et déjà ses yeux bleus si doux se baignaient de larmes; et c'est en soupirant qu'elle se retourna dans son lit, et que, arrondissant ses bras, elle joignit ses deux mains au-dessus de sa tête en enlaçant ses jolis doigts.

The text on this page is estimated to be only 17.46% accurate

LA SALAMANDRE. Plia lampe touchait à sa fin, et les ombres luttèrent contre celle leur mourante. A ce moment le regard d'Alice se fixa sur la croix et la branche de huis attachées dans son alcôve. — Voilà, dit-elle à voix basse, voilà le crucifix de ma mère, la croix qu'elle a baisée mourante, le rameau saint qui a béni son cercueil ! Et une larme roula sur sa joue pâle. — Cette croix ne m'a quittée ni au couvent même. Au couvent ! pourquoi m'a-t-on retirée du couvent ? J'y étais si bien ! Que j'aimais les fêtes* de l'église, la vapeur de l'encens ! que j'aimais à porter les rubans* de la bannière de la Vierge toute blanche et brodée d'or ! que j'aimais à chanter avec mes* compagnes les beaux cantiques au bruit sonore de l'orgue ! Quelle douce et grave musique que celle de l'orgue ! Quelquefois elle me faisait tressaillir, elle me faisait nul ! Et les roses que nous effeuillions pour la Fête-Dieu ! et les vêtements que nous faisions pour les pauvres malades ! Et nos hymnes au Christ qui se sacrifia pour sauver le monde ! Quel dévouement ! Aussi, avec quel amour, quelle idolâtrie je chantais* ses louanges ! Le servir dans son temple, l'adorer toute ma vie, l'adorer ! car je sens là, oh ! là, dit-elle douloureusement en appuyant avec force ses deux mains sur son sein qui bondissait... oh ! je sens là un immense besoin d'amour et de sacrifice. Elle reprit après un moment de silence : — Pourquoi m'emmener, me faire quitter la France ? j'aurais été si heureuse au couvent ! Aimer le Christ, le prier tout le jour, le prier surtout ! Y a-t-il quelque chose au-dessus de la félicité qu'on éprouve à le prier ? Oui, peut-être à le prier pour quelqu'un. Mais je suis ? injuste : je vais rejoindre mon père qui me laissa tout enfant. Et pourtant, malgré moi, ce voyage m'attriste et m'opprime ; l'idée seule de voir mon père vient quelquefois rendre mes pensées* moins sombres. Oh ! mon Dieu, dit-elle, pitié, pitié pour moi, si ce voyage doit m'être fatal ! Et la lampe s'éloignait. A peine, à de longs intervalles, sa flamme un instant ranimée éclairait faiblement la chambre et dessinait sur les murs de larges ombres tremblantes et fantastiques. Le cœur d'Alice se serra. Elle eut presque peur ; et, poussée par ce besoin qu'éprouvent quelquefois les femmes de jeter leur sort aux mains du hasard et d'y chercher la science de l'avenir, elle s'écria avec une singulière exaltation, mais d'une voix ferme et convaincue : — Je suis à jamais vouée au malheur sur cette terre, si la lampe expire avant que j'aie dit trois fois : .Ma mère, qui es au ciel, prie Dieu pour ton enfant ! Et Alice, pâle, haletante, commença d'une voix

altérée : — Ma mere, qui es au ciel, prie Dieu pour Fbn enfant! La lampe vacilla cl jeta une faible lueur. — Ma mère, nui es au ciel, prie Dieu pour ton enfant! La lampe pétilla en lauçant nue vive clarté. 1-c cœur d'Alice fat soulagé d'un poids énorme, cl confiante elle continua : — Ma mère, qui es au ciel... Mais la lampe pâissante frissonna et s'éteignit avant quelle eût achevé sa prière. — tib ! ma mère, je suis perdue ! s'écria la jeune fille d'uue voix déchirants. Et. sanglotant, elle tomba, sa tête cachée dans ses mains. A peine une minute » ciat-cUe écoulée, qu'elle releva son visage baigné de larmes, comme pour jouir avec amertume des ténèbres qui lui prédisaient un avenir si funeste. Mais quelle fut sa surprise, sa joie, quand elle vit un «Unix et faible rayon du soleil, qui, bordant scs volets d'une légère lueur dorée, se jouait dans la chambre, et allait s'épauoir sur le Lhrisl d'ivoire et le rameau béni, qu'il semblait entourer d'tiuc pâle auréole de lumière. Celte tendre et mystérieuse clarté, si inattendue, si rassurante, nui s<* glissait au milieu de celte profonde obscurité, comme l'espérance (Lms un cœur souffrant, vint calmer la jeune fille et rendit sa tristesse moins cruelle. — Oh ! ma mère, tu as entendu ton enfant ! dit-elle avec ivresse, avec délire, en s agenouillant pour remercier Dieu, Puis, (alignée des émotions si vives et si diverses quelle avait évoquées, elle ferma se* yeux encore humides, entr ouvrit ses lèvres roses, et les derniers mots qui s'exluilèreol avec sa fraîche et voluptueuse haleine furent — Ma mère... les anges du ciel... bonheur ! Et ello s'endormit entre une larme et uu sourire. Dors, jeune fille, dor* ! Fasse le ciel que ce rayon matinal soit l'aurore é'nu beau jour pour toi ! Dors ! Alice, qu'un songe gracieux et pur comme. Ion cœur vienne le bercer. Dors, enfant ! peut-éiie les regretlcras lu ccs nuits agitées, cruelle* H presque sans somme d. Pauvre enfant, après avoir respiré l'atmosphère de ce monde brillant et paré, où tout est fleurs, parfums et lumière, ivresse et volupté, désirs brûlant» et folles amours, peut-être les régu lier as-tu, ces longues heure* de seditude et de tristes rêveries ; peut-être, au milieu d'une gaieté convulsive et menteuse, les regretteras-tu, ces nonce* brute» que tu versais toute seule en pensant a ta mère, l'eut-être regretteras-tu (on monde à loi, ton monde idéal que tu créais pour toi, que tu peuplais pour toi ; Ion monde où tu étal* souveraine où, évoquant vingt avenus, lu pouvais. Insouciant et capricieuse, les efiacer d'un souille. Dors». Aine ! et si toit cœur virginal pouvait jouir des tourment* nue tu causes, je te dirai* que depuis hier soir le 1(1» du lieutenant dem Salamandre, que Paul, le beau et timide Paul, que lu ne connais pas, est

assis, pleurant, malheureux, au pied des rochers qui entourent le mur de tout le jardin d'orangers, espérant toujours entrevoir ta figure d'ange à travers leur épais ombrage.

CHAPITRE XII. 1. Vif MC N «AISTHUXCSL. C'est, je vous en averti*. une t ivroc peu comm ii in* ÜrftfcE — La Femme folk. A los Bomcims... felicidad. Juanimo Di.afc. L'auberge de Saint-Marcel est une hôtellerie provençale située tout au plus à une demi-lieue de Saint-Tropez, assez proche de la côte, isolée, tranquille, éloignée de toute habitation, vaste, conunchle, <cu un mot une excellent.' taverne, une digne taverne, dans laquelle les buveur* ne sont au moins gênés ni par l'importunilé des convenances sociales, ni par l'exigence des règlement* de police. Aussi le* murins qui venaient par hasard mouiller à Saint-Tropez affectionnaient singulièrement cette hôtellerie. Après chaque campagne ils descendaient bien vite à terre, pour accourir joyeusement à cette clicrc auberge, toujours avenante, toujours gaie, toujours prête à les recevoir de son mieux, de quelque opinion qu'ils Rudent* Eu vérité, pour ces pauvre* matelots cetlo taverne était comme une maîtresse qu'on est toujours sûr de retrouver après une longue absence, et qu'on n'interroge jamais sur le* jours passés, pourvu que son accueil soit cordial et franc. Or. l'accueil de l'auberge de Saint-Marcel était toujours cordial et franc; un peu intéressé, il est vrai; mais au* vmilex-ynQ»? I.c vieux Marius. son possesseur, industriel assez versé dans l'étude de* sciences abstraites», avait établi une échelle de proportion qui lui démontrait mathématiquement que l'argut de* marins valait pour eux cinq fois moins que pour d'autres, par l'immense facilité avec laquelle ils l'« dépensaient ; aussi leur faisait-il mathématiquement payer cinq fois la valeur de tout ce qu'ils consommaient chez lui. Voilà pour le moral de l'auberge de «Saint-Marcel. Quant au physique, elle était blanche, avec une jolie terrasse entourée d'une légère balustrade de bois, où serpentait tout* de ces belles**. vignes du Midi, aux feuilles si vertes, au-dessus d'un al nouveau ; enfin les volets étaient peints en rouge, d'un vilain rouge, par exemple, d'un rouge de sang. En face un -modeste enjôigne, représentant saint Marcel, se dressait au-dessus de la porte principale, ajointe par une espèce d'avent, formé par la saillie d'un grand balcon. Il y avait encore un bouquet de platanes et de tilleuls qui ombrageaient les tables* de pierre dispersées* çà et là sous cette délicieuse verdure. Ce jour-là, il était assez tard, et le soleil disparaissait derrière les montagnes, en jetant des reflets* éclatants* et dorés sur les murailles blanches» de l'auberge ; le ciel était pur, l'air calme, enfin tout annonçait une

beau soir d'été. Et il n'y a rien du tel qu'un beau soir d'été pour prolonger un gai repas, à la lueur douteuse de la lampe : pour aspirer avec délice la brise du vent qui vient du Valchir sur le front brûlant, mugi par un vin généreux. Or, à entendre le cri et les chants qui retentissaient alors dans l'auberge de Saint-Marcel, on pouvait présumer que la Utile aurait bien des fronts à rafraîchir ce soir-là. On pouvait aussi juger de l'importance des hiles qui y banquettaient alors : par trois voilures dételées et abritées sous un lianga ; par un bruit, un tapage infamant, qui faisaient trembler le peu de vitres qui restaient encore, les portes, les vulcels, et agitaient jusqu'à la sainte image de saint Marcel, qui frissonnait au bout de son support. par les plats, bouteilles vides ou pleines, verres, chaises et meubles, qui, juchés de temps à autre de trois grandes fenêtres du balcon s'élançaient rapides, décrivaient paraboliquement leur courbe, et allaient éclater çà et là comme des bombes ; par des chapeaux de habillements de toutes sortes, des carrik», des citaines, des hottes à revers, de loques de femmes, et cinq ou six paires de bretelles qui prenaient à l'cuve le chemin des chaises. Mais aussi il est vrai de dire, il est juste de déclarer que jusque-là on n'avait jeté par la fenêtre ni homme ni femme. Il paraîtrait pourtant que ce genre de projectile allait succéder aux autres ; car on vit descente de la terrasse, attaché au bout d'un drap, le propriétaire de l'auberge, le père Matins, pâle, défait, se tordant, se démenant, jurant et maugréant. Les mains invisibles qui tenaient le drap se trompant — un ne petit nas tout savoir — se trompant sur la véritable hauteur de la maison, l'effrayèrent peu tron tôt, et le vint Maria parcourir, mais l'homme ment, onze pieds qui lui relaient à descendre pour prendre ferre. Il tomba sur les genoux en disant avec son accent provençal : — Damnés chiens ? de pnnantais fl) : nous allons voir ! l'un d'un boud il se releva et se précipita vers la porte : elle était fermée. (I) Les Provençaux désignent ainsi le geti » à la v : r J. oogle

Et la lampe touchait à sa fin, et les ombres luttèrent contre cette lueur mourante. A ce moment le regard d'Alice se fixa sur la croix et la branche de buis attachées dans son alcôve.

— Voilà, dit-elle à voix basse, voilà le crucifix de ma mère, la croix qu'elle a baisée mourante, le rameau saint qui a béni son cercueil ! Et une larme roula sur sa joue pâle.

— Cette croix ne m'a quittée ni au couvent. Ici. Le couvent ! pourquoi m'a-t-on retirée du couvent ? J'y étais si bien ! Que j'aimais les fêtes de l'église, la vapeur de l'encens ! que j'aimais à porter les rubans de la bannière de la Vierge toute blanche et brodée d'or ! que j'aimais à chanter avec mes compagnes les beaux cantiques au bruit sonore de l'orgue ! Quelle douce et grave musique que celle de l'orgue ! Quelquefois elle me faisait tressaillir, elle me faisait mal ! Et les roses que nous effeuillions pour la Fête-Dieu ! et les vêtements que nous faisions pour les pauvres mères ! Et nos hymnes au Christ qui se sacrifia pour sauver le monde ! Quel dévouement ! Aussi, avec quel amour, quelle idolâtrie je chantais ses louanges ! Le servir dans son temple, l'adorer toute ma vie, l'adorer ! car je sens là, oh ! là, dit-elle douloureusement en appuyant avec force ses deux mains sur son sein qui bondissait... oh ! je sens là un immense besoin d'amour et de sacrifice.

Elle reprit après un moment de silence :

— Pourquoi m'emmenes-tu, me faire quitter la France ? j'aurais été si heureuse au couvent ! Aimer le Christ, le prier tout le jour, le prier sur-tout ! Y a-t-il quelque chose au-dessus de la félicité qu'on éprouve à le prier ? Oui, peut-être à le prier pour quelqu'un. Mais je suis injuste : je vais rejoindre mon père qui ne m'a laissé tout enfant. Et pourtant, malgré moi, ce voyage m'attriste et m'opprime ; l'idée seule de voir mon père vient quelquefois rendre mes pensées moins sombres. Oh ! mon Dieu, dit-elle, pitié, pitié pour moi, si ce voyage doit m'être fatal !

Et la lampe s'éteignait. A peine, à de longs intervalles, sa flamme un instant ranimée éclairait faiblement la chambre et dessinait sur les murs de larges ombres tremblantes et fantastiques.

Le cœur d'Alice se serra. Elle eut presque peur ; et, poussée par ce besoin qu'éprouvent quelquefois les femmes de jeter leur sort aux mains du hasard et d'y chercher la science de l'avenir, elle s'écria avec une singulière exaltation, mais d'une voix ferme et convaincue :

— Je suis à jamais vouée au malheur sur cette terre, si la lampe expire avant que j'aie dit trois fois : Ma mère, qui es au ciel, prie Dieu pour ton enfant !

Et Alice, pâle, haletante, commença d'une voix altérée :

— Ma mère, qui es au ciel, prie Dieu pour ton enfant !

La lampe vacilla et jeta une faible lueur.

— Ma mère, qui es au ciel, prie Dieu pour ton enfant !

La lampe pétilla en lançant une vive clarté. Le cœur d'Alice fut soulagé d'un poids énorme, et confiante elle continua :

— Ma mère, qui es au ciel...

Mais la lampe palissante frissonna et s'éteignit avant qu'elle eût achevé sa prière.

— Oh ! ma mère, je suis perdue ! s'écria la jeune fille d'une voix déchirante.

Et, sanglotant, elle tomba, sa tête cachée dans ses mains. A peine une minute s'était-elle écoulée, qu'elle releva son visage baigné de larmes, comme pour jouir avec amertume des ténèbres qui lui prédisaient un avenir si funeste. Mais quelle fut sa surprise, sa joie, quand elle vit un doux et faible rayon du soleil, qui, bordant ses volets d'une légère lueur dorée, se jouait dans la chambre, et allait s'épanouir sur le Christ d'ivoire et le rameau béni, qu'il semblait entourer d'une pâle auréole de lumière. Cette tendre et mystérieuse clarté, si inattendue, si rassurante, qui se glissait au milieu de cette profonde obscurité, comme l'espérance dans un cœur souffrant, vint calmer la jeune fille et rendit sa tristesse moins cruelle.

— Oh ! ma mère, tu as entendu ton enfant ! dit-elle avec ivresse, avec délire, en s'agenouillant pour remercier Dieu.

Puis, fatiguée des émotions si vives et si diverses qu'elle avait évoquées, elle ferma ses yeux encore humides, entr'ouvrit ses lèvres roses, et les derniers mots qui s'exhalèrent avec sa fraîche et voluptueuse haleine furent :

— Ma mère... les anges du ciel... bonheur !

Et elle s'endormit entre une larme et un sourire.

Dors, jeune fille, dors ! Fasse le ciel que ce rayon matinal soit l'aurore d'un beau jour pour toi ! Dors ! Alice, qu'un songe gracieux et pur comme ton cœur vienne te bercer.

Dors, enfant ! peut-être les regretteras-tu ces nuits agitées, cruelles et presque sans sommeil.

Pauvre enfant, après avoir respiré l'atmosphère de ce monde brillant et paré, où tout est fleurs, parfums et lumière, ivresse et volupté, désirs brûlants et folles amours, peut-être les regretteras-tu, ces longues heures de solitude et de tristes rêveries ; peut-être, au milieu d'une gaîté convulsive et menteuse, les regretteras-tu, ces douces larmes que tu versais toute seule en pensant à ta mère. Peut-être regretteras-tu ton monde à toi, ton monde idéal que tu créais pour toi, que tu peuplais pour toi ; ton monde où tu étais souveraine, où, évoquant vingt avenir, tu pouvais, insouciant et capricieuse, les effacer d'un souffle.

Dors, Alice ! et si ton cœur virginal pouvait jouir des tourments que tu causes, je te dirais que depuis hier soir le fils du lieutenant de la Sa-

lamandre, que Paul, le beau et timide Paul, que tu ne connais pas, est assis, pleurant, malheureux, au pied des rochers qui entourent le mur de ton jardin d'orangers, espérant toujours entrevoir ta figure d'ange à travers leur épais ombrage.

CHAPITRE XII.

L'AUBERGE DE SAINT-MARCEL.

C'est, je vous en avertis, une taverne peu commune. — *Beau. — La Femme folle.*
A los Borrachos... felicidad. — *JUANILLO BERRÉS.*

L'auberge de Saint-Marcel est une hôtellerie provençale située tout au plus à une demi-lieue de Saint-Tropez, assez proche de la côte, isolée, tranquille, éloignée de toute habitation, vaste, commode, en un mot une excellente taverne, une digne taverne, dans laquelle les buveurs ne sont au moins gênés ni par l'importunité des convenances sociales, ni par l'exigence des règlements de police.

Aussi les marius qui venaient par hasard mouiller à Saint-Tropez affectionnaient singulièrement cette hôtellerie. Après chaque campagne ils descendaient bien vite à terre, pour accourir joyeusement à cette chère auberge, toujours avenante, toujours gaie, toujours prête à les recevoir de son mieux, de quelque opinion qu'ils fussent.

En vérité, pour ces pauvres matelots cette taverne était comme une maîtresse qu'on est toujours sûr de retrouver après une longue absence, et qu'on n'interroge jamais sur les jours passés, pourvu que son accueil soit cordial et franc.

Or, l'accueil de l'auberge de Saint-Marcel était toujours cordial et franc ; un peu intéressé, il est vrai ; mais que voulez-vous ? Le vieux Marius, son possesseur, industriel assez versé dans l'étude des sciences abstraites, avait établi une échelle de proportion qui lui démontrait mathématiquement que l'argent des marius valait pour eux cinq fois moins que pour d'autres, par l'immense facilité avec laquelle ils le dépensaient : aussi leur faisait-il mathématiquement payer cinq fois la valeur de tout ce qu'ils consommaient chez lui. Voilà pour le moral de l'auberge de Saint-Marcel. Quant au physique, elle était blanche, avec une jolie terrasse entourée d'une légère balustrade de bois, où serpentait une de ces belles vignes du Midi, aux feuilles si vertes, au corps brun et noueux ; enfin les volets étaient peints en rouge, d'un vilain rouge, par exemple ; d'un rouge de sang.

Et puis une modeste enseigne, représentant saint Marcel, se balançant au-dessus de la porte principale, abritée par une espèce d'avent, formé par la saillie d'un grand balcon. Il y avait encore un bouquet de platanes et de tilleuls qui ombrageaient les tables de pierre dispersées çà et là sous cette délicieuse verdure.

Ce jour-là, il était assez tard, et le soleil disparaissait derrière les montagnes, en jetant des reflets éclatants et dorés sur les murailles blanches de l'auberge ; le ciel était pur, l'air calme, enfin tout annonçait un beau soir d'été. Et il n'y a rien de tel qu'un beau soir d'été pour prolonger un gai repas, à la lueur douteuse de la lune ; pour aspirer avec délice la brise de mer qui vient rafraîchir un front brûlant, rougi par un vin généreux. Or, à entendre les cris et les chants qui retentissaient alors dans l'auberge de Saint-Marcel, on pouvait présumer que la brise avait bien des fronts à rafraîchir ce soir-là.

On pouvait aussi juger de l'importance des hôtes qui y banquettaient alors : par trois voitures dételées et abritées sous un hangar ; par un bruit, un tapage infernal, qui faisaient trembler le peu de vitres qui restaient encore, les portes, les volets, et agitaient jusqu'à la paisible et sainte image de saint Marcel, qui frissonnait au bout de son support ; par les plats, bouteilles vides ou pleines, verres, chaises et meubles, qui, partant de temps à autre des trois grandes fenêtres du balcon s'élançaient rapides, décrivaient paraboliquement leur courbe, et allaient éclater çà et là comme des bombes ; par des chapeaux, des habillements de toutes sortes, des carriks, des chaises, des bottes à revers, des toques de femmes, et cinq ou six paires de bretelles qui prenaient à l'envi le chemin des assiettes et des chaises.

Mais aussi il est vrai de dire, il est juste de déclarer que jusque-là on n'avait jeté par la fenêtre ni homme ni femme. Il paraîtrait pourtant que ce genre de projectile allait succéder aux autres : car on vit descendre de la terrasse, attaché au bout d'un drap, le propriétaire de l'auberge, le père Marius, pâle, défilé, se tordant, se démenant, jurant et maugréant.

Les mains invisibles qui tenaient le drap se trompant — on ne peut pas tout savoir — se trompant sur la véritable hauteur de la maison, lâchèrent un peu trop tôt, et le vieux Marius parcourut, ma foi très-rapidement, onze pieds qui lui restaient à descendre pour prendre terre. Il tomba sur les genoux en disant avec son accent provençal :

— Damnés chiens de ponantais (!) nous allons voir ! Et d'un bond il se releva et se précipita vers la porte : elle était fermée.

(1) Les Provençaux désignent ainsi les gens du Nord.

The text on this page is estimated to be only 22.07% accurate

LA SALAMANDRE. Alors Giroraoa — le maria qui babillait des hommes eu commissaire pour s'amuser à les battre — Giromon parut au balcon. C'est assez dire que ces hôtes turbulents n'étaient autres que les flambas ris de la Salamandre qui avaient reçu leur paye hier : ou le sait. Giromon parut doué au balcon. Mais dans quel état, mou Dieu ! Le visage pourpre, violacé, incandescent, les yeux brillants comme des étoiles ; les cheveux poudrés — le malheureux s'était fait poudrer par luxe : — vêtu d'une chemise à manchets et à jabot de la plus fine batiste, d'une vaste culotte de soie noire et d'un habit marron lui regrettait déjà son collet, une manche et une de ses pans. Il interpella Marius, qui hurlait de terribles imprécations. — Nous t'avons prié de descendre, vois-tu, vieux sorcier, parce que tu nous sciais le dos avec tes : Allez-vous-en. — Mais, gueux que vous êtes, dit l'autre, depuis cette nuit vous brisez tout chez moi ; vous défoncez toutes vos tonneaux. — On te les payera. — Vous cassez mes tables. — On te les payera. — Vous cassez mes chaises, mes verres, mes... — On te les payera, on te les payera. — Vous avez déjà manqué de mettre deux fois le feu à ma maison. — Ou te les payera. Mais » j'y pense, on va te la passer la maison ; et alors elle sera à nous, car si tu as le malheur d'en approcher, tu danseras une danse où les entrechats se feront sur les relus. Voyons ! combien vaut-elle, la cassine ? Paul. Et Giromon leva la tête, regarda à l'œil droit et à gauche, comme un architecte expert, et dit : — Tu veux-tu dix mille francs avec tout ce qui est dedans, et tu nous laisseras la paix, bien ? Allons ! c'est fait, la cassine est à nous ; et avant que nous ne nous fions avec un peu de Saint-Jean : c'est justement aujourd'hui le jour. Et pour le prouver que les flambeaux sont de bons enfants, ce sera pour toi la braise. Et Giromon, enchanté de son idée, rentra malgré les dénégations de Marius. Car Marius épouvanté frissonnait, parce qu'il savait les matelots capables d'être de l'avis de Giromon, car de comprendre, d'adopter cette idée bizarre. Cinq minutes après, Giromon reparut avec deux pesantes sacoches. — Voilà la somme, chien de mangeur d'ail (l) : maintenant ta maison est à nous. Prends de l'air, ou nous descendons l'appuyer une chasse. Allons, file ! tu nous gênes, car ça nous rend honteux et ces dalles lionneuses. Voilà ton argent. Et les sacoches tombèrent lourdes en fusaient entendre un tintement sourd et métallique. Marius les ramassa, puis il s'écria : (t) Ut gué du Nord « poussez-les les Provençaux. — Ab ! vous me chassez de chez moi,

voleurs, pillards, brigands, buonapartistes que vous êtes. Je sais bien ce qu'il y a à (aire, allez, scélérats de pouanlais ! El s'adre>sanl à Giromon : — Tu vois bien mes volets, ils sont rouges, eh bien, il y aura bientôt ici de quoi les reieindre, et c'est vous qui fournirez b couleur! Et il disparut avec les sacoches. — Tu dis, vilain chameau, que uous repeindrons tes volets? Comme c'est à uous, nous les Atteindrons si nous voulons, entends- tu? Est-ce que uous sommes tes esclaves, eb! chien de mangeur d'huile? Oui, oui, tu fais bien de tiJer, saus quoi ton compte était bon. — Enfin, dit Giromon avec un profond soupir de joie intime cl de satisfaction complète, enfin nous sommes chez uous ; nous voilà ce qui s'appelle chez nous. Et il entra dans b salle avec cet aplomb, celte confiance du propriétaire qui marche sur son terrain. Il recula. Quel spectacle et quel bruit ! . . CUAPITRE Xlil.

nurx-xxn. Pu de diizrin qui ne toit oublié Avec lu oru tt f amitié. M. Senne . Les femmes étaient là, comme partout, parées, musquées et coquettes, une vie çs et là. Julxs kvn. — La Confunon. Oh ! n'almèz-vôus pas une de ces imposantes symphonies où cent musiciens attentifs concourent à exprimer uu seul son composé de mille sons, une harmonie unique composée de mille harmonies, où cent musiciens lisent culin, d'nne seule et grande voix, un immense pocine musical, tour à tour vif cl triste, folâtre et passionné? [S'aimez-vous pas à songer avec admiration que ces bruits si divers, si opposés, se perdent, se tondent en uu seul, et que ces extrêmes ne se louchent que peur s'unir en une mélodie ravissante? car ce sont les éclats retentissants et métalliques du cuivre, cl les cris doux et pbintifs du basson, les accords sourds et cavernaux des instruments à cordes, et les chants purs et suaves des flûtes, les vibrations sonores do la harpe et les roulements funèbres des timbales. Quels contrastes de sous ! Et penser que tout cela a sa phrase ou son mot à dire, que tout complote reflet général ; que depuis le solo ambitieux des premières parties jusqu'au tintement modeste du triangle d'acier, tout a b même importance, le même pouvoir, pour rendre l'harmonie expressive et grandiose. Si vous aimez tout cela, alors vous aimerez, vous admirerez l'immense et tonnante voix de l'orgie qui rugissait dans b taverne de Saint-Marcel . Mais, je vous le jure, il u'y avait pas non plus un brait, uu son à retrancher dans celle sauvage harmonie ; car celte harmonie aussi a ses exigences cl ses règles immuables; une orgie d'une belle facture, c'est si peu commun! il but tant de choses pour compléter sa mélodie à die! Il faut de tout, depuis les rires fous jusqu'aux pleurs de rage; de tout, depuis les refrains joyeux jusqu'aux blasphèmes et aux hurlements, il but aussi des cris

do fureur aigres et perçants; il but des voix de femmes au timbre encore pur et frais, mais qui commence à trembler. Il but des gémissements «ourdi» des hommes qui tombent lourds et avinés. Il but les imprécations, les injures des gens qui se querellent, des mots de défi, des bruits de soufflets et des cris de mort. Le cliquetis et le froissement d'épées qui se croisent est aussi d'un admirable effet. Mais malheur! c'est aussi rare qu'un véritable lam-tam dans un orchestre. Que vous dirai-je ! il but la sonorité mordante des verres et des bouteilles qui éclatent ; il but l'aigre grincement des fourchettes que les Ivres font crier sur la porcelaine. Enfin là aussi tout est important, nécessaire, depuis les trépignements frénétiques d'une ronde en délire qui tourne et bondit, jusqu'au doux bruissement d'un baiser pris et rendu dans l'ombre ; il faut de tout, vous dis-je ! Et il y avait de tout cela dans la grande salle de la taverne de Saint-Marcel, qui tremblait dans ses fondements aux accords de cette harmonie complète, oh ! bien complète, mais bizarre, mais effrayante comme ces bruits sans lien qui s'échappaient des bouches de l'enfer du Dante. Car les marins de la Salamandre étaient si heureusement doués par la nature, qu'ils improvisaient d'une manière admirable les différentes parties de l'œuvre gigantesque qui s'exécutait dans l'hôtellerie du respectable Marius. Graves musiciens, bien nés pour cette musique ! Mais c'était peu encore que d'entendre la musique, il fallait voir le tableau ! car si l'orgie avait sa mélodie à elle, elle avait aussi sa couleur à elle. C'était une couleur puissante et sombre, une couleur vive, tranchée, heurtée; des tons doublés d'éclat et de vigueur ; car leurs visages le blanc devenait pourpre, le pourpre violet, et le violet bleu. Les yeux ne brillent pas, ils flamboient. Les veines ne sont (*»*«*jogle



The text on this page is estimated to be only 24.51% accurate

LA SALAMANDRE 13 fiées, clics sont convulsivement tendues, tendues à casser. Et ce n'est pas tout ! l'urgic a aussi des formes comme elle a uuc couleur. Les corps scmlJenl n'avoir plus de charpente osseuse, à voir leurs poses molles et flasques, à les voir uon tomber, mais s'affaisser et ployer sur euxmêmes ; les angles s'émoussent, les saillies s'effacent, s'arrondissent. Et c'est grand dommage, -eu vérité, car le dessiu jr perd, cl si le dessin répondait à la couleur, ce serait sublime. Enfin l'atmosphère elle-même change et se colore d'uuc va pour chaude et rougeâtre qui, voilant le tableau, lui donne ie ne sais quelle apparence mystérieuse et fantastique d'un effet prodigieux. klallre U Joie. Et voyez comme souvent la nature se plaît à par •.ire des organisations complétés ! L'es dignes marins de la Salamandre, déjà si heureusement doués par elle pour faire de la musique, ue l'étaient pas moins pour faire de la |»cinture en action. de la peinture chaude et vigoureuse, de la peinture doublée, que dis-je, doublée ! quadruplée de ton. Et I on peut dire aussi : braves peintres, bien nés pour cette peinture. Vous avez eiileiudu, luainleuunt regardez ! Au milieu d'une vaste salle aux solives noires, à peine éclairée par la lumière tremblante et indécise de quelques lampes de cuivre, s'allongeait une table énorme, couverte de débris de verres, de bouteilles et 3e plats : uuc table toute salie, toute souillée, toute tachée de vin. Kl autour de cette table hurlait, glapissait, tonnait, buvait et rebuvait l'équipage de la Salamandre, babillé grolesquruieut, ivre, débraillé, hébété, et brisé par des excès de tout genre. Puis de loin en loin, comme pour contraster avec ces visages bruns et empourprés, apparaissent les ligures pâles cl marbrées de quelques pauvres tilles amenées là par leur mauvais destin. Enlin, sur quatre-vingts matelots, il n'y en avait, au plus, que trente ou trente-cinq d'ivres morts qui se tordaient ou dormaient sous la table. Iæs gens raisonnables tenaient, eux. de gais propos en ai hevaiil quelques bouteilles oubliées. — Enlin, dit l'un en brisant un flacon dont il avait à peine bu le quart, — enfin, c'est vivre, ça ! — Oh ! criait un autre en prenant avec amour et licence la taille de sa voisine — car le véritable amour est fort impertinent, parce que le respect c'est de l'indifférence : — oh ! Thénisou, je t'aime et je l'adore. Je le dis tout haut, sans crainte de te compromettre, parce qu'après tout uousnc sommes pas... des curés. — Eh ! Pari-ien, disait Giromon, c'est pas dans ton Paris qu'on Elit de ccs festins, de ecs bastringues-là ? De vingt-trois mille

francs que nous avions hier à nous tous, la maison pavée et brûlée, demain il ne nous restera pas un giteusard de sou, un scélérat, un credin dp* sou, mille tonnerres ! Et il frappait sur la bible avec un afr.cie joie ^t de satisfaction impossible à décrire. — Et n'y a pas à dire, ajoutait un autre, n'y a pas à dire que d'auirox que les flambarls de la Salamandre casseront des bouteilles et earesscroul des filles ici, au inoius. Après nous la fin du monde, lin feu de joie de la maisoQ, cl ou dira dans le pays : C'est l'équipage de la Salamandre qui s'est drôlement amusé; voilà des êtres bien heureux! — Et ça sans remords, au moins, bégayait le Parisien. On a une famille... on satisfait à sa famille cl aux... aux... enfin aux clipses de Li nature. Moitié de la paye pour la nature, et l'autre moitié pour la folie : car, vois-tu , unus nous consacrons à b folie , Giromon. — Je crois, cordieu bien! dit cc dernier avec une gravité ivre qui eût fait honneur à un juge. — .Mais, reprit le Parisien, pour dessert, qu'est-ce que nous pourrions bien faire? Si nous envoyions les femmes par la fenêtre, pour jouer à pile ou face? Les femmes sc regardèrent fort émues. — Non, Parisien : nous en répondons. — Si nous nous f... des colins entre nous. — Oh! la bonne idée! la bonne idée! ça va, Parisien. Eh! mais, prends doue garde à loi, ch! fiirhard. En voilà eueurc uu qui porte fameusement la voile ! il est déjà à ta cape. Allons, file ; c'est ça, sous la table, va donc ! Ils vont s'abîmer là-dessous, ils vont se mordre, c'est sûr. En voilà— t-i ! en voilà-t— I î Eh! dis donc toi, la belle blonde; veux-tu pas jouer à enfoncer toute celte serviette dans la bondir de là ruurd? Mais finis doue! vois donc ses yeux, comme il les ouvre. Quelle bêtise! il n'eu mange pas, de serviettes ; ça l'étoufferait ! Je le dis qu'il va étouffer. Là, là, le voilà bien avancée. Ah ! es-tu bête, va! — Bon, bon, encore un d'affalé . reprit Giromon en voyant tomber Bernard à moitié suffoqué ; le vin les détruira, c'est sûr, cl ils i criront par le vin. Et des vrais flamba rts... Quel malheur ! Oh ! dis donc, Parisien, pour les conserver à leurs respectables parenis et à leurs amis, si nous lêmions ceux qui sont soûL*.?dil Giromon. En êtes-vous, les autres? — Oui, oui, Crièrent ceux qui restaient sur leurs jambes ; fumons-les, car il> pourraient s'avarier. — Le cochon fumé se conserve bicu mieux, dit uu plaisant. — Oui, oui, c'est ça. C'est pour leur bien, d'ailiru»; cl ils verront qu'ils n'ont pas aftaire à des ingrats. C'tal que je croi* qu'on me carotte ... — Hein?. . — Oui. mon commissaire..., qu'on me flibuste, et que je n'ai pis mon compte. Et on déranga la table , et on plaça les ivres-tnorls croisés les uns sur les autres; puis on les entourra de clia|>caux de paille, d'écharpcs de .femmes, de

serviettes, de bâtons et de paille arrachés aux di aises. Les malheureux se
laissaient faire, articulaient quelques plaintes- étouffées, quelque
plaisanterie bouffonne, pleuraient ou riaient à demi ; seulement ceux qui
supportaient le poids de ce bûcher humain faisaient entendre de sourds
gémisséments. — Tiens! bégayait l'un, on nous met en pile comme des mils
de rechange. Alors vous sommes des matelots d' - 1 ediance. — Qu'est-ce
donc, Digitized by Google





The text on this page is estimated to be only 21.45% accurate

LA SALAMANDRE. tiunnurait un autre , qu'est-ce donc qui prend mon dos pour son batyac cl uia U: le pour son sac? El cent autres propos que le Parisien interrompit en criant : — Allons! fumons... fumons... — Ils vivront cent ans de plu*, cria l'un. — Faut-il que nous soyons bons cufanls. ajouta l'aure. — El, en se réveillant, dit Liromon, seront-rils élonués de se trouver conservés comme s'ils sortaient d'un tonneau! — Allons! allons! au feu... fumous-iis... lit la lampe s'approcha d uo énorme monceau de paille de chaises qui devait communiquer rapidement la (lauune à tous les linges et vêtements qui les entouraient. — Allons! c'est dit, les autres? demanda encore le Parisien. — Je le crois confie u bien ! et rappelle-to». mon garçon, qu'un bienfait n'est jamais perdu, ajouta philosophiquement Liromon. — Adieu, val... alors, dit le Parisien. li| la mèche de b lampe s'approcha des combustibles. A ce moment, si critique pour ces malheureux qu'on allait fumer si philanthropiquemeul, dreilr. yabltis cris retentirent au dehors, cl la maison trembla sous les coups réitérés qui ébranlaient la porte massive de l'hôtellerie. La lampe tomba des mains du Parisien, qui, suivi de Liromon, s'élança à une fenêtre qu'il entr'ouvrit. — Noi s sommes f dit-il au Parisien. Tiens, regarde. — Bah ! reprit l'autre, c'est notre dessert qui nous arrive. Justement, nous ne savions que (aire ! Cil A PITRE XIV. • u r* choüi jiMinc su* mabim(I). Là, crève... Soyez tranquille*, camarades, ne pre lira pas garde a celte misère. Scullu. — Lu Brigand* Le plaisir surpasse de beaucoup h fatigue que noua avons subie pour en jouir. Sstiinm. — Richard II. L'étonnement ou l'effroi de Giromou était eu vérité bien légitime. A la lueur sanglante d'un grand nombre de torches de résine qui jetaient au loin Ichrs reflets rouges et venaient brusquement empourprer les parties saillantes de l'aubeige de Saint-Marcel , on voyait s'agiter comme des ombres une foule considérable étrangement vêtue, bizarrement éi lairée par les jets d'une lumière capricieuse qui étincelait aussi ça cl là sur d«*s couronnes, des armes ou des vêtements tout luisants d'or cl d'argent. Alors cette singulière cohue paraissait calme et formait un cercle immense autour de la taverne. L'était je ne sais quelle corporation composée d'hommes grotesquement babilles eu diables, en satyres, en lemmcs, en dieux, en tonnes; tout cela couvert de clinquant et d'oripeaux, de lange et de haillon*, qui toisaient encore ressortir l'expression sauvage cl féroce de leurs yeux noirs et de leurs visages bruns

et lanués. Quand le tumulte lut tout à fait apaisé, un Provençal d'une taille athlétique sortit du cercle. Il était en costume de fequini*, et représentait la reine de Salra dans celle torce igtoble mêlée encore aux cérémonies religieuses les plus imposantes. On voyait le roi llérnde avec tut mitre de papier doré, Hilton et le Christ, Proserpinc et Ig Vierge, *a»l parler d'uue myriade d'anges, de diables, de démons et de saints subalternes, armés de faux, de fourches, de bâtons ; eit partie ivres, car à l'occasion de ces sortes de solennités on faisait rie fréquentes stations r laits les tavernes, après avoir suivi dans le jour h-s processions paroissiales de la Saint- Jean et v avoir pompeusement ligure, selon un usage qui remonte, je crois, à Jean I, comte de Provence; or, cet usage s'est perpétué de nos jours, et l'autorité muuh - ipale toit encore anunneer le programme et la marclte de ces hideuses cérémonies. La reine de Saba avait la figure couverte de lard et de mouches; sa barbe noire était poudrée comme ses longs cheveux, cl une rulie blanche toute sou liée laissait voir ses brges épaules et ses bras velus: une espèce de mauvais manteau écarlate lui ceigoail les reins, cl un diadème de carton argenté couvrait sa tête énorme. Agitant une massue de chêne grossièrement sculptée qui lui servait de sceptre, la reine de Saba réclama le silence et fit retentir une voix qui eût fait honneur à un chantre de cathédrale, et dit, dan» le patois provençal le plus renforcé, à peu près ce qui suit ; . — Me*, pichous, il y a ici un ramassis de gueux, de huonapmtütcs, qui osc.it faire fête profane le saint jour de la Saint-Jean, et qui ont battu cl volé notre brave compatriote le père Marius. Les chiens de (t) Lt petit te v dtt dutbU i C'est ainsi que se nomme «lie bizarre procession. Voir tes annales de Provence. Français (t), ces scélérats de Pouanlais Font chassé de sa maison ; mais heureusement qu'il a trouvé des amis, nous venons le s'ériger r, mes phclions ! — Oui, oui, \engeance ! Tue I lue les buounpai listes, les chiens! hurla, vociféra la troupe tout d'une voix eu se niant en tumulte contre la porte qui était heureusement verrouillée à l'intérieur. - Les gredins ont fermé leur porte ! cria la reine de Saba en la happant à grands coups de sa massue. Voulez-vous ouvrir, chiens que vous êtes ! nous venons venger le père Manu*. — Oui, oui, répéta la troupe, vengeons Marins ! à mort les buouaparlisle» ! — On les a chassés «le Toulon ! chassons-les d'ici! — Tue! lue! comme à Nîmes, enfants! hurlait la reine de Saba qui rugissait de rage en ébranlant les gond» de la porte. A ce moment une fenêtre s'ouvrit, et l'on vit apparaître la ligure de Giromou, tenant à sa main un goulot de bouteille cassée dont il s'était fait un porte-voix qu'il emboucha immédiatement, cl

ces mol-. tombèrent du haut du balcon : — Ohé! de la canaille de mangeurs d'huile f que hélez-vous, ohé? Cette interpellation allait déclencher un ouragan de cris et de hurlements ; d'un geste la reine de Saba contint *» troupe et répondit : — C'est toi, gueux de roanlais, «le buounnartisle, qui es de la canaille, que lu as chassé un vieillard de riiez lui, et que tu as fait ta noce un jour de fête de religion, entend WU ? Et si Ui ne nous ouvres pas tout à l'heure, il y aura du rouge, entends-tu, jacobin? Réponds à cela. — Toi, vois-tu, di! gravement Liromon : toi, je prendrai la robe pour voile de pouiouse, tes jambes pour mâts, tes bras pour vergues ton corps pour carcasse, et je te f à l'eau avec six pouces de laine dans le ventre en guise ne lest. — Tue ! lue ! le clilon ! — La reine fit faire silence cl dit ; — Tu vas voir que.-. Liromon l'interrompit et ajout» * — Attends donc, j'i>nh)|ai&} et comme quand tu seras navire r'est la grosse t«lte qui servira de figure à l'avant, al««r* je te baptiserai... le vilain b Et Liromon ferma l» fenêtré, après avoir toit line grimace fort énergique. — Tron de l'air! dit la reine de Saba, enfonçons la porte, mes pichons! et ne souffrons jws que ce* buonapar listes nous molestent. — Oui, oui, lue! crièrent cent voix. Et on se précipita sur la porte qui ne pouvait résister longtemps: d«5jâ un ais était rompu, lorsque du balcon qui s'avavançait en saillie, une énorme table de chêne lourde et massive tomba d'aplmnh sur les assaillants; la reine de Saba ne fut heureuseiiieut pas atteint •, niais cinq ou six démons ou satyres roulèrent écrasés, le rui llérode fut coolus, et la vierge Marie eut lepatilc démise. Lct incident redoubla la colère des Provençaux, mais calma un peu leur ardeur. — Ils se mirent hors de portée de* projectile» de celle nature pour se consulter. Mais le conseil fut interrompu par Giromou, qui reparut à la fenêtré avec son bienheureux porte-voix— Ohé! des mangeurs d'huile ! voulez-vous mm* rendre notre table? nous avons encore quelques bidons à vider cl quelques-uns de vos reins à déralinguer. — A mort ! tue le chien ! crièrent quelques-uns. — Laissez-lc, mes nichons, dit la reine de Saba: Julieu et Jean-Marie vont revenir. — Vous ne tuerez rien du tout, reprit Liromon. Ah ! vous croyez que les flarnbaris se laisseront fouetter comme dps mousses? rien du tout ; vous ne tuerez rien du tout, et... Liromon ne put coulimier. Un coup de tou partit ; il disparut de la fenêtré, et son dernier mol fut : — S. .. lâches!... C'étaient Julien et Jean-Marie qui étaient revenus avec des caiabines. Bien! bien! hurla la troupe. Bien! Ainsi meurent les huonapar; listes et les Français! — Mes pic bons, dit la reine de Saba. au li««u d'enfoncer la porte, barriradouft-la ; et puis nous moulerons sur la

terrasse : il y a Là un juilas que je connais; il donne dan» la grande salle, et nous pourrons de là les déquiller à notre aise. El la porte fut fermée au dehors, barrée par la table que l'on couvrit de pierres, de poutres, de façon que toute fuite était impossible aux inallieireflv marins, (.l'aspect de la grande salle était bien changé ; plus d«* cris, pins d ivresse, plus de fuie. Ij*s flamba rts entouraient le pauvre Giromou, qui avait reçu une. balle dans la gorge, et respirait encore. Le Parisien, agenouillé, lui soutenait la tête, elles autres, pâles, immobiles, fixaient sur lui des regards stupides. — Mes bons matelots, dit enfin Liromon d'une voix faible et sifflante, c'est tout de même vexant d'avoir échappé si s .turent anx prunes, d'être un flambait, pour être tué comme un chien enragé ! Enfin !... où «*l le Parisien? — Me voilà, mon vieux, mon pauvre matelot. — Ah! c'est que je vois tout gris, et je ne te reconnais pas. Je suis f. Parisien. — Non ! non ! — Si. Mais écoute... Promets-moi une chose ? — C'est fait, quoi que ce soit.. C'est toit, mon matelot. — Eli bien! épouse mon épouse, Parisien. Elle n'a pas droit à nue pension Elle crèverait de faim après ma mort, et ma petite fille aussi; et cette idée-là, vois-tu* matelot, me rendrait la gaffe fièrement durai avaler. Enfin, veux-ln? Je sais que ça l'embêtera.. — Oh ! oui; mais c'est égal, la fille aura un père, mon bon matelot, répondit le Parisien en s'essuyant l'ail avive le poing. — Maintenant embras>e-ii*ol. Uomicz-moi la iinin, vous autres Adieu, mes pauvres fhrabaeti ! (la me vexe de ne pouvoir pas dire (I) Les paysans provençaux disent toujours, en parlent de* hsbiUjiU du reste \ de la France, tu Français.

murmurait un autre, qu'est-ce donc qui prend mon dos pour son harnac et ma tête pour son sac?

Et cent autres propos que le Parisien interrompit en criant :

— Allons! fumons... fumons... — Ils vivront cent ans de plus, cria l'un. — Faut-il que nous soyons bons enfants, ajouta l'autre. — Et, en se réveillant, dit Giromon, seront-ils étonnés de se trouver conservés comme s'ils sortaient d'un tonneau! — Allons! allons! au feu... fumons-les...

Et la lampe s'approcha d'un énorme monceau de paille de chaises qui devait communiquer rapidement la flamme à tous les linges et vêtements qui les entouraient.

— Allons! c'est dit, les autres? demanda encore le Parisien. — Je le crois cordieu bien! et rappelle-toi, mon garçon, qu'un bienfait n'est jamais perdu, ajouta philosophiquement Giromon. — Adieu, vat... alors, dit le Parisien.

Et la mèche de la lampe s'approcha des combustibles. A ce moment, si critique pour ces malheureux qu'on allait fumer si philanthropiquement, d'effroyables cris retentirent au dehors, et la maison trembla sous les coups réitérés qui ébranlaient la porte massive de l'hôtellerie.

La lampe tomba des mains du Parisien, qui, suivi de Giromon, s'élança à une fenêtre qu'il entra ouvrit.

— Nous sommes f... dit-il au Parisien. Tiens, regarde. — Bah! reprit l'autre, c'est notre dessert qui nous arrive. Justement, nous ne savions que faire!

CHAPITRE XIV.

LE PICHON JOUEC DES DIABLES (1).

Là, crève... Soyez tranquilles, camarades, ne prenez pas garde à cette misère.

SCHILLER. — *Les Brigands*.

Le plaisir surpasse de beaucoup la fatigue que nous avons subie pour en jouir.

SHAKESPEARE. — *Richard II*.

L'étonnement ou l'effroi de Giromon était en vérité bien légitime.

A la lueur sanglante d'un grand nombre de torches de résine qui jetaient au loin leurs reflets rouges et venaient brusquement empourprer les parties saillantes de l'auberge de Saint-Marcel, on voyait s'agiter comme des ombres une foule considérable étrangement vêtue, bizarrement éclairée par les jets d'une lumière capricieuse qui étincelait aussi çà et là sur des couronnes, des armes ou des vêtements tout luisants d'or et d'argent.

Alors cette singulière cohue paraissait calme et formait un cercle immense autour de la taverne.

C'était je ne sais quelle corporation composée d'hommes grotesquement habillés en diables, en satyres, en femmes, en dieux, en faunes; tout cela couvert de cliquant et d'oripeaux, de fange et de haillons qui faisaient encore ressortir l'expression sauvage et féroce de leurs yeux noirs et de leurs visages bruns et tannés.

Quand le tumulte fut tout à fait apaisé, un Provençal d'une taille athlétique sortit du cercle. Il était en costume de femme, et représentait la reine de Saba dans cette farce ignoble mêlée encore aux cérémonies religieuses les plus imposantes. On voyait le roi Hérode avec sa mitre de papier doré, Pluton et le Christ, Proserpine et la Vierge, sans parler d'une myriade d'anges, de diables, de démons et de saints subalternes, armés de faux, de fourches, de bâtons; en partie ivres, car à l'occasion de ces sortes de solennités on faisait de fréquentes stations dans les tavernes, après avoir suivi dans le jour les processions paroissiales de la Saint-Jean et y avoir pompeusement figuré, selon un usage qui remonte, je crois, à Jean l^{er}, comte de Provence; or, cet usage s'est perpétué de nos jours, et l'autorité municipale fait encore annoncer le programme et la marche de ces hideuses cérémonies.

La reine de Saba avait la figure couverte de fard et de mouches; sa barbe noire était poudrée comme ses longs cheveux, et une robe blanche toute souillée laissait voir ses larges épaules et ses bras velus; une espèce de mauvais manteau écarlate lui ceignait les reins, et un diadème de carton argenté couvrait sa tête énorme.

Agitant une massue de chêne grossièrement sculptée qui lui servait de sceptre, la reine de Saba réclama le silence et fit retentir une voix qui eût fait honneur à un chanteur de cathédrale, et dit, dans le patois provençal le plus renforcé, à peu près ce qui suit :

— Mes pichons, il y a ici un ramassis de gueux, de buonapartistes, qui oserait faire fête profane le saint jour de la Saint-Jean, et qui ont battu et volé notre brave compatriote le père Marius. Ces chiens de

Français (1), ces scélérats de Ponantais l'ont chassé de sa maison; mais heureusement qu'il a trouvé des amis, nous venons le venger, mes pichons! — Oui, oui, vengeance! Tue! tue les buonapartistes, les chiens! hurla, vociféra la troupe tout d'une voix en se ruant en tumulte contre la porte qui était heureusement verrouillée à l'intérieur. — Les gredins ont fermé leur porte! cria la reine de Saba en la frappant à grands coups de sa massue. Voulez-vous ouvrir, chiens que vous êtes! nous venons venger le père Marius. — Oui, oui, répéta la troupe, vengeons Marius! à mort les buonapartistes! — On les a chassés de Toulon! chassons-les d'ici! — Tue! tue! comme à Nîmes, enfants! hurlait la reine de Saba qui rugissait de rage en ébranlant les gonds de la porte.

A ce moment une fenêtre s'ouvrit, et l'on vit apparaître la figure de Giromon, tenant à sa main un goulot de bouteille cassée dont il s'était fait un porte-voix qu'il emboucha immédiatement, et ces mots tombèrent du haut du balcon :

— Ohé! de la canaille de mangeurs d'huile! que hêlez-vous, ohé?

Cette interpellation allait déclencher un ouragan de cris et de hurlements; d'un geste la reine de Saba contint sa troupe et répondit :

— C'est toi, gueux de Ponantais, de buonapartiste, qui es de la canaille, que tu as chassé un vieillard de chez lui, et que tu as fait la noce un jour de fête de religion, entends-tu? Et si tu ne nous ouvres pas tout à l'heure, il y aura du rouge, entends-tu, jacobin? Réponds à cela. — Toi, vois-tu, dit gravement Giromon; toi, je prendrai ta robe pour voile de pouïouse, tes jambes pour mâts, tes bras pour vergues, ton corps pour carcasse, et je te f... à l'eau avec six pouces de lame dans le ventre en guise de lest. — Tue! tue! le chien! — La reine fit faire silence et dit : — Tu vas voir que...

Giromon l'interrompit et ajouta :

— Attends donc, j'oubliais; et comme quand tu seras navire c'est ta grosse tête qui servira de figure à l'avant, alors je te baptiserai... le vilain b...

Et Giromon ferma la fenêtre, après avoir fait une grimace fort énergique.

— Tron de l'air! dit la reine de Saba, enfonçons la porte, mes pichons! et ne souffrons pas que ces buonapartistes nous molestent. — Oui, oui, tue! crièrent cent voix.

Et on se précipita sur la porte qui ne pouvait résister longtemps; déjà un ais était rompu, lorsque du balcon qui s'avachait en saillie, une énorme table de chêne lourde et massive tomba d'aplomb sur les assaillants; la reine de Saba ne fut heureusement pas atteinte, mais cinq ou six démons ou satyres roulerent écrasés, le roi Hérode fut contus, et la vierge Marie eut l'épaule démise.

Cet incident redoubla la colère des Provençaux, mais calma un peu leur ardeur. — Ils se mirent hors de portée des projectiles de cette nature pour se consulter. Mais le conseil fut interrompu par Giromon, qui reparut à la fenêtre avec son bienheureux porte-voix.

— Ohé! des mangeurs d'huile! voulez-vous nous rendre notre table? nous avons encore quelques bidons à vider et quelques-uns de vos reins à déralinguer. — A mort! tue le chien! crièrent quelques-uns. — Laissez-le, mes pichons, dit la reine de Saba; Julien et Jean-Marie vont revenir. — Vous ne tuerez rien du tout, reprit Giromon. Ah! vous croyez que les flambarts se laisseront fouetter comme des mousses? rien du tout; vous ne tuerez rien du tout, et...

Giromon ne put continuer. Un coup de feu partit; il disparut de la fenêtre, et son dernier mot fut : — S... lâches!... C'étaient Julien et Jean-Marie qui étaient revenus avec des carabines.

— Bien! bien! hurla la troupe. Bien! Ainsi meurent les buonapartistes et les Français! — Mes pichons, dit la reine de Saba, au lieu d'enfoncer la porte, barricadons-la; et puis nous monterons sur la terrasse; il y a là un judas que je connais; il donne dans la grande salle, et nous pourrons de là les déquiller à notre aise.

Et la porte fut fermée au dehors, barrée par la table que l'on couvrit de pierres, de poutres, de façon que toute fuite était impossible aux malheureux marins. L'aspect de la grande salle était bien changé; plus de cris, plus d'ivresse, plus de joie. Les flambarts entouraient le pauvre Giromon, qui avait reçu une balle dans la gorge, et respirait encore. Le Parisien, agenouillé, lui soutenait la tête, et les autres, pâles, immobiles, fixaient sur lui des regards stupides.

— Mes bons matelots, dit enfin Giromon d'une voix faible et sifflante, c'est tout de même vexant d'avoir échappé si souvent aux prunes, d'être un flambart, pour être tué comme un chien enragé! Enfin!... où est le Parisien? — Me voilà, mon vieux, mon pauvre matelot. — Ah! c'est que je vois tout gris, et je ne te reconnais pas. Je suis f..., Parisien. — Non! non! — Si. Mais écoute... Promets-moi une chose? — C'est fait, quoi que ce soit... C'est fait, mon matelot. — Eh bien! épouse mon épouse, Parisien. Elle n'a pas droit à une pension. Elle crèverait de faim après ma mort, et ma petite fille aussi; et cette idée-là, vois-tu, matelot, me rendrait la gaffe fièrement dure à avaler. Enfin, veux-tu? Je sais que ça t'embêtera... — Oh! oui; mais c'est égal, ta fille aura un père, mon bon matelot, répondit le Parisien en essuyant l'œil avec le poing. — Maintenant embrasse-moi. Donnez-moi la main, vous autres. Adieu, mes pauvres flambarts! Ça me vexe de ne pouvoir pas dire

(1) Le petit jeu des diables. C'est ainsi que se nomme cette bizarre procession. Voir les annales de Provence.

(1) Les paysans provençaux disent toujours, en parlant des habitants du reste de la France, les Français.

The text on this page is estimated to be only 22.92% accurate

LA SALAMANDRE, 15 adieu an lieutenant et à M. Paul avant de filer mon loch ! Mais vous leur direz, car vous les verrez vous autres, si ces chiens- là vous laissent la langue et les yeux. Ici sa voix s'affaiblit et sa respiration devint de plus en plus sifflante ; et embarrassée. Les matelots se rapprochèrent. — Allons ! continua Ciromon avec effort ; voilà que je coule à fond. ! Adieu , mes vieux flambarts ; aussi bien notre temps est passé , voyezvous? Notre pavillon a déteint; les Anglais nous passent à poupe; aussi, j'aime autant aller voir si les navires de là-haut ont des voiles d'étais et des royales... Adieu, flambarts! Je veux être à l'eau. Entendezvous? jeté à l'eau avec un boulet de A6 aux pattes. C'est le tombeau d'un marin... Adieu, encore! adieu, Parisien. Aime un peu ma pauvre fille, ne liais pas trop mon épouse, et... ma foi! vous ne me dénoncerez pas, vous autres; ainsi... vive l'empereur ! Et il retomba mort. — Ah ! chiens de buonapartistes ! Vive l'empereur! Tenez! en voilà de votre monstre d'empereur, de votre ogre d'empereur ! El trois coups de feu éclatèrent par l'étroite entrée du judas. Giromou recul une seconde balle dans la tête — halle perdue; — le Parisien eut le bras effleuré ; Bernard le caouonnier eut l'épaule fracassée , et tomba sur le coup. — Mais ces gueux-là vont nous tuer connue des mouches ! cria le Parisien. Sortons d'ici, crochons-nous corps à corps, vengeons Ciromon ! — A l'abordage, f.,... , à l'abordage! Si vous n'avez pas vos couteaux , prenez ceux dada bible, ajouta-t-il. Et il s'élança dans l'escalier qui menait à b terrasse en brandissant un énorme couteau à découper dont il s'était armé. Malheur! lu porte était lerroée, et ils entendaient le bruit sourd que faisaient une partie des Provençaux postés sur la terrasse en démolissant le plafond de la grande salle, pendant que les autres veillaient aux fenêtres qu'ils avaient barricadées, comme b porte, en se guindant sur le balcon. Bieutût une prèle de pierres et de plâtras annonça que les assaillants venaient de i pratiquer une large ouverture au plafond a la faveur de laquelle K s trois l escopeltes purent jouer dans toutes les directions, et mettre une di/aiuc ! de flambarts hors de combat. fleurons •ment lis munitions manquèrent. — Mes pichons, dit b reine de Saba, ouvrons b porte dé celte terrasse maintenant, et allous les achever. Nos couteaux sont frais, et uons verrons si les Bretons ont du beurre ou du sang dans les \ cinrs. — Enfin! crièrent les flambarts, la partie va être égale, quoique vous sovez deux contre un. — Vous avez voulu du sang! il y aura du sang, dit sourdement le Parisien les dents serrées en

entourant son poignet d'une serviette pour mieux assujettir le manche de son couteau. — Je suis à toi, mon pichon, cuisinier au grand couteau, dit b reine au Parisien en sautant dans b salle. — Ah ! virus donc, belle femme ! que je te fosse un collier d'acier français, hurla le Parisien en s'élançant à la rencontre du gigantesque Provençal. Le reste de la troupe s'étant aussi précipité, soit par l'escalier, soit par l'ouverture du plafond, la mêlée s'engagea furieuse. CHAPITRE XV. comur. Un icHat, — II* oni larré le puisage, cl Li porte etl obstruée par îles cadavres. Un autr* tolJul. — J'ai b télé brisée, camarades. Au secours! Je n'y vois plus! IiROS- — L'i MftamoTpIuiM du botiv. Quel beau clair Je lune il fait ce soir! Un rfdBKar à ta danmut. ■r Silence! pas un cri! car un cri trahit une blessure! Silence! on mord en silence quand on est désarmé; on égorge en silence , I on lue en silence et l'on lue beaucoup, car le sang arrose le plancher. Mais pas un cri ! Et celle masse ivre , ardente, se croise, s'étend, se lord, se roule, tombe et se relevé. Ongles et deuts, tout est bon pourvu que le sang vienne à b peau. Mais pas un cri! Silcuce! excepté le bruit des pieds qui s'appuient, lourds, pour lutter; le soupir qu'on étouffe en mourant, |o choc du 1er, le grincement de deux lames qui se rencontrent sur la même poitrine — car il faisait obscur, nue seule lampe restait. — Silence! on n'entend pas un cri! Et les fenêtres ayant été ouvertes par les assaillants, on voyait, à la douce clarté de la lune, un riant paysage, «les bois d'orangers couverts de fleurs, et un frais ruisseau qui serpentait argenté au milieu d'une vaste prairie; puis les lucioles suspendaient aux lauriers-roses leurs pyramides de feux chatoyants, et le Porü chantait de sa voix grêle et sonore. Les cadavres des blessés commençaient à gêner les combattants. On marchait bien sur ces corps, mais ce point d'appui était faux, on trébuchait souvent ; et dans une lutte corps à corps, couteau à couteau, morsure à morsure, tout l'avantage est pour celui qui peut comme ce Provençal se mettre a deux genoux sur son ennemi, cl lui dire avec un cruel sourire, avec deux yeux flamboyants, rouges et fixes ; — Tu es à moi ! tiens donc, enfer ! voilà mon poignard tout frais pour un autre français! Ou comme ce marin qui disait à llérude : — Ma lame est cassée, mais je briserai (es dents avec le manche. Ab ! le sens-tu? Je ie crois, car tes dents ont serré la poignée comme dans un étau, Garde-le, va ! je prends la dague. Cordicu ! le manche est bien mouillé ! C'est du sang '... Oh ! nue de sang ! t Et on voyait, à la douce clarté de la lune, un riant paysage, des bois d'orangers couverts de fleurs, et un frais ruisseau qui serpentait arpenté an milieu d'une verte prairie; puis les lucioles mpeoda

lent aux lauriers-roses leurs pyramides de feux chatoyants, et le l'oril chantait de sa voix grêle et sonore. — Enfin le voilà? cria le Parisien à la reine; depuis un quart d'heure je te cherche pour venger mon matelot, et te meure au col l'acier que Je te promis, belle femme ! — Tu es jaloux de mes faveurs, pichon! dit le colosse avec un ricanement de hyène. — Oui, je veux le loucher au cccur! répondit le Parisien, qui fut d'un bond sur fa reine de Saba. — Oh ! viens, mon pichon, que je l'embrasse; je serai bonne câlin. Lt pour souvenir je porterai ta tête en fanfaronne, murmura le Proveuçal en étreignant le l'arisien dans ses bras de fer. Leurs figures se touchaient. Ils restèrent ainsi une seconde, sentant leur souille s'échapper île leurs narines gonflées. Tout à coup la reine ouvre les liras eu poussant un cri atroce, arraché par b surprise et la douleur. Celait un mourant qui lui dévorait b jambe. Le l'arfeim recula d'un pas, leva son grand couteau, qui tomba d'aplomb et en sifflant sur b poitrine de la reine , et s'y enfonça jusqu'au manche. — Enfin, j'ai louché ton coeur ! hein ! ma reine ? dit le Parisien en retournant son couteau dans la blessure, pour agrandir la plaie. — Oh oui ! trou de l'air ! tu m'as touché : mais je te donnerai un dernier buin-r d'amour ! Et le l'rovcnçal, avec la rage convulsive d'un mourant, se jeta sur le Parisien et le mordit à fa lèvre et à la jouer avec une violence telle, que scs dents, traversant les muscles, allèrent froisser les dents du marin. Ils tombèrent tous deux. Et on voyait, à la douce clarté de la lune, un riant paysage , des bois d'orangers couverts de fleurs , et mi frais ruisseau qui serpentait argenté an milieu d'une verte prairie; puis les lucioles suspendaient aux lauriers-roses Icuis pyramides de leux chatoyants, et le Poril chaulait de sa voix grêle et soiiore. — Le Parisien est mort! crie un flarnbarl — Vengeance ! vengeance pour le Parisien! — Vengeance pour la reine! crièrent les Provençaux. El b mêlée devint plus sanglante, plus profonde. Comme les forces commençaient à s'épuiser, on se mil à blasphémer : rien n'aide comme cela. Mais les Provençaux étaient en nombre supérieur, protégés d'ailleurs par les habits, les bonneis de carton qui les dcgui>air-nt : les matelots étaient épuisés, eux, par les excès de b veille. Déjà ils faiblissaient, accablés pur la multitude. Déjà le succès doublait b force Cl le courage des Proveuçaux, lorsque la voix du l'arisien vint ranimer les marins. Il était parvenu à s'arracher des dents de la relue, en bi&saut la moitié de sa lèvre. Il était rouvert de sang. — Courage! courage! Si nous laissons notre peau ici, arrachons- en de b leur, cria-t-il. Et il se jeta à corps perdu sur Proserpine, en disant : — Je suis gabnt ce soir. Que de

maîtresses ! El d'un côté on combattait avec l'acharnement du désespoir, et de l'autre avec la certitude et la conscience d'une victoire que les marins ne |K)uvaient disputer longtemps. C'était une effroyable boucherie. Il y avait du rouge en effet, comme avait dit la reine de' Saba. > El on voyait, à b douce clarté de la lune, un riant paysage, des bois d'orangers couverts de fleurs, et nu frais ruisseau qui »er|>entnil argenté au milieu d'une verte prairie; puis les lucioles suspendaient aux lauriersroses leurs pyramides de feux chatoyants et le Poril chantait de s» voix grêle et sonore. Mais la voix du Poril, à cet instant, ne résonna pas seule; un autre son, grêle aussi, nuis aigu, mais perçant, mais pénétrant, vint retentir dans le silence de b nuit. Et ce bruit, s'approchant de plus «i plus, devenait de plus en plus vif, étourdissant, expressif. On peut le dire, c'était le son d'un sifflet bien connu à boni de lu S »lamandre. El l'on devinait que celui qui eu tirait ces bienheureuses modulations courait très-fort ; car les sons éiait-ui comme accentués par uue marche précipitée. Et les pas d'une troupe d'hommes résonueen t sur le gazon. Et une troupe assez nombreuse de marins, commandés -par l'aul et b Joie, déboucha du bouquet de tilleuls, en criant : — Courage, enfants ! voici du renfort! En mal Icj, hnbBTls! ni avant la Salamandre ! El Paul, voyant les échelles encore pbnlées près du balcon, s'élança, suivi de b Joie, qui était sur ses talons; et, on une minute, tout sori monde ayant c&caladé le balcon, bc précipita dans b grande salle/ 1| était temps, je vous le jure ! Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.36% accurate

LA SALAMANDRE. 16 CUAPITlE XVI. sa ataxt lis rimunn I Boobcar de m revoir I Madame Maluiok. En avant 1m flambarls! en avant la Salamandre ! furent les premiers mots que crièrent les nouveaux venus en se précipitant au milieu de cette hirieuse et implacable mêlée. Ce renfort inespéré, le bruit du sifflet de la Joie, la voix de l'aul, tout cela donna une telle énergie, une telle puissance aux matelots, que la chaîn e tourna, que le combat ne dura qu'un moment : l'avantage décicif, positif, resta à la Sa'nmandre. Les marins étant toujours munis, comme ou sait, d'une multitude de bouts de corde et de bitord, on garrotta ce qui reliait de Provençaux capables de faire un mouvement, cl il y en avait bien peu. Pue. ou descendit dans la salle basse chercher les femmes, qui étaient évanouies, et les marins ivres, qui donnaient pour la plupart du meilleur et du plus profond sommeil : car, au nu uent du danger, leurs camarades les avaient portés là pour les dérober à celle sanglante mêlée. Ces pauvres gens se plainquirent fort d'être réveillés si lût. — Etes-vous embêtants ! dit l'un. Vous ne pouvez pas vous amuser satisfaire un tremblement, un sabbat, comme vous faisiez tout a l'heure là-haut? — C'est vrai, reprit un autre: amusez-vous, mais laissez les autres dormir. — ht ne tirez plus de fusées ni de pétards, dit uu troisième en étendant les bras et en se retournant pour achever son somme. — Alors, la Joie, dit Paul, faiics-les prendre, porter et arrimer dans les embarcations. Puis, en s'adressant aux nouveaux venus : — Vous autres, formez une garde échelonnée d'ici à la côte, jusqu'au moment de pousser au large, car je crain» d'avoir tout le pays sur les bras. On releva les corps du pauvre (iironion et de ouïe marins bien dangereusement blessés, et ou les descendit, afin de les transporter jusqu'à la rôle, à bras ou daas les voilures qui avaient promené I équipage. Les flamhart*. assez forts pour marcher et manoeuvrer, répartis avec lis marins amenés par l'aul, furent destinés à conduire les canots a boni de la Salamandre. Quand ce petit convoi fut prêta se mettre en route, Paul fit une ronde minutieuse pour s'assurer qu'aucun de scs üambarts ne restait dans la taverne, et donna le signal du départ. — Monsieur l'aul, dit le Parisien, J'ai oublié quelque chose. — C'était d'incendier la taverne de Mariu». — Allons, va, et reviens vile : le soleil va se lever, et ou est inquiet à bord. Le Parisien fut à peine deux inimités absent, et reparut aussitôt en disant : — Il ne faut pourtant pas gaspiller de l'argent pour rien. — .Marche ! dit l'aul. Le sifflet de b Joie

retentit, et la caravane se mit en route. Paul, le dernier, surveillait tout avec la plus minutieuse attention. Un arriva bientôt sur le rivage où étaient mouillées toutes les embarcations de la Salamandre. Les blessés furent placés dans la chaloupe, les gens ivres dans le grand canot. Paul ordonna d'orienter les voiles, et l'on mit le cap sur la Si liminaire, qui sortait peu à peu de la brume que les premiers rayons du soleil venaient dissiper. Cet air frais et puer du matin, frappa les ivrognes au visage, les réveilla un peu, et leur rendit sinon tout à fait la raison, au moins la gaieté. Ce furent alors des chants de fête, des roulades et îles accords, des plaintes sans fin, que les coups de sifflet réitérés de matin- la Joie ne pouvaient comprimer. Ces malheureux n'avaient pas la moindre justification de ce qui s'était passé, et leurs cris de joie contrastaient avec les gémissements et les plaintes des blessés de l'autre côté, qui soupiraient vivement après les soins du bon Garnier. RotU) à expliquer comment Paul arriva si à propos au secours de ses toubans. Absent de la Salamandre, ayant été, selon son usage, rôder autour de la boîte d'Alice jusqu'au coucher du soleil, il se disposait à retourner à son bord, lorsqu'il rencontra sur la côte vingt matelots, sous la conduite d'un officier, que Pou envoyait à Saint-Tropez pour recruter l'équipage de la corvette. En arrivant auprès de la petite baie qui sert de débarcadère, il fut fort surpris de voir à cette heure toutes les embarcations de la Salamandre mouillées là sans que ce fût pour les garder. Il commençait à avoir quelques soupçons, lorsqu'il vit au loin poindre, puis approcher, puis devenir de plus en plus distinct un homme qui nageait : ce nageur arrivait sur la côte : c'était la Joie, dépêché par le lieutenant, qui, ayant vainement attendu toute la journée, sans aucun moyen de communication, s'était décidé à envoyer la Joie aux informations, et à lui faire passer à la nage la lieue qui séparait la Salamandre de la côte. La Joie raconta tout à Paul ; celui-ci, frémissant sur les suites de cette désertion, sachant bien que les Bretons et les Provençaux se portaient, leur différence d'opinion et leur caractère implacable, se mit à la tête des nouveaux venus ; et, suivi de la Joie, qui s'habilla fort décemment, grâce à la précaution qu'il avait eue d'apporter ses habits attachés sur sa tête, ils parcoururent toutes les tavernes de Saint-Tropez sans rencontrer les flibustiers. Enfin, la Joie se rappela l'auberge de Saint-Marcel pour y avoir été quelquefois sejourner avec son matelot Bouquin ; et, vu son état d'isolement et de tranquillité, la soupçonna fort, cette brave hôtellerie, de receler les marius de la Salamandre. Or, on sait qu'il ne se trompait pas, et qu'il

arriva bien à temps pour empêcher de iuir le massacre des pauvres flambai
h, qui maintenant ! sont en sûreté et regagnent b corvette à toutes voiles.
Eolin, Pieu e»t Dieu, et Mahomet est sou prophète, mais le destin ne ;
pouvait destiner à périr sous le couteau des assassins un aussi brave
équipage, si musicien, si peintre, si lou dans scs orgies, si gai daus le .
Combat. Un équipage qui s'individualisait en un seul homme : la même
volonté, les mêmes désirs. Faut-il boire ? buvons ! Faut-il Uier? tuons !
sau» ranI cuuc contre b fatalité qui change uu jour de folle joie en carnage
sanglant et acharné : mou Pieu ! non ; il est surpris, voilà tout, et sc
demande : (Ju est-ce qui aurait dit ecb hier? Et puis si cet équipage avait l
|éri, que serait devenue la Salamandre, s'il vous plaît? car cet équipl page,
c'est sa vie, son sang. Gel équipage qui circule dans ses batteries, dans scs
ponts, dans scs mâts dans ses lûmes, qui sc divise dans les rameaux inliiiis
de ses cordage». Mais c'est le sang qui circule dans les artères, dans les
vaisseaus, dans les veines. C'est le sang qui anime le corps ; c'est l'équipage
qui anime la Salamand c, qui lui donne uu air de vie. de fêle, d'existence ;
c'est son cœur, c'est sa tête. Alors elle fré| mit. elle tremble : elle va, elle
vient, elle a nue voix, un souffle, la vie s'échappe de tous ses sabords ; alors
elle est entouré»- de ce bruit inexplicable qui n'csl pas un bruit, mais qui
s'exhale de toute créature vivante ; est-ce un échu de b pensée ? de
l'animation ? je ne sais : mais cniin ce bruit vous dit : — Ceci existe. F.t
saus ce bruit la Salamandre n'existerait pas. Voyez-b plutôt là , toute seule,
tonte triste, nriéc de sou équipage depuis hier.. C'est le silence, c'est le
Mumueil de la mort, t.ouune elle est froide et iticulnre! comme elle est
lugubre! ou dirait d'un de ce&* corps pétrifiés que les magiciens des
ballades frappaient d'uu trépas passager. Mais, bon magicien, I as-tu donc
touchée de la baguette, que b voilà qui frémit daus toute sa membrure, qui
balance doucement ses vogue», qu'un frissonnement de plaisir court dans
ses agrès ? Oh ! voilà qu'elle remue! voilà qu'elle s'agite! voilà qu'elle
existe! Elle exist , car sou équipage est arrivé à bord. Elle existe, car sa
batterie est p leine, scs punis garnis, ses hunes remplies. Elle existe ! Aussi
voyez comme sou aspect a changé : elle u'fsl plus triste, elle n'est plus
jnorue ; elle u'est plus froide et houleuse comme une femme qui n'a qu'un
amant. KUc est liere , elle est hautaine , elle est ncureuse . elle est souriante
, elle fait la belle, se mire dans les Ilots... Elle, coquette, sc penche et se
redresse en faisant chatoyer l'éclat de ses mille pavillons; elleol radieuse,
libertine, insolente ! Et puis, quand ce pauvre soleil vient b couvrir

pompeusement d'une robe d'or et de pourpre, elle reçoit cet hommage avec indifférence et dédain, comme une courtisane blasée qui se laisse envelopper avec elle, souriante des tissus les plus riches et les plus étincelants. UUAUITBB XVII. nrovi. A vrai dire, c'était un lrf*te sommeil, entrecoupé de cfaniw* et de sursauts. Jclc? — La Cinfettion . bignui ctlintran- in nostro Joclo cor pore. Moukrk — Lt Malade imaginaire. On l'a dit, d'après les instructions de Pierre, la Joie s'était jeté à l'eau afin d'aller à terre et d'essayer de trouver le moyen de ramener une embarcation pour rétablir la communication. Aus. le lieutenant, l'ciisc gu \ le commissaire «t le docteur furent -ils ' agre.ibleutriil surpris de voir le» quul:c «auuts arriver à pleines voiles. ! — Je m'étonne que ce vieux la Joie ail aussi vile réussi, dit Pierre. — Que dwble vcu\ -tu, répondit le médecin, il n'y a pas de grandes ressources» à terre; du vin, du vin, et puis du vin, voilà tout. au»»i ils vont à nous arriver dans un état... — J'espère, lieutenant, dit le commissaire, que vous allez faire un exemple sévère? — Je sais mon devoir, tuou

The text on this page is estimated to be only 22.20% accurate

LA SALAMANDRE. 17 sieur. — Mais taisez-vous donc, commissaire, dit le vieux Garnier ; est-ce que vous savez ce que c'est qu'un marin ? est-ce que vous croyez que, lorsque ces pauvres diables-là, après deux ou trois ans de campagne, vont prendre à terre un jour de bon temps, ils ont grand tort ? Je vous donne six mois, à vous, qui vous plaignez déjà de la vie de boni, et puis nous verrons. — Mais, Dieu me damne, dit Menai, il y a du sang et des morts dans les embarcations ! — Dites donc du vin et des ivrognes ! dit Garnier. — Non, pardieu ! Merval a raison, reprit le lieutenant en braquant sa longue vue ; j'en étais sûr ! une rixe, des coups échangés avec les Provençaux, une affaire d'opinion, peut-être ? Maledicliou ! mes pauvres flambarts, mes pauvres matelots ! Et Paul, et mon fils ! — Soyez tranquille, dit Merval, je le vois. Il tient le gouvernail de la chaloupe. Il n'a rien. — Diable ! dit le docteur ; à mon coffre, de la charpie, du linge ! Voilà, par exemple, bien du sang perdu ! Enfin, c'est égal. Et le bonhomme descendit à sa chambre. — Et voilà ce qu'il y a de pénible, Merval, disait le lieutenant : voilà de braves, de loyaux marins dont j'excuse la couardise, parce que je connais les privations qu'ils endurent si courageusement, et il faut que je les reçoive à bord avec dureté, avec rigueur, que je sévisse. — Dali : bah ! dit l'enseigne, vous traitez vos matelots trop doucement ; les Anglais... — Les Anglais, les Anglais, monsieur, n'ont pas du sang français dans les veines, (est à coups de corde que vous les conduisez au feu, et celui-là a un triste courage, monsieur, qui ne se balade que placé entre deux périls ou gorgé de rhum et de vin. Je n'ai fait donner des coups de corde ici que onze fois depuis neuf ans, monsieur ; j'ai vu mes flambarts au feu, et je sais ce qu'ils y fout. — Chacun son opinion, lieutenant. Mais voici nos hommes. En effet, les embarcations avaient accosté, mais pas un matelot ne parut sur le pont. Honteux, confus, ils sautèrent tous par les sabords : il n'y eut que les blessés qui furent hissés à bord, ainsi que le pauvre Ciromon. Paul mit l'état-major au fait de tout, et le lieutenant ordonna au maître la Joie de faire monter l'équipage sur le pont. Les marins parurent, la tête baissée, insoucients et résignés. Pierre se plaça sur son banc de quart, prit sa heure sévère, et dit : — Tout homme qui abandonnera le bord sans permission sera puni de huit jours de fers. Quand et abandon aura le caractère de complot et de désertion, les chefs seront punis de vingt coups de corde, l'équipage de la Salamandre est dans ce cas :

nommez-moi les chefs. Il savait bien, le digne officier, qu'il n'aurait pas de réponse. — Puisque vous vous refusez à lrs nommer, la bordée qui ne sera* pas de quart restera douze heures aux fers par jour, pendant un mois. — Domptez les rangs! marche! La bordée ue bâbord, rendez-vous au\ fers. — Capitaine d'armes, veillez-y. Tout ceci était tellement prévu, connu d'avance par l'équipage, qu'il n'y eut pas un murmure, pas un mot; et, en vérité, Pierre paraissait plus peiné qu'eux. — Bonne», braves gens ! dit-il en les voyant descendre un à un avec insouciance; pour un jour de plaisir, et quel plaisir! ils vont recommencer deux ans, trois ans de la vie la plus dure, la plus pénible, et puis une plainte! Pauvres gens! Mais voyons les blessés. Il rejoignit le docteur, qui allait, venait, jurait, tempêtait dans la batterie où ou les avait provisoirement déposés. — Vous ne pouviez donc pas, brutes que vous êtes, leur disait-il. emporter vos boutons ou des sabres pour aller à terre, hein ! et m'assommer ces gredins-là? C'est bien la peine d'être Bretons, de jouer du bâton à deux bouts, pour se laisser égorger comme des imbeciles. — Mai», major, dit l'un, nous avons nos couteaux. — Ah oui! vos couteaux ! Vous êtes encore de beaux ânes pour jouer des couteaux avec ces chiens de Provençaux ! Tiens! regarde-moi celle plaie! soulève ces épingles qui feraient de ces entailles-là? Je vous dis que vous êtes des brutes, des ânes, des animaux. Ab ça, rappelez-vous bien ce que je vais vous dire. Si demain matin je vois, je m'aperçois à la plaie de quelqu'un qu'il n'a dû souffrir aujourd'hui ou cette nuit, et qu'il ne m'a pas envoyé chercher ou fut réveiller, si je m'aperçois enfin que quelqu'un ait souffert sans me le dire, vous entendez bien? — Oui, major. — Eh bien ! quelqu'un-là ira aux fers pour quinze jours après sa guérison, je vous le jure. parce que ce n'est pas la première fois que ça vous arrive, malheureux que vous êtes ! — Mais, major... — Il n'y a pas de mais, major! Est-ce que vous croyez, dit le bonhomme exaspéré, est-ce que vous croyez que vous êtes ici pour souffrir comme des damnés, et moi pour ne gratter les oreilles et dormir comme un moine? Est-ce que vous croyez que des gens comme vous, animaux que vous êtes, ne méritent pas les soins possibles ! Est-ce que ma vie ne vous est pas consacrée, misérables!... — H, major! — si major.' dirent les autres avec une peur effroyable, car le bon Garnier exhalait sa philanthropie avec une fureur inimitable ; si, major' nous saxonns que vous êtes notre bon vieux major, et que vous nous soignez crânement. — Belle malice ! je me souviens (Bel tenniss, si je ne le faisais pas. Allons ! mes enfants, c'est dit ! courage, ça ne sera rien : tranquillisez-vous, et n'oubliez pas les fers, si

vous soutirez sans le dire! — Oui, major.. Puis le bon Gartner, tout grondant, rejoignit le lieutenant, qui tenait une lettre ouverte. — Eli bien! lui dit Pierre, notre commandant, le marquis de Lougclour arrive. — - El quand? — Mais ou m'annonce de Toulou son inspection pour demai. — Monsieur Longe tour... — Oui, le marquis de Longetour, capitaine de frégate... Je n'ai pas idée de ce nom-là. — Ni mol non plus; et ça m'est égal. Je retourne à mes blessés; j'ai oublié de leur dire quelque chose. Et. pendant le jour qui suivit, l'arrivée du nouveau commandant fut le sujet de tous les entretiens à bord de la Salamandre. CHAPITRE XVIII. coQermmiK. Ah ! quoique portée à un vice décent, tu rs ch* leureoM, mais uou libertine; éblouie, niais no: aveugle. B*mw. — La Valu. — Quelle toilette! M.iii ce prétendu eataffrtu». ma chère ! — C'est un homme... té parut dt femme. Vrai Dieu ! quelle toilette ! quel luxe ! quelle grâce ! Oh ! ce n'est pas b tournure roide et empesée d'une hourqnc danoise, sèche et droite comme une vieille lille, ou la taille massive et carrée d'une bonne grosso galiote hollandaise, lourde et épaisse comme une ménagère. C'est quelque chose de fin, de souple, d'élégant, de voluptueux. Car elle se inet si bien, la Sahunnndrt Elle a tant et tant de goîli ! Et puis, voyez-vous, une corvette comme elle ne suit pas les modes, elle les invente. Aussi la première elle |u»ria dis voiles de perroquet démesurément échancrées. La première, elle peignit en rouge l'intérieur des volets des sabords, qui, relevés sur sa lisse blanche comme b neige, s'y découpaient en losanges de pourpre. Mais il fallait avoir sa tournure, sa" ligure, sa beauté, pour porter de telles choses: il fallait enfin être la Salamandt # ! Car je me rappelle qu'un jour, à Cabo, une corvette anglaise voulut singer la toilette de b Française : mon Dieu! si vous Paviez vue auprès, celle pauvre Anglaise, elfe était si ridicule, que ça Elisait pitié. Pauvre Anglaise ! Et pourtant, celait bien le même rouge aux sabords, b même échandure aux perroquets, mais il lui manquait ce je ne sais quoi, relie distinction, celle rare aristocratique, si peu commune chez les corvettes et cbe* les femmes! Oui, on voit bien, ma jolie Salamandre, que vous attendez votre nouveau maître ! quel goût d ajustements ! quelle recherche de minutieuse propreté ! Comme \otre «ont est blanc et net ! comme vous tenez votre mâture droite et alignée : Quelle symétrie dans vos manœuvres arrondies avec art ! Comme vous vous drapez voluptueuse sous tes plis ondoyants de vos basses voiles! Mais que vois- je? comment! coquette, vous avez sorti votre bel écrin î vous avez mis vos étincelantes garnitures de haches d'armes, vo.* tre ceinture de carouades en brouze à batteries d'acier

qui flamboient comme des diamants ! Mon Dieu, que je suis ébloui !
Ju>qu'à vos hunes qui on; leurs colliers de pistolets a crosse de cuivre, et leurs tremblons évasés à b moresque qui vous donnent un air si mutin. Et nuis, vous êtes couronnée de tous vos pavois, qui émaillent l'azur du ciel des nuances les plus vives et les plus variées : c'est le bleu des Anglais, le rouge des Turcs, le iaune des Espagnols, le blanc et bleu de» Hellènes, le vert et blanc du Chili ; que sais je encore, moi? En vérité, ma jolie Salamandre, vous êtes toute chatoyante d'acier, d'or, do couleurs et de lumière! Et pourquoi tous ccs brillant» apprêts, je vous prie? Pour recevoir ce digne et bon marquis de l.ongetour, qui a abandonné pour vous sou tranquille comptoir, sa méchante femme, son existence heureuse cl oisive, ses dominos, son café, ses modestes habitudes. Hélas! hélas '.je crains bien, folle, libertine que vous êtes! je crains bien que ce pauvre homme ne soit mené, conduit, tourmente, perdu par vous, peut-être. Lui si doux, vous si hautaine; lui si peureux, vous si intrépide; lui si chaste, si timide, vous si impertinente, si amoureuse, tiisaul les doux pavillons à tous le» navires que vous rencoutrez. Hélas! encore hélas ! ie crains qu'il n'y ail entre vous cl lui une bien grande incompatibilité d'humeur, comme on dit, et que vous ne l'obligiez peut-être à former uoo demande en séparation. Car enfin vous voudrez garder votre brave cl fier amant Pierre Huet. Pauvre ! pauvre marquis ! Et s'il devenait amoureux de vous? car vous vous êtes faite belle aujourd'hui : vous ne l'aimez pas, et pourtant vous voulez le séduire! Eli vérité, les corvettes et les femmes sont des démons incarné». Au fait, jamais la Salamandre n'avait été si bien, si piquante. Tous scs flamba ris et ses nouveaux marins amenés par Paul étaient galamment habillés de pantalons blancs, de vestes bleues à boutons à l'ancre; puis leurs ceintures rouges tranchaient avec b blancheur des chemises brodées en bleu au collet, qui, rabattu sur la veste, laissait voir des cons bruns et vigoureux. Enfin, un petit chapeau à forme très-basse, à bords très-étroits, couvert d'une coilfe blanche serrée par un large ruban noir, complétait leur habillement uniforme. Les maîtres, coudre-maltn» et

The text on this page is estimated to be only 22.19% accurate

18 LA SALAMANDRE. qiiartiers-maîtres se reconnaissaient aux galons, dont leurs manches et leurs collas Liaient garnis. Le plus grand silence régnait à bord ; il était neuf heures, et on avait annoncé le marquis pour neuf heures et demie. Aussi l'état-major était rassemblé sur le poul. Pierre et les officiers militaires, vêtus du grand uniforme de la marine - — à retroussé» écarlates, et brodés «l'or aux manches et au collet — portaient, au lieu d'épée, un poignard attaché par des cordons de soie. Le bon docteur avait Ils insignes de sou grade brodés sur du velours rouge, et le commissaire permit les siens, en argent, sur du drap bleu. Paul, lui, était lier comme un eulant de son aiguillette d'or et du beau poignard à manche de nacre que son père lui avait donoé. — Ne voyez-vous pas quelque chose, maître timonier ? demanda le lieutenant. — Oui, lieutenant; voici, je crois, un canot portant le pavillon attaché qui double la pointe. — Lutin nous allons connaître notre commandant! dit Pierre en prenant Li lougue-vuo. Oui, c'est bien lui. Monsieur Mrrval, faites mettre tout le monde à son poste de combat pour recevoir le capitaine. Ce qui fut fait. — Est-il gras ou maigre? demanda le docteur à Pierre. — Ma foil je n'en sais rien. A celle distance- la, vois toi-même. — U me parait bien maigre ! dit tristement le docteur après avoir regardé. Mauvais signe, pour la table s'entend. — Allons, allons, messieurs! à vos postes, dit le lieutenant . le canot approche et va accoster tout à l'heure. Eli effet, l'embarcation, montée par douze vigoureux matelots, décri vil un grand cercle avant que d'aborder, et v int, avec uue jusle-se merveilleuse, perdre son aire, son élan, juste au pied de l'échelle de tribord. A ce moment, Pierre parut au haut, à l'entrée de la coupée. Le sifflet de maître la Joie retentit, le tambour battit aux champs, ou hissa la cornette. cl deux belles tire-veilles, garni'** de drap écarlate, furent jetées le long du bord pour faciliter l'ascension de l'ex-débitaut, qui avait déjà Mé trois fois sou chapeau et paraissait fort embarrassé i>our monter.

CHAPITRE XIX. L'imPVTION. Tu le connais bien ; il a ses manières. Tu comprend* ? Raymnnn. — Dion, bien I je comprend». ScKijj.cn. — Lr* Brïyand* — Mes compagnon», qu'eu dites- vous ? — Hum! Iium ! «h ! ou ! — Je suis de votre avis. Boise. — La Fimmt folU M. Formon, marquis de Longetour, pendant la longue station qu'il avait faite derrière son comptoir, s'était un peu négligé sur h gymnastique maritime ; aussi paraissait-il fort embarrassé pour monter à une échelle dont les échelons, appliqués sur les

flancs du navire, laissaient à peine la place de poser le bout du pied. Pourtant, s'aidant de deux tire-veilles, ou cordons qui pendaient de chaque Côté, il commença sa périlleuse ascension. Arrivé à la moitié de l'échelle, il lit un faux pas, glissa, et se fût infailliblement tué s'il n'eût eu la présence d'esprit de se cramponner aux cordages. Mais, n'ayant plus de point d'appui, il resta suspendu, et tournoya dans les airs.' Alors un matelot de l'embarcation lui remit respectueusement les pieds sur l'échelle, et il put, grâce à ce secours inattendu, arriver sur le pont. — Quelle diable de manœuvre fait-il donc? disait le vieux Garnier; est-ce qu'il essaye si les tire-veilles sont solides? Mais décidément il paraît bien maigre ! — Je vous salue, messieurs. Mais votre escalier n'est pas commode. Tels furent les premiers mots que l'ex-débilant adressa aux officiers réunis sur le pont de la corvette. M. de Longtour était emprisonné dans un bel uniforme tout neuf, avait un chapeau tout neuf, des épaulettes nouvelles, une épée toute neuve. Oh oui! toute neuve, toute couverte de cette légère couche humide et grasse qui atteste de la pureté virginale de l'acier. — Il était rayonnant, radieux, éblouissant ainsi, M. de Longtour, marquis de Longtour! — Non. mais votre escalier n'est pas commode, répéta-t-il encore en saluant les officiers. — Nous sommes désolés, commandant, répondit Pierre, de n'en avoir pas d'autre à vous offrir; mais permettez-moi de vous présenter l'état-major de la... Ah! mon Dieu! prenez donc garde, commandant; vous allez tomber dans la cale. L'était M. de Longtour qui, en reculant trois pas pour se donner une roulement, s'était approché de l'ouverture du grand panneau, et allait probablement disparaître au milieu du discours de Pierre sans ce charitable avertissement. — Commandant, reprit Pierre, si vous voulez donner l'ordre de descendre dans votre galerie, j'aurai l'honneur de vous présenter nominativement vos officiers. Mais le commandant était tellement étourdi de tout ce qui venait de se passer, qu'au lieu de se diriger vers l'arrière, il se précipita vers l'avant du navire, suivi de l'état-major qui ne concevait rien à cette bizarrerie. — Il va voir probablement les cuisines? dit le docteur. Allons, c'est d'un bon naturel ! Enfin l'ex-débilant, se souvenant qu'autrefois la galerie se trouvait à l'arrière, après avoir fait le tour de la corvette, revint auprès du couronnement. Il est vrai que cette promenade put passer aux yeux de l'équipage pour une inspection. Le lieutenant descendit alors, et précéda son supérieur dans la batterie où était situé le logement du commandant. Le digne marquis entra chez lui, et fut fort étonné du luxe qu'il y trouva. — C'est très-gentil, tout ça ! dit-il à

Pierre, fort gentil ! Mais, voyons présu lez-moi, je vous prie, messieurs les officiers. Pierre commença : — M de Merval, enseigne de vaisseau. — M. de Menai, enseigne... Enseigne?... Ah ! j'y suu» : nous appelions ça autrefois capitaine de Hôte, je crois. Et nous parlions alors, autant que je puis me le rappeler, noirs portions l'habit bleu et la veste, bordés d'un galon à b Bourgogne ; l'été. Sa Majesté* nous accordait b faveur de (rorler du camelot. L'était, ina foi! bien frais. Euehanté, monsieur de Menai, de faire votre connaissance ! El le bon marquis salua. Pierre et le docteur échangèrent un coup d'œil de surprise. Pierre continua la nomenclature. — M. Paul Huet, aspirant de première classe, faisant le service d'officier à bord. — Mais vous vous appelez Huet aussi, vous, lieutenant? — Oui. commandant ; c'csl mou fils. — Ah ! bah ! charmant jeune homme ! ah! il est aspirant ! Nous nommions ceb... attendez donc... ah ! j'y suis! Sardes du pavillon de la marine. Nous avions alors un liabit ldeu demi, oublé de serge écarlate ainsi que les parements et le justaucorps, lr bas écarlate, le chapeau à la mousquetaire, le ceinturon façon de peao d'élan, doublé et piqué de fil d'or, boucles unies. C'était, pardieu ! d un fort bon air! et ce joli garçon-là eût été* très-bien ainsi! — Ah ça ! dit le brave commandant en frappant légèrement la joue de Paul; ah ça! nous sommes bien sage? Papa est-il content? Paul rougit, contint avec peine une forte envie de rire, et salua. Pierre continua : — M. Garnier, chirurgien-major de la Salamandre. Ixi vieux docteur s'avança. — Ah! ah! monsieur le docteur, ravi de vous connaître! J'espère que nous nous verrons comme amis, mais voilà tout! car j'ai une peur enragée de vos outils! — Pourtant, commandant, tout à l'heure, en vous . voyant faire vos tours ail bout des tire-veilles, j'ai bien cru que no» allioiis faire tout à fait connaissance. Geci fut dit malgré les coups d'œil et les signes réitérés du lieutenant, qui redoutait la franchise de Garnier. — Le fait est, docteur, reprit le commandant, le fait est que J'ai assez drôlement pirouetté — Oh ! mais très-drôlement, commandant; nous en avons ri comme des bossus l Ici Pierre devint rouge de colère. — Tant mieux ! j'aime qu'on s'amuse et qu'on soit gai ! — Ob ! mais... Le lictitcuuul interrompit le docteur qui allait riposter an commandant, et présenta le commissaire. — M. Gabilnt, agent comptable , commissaire du bord. — Agent comptable, dit le commandant qui n'était pas nu bout de ses souvenirs d autrefois, agent comptable ! bien... nous appelions cela officier de plume. Ils étaient habillés de gris collet de velours cramoisi cl bas cramoisis. — Monsieur le commanda ni est tron honnête! répondit

l'administrateur. trop bon de se souvenir de ces détails: et, à ce sujet, je sjê- , sirni l'occasion de manifester mon dévouement pour la famille régnante ' que b Providence nous a rendue, que b Providence... — Riais taîsezvous donc, commissaire, dit le docteur ^demi-voix en interrompant l'administrateur, on vous parle bas namoRs cl vous répondez Providence! L'est bête à manger du foin. L'ex-débitant ne voulut pas être en teste, et reprit : — Personne plus que moi , messieurs , ne la vénère et la respecte, cette famille (pie b Providence nous a rendue, je lui dois d ailleurs le { lai sir de vous connaître, et j'en suis en hanté? Vous m'avez l'air bien boi4 enfants! Alt çà! j'espère que nous lions entendrons bien? et je me son» déjà disposé à vous alu er, à vous aimer tous, à vous porter du us roua cœur comme mes en Tant». Ab çà ! nous nous soutiendrons , n'csl-cr pas? et vous m'aiderez de vos conseils, car j'en aurai bien besoin, voyezvous. Enfin, me* amis, pour finir parun mot qni doit trouver de l'écho dans tous les comrs, — vive, vive le roi! cria le bon marquis, éinu jusqu'aux larmes et jetant son chapeau en l'air. Le commissaire partit alors d'un tel éclat de voix, d'un cri royaliste tellement inattendu et éclatant, que le docteur en fit un bond ffricox. l-e lieutenant était au supplice. Il s'approcha du marquis, et lui demanda s'il voulait voir la corvette plus on détail. — Non, non. mon ami, nous verrons cela plus tard. Mais, avant, je voudrai- dire deux mots à ces braves qui liant la-haut. by Google

The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate

LA SALAMANDRE 49 Et il monta suivi de ses officiers. U' si filet de la Joie fit faire silence» et le marquis prit la parole. — Mes braves amis, le roi m'envoie pour vous commander, et je fends l'air pour mériter celle labeur. J'espère que nous nous entendrons bien aussi, nous autres. Mme toussa très-fort en regardant le marquis. l'œuvre-ci continua nonobstant : — Et vous serez tous mes enfants. — Eux aussi, dit Garnier. Ah ça! mais c'est pis qu'une mouette avec ses petits. — Car, mes amis, lepril l'ex-débitant, vous verrez que votre vieux commandant est un bonhomme qui ne fera de nul à personne, entendez-vous ? à personne, et qui, au contraire, se mettrait en quatre pour vous... et qui vous soutiendra si on voulait vous faire quelque chose. — Et le digne homme commençait à pleurer d'attendrissement. Üei rc s'approcha et lui dit tout bas : — Assez, assez, commandant : laissez-moi achever. Et au fait, les marins, peu habitués à ces larmes, commençaient de ricaner et de chuchoter. — A la bonne heure, dit le marquis en s'essuyant les yeux.— Matelots, reprit Pierre, le commandant me charge d'ajouter que, tout en désirant vous rendre heureux, il veut que la discipline la plus sévère règne toujours à bord ; il entend que les moindres fautes soient punies comme par le passé. Il m'ordonne de vous dire que vous le trouverez dur et inflexible, si vous ne vous montrez pas dignes de votre ancienne réputation. Hompez les rangs!... Marche... — Que la bordée qui n'est pas de quart retourne aux fers. La ligne des marins reprit son expression d'insouciance et de résignation. que l'éloquence au marquis avait un peu déridée, et ils se dirent en descendant aux fers : — Avec son air bon enfant, il paraît tout de même que c'est un vieux rageur, que le nouveau. As-tu entendu ce qu'il a dit au lieutenant de nous héler? C'est encore un loup de mer, ça, un dur à cuire. Faut pas s'y faire mordre ! Pauvre marquis, ils le jugeaient bien mal, mou Dieu ! — Mon cher lieutenant, dit le commandant à Pierre, maintenant voulez-vous un peu descendre chez moi ? j'ai à vous dire deux mots. — J'ai moi-même à causer avec vous, commandant. — Voyez comme cela se trouve, dit l'ex-débilant. Et ils descendirent.

CHAPITRE XX. RÉVOLUTIONNAIRE. Le roi est infallible. Ckarrt. K— Avant tout, mon cher lieutenant, dit le marquis, je vous demanderai la permission de quitter ce diable d'uniforme, car, en vérité, j'élouffe là-dedans. — A votre aise, commandant. — Ali! je sois libre enliiii. fournie c'est lourd !... Et l'épée, et le diable de chapeau qui me fait lou- j eber... L'est qu'au fait il y a

si longtemps, num cher ami. que je suis bourgeois, hou bourgeois, que j'ai perdu tout à fait l'habituile du har- , nais, cornue on dit. — il y a donc longtemps que vous n'avez navigué, communoant? — Ah! s'il y a longtemps... je le crois bien. Mais, mon ami, il faut, voyez-vous, de la franchise avant tout. Ainsi, écoutez-moi: En 90, j'émigrai en Allemagne, et j'y restai jusqu'en 1805: je sollicitai alors île l'Empereur la faveur de rentrer dans le grade de lieutenant, que j'avais loi - de la révolution. Il me refusa net, prétextant, ce qui était vrai, que j'avais dû me rouiller un peu, vu que \iennc ne pouvait passer pour un port de mer. Mais un de mes parents, le duc de Saint-Arc, alors cliariibcH.iu de Ronapurlc, obtint pour moi une régie de tabac. C'était une compensation.— Un bureau de tabac! Comment, monsieur, c'est d'un bureau de tabac que vous sortez ! s'écria Pierre avec un étonnement douloureux. — Oui, mon cher. Mais attendez donc. Ma foi, je nu* trouvais fort bien de mou nouvel étal ; tranquille, obscur, ayant oublié mon ancienne fortune, mon titre, des espérances qui ue devaient plus se réaliser, je vécus ainsi jusqu'au moment de la restauration. Alors vint la loi qui reconnaissait le temps de service des officier* émigrés, soit pendant l'cniigr.ilion, soit i-cndant l'usurpation : ce qui me fut d'abord bien égal. Mais j'ai une diable de femme, lieuteuanl, un démon incarné, ajouta-t-il à voix basse, comme si, même à bord, il eût craint d'être entendu par Flisabelh. Or, ma diable de femme s'imagiua d'écrire à mon , cousin le (lue de Saint-Arc, qui, de chambellan, s'était naturellement , transforme en gentilhomme de la chambre. Par le plus grand des hasards, je me trouvais possesseur de quelques papiers de famille fort importants ! pour lui : ma diable de femme, mou démon de femme les lui proposa. U accepta, et, par reconnaissance, me fil remettre en activité et donner un grade supérieur à celui que je remplissais avant la révolution. Vous l pensez bien, mon bon ami, je refusai. — Eh bien ! alors, commandant! — Eh tden! alors, mon ami, mon enragée de femme lit tant et 'V ' * tant, quelle me força d'accepter; elle répondit malgré moi au ministre cl m'aurait amené elte- uiémc ici si le bon Pieu ue m'avait pas fait lu grâce de lui envoyer une pleurésie qui lu relie à Paris. — Ah ! monsieur, monsieur, preuez-y garde ! vous êtes dans une position bien dangereuse, je vous en avertis ; car enliu vous avez tout à fait oublié votre état. — Tout à fait, tout à fait, mon cher. — La manoeuvre ? — Aussi. — La théorie? tout de mente. — Il est alors inutile de vous parler de la lactique, de l'astronomie ? — Mais comment diable voulez-vous que t aie appris cela? car avant la révolution j'étais bien

jeune, cl, ma foi ! es plaisirs... Vous concevez.... Je vous le répète : comment voulezvous que j'aie appris ça dans mon bureau ? — Mais alors, monsieur, il en est temps encore, refusez... refusez... Vous jouez voire vie et celle d'un équipage de bons et braves marins, monsieur, encore une fois, refusez. — Refusez... refusez... C'est Lieu facile à dire. Et ma femme ? — I Mais, cordieu ! votre femme, à ce que je vois, porterait mieux que vous les épaulettes. — Etre nous, mou ami, c'est très-vrai : et c'est peur cela que je ne puis refuser sans son consentement : et elle ne me le donnera jamais. — Mais enfin, monsieur, que comptiez-vous donc faire en acceptant ! — Ma foi ! mon cher ! j'avais deux partis à prendre ; faire le capable ou avouer mon ignorance. En prenant le premier, je ne pouvais fuir jouer mon rôle huit jours de suite ; en prenant le second, j'avais la chance de rencontrer un galant homme comme vous, — et le marquis tendit la main à Pierre, — de lui tout avouer, de lui demander ses conseils et de lui confier à sa générosité. La colère de Pierre tomba devant cette franchise. Ce pauvre vieillard avait l'air si humble, si repentant, si embarrassé, que le bon lieutenant répondit : — Votre confiance ne sera pas trompée, monsieur, et je vous sais gré de votre aveu. Je dois pourtant vous avertir que ce n'est pas à vous, que je connais à peine, mais à vos épaulettes, qui, pour moi, représentent un signe, un grade qui doit toujours rester sans tache ; que c'est à ce grade que je me dévoue, monsieur. C'est un fanatisme, je le sais ; mais tant que Pierre Muet vivra, ses espérances, sa vie et jusqu'à son honneur, s'il le fallait, tout sera sacrifié pour que l'honneur de notre marine, de notre pavillon, ne soit pas souillé, et pour qu'un officier portant des épaulettes de commandant soit respecté et respectable aux yeux de son équipage ; car, sans cela, monsieur, il n'y a point de subordination possible. Pour exiger l'obéissance passive et absolue qui est l'âme de la navigation, monsieur, il faut qu'au moins le grade représente le courage et le savoir aux yeux des hommes teints. C'est pour cela que dorénavant je mettrai tous mes soins à vous empêcher de paraître déshabillé dans le poste que vous occupez. Mais encore une fois, monsieur, vous vous êtes mis de gaieté de cœur dans une bien fatale position. — Enfin, lieutenant, que voulezvous que j'y fasse, moi ? L'est fait maintenant : ainsi... — Eh ! monsieur, je le sais. Malheureusement, le mal est irréparable. Vous êtes noble, appuyé, protégé : j'irais au ministre pour lui exposer le véritable état des choses, qu'on me traiterait de bonapartiste et qu'on me renverrait. Mais, j'aime mieux veiller moi-même au salut de ce pauvre Sa-amrjndre et de mes fiambarts. Ainsi,

monsieur, c'est entendu. Mais, par grâce, pas un mot de manoeuvre, et surtout ne contrariez jamais mes ordres; et, dans un cas que vous verriez pressant, faites semblant de ne dire deux mots à l'oreille, et j'aurai l'air d'exécuter vos ordres. — Oui, lieutenant; dit l'autre avec soumission. — Pour commencer, vous allez signer un ordre du jour que j'écrirai, par lequel vous témoignerez votre satisfaction à l'équipage. — Oui, lieutenant. — Et puis vous accorderez le pardon des hommes aux fers. — Oui, lieutenant. — Il faudra aussi double ration de vin à ces braves gens, pour votre bienvenue. L'est l'usage. — Oui, lieutenant. — Et surtout gardez-vous, une fois en mer, de mouler sur le pont pendant le mauvais temps; vous me gêneriez. Reniement, vous ne ferez appeler pour être censé me communiquer vos ordres. — Oui, lieutenant. A ce moment le vieux Garnier entra. Alors Pierre, saluant le marquis de Longetour, lui dit de l'air le plus respectueux : — Vous n'avez plus d'ordres à me donner, commandant ? — Des ordres! reprit le marquis; c'est au contraire vous... Non, non, j'en ai plus. Ah! c'est-à-dire, nous avons des passagers, entre autres M. de Szaflic, qui va à Sinyroë, et la corvette est mise à sa disposition ; ensuite madame et mademoiselle de Blenc, qui vont aussi à Smyrne rejoindre M. de Blène, banquier immensément riche, m'a-t-on dit. Les trois personnes mangeront à ma table: quant à leur logement, je ne sais .. — J'y veillerai, commandant. — Et moi, commandant, dit le vieux Garnier, je viens réclamer pour mes enfants : le poste des malades est placé tout à fait à l'avant de la batterie, et les pièces de chasse me gênent horriblement. Si le commandant voulait donner des ordres à ce sujet? — Mon vieil ami, reprit Pierre en voyant l'embarras du marquis, le commandant, auquel j'ai parlé de cet arrangement, m'a dit ce qu'il désirait faire à ce sujet. — Oui, oui, c'est convenu, docteur, répartit le marquis; mais j'espère, messieurs, que vous voudrez bien dîner avec moi aujourd'hui? — Nous aurons cet honneur, commandant, répondit Pierre, en saluant avec respect et subordination son supérieur. Il sortit avec Garnier. — Eli bien ! il a l'air assez bon enfant, dit le docteur; mais il ne me fait pas l'effet d'avoir eu souvent les yeux piqués par l'eau des lames du cap? — Tu te trompes, mon vieil ami, tu le trompes ; c'est uo

The text on this page is estimated to be only 20.71% accurate

20 LA SALAMANDRE. homme solide, qui connaît, je crois, fort bien son affaire, mais qui, m'a-t-il dit. a l'habitude de (ont faire commander pur sou second, qui n'efit que son porte-voix; et e'esl assez désagréable... — Ma foi ! oui ; mais enfin si c'est un marin, c'est déjà beaucoup. Nous avions Unit de Jieur d'avoir un âne! — C'est ce qui le prouve, DM docteur, qu'il ne jul douter de rien. — Ch 1 mais, que vois-je? une embarcation, et bien garnie, ma foi ! Voilà de jolies malades, heureux docteur. — Vraiment ! ce sont nos passagers, dit Garnier en courant à l'escalier avec l'agilité d'un jeune homme. Ce fut l'enseigne Mcrval qui reçut respectueusement madame et mademoiselle de bleue, qui furent introduites auprès du commandant par Pierre Huet. Mais tâchons d'expliquer le fanatisme de Pierre pour le grade, qui paraîtrait outré pour ceux qui ne connaissent pas toutes les exigences de b vie maritime. Cette abnégation inconcevable pour un signe conventionnel n'aurait pas besoin de commentaire, si l'on savait à quel degië était alors, et est encore porté uiijourd hui dans b marine, le point d'houncur, l'esprit de corps. Lt de fait ce fanatisme, — si c'en est lin, — a sa logique positive et irréfragable. Lt manœuvre et les mœurs nautiques veulent que le despotisme le plus absolu règne à bord, veulent que l'obéissance y soit passive et instantanée; car, à terre, dans une année, l'exécution d'un ordre bâtee ou retardée d'une minute, d'une seconde, ne peut rien entraîner de bien fâcheux. — A la mer, la moindre hésitation peut atneucr b perte d'un bâtiment, corps et biens. On comprendra donc que, s'il existe le plus léger doute sur la capacité du chef suprême dont les officiers subalternes ne sont que les échos, cette conliance aveugle, qui fait braver tous les périls, sera altérée, re froidie: au lieu d'obéir au premier mot, on discutera les ordres, cl bieutôt le doute, l'insubordination et b révolte viendront briser cet admirable échafaudage de b hiérarchie maritime, basée fen droit sur le courage et le savoir. Ainsi l ierre, en se dévouant au grade du marquis, pensait autant à lui cl à ses camarades qu'à sou eommutbul ; car, du jour où l'influence inorale du chef est méconnue, que devient, je vous prie, celle des inférieurs ? El cette influence n'est-elle pas b question vitale, le pivot, la base d b société nautique? >” est-elle pas le puissant levier au moyen duquel un seul meut cl gouverne b d.slinée, l'existence de cinq cents homme*.' A terre, le sol ne mantille jamais au soldat : il voit où ou le conduit; lrs villes, les montagnes, les forêts, sont de* guides: en mer ce

sont des étoiles inconnues, des observations astronomiques au-dessus de leur intelligence qui conduisent les matelots, l'as un mol, une questiou au sujet de b route. — Allez, — il va ; — arrêtez, — H arrête: — ■ risque la vie au bout d'une vergue, — il b risque. — Où est-il, où va-t-il? il n'en sait rien : il lia pas le droit de craindre un écueil, lor9 meme qu'il serait au milieu des brisants. — El il passe des mois, des années daus cette ignorance. emporté par la tempête, bercé par le calme, sans savoir ou b tempête l'emporte, où le calme le berce. Et puis, pour les maldots, un hamac dur et étroit, une nourriture grossière, une eau corrompue, le travail et les coups, pour eux une batter e sombre où ils sont entas-és et privés d'air : tandis que pour leur commandant, c'est un appartement vaste et commode, les recherches du luxe le plus raffiné, les mets les plus délicats, dont ils respirent l'odeur avec délices, les pauvres marins, en mangeant de la viande salée cl le biscuit, alors que les valets de leur supérieur transportent son repas dans une riche vaisselle! Ne but-il pas, je le répète, que ces gens, dont b force numérique est hors tle toute proportion avec b force numérique des officiera qui les cornu andcul, ne faut-il pas que pour excuser une telle disparité (Texisence, pour sc résigner à la vie b plus grossière et b plus fatigante, pour jotn r cent fois leur vie sur un mol, sur un signe, ne l'.m:-il pus que ces gens aient le respect le pins profond pour leur chef, la confiance b plus entière daus son courage et son savoir, qu'ils aient enlm b couscience intime «le leur intériorité et de sa supériorité, et ou a b subordination il* rattachent l'idée de leur conservation personnelle? Et cette conscience, ils l'ont instinctive, parce que l'homme recoouait toujours involontairement la supériorité de l'esprit sur le corps ; ils oui cette conscience, les matelots, parce qu'ils sentent qu'ils ne sont que le bras qui exécute, tandis que le commandant est b tête qui pense Cl qui conçoit. Ils ont celte conscience intime, je le sais: mais par cela même que celle croyance à b haute capacité de leur chef impose aux marins une aussi profonde soumission, une croyance opposée amènerait ausu des résultats effrayants. C'est ce que lierre avait compris, car il craignait que l'équipage, s'apercevant de l'incapacité du marquis, uc le désignât, lui, Pierre, pour le rempl icer, et Pierre, avec ses idées arrêtées sut b discipline, avec b connaissance qu'il possédait du cœur du peuple marin, savait que cette première atteinte aux droits du chef amènerait nécessairement la ruine de tous les autres; car en matière d'alhonie contre Lt hiérarchie militaire, c'est comme un collier dont ou a ôte la prcmieie perle : toutes les autres glissent et se perdent. >r On

Dardoimera, je l'espère, celle bien longue et bien aride digression; mais elle était, je crois, nécessaire pour l'intelligence complétée du caractère de Pierre, qui n'est pas une abstraction mais un fait, un portrait psychologique dont nous pourrions citer vingt originaux. Au bout d'une heure, Paol revint d'une corvée qu'il avait été faire sur la côte. Il monta ; mais, arrivé sur le pont, il devint pâle, ses yeux se troublèrent, et il fut obligé de s'appuyer contre le bastingage. Il voyait Alice ! Alice à bord de la Salamandre !

CHAPMIÉ XXI. L'UNIQUE CHANGEMENT ÉTRANGE' belle comme clic était, mine *c d'utail nu, malgré «es dix-vpt ans, quelle fût belle, ou brune, «u petite, ou grcmte : jiruiü elle D'avau pensé le moins du monde à dle-üiéinc. Bison.

— Don Juan. Comment! tuas bien voulu venir t'ennuyer avec nous ! Mute C. — l4> deux Frerrt. il est doux de se dire . — Ce cœur est à moi. niais tout a moi ! — car. avant que de m'appartenir, il n'avait jamais battu, jamais l>- muge n'était monté .tut joues de celle jeune tille, jamais son œil humide ne s'était voilé, jamais elle n'avait eu à lui une pensée obsédante: jamais, rêveuse, elle u avait oublié les heures, ou caché sa tête dans le sein de sa mère. Ilclas! hélas! en vérité, ces cœurs-b, ces vierges là ne se trouvent guère que dans les couvents ou dans les harems. Car d ms nos mœurs, dans noire Caris, b tille de dix-huit ans b plu» sage, la plus surveillée, la plus chaste, la plus vertueuse, la plus confiante en »3 mère, b plus méprisante envers ses femme*, a eu combien, et combien d'amours, mon Dieu ! l'abord du trois à cinq mis — les femmes commencent si jeunes — amour de poupée, amour de chaque minute, amour de nuit, amour de jour : sans comparaison aucune, de tons c'est le plus vif. — De cinq à dix ans. amour de pelil mari à petite femme, amour que les grands parents tolèrent et encouragent : car rien ne les amuse autant que les scènes de jalousie. de teudresse et de bouderie en miniature. — A douze ans, amour d'écolier à maître de dessin et de piano ; sa main douce et blanche se promène si gracieuse sur les touches, ou fait si élégamment glisser le crayon sur le vélin ! Il est si poli avec la gouvernante qui assiste toujours à la leçon ! — A quinze au», amour du voisin d'en bec, «lu surnuméraire frais et blond qui apparaît vermeil à sa lucarne au milieu de» vertes guirlandes de capucines et de gobéus. — Depuis seize ju»ou'à dix-huit, oh! c'est alors une débauche complétée! Oh: des myriades d'amour» de myriades de danseur» de chaque hiver, blonds, brun», pâle», colorés, grands, petits, spirituel», niais ou stupides. Qcst à faire frémir ! , . . Amours toujours chastes, je le sais, ne se trahissant pas même par le regard, si vous voulez; mais amours pc. stt,

vénuel», comme on dit; mais amours qui allèrent prodigieusement celle fraîcheur de sensations, cette virginité de sensations délicate et insaisissable, comme le duvet d'une fleur ou d'un fruit. Etonnez-vous donc, après cela, de trouver, sous cette maternelle, des filles de dix-huit ans déjà blasées, adonnées et rusées à désespérer un juge, qui n'ont pour répondre à votre passion — si par hasard vous aviez de la passion — qui n'ont plus qu'un amour menteur; car le vrai, le naturel, elles l'ont usé depuis la poupée jusqu'à la valse. Aussi combien l'âme d'Alice contrastait-elle avec ces cœurs usés avant l'âge! — Elle si pure, si primitive; elle qui n'avait été au bal que pour jurer de n'y plus aller, elle qui, élevée dans un couvent par une amie de sa mère, avait épuré son cœur au lieu de le flétrir; elle qui n'avait aimé que Dieu, que le Christ! Un si sublime amour, tout de contemplation, tout ascétique, qui avait donné un inconcevable développement à son imagination jeune, ardente et chaste. Auprès de ce divin amour, que pouvait être pour elle un amour terrestre, commun et bâtard? car «liez elle tout devait être extrême, crime ou vertu, mais jamais de vices. On le suit, Alice avait quitté son couvent avec peine; mais l'idée d'un voyage sur terre et l'espoir de revoir son père avaient adouci ses regrets. Arrivée à bord de la Salamandre, elle examina tout avec sa curiosité de jeune fille, et trouva dans Paul le cicéron le plus alleluia le plus aéré*. Car Paul n'était pas timide de cette timidité naïve qui trouble souvent la conscience des adolescents qui résulte d'une éducation fautive et gourmée. Au contraire, l'aspirant était ouvert et coulant à l'excès. Il disait tout ce qui lui venait à l'esprit; et, comme son cœur avait développé en lui les plus nobles sentiments, tout ce qu'il disait était empreint d'une élévation d'idées bien rare. Et l'ainour qu'il avait pour Alice ne changea pas cette disposition à la franchise, il l'augmenta. Pour ce cœur pur, l'amour était comme la vertu, un sentiment dont on devait être fier, un mot qu'on ne devait pas prononcer, mais un bien qu'il fallait prouver par le respect et le plus religieux dévouement. . ^0 r

The text on this page is estimated to be only 22.56% accurate

LA SALAMANDRE, 21 Aussi Alice remarqua Paul, mais kirs émotion ; elle le rechercha, niais avec calme; elle l'entendait avec plaisir : c'était du bonheur et non du délire. Deux jours après l'arrivée des pas^gères à bord de la Salamandre, Paul passait tout le temps que lui bissait son service avec Alice et madame de lileue, qui le trouvait charmant, ht Paul leur disait toute son âme, parlait de lui avec celte assurance candide, ce besoin d'épancher au dehors ce qu'il ressentait, qui est un des heureux privilèges d'une organisation neuve et intime; il ne lui venait pas un instant à la pensée qu'il pût être importun ou ennuyeux, car cette confidence était à scs yeux une marque profonde de confiance et d'estime de sa part, ht il b jugeait ainsi parce qu'il eût été tout lier d'en inspirer une pareille. Aussi leur disait-il toutes ses espérances, leur racontait-il ses eampagnes, ses voyages avec une naïveté euchanteresse, leur parlait-il de sa pauvre mère avec des larmes dans les yeux et le sourire sur les lèvres, parce que le souvenir de son père venait changer celte poignante amertume eu mébncolie douce, ht Alice pleurait et souriait aussi; et la bonne madame de llene disait, eu essuyant ses yeux : — Allons, enfants ! parlons d'autre chose. Et c'était alors Alice qui racontait sa vie à elle, son enfauce, sa joie et ses peines : son regret de quitter sa pieuse et saiole existence, son espoir de voir son père, son incertitude de l'avenir. A ce mot d'avenir, Paul s'électrisait. Il disait le sien à lui : il serait tué ou ami rai, il aurait de vaillants combats, des blessures, une grande rt>nommée : et tout cela, pour sa femme, ajoutait - il en rougissant. — El cette femme sera bien heureuse et bien lière de vous, disait Alice : vous êtes si bon, si uoble ! vous aime/- tant votre père, monsieur Paul ! Et quelquefois c'était le marquis de Formon, si peu capitaine de frégate, mais si bonhomme, le digne lieutenant, le vieux Garnier qui augmentaient le cercle ; et l'on causait, et l'on mit, cl le docteur tounneutail le commissaire ; et l'emeigne Merval prodiguait ses soins à Alice, mais Alice n'y prenait pas garde. Kl tout allait pour le mieux, et Alice était heureuse, et tout le monde était heureux. Seulement on désirait bien de partir : mais il fallait attendre M. de Szafllic, aux ordres duquel le gouvernement avait mis la corvette pour aller à Stnyrue. CUAPITRB XXII. U MLOTT. TOIT. J« vais tous conter un conte. — Silence! Witm Scott. — Htérléu Pic. C'était quelques jours apres l'arrivée «te madame de Dlène à bord de la Salamandre ; ce soir-là h nuit était belle, belle comme une nuit de

Provence ; seulement la lune se voila d'une teinte d'un rouge cuivre, et la chaleur devint presque subitement étouffante, car la faible brise qui aj>portait un peu de fraîcheur dans l'air s'éteignit tout à fait. Alors la mer fut calme, lisse et polie comme un miroir dans lequel se serait reflétée la singulière couleur de b lune. Maître Bouquin, gravement assis sur ia dr&nie, ayant à scs pieds, ou groupés autour ne lui, les matelots de quart, émit occupé à leur raconter une de ces merveilleuses histoires qui de tout temps ont charmé les ennuis du service. Les uns, couchés sur le dos, les mains jointes, fermaient les yeux comme pour mieux savourer le miel des récits de maître Bouquin. Ces autres se serraient près de lui, les coudes sur les genoux, le cou tendu, les yeux écarquillés, et semblaient absorber les paroles au passage. Enfin quelques-uns, vrais sybarites, ne sc contentant pas d'une seule jouissance, se partageaient entre leur pilie et la narration, qui, durant déjà depuis quelque temps, avait été interrompue un instant. — Figurez-vous done, enfants, disait maître Bouquin en remettant sa holte à unique dans sa poche, après y avoir glorieusement puisé; figurezvous doue que le Pilote Vert montait un vaisseau. Mais quel vaisseau ! mes garçons ! Les mâts d'un troi>-ponts auraient été tout au plus bons pour servir de cabillots à ses râteliers. Enfin, une supposition : vous auriez eu à monter à la pomme de son grand mât, en montant par tribord et eu redescendant par bâbord : eh bien ! mes garçons, vous seriez partis mousses, n'est-ce pas ? eh bien i vous seriez revenus tout vieux , tout vieux * avec des cheveux blancs. Oui, garçons : vingt-cinq ans pour monter et vingt -cinq uns pour descendre du grand niât ! Ici l'auditoire fil é< laler sa surprise et son admiration par une gamme ascendante de jurons et de blasphémés. Maître Bouquin sourit, renfonça la chique énorme «pii gonflait si joue, et continua : pour lors, mes garçons, le Pilote Vert naviguait avec ça, il fallait voir ! avec des tempêtes affreuses, des tremblements d'ouragan que le feu aurait pris à la mer. U sc couvrait de voiles comme nous avec des brises folles, ht quelles voiles ! garçons quelles voiles ! le Pilote Vert aurait mis dans sa voile de petit perroquet une escadre de cent vaisl(gUx ; i) en aurait noué lec meure coins comme un mouchoir de poche dans lequel on met des marrons : et il vous aurait porté ça à la main, pas plus gêné que ça. Pour lor>, le l'ilote' Vert poursuivait donc le pauvre petit sloop, qui était blanc et or avec des voiles bleu clair, et qui fuyait, qui fuyait, qui torchait de la toile à chavirer. Mais bah ! le Pilote Vert avançait toujours en M poussant de fond, parce que l'Océan n'était pas tout à fait assez creux pour sa quille. Il avançait donc.,

mes garçons, comme je vous le dis, en se poussant de fond avec une gaffe. Vous jugez quelle gaffe ! V'ia qu'est bon, et que mon pauvre petit sloop blanc et or, avec ses voiles : bleues, n'était pas à deux portées de canon du Ploie Vert, que, devinez ce qu'il bit, le (>etii gredin? y met en panne! — ti'te farce, dit l'un. — Ah ! le gueux ! la s.... bête ! IC chien! dit un autre exaspéré de la sottise ! du petit sloop, en se dressant furieux sur le pont. — Après tout, s'il est pincé, il n'aura que ce qu'il mérite, dit un autre moins enthousiaste. — ■ Pour lors, en voilà bien d'une autre! reprit Rouquin en bourrant sa troisième chique. Voilà que le Pilote vous approche tout près, tout près, pour jeter 'tir le pauvre petit sloop un hameçon gros comme dix mille f fis la maîtresse ancre d'un trois-ponts. — Dieu de dieu ' s'écria l'un. — Ah ! pour lors, oui ; il aLLtit vous le pêcher, le sloop, à la ligne comme ; on pêche une sardine. — Ah ! scélérat, caïman, Parisien de Pilote Vert ! I dit i'im. — Silence doue! cria l'auditoire. — Pour lors, mes garçons, il en approche encore un peu. Et remarquez bien nue toutes les voiles du | Pilote Vert étaient serrées, et qu'il se poussait de fond, parce qu'il ne faisait qu'une tempête ordinaire et que ce vent-là n'était pas a*>ez fort pour faire vaciller ses voiles. Eh bien ! voilà que tout à coup mon gredin I de Pilote Vert commence à filer, à filer, deux, trois, cinq, dix, quinze , nœuds à sec de voiles et à reculons, car il avait viré lof pour lof pour I pincer le petit sloop. Ici rétonneinent et l'admiration étant à leur point culminant, se manifestèrent par de-, regards ébahis et par des gestes expressifs. — Pour lors, v'ia qu'est bon, mes garçons ! reprit Bouquin, enchanté île l'effet qu'il produisait; v'Iâ qu'est bon; et vous jugez de la joie du |>etit sinon blanc et or avec ses voiles bleues. Le voilà donc qui hisse en signe de triomphe des pavillons a tous ses mâts ; mais mes garçons, ce» pavillons, c'étaient des flammes de feu de toutes sortes de couleurs, qui allaient, qui venaient, qui brillaient que c'était superbe à voir. Mais c'est pas tout, mes garçons. Sur son pont, qui é(aU d'argent, il y avait des canons d'or que de très-belles Trinmes, presque pas habillées que pour b pudeur, chargeaient avec de délicieux parfums en guise de poudre. Et, mes garçons, au lieu du gueux de sabbat que font nos pièces de 56 en crachant, les cauons d'or du petit sloop, quand ils partaient, faisaient une musique superbe; la fumée embaumait l'air, et la flamme du coup, c'était doux et frais comme le vent qui nous vient de là -bas, du côté des oraugers. — Dieu de dieu ! dit un sybarite, j'aurais bien voulu être quartiermaître canctinier dans cet équipage de très-belles femmes-la. Toutes le» nuits j'en aurais mis deux aux fers dans mon

hamac, pour la chose de la discipline, ou qu'elles auraient été fautives, quoique je ne les aurais nas chagrinées de service; oh, non ! — Mais mords donc la langue . ; î'oirol! cria l'auditoire. — Kt, mes garçons , reprit Bouquin, on voyait [toujours dans le loin mon gueux de l'ilote Vert qui filait, qui filait, (pii I filait toujours malgré lui. — Mais comment donc ça, mailrc? — Voilà la i chose, rocs garçons ; je vous ai dit que le petit sloop avait toutes ses ferrures en or pur. — En or massive, maître? — Certainement, eu or ' massive : c'est là le mérite ; et il n'y avait donc pas a bord du petit sloop un üfrcliu de 1er, pas une aiguille seulement. — Mais les tailleurs, maître? — Mais, auinal, puisqu'on l'a dit que son équipage de Ifèn hCDM femmes n'élail pas liabillé que pour b pudeur! répliqua l'oirot que cette circonstance avait singulièrement frappé. — Pour lors, mes garçons, continua Bouquin qui s'arrangeait parfaitement des interruptions qui lui donnaient le loisir de faire de fréquents voyages à sa hoite à chique : pour lors, mes garçons, le Pilote Vert était plein de fer, lui, et le pitil | sloop, qu'était Ires-bon roariu, savait que par le 34)6* degré de latitude i nord il y a, mes garçons, une montagne d'uimani, de pur aimant, de tix i mille lieues de tour. — Ah ! maître ! dit l'un avec un accent d'incrédulité bien prononcé. — Chien que lu es! si ce n'est pas vrai, alors pourquoi que uos boussoles, qui sont de pur acier, tournent toujours au , nord? l'n énorme coup de poing, joint à celle raison irréfragable, fermèrent b bouche du sceptique, à la grande satisfaction de l'auditoire (pii le lma. 1 — Pour lors, mes garçons, les navigateurs qui n'ont pas la précatij lion d'éviter b montagne d'aimant ou d'avoir toutes leurs ferrures en or pur, ce qui embêterait les armateur-, et le gouvernement, pan e que ça revient à très-cher, voyez-vous... si. comme je vous le dis, ils n'ont pas la précaution de f 'éviter, une fois qu'ils en sont à deux cent soixante-trois lieues et un quart* ni plus ni moins, nies garçons. h*s vaisseaux commencent à filer, à filer, mais plus vite que ça, droit à la montagne d'aimant; et, une fois qu'ils en -.ont à sept lieues, ils sautent hors de l'eau comme des poissons volants, et vont se plaquer à la montagne, sur la ferrure de leur hout-deliois de plein foc, comme des épingles sur une pelote. Et, comme l'aimant ne peut rien .sur l'or, ceux qui sont grée* en or s'en moquent pas mal ! Voilà pourquoi le Pilote Vert filait si vite, et que le Délit sloop blanc en or restait en place. Malheureusement pour le petit sloop, voilà qu'il sort du fond de la mer... A ce moment de w»o récit, mailre Bouquin poussa un cri perçant ;

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

22 • % LA SALAMANDRE. — Sacredieu ! dit-il en portant avec vivacité la main à sa cuisse gauche ; enfants, il va se passer quelque chose dans l'air!——1 Quoi donc, maître? Est-ce que c'esl le Pilote Vert qui vous hèle Ça à l'oreille? — Non, cordieu, garçons ! c'est mon baromètre, ma cuisse! Depuis ma dernière blessure. je sais le temps d'avance, et je puis vous prédire quelque chose d<* soigné pour bientôt. Oh ! encore ! allons, allons! debout, garçons, debout ! Assez de tontes comme ça ! Il s'agit de veillerau grain, cl uuus en irisons un fameux ! — Au fait, maître, comme la hme a une drôle de couleur. Kl Bouquin, sans répondre, descendit rapidement chez le commandant, où l'état-major cl le* passagers étaient réunis. — Mesdames ! dit Pierre après avoir regardé par une des fenêtres de la galerie, il n'y a aucun danger: mais descendez dan* le carré de la corvette, c'est prudent. Puis ayant fait signe au commandant de rester chez lui : — Allons, messieurs ! moulons sur le pont voir ce dont il s'agit, et ift redescends prendre vos ordres, commandant, et vous rendre compte de cc qu-î c'est. Les dames se rendirent dans le carré avec le commissaire cl le docteur: le commandant resta chez lui, Pierre et les officiers montèrent sur la |K>nl. Il était temps ! CHAPITRE XXIII. LC ITPtKi". Tu arrive* par un temps infernal, Élrík ? Beu*. Quand le lieutenant arriva sur le pont, le sifflet de maître la Joie avait déjà rassemblé l'équipage. I ^ chalrur était lourde et insupportable, et on entendait gronder le tonnerre, non à coups redoublés et retentissants, mais avec un bruit sourd, égal et prolongé, comme le roulcment d'un tambour couvert d'un crêpe. La couleur de la lune devint de plus en plus opaque, et clic disparut sous une espèce de vapeur violette, qui , s'étendant avec rapidité sur le ciel, le voila d une terne demi-teinte, et donna un reflet pâle et rouge à tous les objets. Et les longues lames qui, malgré le calme, se déroulaient pesamment sur la grève, dégageaient tant de lueurs phosphorescentes au'elics semblaient rouvrir d'uuo écume de feu le* rochers noire de la côte, qui gardaicut , dans leurs cavités , de* traces llamboy antes du passage des vagues. lit les poissons, venant à la surface de l'eau, y glissaient, se croisaient et sc fuyaient, en bissant, sur celte mer calme cl polie, de longs sillage» de flammes qui étincelaient en cercles, en lignes, cil losanges rapides cl éblouissants. Et une forte odeur de bitume se répandit tout à coup dans l'atmosphère déjà imprégnée, surchargée de fluide électrique, cl y dégagea une foule de miasmes sulfureux qui pétillaient

comme des bulles d'air au fond de l'eau. Et un éclair blafard sillonna le ciel, et un violent coup de tonnerre retentit au-dessus de la corvette. Messieurs les officiers, à vos postes! cria le lieutenant. Maître, les chatouilles du paratonnerre sont-elles en état? Assurez-vous-en, c'est d'une liaison d'importance'. Je crains une trombe d'air, un typhon, dit-il à Merval. Celle-ci rade fait entonnoir. Ah! j'aimerais mieux un coup de cape ! Mais la brise ne se fait pas, et j'aime mieux entendre le vent parler. — Tout est paré là-haut ! cria une voix de la hune du grand mit. Le sifflet de la Joie répondit que c'était bien. — Merval, dit le lieutenant, veillez à... Ici Pierre fut interrompu par un violent Coup de tonnerre accompagné d'un éclair lumineux, ardent, qui sembla enflammer l'électricité depuis longtemps accumulée et condensée autour de la Salamandre. En un instant, le sommet des mâts, l'embranchement des vergues, les chaînes de haubans, enfin tout ce qui offrait la plus petite surface de fer, fut surmonté d'une flamme bleue, légère et rapide, qui, sans se fixer, s'effrita dans les ténèbres. — C'est le feu Saint-Eline! dit le lieutenant. Veillez à la barre, timonier, car le temps devient bien noir. L'instant même, l'air devenait tellement épais, tellement dense, l'obscurité si complète, qu'on ne se voyait pas. — Allumez les fanaux! cria Pierre. Mais à peine ce commandement était-il prononcé, qu'une immense colonne d'air est portée sur la corvette avec la rapidité de la foudre et l'effroi déviant épouvantable. La commotion fut affreuse ; la Salamandre s'inclina sous le poids du vent, se pencha, et déjà sa lisse de tribord effleurait l'eau. Pierre se précipita sur la barre. Elle ne gouverne plus, commandant! s'écria-t-il comme s'il eût interrogé son chef, Puis il reprit : — Bien, commandant ! — A bas le mât d'artimon! Coupez, la Joie, coupez tout! La Joie courait chercher une hache. — Arrêtez... cria Pierre; non non, il gouverne. Brave navire! brave Salamandre ! disait-il en voyant la corvette se redresser noblement. Elle fut un grand bonheur, car à peine eut-elle repris son équilibre, que le typhon tomba sur elle avec toute sa violence, et semblait l'enfoncer au niveau de l'eau. Les secousses étaient affreuses, saccadées; le fluide électrique sillonnait le pont dans tous les sens; les canons paraissaient enflammés, et le navire était comme entouré d'une auréole de feu ; les mâts et les vergues semblaient les conducteurs d'une immense machine qui allait puiser dans les nuages le bruit et les flammes. A ces terribles détonations se joignait une vibration métallique et perçante ; les vergues craquaient sur leurs palans, et cette masse ignée paraissait dans la nuit plus blanche que les ténèbres profondes entouraient et la

mer et la côte. Un moment, à la lueur funèbre qui entourait ta Salamandre, ou vil un canot qui faisait force de rames j'our atteindre b corvette. Mais on ne le vit qu'un moment, car cc terrible phénomène dura à peine deux minutes : la nuée électrique passa rapide et bissa h rade dans l'obscurité b plus complète. Pas un seul mot n'avait encore été prononcé a boni, tant b surprise avait clé violente, lorsque cc silence fut interrompu par ces proies : — Oné! de la Salamandre! ohé!... — Qui vive? demanda le lieutenant. — Officier... embarcation du port. — Accoste, répondit-il. Puis s'adressant à la Joie : — Eh bien ! maître, est-ce que le typhon vous a rendu sourd? n'ontendci-vous pas ? Un officier... Allons f allons ! aux lire-veilles. En effet» b Joie, comme le reste de l'équipage, avait été paralysé an instant par cet incident si peu prévu, l'eu à peu le calme revint; ou monta deux fanaux de la batterie. Le sifflet du madré se fit enlndie, cl Merval s'avança à b coupée pour recevoir l'étranger qui arrivait par un si mauvais temps. Le liculnaut était descendu chez le commandant. qu'il trouva couché sur un sofa, la tête sous les coussins Cl dans un état à faire pitié. Merval n'attendit pas longtemps ; l'étranger parut bientôt sur le pont, accompagné d'un officier de marine et d'un enseigne qui devait compléter l'ctat-major de la cor > cite Merval les salua : l'étranger lui rendit son salut, et lui dit : — Monsieur, je suis le passager qu'on attend : pourrais-je parier » votre commandant, cl seriez-vous assez bon pour faire placer à boni mon valet de chambre et mes gens qui sont dans cette chaloupe ? — Je vais donner les ordres nécessaires, monsieur. Mais vous avez été bieu heureux d'échapper à b bourrasque qui a pris une autre diredioo. — En effet, c'est fort heureux, monsieur. Mais veuillez me mener auprès du commandant. Merval pria Paul de conduire le passager auprès du marquis. Il était impossible de voir le» traits de M. de Szaflie, car un grand manteau noir tout trempé d'eau de mer l'enveloppait presque en entier; seulement il paraissait de haute taille. A peine l'étranger était-il descendu chez le marquis que Pierre reparut sur le pont. — Enfin, dit-il à Merval, voilà notre passager arrivé; et si la brise se fait, nous quitterons celte diable de rade. Mai* faites donc décharger celte chaloupe. — J'en ai chargé votre fils, monsieur, dit renseigne un peu piqué. — Vous voulez sans doute parler tic- l'aspirant de service, ré* pondit froidement Pierre, qui, selon son habitude et son rigorisme, isolait toujours les liens de la famille de la subordination et de la hiérarchie militaires. Puisqu'il a manqué à son service, punissez-le, monsieur de Merval ; vous '— ce* son supérieur. Et le bon lieutenant lui tourna le dos. Paul était descendu

pour rassurer Alice et madame de Bleue, que Cet événement avait beaucoup effrayées, et qui étaient dans des transe* horribles malgré les protestations du viens médecin. Au bout d'un quart d'heure le marquis monta sur le pont. — Ah! on respire, au moins, dit-il, cl j'en avais besoin. Ah ça ! lieutenant, nous partons demain matin : notre passager le veut ainsi. — Ab.' c'est différent, s'il a le pouvoir de commander au vent de se faire «!u nord-ouest — Mais si le vent le permet, mon ami ; c'est bien entend. — Dm reste, c'est possible : car le temps se dégorge. il tombe quclqu grosses gouttes de pluie, et nous pourrions bien avoir du nord-ouest.— Tant mieux. Avez-vous vu le passager? — Non, commandant. — Il D'N pas causeur: il m'a demandé son appartement, a fait venir son valet de chambre, ui'a salué, et s'csi retiré. — Quelle figure a-t-il? — Mais tré?bien; pâle, l'air un peu haut, un peu fier, de ces ligures que... enfin fl n'a pas ce qui s'appelle l'air d'un h >n enfant. — Ma foi, conunatKlaiiii, peu m'importe : mais ce qui m'importe davantage, c'est que von* m\ucordicz toute celle nuit. — Pourquoi donc faire, lieutenant? J'ai uae horrible envie de dormir. — C'est pos-iblc mais vous ne «lorrain; q u 'après avoir appris et m'avoir récité la manoeuvre d'appareillage que vous commanderez peut-être demain; il est impossible que vous vous en dispensiez. — Mais je dirai que je suis malade. — Avec le vieux (iarnier, c'est impossible ; U vous «lirait, il vous prouverait que vous mentez. — Mais... — Il n'y a pas de mais, commandant, ce sera ainsi. Mot poste e*t à l'avant. V bot que j'y sois. Une lois l'ancre levée, je revio*

The text on this page is estimated to be only 25.32% accurate

LA SALAMANDRE. 23 drai vous trouver. — Allons, comme vous voudrez, dit le bon Longetour en soupirant et disant à part lui : C'est eu vérité une autre Elisabeth, que te diable de lieuteiuvuit. Et les matelot» eou< liés dans les batteries, en voyant les lampes briller chez leur commandant, se dirent ; — Il est enragé, ce vieux gueux-là ; il est à embêter le lieutenant sur la iliéorie, c'est sûr, pour voir s'il est fort sur la manonivrc. — As-tu vu, dis donc, Poirot, comme il a ordonné tout de suite de couper b* niât d urliinon, quand la corvette a eu l'air de ue pas gouverner? c'est un vieux dur-à-cuiru qui ue boude pas. — Et qu'esta* qui dirait ça à le voir avec sa redingote fourrée et sou bonnet de loutre ? objectait un troisième. — Enfin la roque ne fait pas le navire, comme on dit, et uous allons d'ailleurs le voir travailler . car on dit que c'est demain que nous lions notre nœud. — Ma foi ! tant mieux, car je comincuce à me scier ici. Et bientôt, excepté les matelots de quart, l'équipage de la Salamandre fut euseveli dans un profond sommeil. CHAPITRE XXIV. «■tint. Comment ï lu aa bien voulu venir l'ennuyer avec noua T Marc (3. . . — L*t d*ux Frieu. a promenade que l'enseigne Merval faisait le letidernaia matin de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant de la corvette fut iuterrompuc par des cris perçant» qui partirent de la poulains. — Qu 'est-ce donc ? demanda l'enseigne au timonier. — Rien, monsieur ; c'est qu'un iamute avec Misère; car le vlblu rat sera sorti de la cale. — Alt 1. .. lit l'enseigne *, et U coulinua sa promenade, après avoir recommandé de l'omuirr moins haut. La cale d un navire est la partie h plus bas** du bâtiment ; elle est dans toute son étendue divisée et subdivisée en plusieurs cavités, dams lesquelles au renferme les poudre», les cordage», le vin, le biscuit ; c'est eutiun immense magasin où l'on va puiser sans cesse ; c'est la ville souterrain* uni nourrit la ville supérieure. Ville peuplée d'un peuple à part, car les caliers qui l'habitent ne paraissent que très- rarement sur le pont, sont voués aux travaux les plus pénibles, et arrangent leur existence au milieu de ce» ténèbres éternelles. Mais aussi, comme à (erre et en mer ou a toujours prêté ou pouvoir surnaturel aux gens qui vivent dans l'isolement, à terre, ce sont les ermites, les bergers, qui jouissent du don divinatoire ; en mer. ce sont les caliers. — Quelqu'un sait-il l'avenir ? C'est un calier. — Quelque chose s'est-il égaré ? On s'adress - au calier, soit comme adepte de la science de l'aveuir, soit comme très-apte, selon les esprits forts, à connaître les lieux de

recels toujours fort multipliés dans les profondeurs du taux-pont. — Enlin, quelque singulier présage météorologique vient-il surprendre les matelots? On en demande l'explication au calier, qui, au dire des marins, n'est soumis par aucune influence étrangère, parce que, ne voyant jamais le ciel et ne connaissant rien au temps, il doit apporter la plus grande naïveté dans ses prédictions. U fosse aux lions, partie réservée de la cale, est ordinairement L habitation, le boudoir, le cénacle du maître calier. Il en était ainsi à bord de la Salamandre ; et maître Buyk le calier était tellement attaché à sa fosse et peu jaloux de jouir de l'air extérieur et de la vue de b nature, que, lorsqu'on passa b corvette au feu, au lieu d'aller à terre, il demauda b permission de rester dans un ponton pendant le temps du radoub, et revint vile prendre possession de sa fosse sitôt que b corvette fut sortit¹ du bassin Or, maître Buyk, d'ailleurs devin fort habile et fort estimé à bord, participait, quant ati moral, de b froide dureté du parquet do fer qui couvrait son plancher. Voyez plutôt. Sur uu cofTre assez bas, un homme accroupi tenait sa tête dans ses mains. C'était maître Hoyk. Il portait pour tout vêtement un pantalon de toile gri-e. et pas de chemise, scion son habitude, vu la chaleur étouffante qui règne dans cet espace étroit et presque privé d'air et de jour. Il paraissait d'une taille moyenne, maigre, mais merveilleusement musclé. I a lueur du fanal qui édairaii b fosse ne jetait qu'uue clarté douteuse et rougeâtre, il leva sa tête, jjfcs cheveux étaient gris et mes ; ses yeux creux et ternes ; scs pommelles saillantes: et, par négligence, il parlait sa barbe longue. Misère ! cria-t-il d'uue voix forte. Oa fie répondit pas. — Misère ! Misère ! Misère ! Silence. — Misère ' Misère ! Misère î Misère f A la quatrième fois, une voix faible et éloignée répondit avec un acccut de terreur : — Me voilà, me voilà, maître... Me voilà... Et b voix approchait en répétant toujours: — Me voilà ! me voilà ! Lutin, uu entant de sept à huit ans saute d'un bond dans b fosse : — C'était Misère. Maître Buyk était toujours assis. Il fil un sigoe de la main. Misère sentit un léger frisson courir par tout sou corps en allant prendre dans un coin de la porte une espèce de martinet fait de plusieurs bouts de corde à uiruds bien serrés, fl le présenta au maître ; puis il sc mit à genoux et tendit le dos. Et c'était pitié que ce pauvre corps maigre, chétif, souffreteux, jaune et étiolé. Maître iluyk parla : — Je t'ai appelé quatre fois, et tu n'es pas venu. El quatre coups fortement appliqués ioueltèreÿ l'enfant, qui ne poussa pas un cri. pas une plainte, se releva, prit le martinet, ddnt il s'essuya les yeux saus que le maître pût le voir, le remit au clou, et revint sc piauler debout devant le malin¹. — A présent, dis-moi : pourquoi as-tu

lardé autant ? — Maître, on me battait la-haut. — Tu meus ! tu jouais. — Je jouais ! maître, je jouais ! mou Dieu ! je jouais ! Qui donc voudrait jouer avec moi ? dit le triste cC chétif enfant avec un accent d'amertume indéfinissable. — Les autres mousses me battent quand je leur parle: ils me prennent mou pain, ils m'appellent rat de cale. Et tout à l'heure, maître, on m'a fouetté là-haut parce qu'ils disent que dix coups de fouet à uu muusse donnent du bon vent. — Oh ! maître, allez, vous m'avez bien nommé ... Marre ! ajouta-t-il en soupirant, car il n'osait pleurer, et tout son corps meurtri et bleu irembLiit comme la feuille : b chaleur était étouffante, et il avait froid.— Quel temps fait-il donc ? — Depuis hier, il vente du nord-ouest, maître. — Et le vent du nord-ouest souffle toujours ? demanda Buyk d'une voix tonnante. — Oui, maître, dit l'enfant tout peureux- — Il souille du nord-ouest ! répéta le maître tout pensif. — Oui, maître. — Qui le parle ? El ces trois mol» furent accompagnés d'un souillet. Maître Buyk tomba dans une profonde méditation qu'il n'interrompit que pour faire de» figures et des -ignés a ver des cailloux , des bouts de corde et sou couteau. L'enfant ne IK>ugeait; immobile, craignant de s'attirer de nouveaux coup», retenant son haleine. Et en vérité, Misère était bien à plaindre. Ce malheureux avait été embarqué à bord par pitié; sa mère était morte à l hôpital , et maître Buyk l'ayant pour ainsi dire adopté, eu avait fait son mousse, et lui faisait bien, je vous assure, payer le pain qu'il ne mangeait pas toujours, le pauvre enfant ! Enfin Misère était si chétif, si souffrant, que, pour cet être maladif. Il eût fallu de l'air, du solril, de» jeux d'eufanl, bruyants et animés, une bonne vie joyeuse et insouciant , du repos et du sommeil. Lui, au contraire, ne quittait la cale que le nmieu» possible, tant il redoutait le* autre» mousses, qui le pourchassaient, le tourmentaient et le battaient. Aussi le seul plaisir du misérable, c'était la unit , pendant que son maître donnait, de se glisser comme une couleuvre »ur le pont . de monter sur les bastingages, et de Là dans les porto-hauhau*. Alors sa pauvre figure souffrante s'épanouissait, frappée, ranimée qu'elle était par ce bon air marin : il éprouvai ! un honneur d'enfant à voir les lames bondir, bouillonner, et se briser sur l'avant du navire en l'inondant d'une clarté phosphorescente : à regarder les étoiles briller dans le ciel , à écouter la voix de la mer, et à rester une heure »ans être battu. Mais ces moments de vif plaisir étaient courts et rare», tant il craignait de ne Bas répondre à b voix terrible de maître Buyk. Aussi,, par instant . le faible cerveau de ce malheureux se dérangeait. Alors, pâle et livide, un affreux sourire sur les lèvres,

agrandissant ses yeux d'une manière horrible, il disait de sa petite voix grêle et stridente : — Le rat de cale a de bonne* dent», et U rongera la noix. Et en prononçant ces paroles inintelligibles, il tournait sur lui-même avec une effrayante rapidité; puis enfin, épuisé, U tombait dans un sommeil léthargique, que son maître interrompait à grands coups de corde, le rappelant ainsi à lui-même. Toujours est-il que maître Buyk lui ordonna d'aller chercher maître Rouquin, le mousse monta en soupirant dans la batterie, car il prévoyait ce qui l'attendait. En effet, à peine parut-il, que ce furent des cris accompagnés de coups. — Ah ! te voilà, rat de cale ! A toi, rat de cale ! criait l'un. — C'est ce gredin-là qui ténaille les câbles et boit le goudron, disait un autre.—Tiens. Misère, mets ça dans la soute aux coups de poing ! — Au rat ! au rat ! au rat ! * Et toi» les marins, et surtout les mousse» de la batterie, hurlant, trépidant, poursuivirent Misère, qui semblait glisser entre les canons comme une couleuvre, tant de peur lui donnait d'agilité Enfin il grimpa sur le pont pour chercher maître Bouquin Nouveau malheur : maître Bouquin causait avec le lieutenant sur l'arrière : et il savait à quoi il s'exposait si l'eût mis le pied sur cette partie du pont réservée aux officiers. Enfin, le bonheur voulut que maître Bouquin finît sa conversation. — Maître Buyk vous demande, maître Bouquin, dit le mousse. — Ah ! c'est moi, mauvais rat ! J'y vais. Va lui dire, et empoigne. , . Et maître Bouquin accompagna cette réponse d'un coup de pied !, comme pour ne pas déroger à l'habitude contractée à l'égard de Misère*, Suis descendit dans la fosse aux lions en disant : — Que diable me veut, le vieux sorcier ? En voilà un qui peut se vanter d'être fameusement philosophe !

drai vous trouver. — Allons, comme vous voudrez, dit le bon Longe-tour en soupirant et disant à part lui : C'est en vérité une autre Elisabeth, que ce diable de lieutenant.

Et les matelots couchés dans les batteries, en voyant les lampes briller chez leur commandant, se dirent :

— Il est enragé, ce vieux gueux-là ; il est à embêter le lieutenant sur la théorie, c'est sûr, pour voir s'il est fort sur la manœuvre. — As-tu vu, dis donc, Poirot, comme il a ordonné tout de suite de couper le mât d'artimon, quand la corvette a eu l'air de ne pas gouverner ? c'est un vieux dur-à-cuire qui ne boude pas. — Et qu'est-ce qui dirait ça à le voir avec sa redingote fourrée et son bonnet de loutre ? objectait un troisième. — Enfin la coque ne fait pas le navire, comme on dit, et nous allons d'ailleurs le voir travailler : car on dit que c'est demain que nous filons notre nœud. — Ma foi ! tant mieux, car je commence à me scier ici.

Et bientôt, excepté les matelots de quart, l'équipage de la *Salamandre* fut enseveli dans un profond sommeil.

CHAPITRE XXIV.

MISÈRE.

Comment ! tu as bien voulu venir l'ennuyer avec nous ?
MARC G. — Les deux Frères.

La promenade que l'enseigne Merval faisait le lendemain matin de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant de la corvette fut interrompue par des cris perçants qui partirent de la poulaine.

— Qu'est-ce donc ? demanda l'enseigne au timonier. — Rien, monsieur ; c'est qu'on s'amuse avec Misère ; car le vilain rat sera sorti de la cale. — Ah !... fit l'enseigne ; et il continua sa promenade, après avoir recommandé de s'amuser moins haut.

La cale d'un navire est la partie la plus basse du bâtiment ; elle est dans toute son étendue divisée et subdivisée en plusieurs cavités, dans lesquelles on renferme les poudres, les cordages, le vin, le biscuit ; c'est enfin un immense magasin où l'on va puiser sans cesse ; c'est la ville souterraine qui nourrit la ville supérieure.

Ville peuplée d'un peuple à part, car les caliers qui l'habitent ne paraissent que très-rarement sur le pont, sont voués aux travaux les plus pénibles, et arrangent leur existence au milieu de ces ténèbres éternelles. Mais aussi, comme à terre et en mer on a toujours prêté un pouvoir surnaturel aux gens qui vivent dans l'isolement, à terre, ce sont les ermites, les bergers, qui jouissent du don divinatoire ; en mer, ce sont les caliers.

— Quelqu'un sait-il l'avenir ?

C'est un calier.

— Quelque chose s'est-il égaré ?

On s'adresse au calier, soit comme adepte de la science de l'avenir, soit comme très-apte, selon les esprits forts, à connaître les lieux de recels toujours fort multipliés dans les profondeurs du faux-pont.

— Enfin, quelque singulier présage météorologique vient-il surprendre les matelots ?

On en demande l'explication au calier, qui, au dire des marins, n'est soumis par aucune influence étrangère, parce que, ne voyant jamais le ciel et ne connaissant rien au temps, il doit apporter la plus grande naïveté dans ses prédictions.

La fosse aux lions, partie réservée de la cale, est ordinairement l'habitation, le boudoir, le cénacle du maître calier.

Il en était ainsi à bord de la *Salamandre* ; et maître Buyk le calier était tellement attaché à sa fosse et peu jaloux de jouir de l'air extérieur et de la vue de la nature, que, lorsqu'on passa la corvette au feu, au lieu d'aller à terre, il demanda la permission de rester dans un ponton pendant le temps du radoub, et revint vite prendre possession de sa fosse sitôt que la corvette fut sortie du bassin.

Or, maître Buyk, d'ailleurs devin fort habile et fort estimé à bord, participait, quant au moral, de la froide dureté du parquet de fer qui couvrait son plancher. Voyez plutôt. Sur un coffre assez bas, un homme accroupi tenait sa tête dans ses mains. C'était maître Buyk.

Il portait pour tout vêtement un pantalon de toile grise, et pas de chemise, selon son habitude, vu la chaleur étouffante qui règne dans cet espace étroit et presque privé d'air et de jour. Il paraissait d'une taille moyenne, maigre, mais merveilleusement musclé. La lueur du fanal qui éclairait la fosse ne jetait qu'une clarté douteuse et rougeâtre. Il leva sa tête. Ses cheveux étaient gris et rares ; ses yeux creux et ternes ; ses pommettes saillantes ; et, par négligence, il portait sa barbe longue.

— Misère ! cria-t-il d'une voix forte.

On ne répondit pas.

— Misère ! Misère ! Misère !...

Silence.

— Misère ! Misère ! Misère ! Misère !

A la quatrième fois, une voix faible et éloignée répondit avec un accent de terreur :

— Me voilà, me voilà, maître... Me voilà...

Et la voix approchait en répétant toujours : — Me voilà ! me voilà !

Enfin, un enfant de sept à huit ans saute d'un bond dans la fosse : — C'était Misère.

Maître Buyk était toujours assis. Il fit un signe de la main. Misère sentit un léger frisson courir par tout son corps en allant prendre dans un coin de la porte une espèce de martinet fait de plusieurs bouts de corde à nœuds bien serrés. Il le présenta au maître ; puis il se mit à genoux et tendit le dos. Et c'était pitié que ce pauvre corps maigre, chétif, souffreteux, jaune et étiolé. Maître Buyk parla :

— Je t'ai appelé quatre fois, et tu n'es pas venu.

Et quatre coups fortement appliqués fouettèrent l'enfant, qui ne poussa pas un cri, pas une plainte, se releva, prit le martinet, dont il s'essuya les yeux sans que le maître pût le voir, le remit au clou, et revint se planter debout devant le maître.

— A présent, dis-moi : pourquoi as-tu tardé autant ? — Maître, on me battait là-haut. — Tu mens ! tu jouais. — Je jouais ! maître, je jouais ! mon Dieu ! je jouais ! Qui donc voudrait jouer avec moi ? dit le triste et chétif enfant avec un accent d'amertume indéfinissable. — Les autres mousses me battent quand je leur parle : ils me prennent mon pain, ils m'appellent rat de cale. Et tout à l'heure, maître, on m'a fouetté là-haut parce qu'ils disent que dix coups de fouet à un mousse donnent du bon vent. — Oh ! maître, allez, vous m'avez bien nommé... Misère ! ajouta-t-il en soupirant, car il n'osait pleurer, et tout son corps meurtri et bien tremblait comme la feuille : la chaleur était étouffante, et il avait froid. — Quel temps fait-il donc ? — Depuis hier, le vent du nord-ouest, maître. — Et le vent du nord-ouest souffle toujours ? demanda Buyk d'une voix tonnante. — Oui, maître, dit l'enfant tout peureux. — Il souffle du nord-ouest ! répéta le maître tout pensif. — Oui, maître. — Qui te parle ? Et ces trois mots furent accompagnés d'un sifflet.

Maître Buyk tomba dans une profonde méditation qu'il n'interrompit que pour faire des figures et des signes avec des cailloux, des bouts de corde et son couteau. L'enfant ne bougeait ; immobile, craignant de s'attirer de nouveaux coups, retenant son haleine.

Et en vérité, Misère était bien à plaindre. Ce malheureux avait été embarqué à bord par pitié ; sa mère était morte à l'hôpital, et maître Buyk l'ayant pour ainsi dire adopté, en avait fait son mousse, et lui faisait bien, je vous assure, payer le pain qu'il ne mangeait pas toujours, le pauvre enfant ! Enfin Misère était si chétif, si souffrant, que, pour cet être malade, il eût fallu de l'air, du soleil, des jeux d'enfant, bruyants et animés, une bonne vie joyeuse et insouciance, du repos et du sommeil. Lui, au contraire, ne quittait la cale que le moins possible, tant il redoutait les autres mousses, qui le pourchassaient, le tourmentaient et le battaient. Aussi le seul plaisir du misérable, c'était la nuit, pendant que son maître dormait, de se glisser comme une couleuvre sur le pont, de monter sur les bastingages, et de là dans les porte-haubans.

Alors sa pauvre figure souffrante s'épanouissait, frappée, ranimée qu'elle était par ce bon air marin ; il éprouvait un bonheur d'enfant à voir les lames bondir, bouillonner, et se briser sur l'avant du navire en l'inondant d'une clarté phosphorescente ; à regarder les étoiles briller dans le ciel, à écouter la voix de la mer, et à rester une heure sans être battu. Mais ces moments de vif plaisir étaient courts et rares, tant il craignait de ne pas répondre à la voix terrible de maître Buyk. Aussi, par instant, le faible cerveau de ce malheureux se dérangeait. Alors, pâle et livide, un affreux sourire sur les lèvres, agrandissant ses yeux d'une manière horrible, il disait de sa petite voix grêle et stridente :

— Le rat de cale a de bonnes dents, et il rongera la noix.

Et en prononçant ces paroles inintelligibles, il tournait sur lui-même avec une effrayante rapidité ; puis enfin, épuisé, il tombait dans un sommeil léthargique, que son maître interrompait à grands coups de corde, le rappelant ainsi à lui-même. Toujours est-il que maître Buyk lui ordonna d'aller chercher maître Bouquin. Le mousse monta en soupirant dans la batterie, car il prévoyait ce qui l'attendait. En effet, à peine parut-il, que ce furent des cris accompagnés de coups.

— Ah ! te voilà, rat de cale ! A toi, rat de cale ! criait l'un. — C'est ce gredin-là qui mange les câbles et boit le goudron, disait un autre. — Tiens, Misère, mets ça dans la soute aux coups de poing ! — Au rat ! au rat ! au rat !

Et tous les marins, et surtout les mousses de la batterie, hurlant, trépanant, poursuivirent Misère, qui semblait glisser entre les canons comme une couleuvre, tant la peur lui donnait d'agilité.

Enfin il grimpa sur le pont pour chercher maître Bouquin. Nouveau malheur : maître Bouquin causait avec le lieutenant sur l'arrière ; et il savait à quoi il s'exposait s'il eût mis le pied sur cette partie du pont réservée aux officiers. Enfin, le bonheur voulut que maître Bouquin finit sa conversation.

— Maître Buyk vous demande, maître Bouquin, dit le mousse. — Ah ! c'est toi, mauvais rat ! J'y vais. Va lui dire, et empoigne...

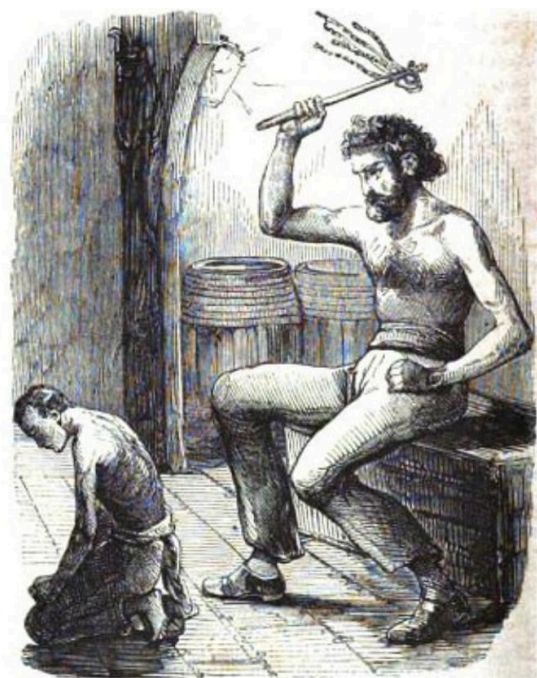
Et maître Bouquin accompagna cette réponse d'un coup de pied, comme pour ne pas déroger à l'habitude contractée à l'égard de Misère, puis descendit dans la fosse aux lions en disant : — Que diable me veut-il, le vieux sorcier ? En voilà un qui peut se vanter d'être fameusement philosophe !

The text on this page is estimated to be only 24.53% accurate

24 LA SALAMANDRE. CHAPITRE XXV. ntfMcnoss. Trois fois j'ai consulté la mademoiselle Lenormand. C'est une folle, mais elle dit de singulières et étonnantes choses. L'homme Alks s'ennuie. Je ne puis nier de surprenants effets de la seconde rue. Walt*» Scott. — Ivarho*. — Eh bien ! vieux caïman, tu veux donc faire un coup de gueule avec un ancien ? dit Bouquin en entrant avec précaution dans le réduit du calier. — Mais sacré dieu ! ajouta Rouquin, il fait un noir dans ta cassine, un noir, que si l'on y bidonnait on ne saurait pas si on a bu deux bouteilles ou si or» en a bu quatre. Mais puisque tu parles de boire, dit-il : tu calier qui n'en parlait pas du tout, alors achète ici un bidon de n'importe quoi ; car j'ai une toux séculaire que le major m'a dit de soigner, et tu saisis que ce n'est pas dans mon intérêt, mais dans celui du major que nous chérissons tous comme un père, que je te demande à bidonner : car, avant tout, il faut adoucir mon estomac qui est souffrante, et ça lui fera honneur, au major. Va, je l'écoute, et bêche de le rappeler par quel vent il est venu à bord. — Par une brise de sud-ouest à ébranler les bœufs. — Va toujours, dit le calier. — Pour lors, c'est un grand, Laillé en mit d'hune, qui porte des chaussons de lisière, une redingote jaune, et une casquette en poil, comme le portier de l'arsenal. — Et il vient f... comme ça sur le pont de la Salamandre, sur le pont d'une brave corvette de guerre ! dit le calier exaspéré. — Pour ce qui est « Je ça, vois-tu. Iluvk, je sens comme toi que c'est humiliant pour la corvette et pour l'équipage, qui n'est pas dressé aux redingotes jaunes. — C'est un navire perdu, dit sérieusement le calier. — Tu crois ! — Et le lieutenant, qu'est-ce qu'il dit de cela ? — Lui-même se mit à genoux et lendit le dos. Dame, il rage : d'autant plus que la vieille bête n'est pas commode et qu'elle a des dents. Ah ! non, elle n'est pas commode avec ses chaussons de lisière ; laul voir comme il tortille ça avec son air bon eulaut. Et l'autre jour j'entendais le lieutenant dire ires-haut, comme pour que tout le monde l'entendit, que le commandant était un très-bon, mais un très-bon marin, seulement qu'il n'en avait pas Pair. Et au fait H a plutôt l'air de l'oncle à défunt Giromon qui donne de l'eau bénite à la porte de Saint-Louis. — C'est étonnant. — Et que le maître de timonerie, lui a vu un point que le commandant a fait, dit que c'est crânement Dieu entendu. Et ça nous passe, nous autres, car, si tu l'avais vu arriver à bord, il avait l'air de ces bourgeois qui viennent en rade pour voir les navires, et qui vous demandent un tas de bêtises. Pourtant c'est

un vieux rag-ur, un dur à cuire; faut pas s'y frotter. — Son nom? — Et c'est un noble avec ça ; un rentrant, le marquis de Longetour. — Ainsi, dit le calier, son nom commence par une L, il est venu par un vent de sud-ouest, cl il est arrivé à bord?... — Un vendredi. — Un vendredi ! — El, au lieu d'aller d'abord vers l'arrière, il a tout de suite été du rôle de l'avant. — Diable ! — El, quand on a bissé le pavillon, la drisse a fait trois nœuds.— Oh !— El c'était treize jours avant la trombe, par laquelle le passager que nous menons à Smyrne est arrivé... Tii sais, ce Ikîl homme qui a l'air si lier ? —El sept jours avant que ce pauvre Giromon ait été as; ass'nié par ces gueux de mangeurs d'huile.— Sept jours.. Ah ! j'oubliais : le jour même où M. Paul est tombé daus le panneau du faux pont et a manqué se tuer. A ces mots, mailrdlhivk fit un bond furieux sur son coffre. — Assez, assez ! s'écria-t-il ; assét, Rouquin ! Pauvre corvette, pauvre Salamandre ! Vois-tu, Bouquin, ce inarnuiv-là , c'est la mort de la corvette; et, en disant de la corvette, je dis de M. Paul; car luii rtc peut aller saus l'autre, puisqu'il est né le jour où elle a été lancée à l'eau. Oui, c'est sa mort à ce pauvre M. Paul, qui, je vous l'ai dit cent fois, est sou ange gardien. Oh ! pauvre Salamandre, dit tristement Buy le Et, comme preuve de son état maladif, maître Bouquin fit trembler, frissonner, résonner la Salamandre uu bruit retentissant de ses vastes poumons. Maître Ruyk, absorbé dans scs calculs, nfr répondit rien à Rouquin ; tuais, allongeant le bras, il déposa près de ^oii ami un glorieux bidon pleiu de vin. Ce silence était trop du goût de Rouquin pour qu'il songeât a l'interrompre, cl l'on cutcmlit un bruit sourd et mesuré comme celui d'une fontaine qui coule, preuve de l'empressement de Rouquiu à mettre à couvert la responsabilité médicale du vieux Garnier, tjuaud Rouquin cul vidé 5 peu prés le bidon, s'adressant au calier : — Ah çi, vieux, que diable nie veux-tu ? — Ecoute, Rouquin, dit l'autre avec une imperturbable gravité. Nous n'avons pas tiré l'horoscope du nouveau coinmandaut, cl ça se doit, puisque nous allons peut-être mettre à la voile aujourd'hui. — C'est juste, dit Bouquin après avoir bu de uuveau, et eu taisant claquer sa langue coultre sou palais. — Je t'ai donc (ail descendre. Bouquin, alin d'avoir des renseignements sur lui. L'inspection.

— Eh bien ! vieux caïman, tu veux donc faire un coup de gueule avec un ancien ? dit Bouquin en entrant avec précaution dans le réduit du calier. — Mais sacredieu ! ajouta Bouquin, il fait un noir dans ta cassine, un noir, que si l'on y bidonnait on ne saurait pas si on a bu deux bouteilles ou si on en a bu quatre. Mais puisque tu parles de boire, dit-il au calier qui n'en parlait pas du tout, alors affale ici un bidon de n'importe quoi ; car j'ai une toux sèche que le major m'a dit de soigner, et tu sais que ce n'est pas dans mon intérêt, mais dans celui du major que nous chérissons tous comme un père, que je te demande à bidonner : car, avant tout, il faut adoucir mon estomac qui est souffrante, et ça lui fera honneur, au major.



Misère se mit à genoux et tendit le dos.

Dame, il rage : d'autant plus que la vieille bête n'est pas commode e qu'elle a des dents. Ah ! non, elle n'est pas commode avec ses chaussons de lisière ; faut voir comme il tortille ça avec son air bon enfant. Et l'autre jour j'entendais le lieutenant dire très-haut, comme pour que tout le monde l'entendit, que le commandant était un très-bon, mais un très-bon marin, seulement qu'il n'en avait pas l'air. Et au fait il a plutôt l'air de l'oncle à défunt Giromon qui donne de l'eau bénite à la porte de Saint-Louis. — C'est étonnant. — Et que le maître de timonerie, qui : vu un point que le commandant a fait, dit que c'est crânement bien entendu. Et ça nous passe, nous autres, car, si tu l'avais vu arriver :

The text on this page is estimated to be only 28.95% accurate

LA SALAMANDRE. 25 Moi qui t'ai vu lancer; moi qui ai été lancé avec toi, puisque j'étais déjà installé dans ma fosse aux liais, tu n'en as pas pour bien longtemps encore. — Ah! bail, matelot, tu barbotes.

CHAPITRE XXVI. — Je barbote ! dit sévèrement le calier, je liarbotu !... Elait-cc vrai ou non quand, avant le combat de la corvette avec la frégate anglaise, te vous avais prédit que, si la Salamandre avait une avarie majeure, M. Paul en aurait une aussi, et, bien plus, aurait la même? Eli bien I quelle a été l'avarie majeure de la Salamandre ? — Dans tes oeuvres vives; dans le flanc à bâbord, au-dessous du neuvième sabord. Je le vois comme si j'y étais; et même que j'ai bien cru que uous allions boire. L'mAaXILUCB Pciliie grcjju iueos «émit!» lui. P*bu mt 10. . — Eb bien! n'est-ce pas au flanc et à bâbord, c'est-à-dire au côté gauche, que le pauvre M. Paul a été blessé ! Quand je vous dis, entêtés que vous êtes, que ce qui arrivé à l'un doit arriver toujours à l'autre, et que ton marquis causera la perte de tous les deux. Mais fl y a une chose à taire, une seule... — Laquelle, matelot ? — C'est d'envoyer le commandant par-dessus le bord, voir s'il peut s'habituer à vivre avec les poissons, et si les nageoires lui pousseront ! — C'est pas une idée ridicule; mais pour ça, vois-tu, vieux , il y a làhaut quelque chose qui gêne. — la Providence? — Quelle bêtise! Du tout : le lieutenant , qui nous ferait arranger In tête à la sauce aux cartouches, et qui ferait uu niauger délicieux pour les requins. El puis, vois-tu, maître Buyk, si ça est, ça sera, comme disait cet Ottoman avec lequel j'ai bu à Alexandrie, malgré sa... chose... sa... — Sa religion, tu veux dire. — Oui. sa rligiou, qu'il enfonçait pas mal, l'Ottoman. Et c'est fameux, tu avoueras, Buyk, pour former des novices au feu, par exemple, que la relision de l'Ollomau. On leur dit : — Si vous êtes blessés, vous le serez ; sinon , non. En avant ! et lape dessus. — Moi, je suis de l'avis de l'Ottiiaian , parce que c'est très-clair. Si nous laissons nos os ici. ils y resteront ; si nous ne les laissons pas, ils n'y resteront pas Quant à faire baigner le commandant sans le prévenir, c'est une farce dont je ne me mêle pas; et je . ne t'engage pas même, Ltubergede mon matelot, à dire ça tout haut, parce que je suis sûr qu'il y a des garrottes à bord, et que je le soupçonne d'avoir de la peau sur les reins. Mais j'entends le sifflet du vieux la Joie. Tiens, qu'y a-t-il donc? Tout le monde sur le pont. Nous allons peut-être appareiller. A tantôt, vieux. Merci de la bonne aventure. Et il laissa Buyk combiner de nouveau les

renseignements qu'il venait d'avoir. Et en effet on entendit à bord le bruit confus et agité qui remplit le navire, alors que tout l'équipage se hâta de monter sur le pont pour une manœuvre importante. • H eyw rr.rNni,. I, Ainsi que le lieutenant l'avait prévu, à la suite du typhon, la brise souffla du nord-ouest. Tous les préparatifs du départ et de l'appareillage furent faits ; et quand Bouquin parut sur le pont, l'équipage de la Satamun'lr y était rangé ; les cahiers dans les hunes ; l'enseigne Mer* val, l'au), veillaient au cabestan, et l'on n'attendait plus que le lieutenant et le commandant Le vieux Garnier, le commissaire et les deux enseignes étaient fort occupés du nouvel arrivant, de M. de Szafllic. — L'avez-vous vu, vous, docteur? demanda le commissaire. — Qui, ce matin, un instant. — Quel homme est-ce? — Un grand, dit le nouvel officier, — un vieux enseigne appelé Bidaud, — un grand, l'air assez (ter; et puis... un regard... un drôle de regard. — Les yeux gris comme Bonaparte, ajouta le docteur : c'est fort beau — C'est fort laid, interrompit Menai, qui vint prendre part à la conversation. — Je l'ai vu aussi moi. une minute, à la fenêtre de la galerie. Il a une tournure très-distinguée, une main de femme... mais je n'aime pas sa figure; -il a l'air fat et impertinent. — Non, répéta le docteur ; il a plutôt l'air ennuyé. — Et on pourrait dire un peu dur, un peu méchant, dit Rid.uu!. Et pourtant, quelquefois, on le Croirait très-bon enfant. Il n'est pas causeur, par exemple; et puis quand il parle... je ne sais pas, mais on dirait toujours qu'il se moque de vous. „ . , „ , — Allons donc ! l'il UarSaut-Mjrcl. „jer — C'est comme ça. Je l'ai amené de Toulon ici. docteur. Eh bien ! l'il me disait noir, je répondais noir, parce que ça me semblait noir; et puis il me disait blanc, et ça me paraissait encore blanc... Quoique le noir m'eût paru noir... et que le blanc... — Ah! bien! dit le docteur en l'interrompant, monsieur Bidaud, je ne sais pas si c'est à cause du noir, mais ce que vous dites là est diablement obscur. — Avec son blanc et son noir, on dirait qu'il est gris, l'ancien. - Est-ce que vous comprenez, vous. Nerval? — Moi? pas du tout. — C'est donc une charade, monsieur Bidaud? Alors le mot! le mot! cria le docteur. Heureusement par>>orlc pauvre M. Bidaud, le commandant et Pierre parurent sur le pont Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 23.16% accurate

26 1, A SALAMANDRE. Le commandant, agrafé, serré dans son uniforme, pâle, abattu, l'«vil éteint, dans un état à faire pitié; puis le lieutenant qui lui dit, après avoir salué militairement : — Commandant, je vais exécuter vos ordres. Il l'ierre s»* rendit à l'avant de la corvette, ordonna de virer un cabestan pour mettre la Salamandre à pic sur ses raides, taisant le marquis seul à seul avec son porte-voix qu'il retourna dans les sens. Il semblait au malheureux commandant (pu* les yeux de l'équipage étaient fixé* 'Ur lui: ses cheveux se dressaient, il avait des hurdoiiucmcu-s dans les oreilles, et il croyait mentalement Elisabeth à imiter les lions de diables qui iicuplent l'enfer, la voix du lieutenant se lit culture. Voix cent fois plus humble aux oreilles du marquis que toutes les trompettes «lu jugement dernier. — Commandant, nous sommes tout à fait à pic! cria Pierre. Le marquis eût voulu s'abîmer dans la mer; le misérable se rappelait plus un mot de la leçon que Pierre lui avait donnée et répétée riugt fois pétulant la nuit. — Commandant, répéta Pierre, nous sommes à nie! — Ah! miment! Eh bien ! — Eh bien! commandant? demanda M. bidaud. — Eh bien!... Et le malheureux Longeton tordait son porte-volt ; il était en nage. Il voyait tout tourner autour de lui. Enfin il répondit avec effort : — Eh bien ! allous-nous-én. — I'llall— il, commandant? dit l'autre. — Oui, parlons! partons! Pierre n'en concevait rien, et cria encore : — Mais nous sommes à pic, commandant. Est-ce que nous ne dérapons pas? Cette interrogation lut un trait de lumière pour le commandant, qui se prit à crier de toutes ses forces : — Dérapez! certainement si, dérapiez tout de suite. — («malheureux ne se souvient de rien, se dit Pierre ; il faut en avoir pitié. Et, s'approchant du commandant, il lui dit tout bas : — Vous n'avez pas même de la mémoire; c'est une honte! Remettez-moi votre porte-voix, vile! La corvette abat à contre-vent. — Mais, mon ami. je sais... — Commandant! commandant! nous abattons sur bâbord! cria Mental avec une sorte d'effroi. — Votre porte-voix, monsieur! «lit encore Pierre à voix basse. — Mais pensez donc... aux yeux de l'équipage... Tenez... voilà que je me rappelle... Attendez donc .. —Larguez!... — Mais nous ruons vers la côte, commandant. crient Merval et Paul. — Vous m'y forcez, dit Pierre d'une voix étouffée ; je ne perds rien pour vous ! Et Pierre, ne se possédant plus, repoussa le marquis, s'élança sur le banc de quart, et cria. — Range à larguer, border et bisser les huniers, toute la barre à tribord ! atténuer l'effet

dangereux, — Mais il est singulier, mon ami, que vous vouliez m'obliger à vous punir quand... — Vous voulez donc me faire mourir à petit feu. avec toute-, vos objections, monsieur? Vous ne voulez donc pas comprendre qu'il ne s'agit pas de vous mais de votre grade? de cela! cri» Pierre en secouant avec violence l'épaule du marquis; de «vli, monsieur! que c'est pour vous et pour nous une question de vie ou de mort; que, si une telle faute restait impunie, encouragé par ce mauvais exemple, demain l'équipage discuterait nos ordres, murmurerait. se révolterait peut-être, nous menacerait, et ferait la course avec la corvette. — Allons, allons! ne vous tachez pas. mon ami : je ferai ce que vous voudrez. Allons, voyons ! vous serez puni, là, puisque ça vous fait plaisir. Pierre haussa les épaules de pitié. — Croyez-vous donc, monsieur, qu'il ne soit pas pénible, bien pénible, à mon âge, «l'être porté sur le journal au bon comme insubordonné; moi, monsieur, qui suis fier de la subordination * Mais peu importe, car l'exemple d'une punition sévère infligée à un officier pour une faute de discipline est salutaire pour l'équipage, et ne peut que rendre plus profond chez lui le respect inaltérable qu'il doit avoir pour la subordination. Et pourtant, monsieur, ce que vous allez écrire sur ce journal, et par mon ordre, brisera peut-être les seules espérances qui me restent! — Eh bien ! alors ? — En bien ! monsieur, je sais sacrifier tout cela à l'honneur du corps auquel j'appartiens, et ma conscience me paye largement. Vous êtes en vue, vous, monsieur, et moi je suis obscur : s'il y a cinq cents lieutenants de vaisseau, il n'y a pas une vingtaine de capitaines de frégate, qui doivent être, aux yeux des matelots, des hommes purs et choisis. D'ailleurs, monsieur, une tache paraît plus sale sur l'habit brodé d'un commandant que sur le frac bleu d'un officier subalterne. — Mais, mon Dieu! puisque je vais vous punir, que diable voulez-vous de plus? — C'est bien heureux ! dit Pierre. Et le marquis, écrivant sous la dictée du lieutenant, consigna dans Son journal l'acte d'insubordination de Pierre, qui avait osé, en public, interrompre les ordres de son commandant, et qui, pour ce méfait, avait été condamné à quinze jours d'arrêts forcé*. Le même acte fut consigné à bord du journal de l'élal-major. On jugera de l'importance de ces deux journaux quand on saura qu'ils sont scrupuleusement conservés à bord, et envoyés au ministre à l'arrivée du bâtiment en France, pour servir de renseignement* sur la conduite des officiers et de preuves historiques à l'appui de la traversée et de la mission que le bâtiment avait à remplir. — Enfin, le vendredi 15 août 1855, la Salamandre sortit de la rade de Saint-Tropez sur les onze heures du

matin; et à cinq heures du soir on ne distinguait déjà plus les hautes terres de la Corse. A celle voix bien connue, à ce commandement bref, accentué, l'équipage agit avec un ensemble inconcevable, comme s'il eût été nul par un seul et même ressort. La corvette ne courait plus aucun danger, et eût continué à revenir sur tribord. Pour aider son mouvement et rendre l'appareillage complet, il eût fallu faire border le grand et le petit foc. Pierre le savait mieux que personne : pourtant il ne commanda pas cette manœuvre, descendit du banc de quart et « lit tout bas au commandant : — La manœuvre est mauvaise, monsieur ; mais le navire ne court aucun danger. Ordonnez de border le grand foc et l'artimon, de brasser bâbord derrière, en me taisant observer tout haut que j'ai oublié ce point important. Le marquis, enchanté de prendre sa revanche de son humiliation, combla son porte-voix, et cria ce commandement à peu près à la lettre. Il y eut bien quelques mots techniques d'écorchés ; mais l'équipage, habitué à leur ensemble, comprit parfaitement, et exécuta la manœuvre en se disant pour la première fois : C'était la première fois. R196 vu ». Jeune ou vieux, imprudent ou sage. Toi qui de si loin en si loin errant ronmies un nuage, Sun I instinct d'un plaisir ou l'aspect d'un besoin. Voyez, où êtes-vous si loin ? K'est-ce donc jusqu'ici le but de ton voyage ? Vainement. — Ode xiv. 'Ail ! roulez croyez être heureux ? Me voici. Kaiuom. — Bertram. — C'était bien à peine que le lieutenant interrompit le commandant pour oublier ça ! A quoi pense-t-il donc ? C'est ce vieux guez-là qui n'oublie rien. Uli ! il entend la machine. Mais le lieutenant a tout de même eu tort d'interrompre le commandant ; et il lui en coûta, c'est sûr. La brise gonflant les larges voiles de la Salamandre, elle céda à leur impulsion, et eut bientôt doublé la pointe du golfe de Grimaud. Une fois la corvette enroulée, le commandant, sur un signe de Pierre, descendit dans sa chambre, et fut bientôt rejoint par son lieutenant. — En vérité, monsieur ! lui « lit Pierre, il est inouï que vous ayez aussi peu de mémoire. — C'est qu'aussi, lieutenant, c'est difficile en diable ! Mats, grâce à vous, je m'en suis assez joliment tiré. Recevez mes remerciements ! — il s'agit bien de remerciements, monsieur ! il faut, au contraire, me punir. Car, à cause de vous, pour la première fois de ma vie j'ai manqué à la discipline, en commandant à votre place sans que vous n'eussiez donné l'ordre formel aux vœux de l'équipage. — Mats c'était pour le bien du service, mon ami. — Mais, monsieur, c'est d'un exemple effrayant. Comprenez donc bien qu'un équipage se verrait sur des brisants, à deux doigts de sa fierté, convaincu de périr, que pas un homme, fût un

officier n'a le droit de diangcr un mot aux ordres du commandant.
Comprenez donc, monsieur, que ce que j'ai fait, moi, dans uu molil louable, peut être (ait dans uu motif criminel ; que c'est déjà un uialheuf pour la discipline, et qu'une sévérité excessive peut seule en Misse, vole, rapide sur b mer azurée, chère et digne Salamandre • Adieu. France, adieu ! Adieu, belle Provence, aux orangers si doux aux couteaux si aigus, au climat si tiede et si voluptueux, aux habitants ri hospitaliers ! adieu encore, adieu * Tu vas à Snirne, brave corvette, à Smyrne, splendide ville d'Orieut ville d'or cl de soleil, ville aux kiosques verts ôl rouges, aux bassins de marbre remplis d'une eau limpide cl parfumée, aux frais ombraces de sycomores et de palmiers, vi le de harems et de paresse, ville d'opium cl de cale, ville « omplc s'il en fut ! v Oh! b vie d'Oricnl! b vie d'Orient : seule existeucc qui ne soit na* une longue deceptiou . car là ne sont point de ces bonheurs en théorie de ccs félicités spéculatives; lion! nou! c'est un bonheur vrai nurii/' prouve. ywu.H. Et qu'on ne croie pas y trouver seulement une suite de plaisirs Durement matériels. C est au contraire la vie du monde b plus spiritualisée, comme tontes les vies paresseuses cl contemplatives — Car enfin coniaissez-vout un Oriental qui ne soit pas poète ? ne puise-t-il nas b poé>ie ou l ivresse , - or l'ivresse est de la poërie accidentelle — „e puisc-l-il fias b poésie à trois sources : dans son uarguilck, dans u «TM et dans son taun ? ***** La poésie du nargnilek, poésie aérienne, diaphane et indécise comme

The text on this page is estimated to be only 17.69% accurate

LA SALAMANDRE. '27 la tapeur embaumée oui s'en exhale. C'est une harmonie confuse, un rêve léger, une pensée que l'on quille cl qu'on reprend, une gracieuse ligure qui apparaît quelquefois nue, quelquefois demi-voilée par la fraîche fumée du tabac levantin. Puis la poésie du café, déjà plus forte, plus arrêtée. Les idées >e | nouent, s'enlacent et développent, avec une merveilleuse lucidité, leur t éclatant tissu, i.'unag nation déploie 54*s ailes de feu, et vous emporte | dans les plus hautes régions de up>'iiséc. \ lors les siècles u déroulent I à Mts veux, colorés et rapides. Comme CCS r YSfOS qui semMeul fuir quand U*. Ilot vous emporte. Alors les hautes méditation* sur les hommes, sur rime, sur Dieu; a ors tons les systèmes, toutes les croyances : on adopte tout, on éprouve tout, on croit à tout. Pendant ce sublime instant d'hallucination, on a revêtu tour à tour chaque conviction ; on a été le Llirisl, Mahomet. Gésir, que sais-je, moi? Enfin la poé-ie de l'opium, poésie toute fantastique, nerveuse, convulsive, àcie. dernier tenue de cette vie poétique qu'elle eomj lelc. Ainsi .ce que Faust a tant cherché, ce qui a damné Manfred, l'opium vous le donne. Vous évocioz les ombres, les ombres vous appanissent. Aootiez-vous assister à d'aflrcux mystères? alors c'est un drame interne, bizarre, surhumain, des êtres sans nom, des sons indéfinissables, une angoisse qui tuerait si i Ile était prolongée et puis, toujours maître de votre faculté volitive qui sommeille, d'une pensée, vous changez ce hideux tableau en quelque ravissante vision d'amour, de femmes ou de gloire. lit puis, avoir plané dans ces hautes sphères et goûté ces sublimes jouissances intellectuelles, vous prenez terre dans votre harem, lit une foule de femmes belles, soumises, aimantes; rar, fussiez-vous laid et difforme, elles vous aiment : là des plaisir* sans nombre, variés, délicats et recherchés. L'est alors la vie matérielle qui succède à la vie intellectuelle. Alors, plongé dans P engourdissement de Lt pensée qui se repose, vous devenez stupide, inerte ; tous vos sens dorment, moins un, et ccl un ^'accroît encore de l'absence momentanée des autres ; aussi êtes-vous heureux, comme un sot; et vous savez le bonheur des sots, freine Deut ! Et ceci n'est pas une vaine théorie, une utopie faite à plaisir. Le tabac ne trompe pas, le café ne trompe pas, l'opium ne trompe pas ; leur réaction sur notre organe nerveux est positive et physiologipiriitenl prouvée et déduite. Il faut que notre organisation morale cède à leur influence : tristes ou gais, Itcureux ou malheureux, nos

sensaiuus intimes s'efface ut devant une boufléc de tabac, dix grains de café au un morceau d'opiuui. Les femmes de votre harem ne vous trompent pas non plus. C'est un fait que leur peau fraîche et satinée, nue leur chevelure noire et soyeuse, que leurs dents blanches, que leurs levres muges : ce sont des laits que leurs caresses ardentes et passionnées ; car, élevées au sérail. vous ôtes le seul homme qu'elles aient vu ci qu'elles verront ja-îub. Ainsi, si votre tabac, votre café et votre opium sont de qualité supérieure, si vous êtes assez riche pour mettre six mille piastres à une Géorgienne, trouvez-moi donc une seule dévp'iori dans relie existence tout intellectuelle, dont le bonheur entier, complet, ne repose pas sur des bases fragiles et mouvantes comme le cœur d'une femme ou d'un ami, mais sur des faits matériels que l'on achète à J'onec et qu'on trouve dans tous les bazars de Siuyrne et de Lonstantinuple ! Et c'est dans ce pays par excellence que lu conduis toute celle honnête société que tu berces dans ton sein, ma digne Salamandre I Depuis cinq jours le ciel te bénit, car il c*t impossible d'avoir une mer plus calme, une luisse plus favorable; de mémoire de marin, on n'avait vu un temps aussi égal. Le bon marquis s'habituaît part litcmcut à sa nouvelle exbtence. ?icrre ordonnait la route, • ierre faisait les observations astronomiques, Pierre dirigeait la manœuvre, l'ierre veillait à la ligoureuse discipline du ta vire; en un mot Pierre faisait tout, mais toujours de façon à mettre von commandant en relief, lui faisant l'honneur de ce qui était bien, eu cela admirable ministre responsable <1 un roi infailible Le vieux Garnier tourmentait toujours le commissaire, jurait, blasphémait, tempêtait après ses enfants quand ils avaient le malheur de cacher une soufra nce. L'enseigne Nerval, n'ayant pu réussir auprès d'Alice, faisait de l'amitié avec madame de Bleue. Le nouvel officier ilidaud mangeait, était de quart, et dormait. On le sait, Paul aimait Alice, lui : mais l'amour de Paul était profond et religieux, car le souvenir de sa mère se rattachait à toutes ses pensées et venait épurer et sanctifier celle passion : passion tellement lice à son existence qu'il y croyait comme à sa vie. que c'était sa vie, que si. au milieu de cette joie qui Huondail, il eût 'pu songer a mourir, il n'eût pas dit — mourir, — mais — ne plus être aimé/TiNce. Euliu il ft'était habitué à cct amour eomme on s'habitue à exister, ue s Vu étonnant pas plus qu'on ne s'étonne de vivre : et pourtant le pauvre enfant n'avait pas eut ore osé risquer un aveu, parce qu'il pensât que toute sa conduite était un aveu. Alice, elle, recherchait Paul. Alice passait des heures à écouter Paul parler de ses projets, de son père, de ton cufuuce. Les Urines lui venaient aux yeux

en voyant relire l'âme si noble et si pure se peindre d'ois ses moindres moires. Alice admirait ce caractère si naïf, si plein d'illusions quelle partageait, ne croyant qu'à la vertu, et attribuant toujours le vice au hasard ou à la fatalité; et puis, si brave, si hardi ! Paul, pour la voir qu'une fois à la fenêtre de sa chambre, se mit penché sur elle, au bout d'une route, au risque de se tuer; et tout cela pour un coup d'œil, un sourire, un signe de sa blanche main ? En vérité, je crois aussi qu'Alfred aimait Paul; car elle était tout heureuse d'un bonheur calme et serein. Seulement elle eût voulu un aveu, la jeune fille; car elle surprenait souvent sa tante et le père de Paul échanger de si singuliers, l'un eût voulu un aveu car pour sa virginale ignorance, tout l'amour était là, dans le mot — je l'aime. — Jusque-là c'était peut-être de l'amitié; jusque-là elle pouvait douter, lire puis ce mot je t'aime — devait causer une lésion si profonde... Aussi la pauvre enfant ne soupirait qu'après l'aveu de Paul. Quant au passager que l'on conduisait à Anvers, M. de Szaflie, il avait fait une singulière impression à bord. Jusqu'alors cette petite colonie s'était entendue à merveille : chacun, comme on dit vulgairement, chacun avait fait son nid. On jouissait des qualités; on excusait les défauts; les choses utiles concourent à rendre la vie passable. Mais surtout ce qui caractérisait les rapports de cette société en miniature, c'était une confiance entière, un abandon sans bornes. Du jour où Szaflie fut à bord tel état de choses changea. Non qu'il fût importun et tracassier : il était au contraire impossible de rencontrer un homme plus poli, de manières plus nobles, et plus distinguées, rempli de tact et de goût, prévenant, sans morgue, oubliant sa haute personnalité, et par cela même très assurant. Mais il y avait dans lui quelque chose d'inexplicable, de bizarre. Il avait au plus trente ans. Sa figure était régulièrement belle, mais pâle et grave. Ses grands yeux avaient quelquefois une ravissante expression de grâce et de douceur, mais le plus souvent disaient un sentiment de tristesse amère et butée. Sa taille était élevée, svelte, admirablement bien prise ; et le soin minutieux qu'il mettait à une toilette d'une simplicité élégante en eût fait au physique un homme accompli, si ces misérables avantages extérieurs n'avaient pas été effacés chez lui par l'éclat de la bizarrerie de sa conversation, qui absorbait tellement qu'on ne pensait plus qu'à l'entendre. Mais ces moments étaient bien rares. Quelquefois pourtant sa figure s'animait; ses joues se coloraient, et alors les idées les plus ingénieuses, les plus complètes, les plus neuves. Il usait en foule. C'étaient de si opposés les tons tranchés, heurtés : des larmes et des rires : la naïveté d'un enfant et la

triste moquerie d'un vieillard ; quelquefois d'effrayants paradoxes, d'effrayantes vérités sur l'homme, sur la femme ; des railleries sanglantes sur le genre humain. Et alors, comme si l'auditoire lui eût manqué,* il se taisait, retombait dans son silence, sa taciturnité habituelle. Se levait-il, allait s'asseoir à sa place favorite, dans un canot amarré en dehors du couronnement de la corvette, où il passait heures entières à méditer. Cette bizarrerie était peut-être chez cet homme singulier la conscience de sa supériorité; car rien ne lui paraissait étranger. Il avait parlé marine à Pierre, physiologie au vieux Garnier, peinture à madame de Bleue, uniquement à Alice, mais toujours avec une tonalité si froide, quoique d'une exquise politesse, avec une indifférence si marquée pour la personne avec laquelle il s'entretenait, qu'on éprouvait une sorte de répulsion d'autant plus pénible que la première impression que Szaflie faisait éprouver tendait à vous rapprocher de lui. Toujours est-il que sa présence comprimait la gaieté et l'abandon. Une fois qu'il était sorti, les poitrines se dilataient, le sourire reparais- sait sur les lèvres. Or, cinq jours après le départ de France, il était assez tard : on avait servi le café dans la galerie du commandant, qui avait convié une partie de son état-major ; et justement Szaflie venait de quitter l'appartement pour monter sur le pont. Jamais sa raillerie n'avait été plus mordante, plus cruelle. Jamais il ne s'était d'abord élevé à une telle hauteur de sarcasme foudroyant, puis descendu à une philosophie plus douce et plus consolante • de façon que, sa pensée se neutralisant par ces deux systèmes, il avait laissé la société dans un état de doute et de stupeur inconcevable. — Diable d'homme ! ou va-t-il chercher tout ça ? dit le comte marquis en frappant sur ses cuisses. — Je n'y comprends pas un mot, à cet égard-là, reprit le docteur. Il vous attriste ou vous console ; on l'aime et on le hait ; tant cela en moins d'un quart d'heure. Je voudrais bien le voir malade, car c'est au lit qu'on juge les hommes à fond, n'est-ce pas ? s'il pouvait tomber malade ! — Mais non, dit Alice, il y a un air de dédain, une telle assurance dans son expression, qu'il paraît vouloir imposer à tous ses jugements. Quant à vos raisonnements, j'en suis sûr, ils sont toutes fautes. Il y en a surtout qui montrent une ou plusieurs fautes. Ne trouvez-vous pas mes raisonnements si fautes ? Mieux vaut qu'ils soient fautes que vrais. Gomme vous, je trouve ^ qu'ils sont fautes. Et je le pense plus que jamais : car il ne « ; » ! • j'ai vu voir témoins leeqn'il y a de faux, 'l (te nous'e et de 'grand On ont. Le * ori Mcfeot ! • < l'ires, ce témoignage Af IjUOSjénâ10 lue du talutem. Mais, tenez;

s'il ennuie son père, il douterait plus de l'humanité,
dit l'enfant, qui fut payé de mille francs

la vapeur embaumée qui s'en exhale. C'est une harmonie confuse, un rêve léger, une pensée que l'on quitte et qu'on reprend, une gracieuse figure qui apparaît quelquefois nue, quelquefois demi-voilée par la fraîche fumée du tabac levantin.

Puis la poésie du café, déjà plus forte, plus arrêtée. Les idées se nouent, s'enlacent et développent, avec une merveilleuse lucidité, leur éclatant tissu. L'imagination déploie ses ailes de feu, et vous emporte dans les plus hautes régions de la pensée. Alors les siècles se déroulent à vos yeux, colorés et rapides, comme ces rivages qui semblent fuir quand le flot vous emporte. Alors les hautes méditations sur les hommes, sur l'âme, sur Dieu; alors tous les systèmes, toutes les croyances; on adopte tout, on éprouve tout, on croit à tout. Pendant ce sublime instant d'hallucination, on a revêtu tour à tour chaque conviction; on a été le Christ, Mahomet, César, que sais-je, moi?

Enfin la poésie de l'opium, poésie toute fantastique, nerveuse, convulsive, âcre, dernier terme de cette vie poétique qu'elle complète. Ainsi ce que Faust a tant cherché, ce qui a damné Manfred, l'opium vous le donne. Vous évoquez les ombres, les ombres vous apparaissent. Voulez-vous assister à d'affreux mystères? alors c'est un drame infernal, bizarre, surlumain, des êtres sans nom, des sons indéfinissables, une angoisse qui tuerait si elle était prolongée; et puis, toujours maître de votre faculté volitive qui sommeille, d'une pensée, vous changez ce bidon tableau en quelque ravissante vision d'amour, de femmes ou de gloire.

Et puis, avoir plané dans ces hautes sphères et goûté ces sublimes jouissances intellectuelles, vous prenez terre dans votre harem. Là une foule de femmes belles, soumises, aimantes; car, fussiez-vous laid et difforme, elles vous aiment: là des plaisirs sans nombre, variés, délicats et recherchés. C'est alors la vie matérielle qui succède à la vie intellectuelle. Alors, plongé dans l'engourdissement de la pensée qui se repose, vous devenez stupide, inerte; tous vos sens dorment, moins un, et cet un s'accroît encore de l'absence momentanée des autres: aussi êtes-vous heureux, comme un sot; et vous savez le bonheur des sots, *bone Deus!*

Et ceci n'est pas une vaine théorie, une utopie faite à plaisir.

Le tabac ne trompe pas, le café ne trompe pas, l'opium ne trompe pas; leur réaction sur notre organisme nerveux est positive et physiologiquement prouvée et déduite. Il faut que notre organisation morale cède à leur influence: tristes ou gais, heureux ou malheureux, nos sensations intimes s'effacent devant une bouffée de tabac, dix grains de café ou un morceau d'opium.

Les femmes de votre harem ne vous trompent pas non plus. C'est un fait que leur peau fraîche et satinée, que leur chevelure noire et soyeuse, que leurs dents blanches, que leurs lèvres rouges: ce sont des faits que leurs caresses ardentes et passionnées; car, élevées au séraï, vous êtes le seul homme qu'elles aient vu et qu'elles verront jamais.

Ainsi, si votre tabac, votre café et votre opium sont de qualité supérieure, si vous êtes assez riche pour mettre six mille piastres à une Géorgienne, trouvez-moi donc une seule déception dans cette existence tout intellectuelle, dont le bonheur entier, complet, ne repose pas sur des bases fragiles et mouvantes comme le cœur d'une femme ou d'un ami, mais sur des faits matériels que l'on achète à l'once et qu'on trouve dans tous les bazars de Smyrne et de Constantinople!

Et c'est dans ce pays par excellence que tu conduis toute cette honnête société que tu berces dans ton sein, madame *Salamandre!*

Depuis cinq jours le ciel te bénit, car il est impossible d'avoir une mer plus calme, une brise plus favorable; de mémoire de marin, on n'avait vu un temps aussi égal.

Le bon marquis s'habitue parfaitement à sa nouvelle existence. Pierre ordonnait la route, Pierre faisait les observations astronomiques, Pierre dirigeait la manœuvre, Pierre veillait à la rigoureuse discipline du navire; en un mot Pierre faisait tout, mais toujours de façon à mettre son commandant en relief, lui faisant l'honneur de ce qui était bien, en cela admirable ministre responsable d'un roi infailible.

Le vieux Garnier tourmentait toujours le commissaire, jurait, blasphémait, tempêtait après ses enfants quand ils avaient le malheur de cacher une souffrance. L'enseigne Merval, n'ayant pu réussir auprès d'Alice, faisait de l'amitié avec madame de Blène. Le nouvel officier Bidaud mangeait, était de quart, et dormait.

On le sait, Paul aimait Alice, lui: mais l'amour de Paul était profond et religieux, car le souvenir de sa mère se rattachait à toutes ses pensées et venait épurer et sanctifier cette passion: passion tellement liée à son existence qu'il y croyait comme à sa vie, que c'était sa vie, que si, au milieu de cette joie qui l'inondait, il eût pu songer à mourir, il n'eût pas dit — mourir, — mais — ne plus être aimé d'Alice.

Enfin il s'était habitué à cet amour comme on s'habitue à exister, ne s'en étonnant pas plus qu'on ne s'étonne de vivre: et pourtant le pauvre enfant n'avait pas encore osé risquer un aveu, parce qu'il pensait que toute sa conduite était un aveu.

Alice, elle, recherchait Paul. Alice passait des heures à écouter Paul parler de ses projets, de son père, de son enfance. Les larmes lui ve-

naient aux yeux en voyant cette âme si noble et si pure se peindre dans ses moindres mots. Alice admirait ce caractère si naïf, si plein d'illusions qu'elle partageait, ne croyant qu'à la vertu, et attribuant toujours le vice au hasard ou à la fatalité; et puis, si brave, si hardi! Paul, pour la voir quelquefois à la fenêtre de sa chambre, ne se suspendait-il pas au bout d'une corde, au risque de se tuer; et tout cela pour un coup d'œil, un sourire, un signe de sa blanche main?

En vérité, je crois aussi qu'Alice aimait Paul; car elle était tout heureuse d'un bonheur calme et serein. Seulement elle eût voulu un aveu, la jeune fille; car elle surprenait souvent sa tante et le père de Paul échanger des regards singuliers. Elle eût voulu un aveu: car pour sa virginal ignorance, tout l'amour était là, dans le mot — je t'aime. — Jusque-là c'était peut-être de l'amitié; jusque-là elle pouvait douter. Et puis ce mot *je t'aime* — devait causer un tressaillement si vif, une émotion si profonde... Aussi la pauvre enfant ne soupirait qu'après l'aveu de Paul. Quant au passager que l'on conduisait à Smyrne, M. de Szaffie, il avait fait une singulière impression à bord.

Jusqu'alors cette petite colonie s'était entendue à merveille: chacun, comme on dit vulgairement, chacun avait fait son nid. On jouissait des qualités; on excusait les défauts; et ces mutuelles concessions rendaient la vie passable. Mais surtout ce qui caractérisait les rapports de cette société en miniature, c'était une confiance entière, un abandon sans bornes.

Du jour où Szaffie fut à bord cet état de choses changea. Non qu'il fût importun et tracassier: il était au contraire impossible de rencontrer un homme plus poli, de manières plus nobles et plus distinguées, rempli de tact et de goût, prévenant, sans morgue, oubliant sa haute position, et par cela même en assurant l'influence. Mais il y avait dans lui quelque chose d'explicable, de bizarre.

Il avait au plus trente ans. Sa figure était régulièrement belle, pâle et grave. Ses grands yeux avaient quelquefois une ravissante expression de grâce et de douceur, mais le plus souvent disaient un sentiment de tristesse amère et hautaine. Sa taille était élevée, svelte, admirablement bien prise; et le soin minutieux qu'il mettait à une toilette d'une simplicité élégante en eût fait au physique un homme accompli. Si ces misérables avantages extérieurs n'avaient pas été effacés chez lui par l'éclat de la bizarrerie de sa conversation, qui absorbait tellement qu'on ne pensait plus qu'à l'entendre.

Mais ces moments étaient bien rares. Quelquefois pourtant sa figure s'anima; ses joues se coloraient, et alors les idées les plus ingénieuses, les plus complètes, les plus neuves, jaillissaient en foule. C'étaient des oppositions tranchées, heurtées: des larmes et des rires; la naïveté d'un enfant et la triste moquerie d'un vieillard; quelquefois d'effrayants paradoxes, d'effrayantes vérités sur l'homme, sur la femme; des railleries sanglantes sur le genre humain. Et alors, comme si l'auditoire lui eût manqué, il se taisait, retombait dans son silence, sa taciturnité habituelle, se levait et allait s'asseoir à sa place favorite, dans un canot amarré en dehors du couronnement de la corvette, où il passait des heures entières à méditer.

Cette bizarrerie était peut-être chez cet homme singulier la conscience de sa supériorité; car rien ne lui paraissait étranger. Il avait parlé marine à Pierre, physiologie au vieux Garnier, peinture à madame de Blène, musique à Alice, mais toujours avec un ton si froid, quoique d'une exquise politesse, avec une indifférence si marquée pour la personne avec laquelle il s'entretenait, qu'on éprouvait une sorte de répulsion d'autant plus pénible que la première impression que Szaffie faisait éprouver tendait à vous rapprocher de lui.

Toujours est-il que sa présence comprimait la gaieté et l'abandon. Une fois qu'il était sorti, les poitrines se dilataient, le sourire reparais-sait sur les lèvres. Or, cinq jours après le départ de France, il était assez tard: on avait servi le café dans la galerie du commandant, qui avait convié une partie de son état-major; et justement Szaffie venait de quitter l'appartement pour monter sur le pont.

Jamais sa raillerie n'avait été plus mordante, plus cruelle. Jamais il ne s'était d'abord élevé à une telle hauteur de sarcasme foudroyant, puis descendu à une philosophie plus douce et plus consolante: de façon que, sa pensée se neutralisant par ces deux systèmes, il avait laissé la société dans un état de doute et de stupeur inconcevable. — Diable d'homme! où va-t-il chercher tout ça? dit le bon marquis en frappant sur ses cuisses. — Je n'y comprends pas un mot, à cet être-là, reprit le docteur. Il vous attriste ou vous console; on l'aime et on le hait; tout cela en moins d'un quart d'heure. Je voudrais bien le voir malade, car c'est au lit qu'on juge les hommes à fond. Oh! s'il pouvait tomber malade! — Et puis, dit Alice, il y a un t-d-dédain, une telle assurance dans ses expressions, qu'il paraît vouloir imposer à tous ses conversations, qu'elles soient fausses ou raisonnables. Quant à moi, je suis tout de suite partielle. Il y en a surtout qui montrent une amitié bien élevée... on bien africaine. Ne trouvez-vous pas, monsieur Paul? — dit madame de Blène. Comme vous, je trouve que quelquefois il montre les hommes bien en laid. Et je le plains; car il ne sait pas voir tout ce qu'il y a de bon, de noble et de grand en eux. Les crimes et les vices, ce n'est tout au plus que du tableau. Mais, tenez; s'il connaissait mon père seulement, il ne douterait plus de l'humanité, dit l'enfant, qui fut payé de sa croyance fi-

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

‘28 LA SALAMANDRE. liait* par un sourire d’Alice . — Le fait est. ajouta madame de Blène, qu’il a dans le regard quelque chose de saisissant dont on ne se rend pas compte. — Pour moi, reprit Alice, je le répète, je suis sûre que c’est un homme bien méchant ou bien malheureux. Et elle resta pensive et rêveuse. — Prul-être tous les deux, dit le vieux docteur; et c’est ce que je saurai si h* bon Dieu m’entend et lui envoie une bonne gastrite. — Ce n’est, ma foi, pas ce qu’il mange qui le rendra malade, toujours! dit le maître. Excepté une espèce de pilaw à la turque que lui fait son cuisinier, il ne mange rien; et il ne boit que ce diable de breuvage que son valet de chambre lui apprête; du thé froid mélangé avec un peu de vin de Champagne. — Quel ragoût! dit le docteur. C’est peut-être, voyez-vous, qu’autrefois il a trop vécu, commandant. — Que voulez-vous? ajouta philosophiquement le marquis: on ne peut pas être et avoir été... — Et pourtant, commandant, nous allons faire une partie d’échecs, et nous en avons fait une hier. Répondez à cela. — Ma foi! docteur, je répondrai: jouons... Et ils s’installèrent au damier, tandis que madame de Blène prit sa tapisserie. Il était sorti pour prendre son quart. Alice s’appuya sur la fenêtre pour contempler le soleil qui se couchait pur et flamboyant à l’horizon. Szaflie aussi contemplait le soleil couchant. CHAPITRE XXVIII. un. Alors j’essayai de prendre l’existence Pour un sarcasme «mer d’une aveugle puissance, De lui parler sa langue, et, semblable au mourant Qui trompe l’agonie et rit en expirant, D’être ma raison dans un dernier délire. Et de finir aussi par un éclat de rire. A ra l’ouftisz. — Harmonie, Fierce était de quart lorsque Szaflie monta sur le pont. Le bon lieutenant s’avança vers lui, et, après avoir échangé quelques mots, prétexta un ordre à donner pour quitter Szaflie, car il avait été frappé de l’expression qui assombrissait le pauvre âge du passager. Le désir de la soldée était clairement écrit sur ce front soucieux, dans ce sourire amer qui arquait cette lèvre inférieure, rouge et mince. Aussi, à peine le lieutenant fut-il éloigné, que Szaflie monta sur le pont, et fut de là dans l’embarcation, où il s’assit. Puis, cachant sa tête dans ses mains, il parut absorbé dans une profonde méditation. Szaflie était alors plongé dans un de ces moments si rares de recueillement et de franchise intime où l’âme se dégage de la face avec soi en présence des faits et des souvenirs. Et, par une soudaine puissance intuitive, il put embrasser d’un coup d’œil sa vie présente et

passée. D'une naissance distinguée, orphelin, il avait été mis fort jeune en possession d'une grande fortune. A son entrée dans le monde, il y fut accueilli avec une faveur incroyable. Sa figure, d'une rare beauté, sa richesse, un esprit d'une singulière étendue, lui valurent des succès rapides pour son âge. Aussi usa-t-il vite de cette fraîcheur d'émotions, de cette exaltation pure et chaste, de ces croyances sublimes que Dieu met dans le cœur de chaque homme, admirables sensations que les sens ménagent jusqu'à la vieillesse, et que d'autres dissipent en un jour. Et Szaflie. lui, les ayant dissipées, sentit son âme vide et sèche qu'il n'avait pas encore vingt ans. Ces succès de femmes qu'il avait trouvés si faciles, il les méprisa; il en chercha d'autres dans l'ambition, et, par une fatalité singulière que les mœurs de l'époque font peut-être comprendre, tout lui réussit encore dans cette nouvelle voie. Alors il commença de regarder les hommes et les femmes en grande pitié. Car, par un singulier caprice de notre organisation, ce sont toujours les hommes qui ont le plus à se louer du monde qui exècrent le plus ce monde. Un jour le conçoit : l'homme, supérieur surtout, a de ces moments de tristesse amère, de découragement profond dont le caractère principal est un sentiment prononcé de mépris pour lui-même. Et quand il vient à penser que lui, lui si dégradé à ses propres yeux, est adulé, recherché, primé par le monde, en vérité, il doit le dédaigner ou le haïr beaucoup ce monde ! Et Szaflie, blasé sur tout, parce que tout lui avait réussi, tomba dans une mélancolie incurable. Ses pensées devinrent sombres et poignantes; et, pendant deux années, il monta ou descendit tous les degrés qui mènent au suicide. Armé là, il réfléchit une dernière fois, fouilla encore son cœur, mais il le trouva mort, mort et insensible à tout, l'âme dénuée de tout il remonta des effets aux causes et rencontra, dans le bonheur qui l'avait poursuivi, la source des maux imaginaires ou réels qui le torturaient sans relâche. Alors, par un sentiment que Ton taxera si l'on veut de moulinisme, il se prit à exécrer, à maudire ce monde qui, en le faisant si heureux, l'avait rendu si misérable. Et son cœur, qui ne vibrait plus aux mots d'amour, de vertu ou d'ambition, eut un écho prolongé pour ce mot — haine. — Et Szaflie bondit de joie; il avait découvert une nouvelle corde dans son âme**, une mine féconde en émotions. — Après tout, dit-il, que ce soit par l'excès de bonheur ou de chagrin, le monde m'a rendu misérable: il a usé toutes mes sensations : j'en n'en trouve une, cuisante, aiguë, implacable : le monde en supportera la réaction. Et désormais il n'agit plus que sous l'obsession de cette idée: faire tout le mal possible à l'humanité, — non ce

mal phy-ique que les lois poursuivent cl eoud.iiimeit. mais ce mal, cgi assassinat nuirai qu'elles tolèrent, que b société encourage même quelquefois, à leur ricr spiritualiste, Szafl.c voulait tuer l ame et non le corps. — Ou ne croit plus même à Satan, se dit-il: j'y ferai bien croire, moi ! et par les seuls moyens doAnés à l'intelligence cl à la ualurc de l'homme. Et ce nouvel avenir qu'il se créait excita puissamment l'imagination ardente el désordonnée de Szaflie. Il sentit qu'il avait plus que jamais lies- in de tous ses avantages. Aussi reparut-il dans le monde plus beau, plus séduisant, plus complet qu'autrefois: car celle idée fixe et dominante avait donné à ses traits une expression bizarre qui le distinguait encore davantage des autres hommes. Quant à lui, son rôle était facile : sa haine de l'humanité, le mettant sans cesse en garde contre le> faussetés humaines, lui assurait l'avantage de «'être jamais surpris par elles. Ainsi, la bassesse b plus sordide, l'ingratitude la plus flagrante, le caprice le plus révoltant, le trouvaient toujours insensible el prévenu : Jugeant le monde d'après lui, ibvoyail les momies et les femmes sous des couleurs si sombres, il leur prêtait de> vues el des arrière-pensées tellement misérables, que b réalité était toujours au-dessous de ses soupçons. Mais, par une fatalité singulière, avec ce cœur flétri et désabusé, Szaflie avait conservé b tête d'un jeune homme, l'imagination d'un poète, une de ces imaginations colorées et puissantes qui jettent sur tout un brillant manteau de poésie; qui. jointe à une profonde dissimulation, lui donnait les moyens de jouer toutes les convictions, toutes les émotions pour arriver à son but. Et si jeune, si beau, si riche, dans une sphère sociale élevée, n'avail-il pas tous les moyens d'y parvenir? Et songer pourtant que celle jeune cl charmante enveloppe, quelquefois si marquée de celle douce et triste mélancolie qui semble révéler une ànic tendre el naïve ; songer que tout cela mentait ! - que cette jeunesse mentait, — que ces dehors séduisant:», si pleins de vie cl de sève, que cçtte parole chaleureuse el animée, que ces élans de naïve admiration pour la vertu ou de mépris pour le crime: — songer que tout cela mentait ! — songer que c'csl du fond de son âme vide et ténébreuse, de son âme haineuse, incrédule el glacée, que Szaflie dirigeait l'effet de c.*\$ mensonge* si élégamment, si brillamment masques ! Ainsi il ue croyait pas à l'amitié, non! — cl l'amitié le trouvait toujours facile, ouvert el bienveillant : car de son puissant coup d'œil il découvrait vite dans chacun le vice ou b qualité qu'il cherchait à flatter ou à éteindre. Aussi toutes les séductions irrésistibles de son esprit, de sa fortune, de sa position, étaient tendues vers le coté bible

du caractère de chacun, tel minime qu'il lût, persuadé que, pour qui suit jouer des hommes, tout humain a sa corde apparente ou cachée à faire douloureusement vibrer. Ainsi il ne croyait pas à l'amour qu'il avait réduit à n'être pour lui qu'un bit. déliant ainsi ses déceptions. Et pourtant le langage le plus pur et le plus brûlant, les séductions les plus ingénieuses, les soins les plus délicats, le dévouement le plus inouï, il employait tout pour arriver à son but. Il ne croyait plus à l'amour; et pourtant ses yeux humides se baignaient encore de larmes, son cœur honteux, ses lèvres tremblaient : et c'était le son de sa voix mélodieuse et douce : c'était un mélange de mots de passion, haletants, frénétiques, ivres; des caresses âcres et corrosives, des baisers qui répondaient au cœur comme une électricité Et puis, quand enfin une pauvre femme ainsi enivrée, fascinée, amoureuse. éperdue, oubliant tout pour lui, torturée par les remords, disait en pleurant d'ardentes larmes : — Au moins, mon Dieu ! je suis aimée ! Encore, tout chaud de ses baisers, Szaflie répondait à cela par quelque froid et cruel sarcasme qui dévoilait son âme tout entière. Alors il l'avouait ; sa passion feinte, c'était un moyen ; la possession, encore un moyen d'atroce réaction sur une femme confiante et passionnée, l'as d'amour, plus même de désirs, seulement sa Victime était dans sa dépendance absolue, comme un homme dont on sait le secret et que l'on met vingt fois par jour face à face avec l'échafaud. Et le misérable jouissait des sanglots déchirants qui s'échappaient alors, vivait cette plaie morale qu'il faisait saigner, et aimait à voir ce cœur tout pantelant se tordre et éclater en cris de douleur, de remords et d'amour. Puis, quand il était las de l'irritation nerveuse que ce spectacle affreux lui causait, il retombait dans son néant, comme ces corps inanimés que le galvanisme ne fait plus mouvoir. Et malheur ! les avantages physiques et intellectuels dont il était si admirablement doué ne lui donnaient que trop les moyens d'essayer son atroce système de dé-enchantement sur des êtres faibles, confiants et inoffensifs, qu'il amenait à lui, par cette puissance d'aurai lion dont quelques hommes sont doués

The text on this page is estimated to be only 22.19% accurate

LA SALAMANDRE. 20 Telle est l'analyse imparfaite de ce caractère, qui quelquefois, par une juste punition de Dieu, tombait dans de lugubres et poignantes réflexions. En effet, à ce moment. Szaflie, en contemplant l'abîme sans fond qu'il avait creusé lui-même — non pas dans son cœur, était saisi comme d'un vertige. Car il voyait son âme nue, froide et désséillée. son âme « qu'il avait véritablement dépouillée de ses fraîches et naïves illusions du jeune âge, de ces illusions — que Dieu nous donne, comme un prisme aux mille nuances, pour colorer de ses magiques reliefs ce qu'il y a de désespérant dans la réalité. Car, dans ce lugubre voyage de sa pensée, >/après voyait son âme vide et sombre, sans un souvenir sur lequel il pût se reposer; sans une idée consolante à laquelle il pût s'arrêter comme à une fraîche oasis au milieu de cet immense et aride désert. Il ne trouvait rien dans son âme. rien que le néant et le désespoir; car, ayant brisé tous les liens qui pouvaient l'attacher à l'humanité, il se voyait à jamais seul au monde, seul avec sa liaison. Et Szaflie leva la tête; Son visage était plus pâle que de coutume, et il y avait sur son front une effrayante expression de douleur incurable et profonde. — Oh ! dit-il, vivre ainsi, est-ce vivre ! J'ai vécu d'amour !... Maintenant je vis de haine. Mais cette vie usée comme l'autre, une fois cette dernière sensation éteinte, car la haine s'efface. — Eli bien ! après ?... se dit-il. — Eh bien ! après... le suicide ! je ne l'aurai reculé que pour y revenir' — Et après ? — Oh ! après... après... le néant ! — le néant ! horrible pensée ! .. ne plus être !... Et si pourtant ma vie. morne et glacée, m'était trop à charge ! ah ! ah ! atroce folie ! se jeter dans le néant pour échapper au néant ! — Oh ! si je pouvais croire à l'enfer !... Et il cocha sa tête dans ses mains. Puis, relevant sa tête avec violence, dressant le front contre le ciel : — Eli bien ! l'enfer, ce serait une sensation peut-être ! dit-il avec un affreux sourire. — Puis-je d'ailleurs maintenant aimer les autres quand je m'exécute moi-même ! Non, non ! « lit — il les dents serrées. Une ma désire de mal s'achève donc d'abord ! Et après... Eh bien ! après, l'enfer ! s'y en a... Mais non, il n'y en a pas ! reprit — il avec une expression de désespoir et de regret singulier. Et ce caractère inflexible et dur comme le fer, s'élançant d'un bond hors de ses pensées accablantes qui l'avaient abattu un instant, ne retira de cette dilution qu'un sentiment plus amer contre l'humanité. Il descendit sur le pont. L'enseigne Menai, qui avait pris le quart, s'approcha de lui. — F. bien monsieur, lui dit le frivole et

insouciant jeune homme, seriez-vous poète ? Cette belle nul doit vous inspirer ? f'ooliez-moi donc le sujet sur lequel vous venez de méditer. — Sur la charité évaugélique, monsieur, répondit Suffit avec un sourire qui glaça l'enseigne. CIUP1TIII XXIX. arme -su ot jouter. Ob là I Élrík. je me délia du compère. Botte. Le lendemain matiu, au lever du soleil, l'état-major de la corvette était déjà rassemblé sur le pont. Pierre braquait sa longue-vue sur un point assez éloigné. Auprès de Pierre, le commandant, l'œil fixe, le cou tendu. Pair inquiet, paraissait attendre avec anxiété le résultat des observations de son lieutenant. — J'en étais sûr, dit Pierre en fermant la lunette d'un coup de paume de main Puis il se retourna vers le marquis. — Ah ça ! commandant, lui dit-il, je dois vous prévenir d'une chose : c'est que depuis quelque temps les pirates algériens fout la course, et qu'il serait possible... EU bien ! eh bien ! qu'avez-vous donc ? Comme vous pâlissez ! — bon. mon ami. C'est nerveux, je sais ce que c'est. — Tres-bicn ! je vous disais donc qu'il serait possible que nous eussions a donner la chasse à quelque forban. Ainsi je vais faire, en tout cas, battre le rappel, ouvrir la soute aux poudres, et veiller a ce qu'on fasse le branle-bas de combat. — Ah ! mon Pieu ! mou Pieu ! le combat, nous sommes perdus ! dit le pauvre marquis à voix basse, les yeux effroyablement ouverts et frappant dans ses mains : nllous-notis-eii. alkms-uous cu ! — Oui. commandant, dit lierre & voix haute ayant Pair de lépoudre à son supérieur ; et s'avançant vers Nerval : — Faites gréer les bonnette*, momieur ! L'intention du commandant est que nous sachions au plus tôt â quoi noüs en tenir tuf ces voiles. — Oui, lieutenant, dit renseigne. El il ordonna la manœuvre, qui fui exécutée â l'instant. — Mais, dit le marquis pile comme la mort en prenant le lieutenant par le bras, êtes-vous bien sûr qu'il n'y a rien â craindre, au nom du ciel ? — Oui, commandant, reprit de nouveau Pierre de sa voix forte et tonnante. — Monsieur de Nerval, ajouta-t-il, le commandant trouve que nousyic portons pas assez de toite, et que nous allons trop douce» meut. Faites, je vous prie, hisser les coulrecatooè*. La manœuvre suivit le commandement , et la corvette fila avec une étonnante vitesse. Et bouquin dit tout bas à la Joie, qui remettait son graud sifflet dans sa poche : — As-tu vu ce vieux 6crpcent-là , avec son bonnet de poil ? En fait-il delà toile, en fait-il ! Le hculcnaut aime bien la voile, mais c'est un mousse auprès du vieux. Eh ! mais... vois donc, matelot, vois donc • le» boute-hors des basses vergues â toucher l'eau. Voilà un loup de mer ! Qui est-ce qui se douterait de ça ? Eu effet la corv« tte s'inclinait et volait, rapide comme uue tleclie. — Nais,

Pieu du ciel, nous allons verser! di-ait l'ex-débitant de l'air le plus piteux et le iilu» effrayé. — Un mot de plus , commandant, et je fais mettre les royales. — Je uc sais pas ce que vous voulez dire , par les royales! reprit le pauvre marquis; ma b je comprends. Allons! je me tais, je me lais Mais est-ce que réellement vous allez faire ouvrir la chou aux poudres? — C'est I affaire d'un moment. Avez-vous quelque chose .. dans la soute? — Hein? — Avez-vous des effets, des eof.res sur l'endroit qui sert d'entrée à la -aiuie-b.irbe? — Est-ce près de chez moi ? — Pardieu! le panneau est sous votre lit. — Le panneau.. . de l'endroit aux poudres... ou... le panneau ! Comment! je couche sur les poudics! — Vous confiiez sur la saiiilc-h.irbc : après? N'est-ce pas la place d'honneur, monsieur? Un capitaine de vaisseau u'est-il pas là convenablement placé pour faire sauter sou navire, si b chance tourne? — Sauter! Qui parie de ça, sauter? Ab! mon Pieu! nous somme* perdus! — Tenci , commandant ! reprit Pierre à voix basse en conduisaul Je marquis dans sa chambre pour n'être entendu de personne, tenez, monsieur ' maintenant, voyez-vous, j'ai une peur, moi! — laquelle, lieutenant? — C'est que vous ne soyez lâche. — Monsieur! — Mais, soyez tranquille! tant que Pierre scia lieutenant de la Salamandre, tant qu'il pourra loucher la gâchette d'un pistolet, je vous réponds, moi, que vos épaulettes resteront pures... et malgré vous, encore! — Que voulez-vous dire? — Je veux dire que , si je vous voyais sur le point de faire une lâcheté... vous comprenez bien : une lâcheté? — Eh bien? — Eh bien! je vous tuerais! — Mon Pieu ! mon Pieu! — Oui , je vous tuerais! Je serais fusillé, mais votre uniforme serait sans tache! — Vais au nom du ciel! — Au nom du ciel, pensez bien â tout ceci' J'ai les yeux sur vous, et je VOUS dOMM na parole d'honneur, ma parole de marin, que je le ferai comme je vous le dis. El Pierre n'a jamais manqué à un serment! Ainsi éroutez-moi. Nous allon* atteindre celte voile la- bas; ce n'est peut-être rien, c'est peut-être beaucoup. Je vais, d'apres vos ordre», ordonner le branle-bas de combat: dans uue demi- heure , nous serons à poiléc du canon, et il est possible que ça chauffe! vous sentez-vous le courage de rcjiéler les commandcnu-uts que je vous soufflerai ? — Quand ? — Quand le combat sera engagé, s'il y a combat. — Mais, dans le combat, je ue puis donc pas rester ici, tranquille? — Ab! bieu! Puisqu'il eu est ainsi, monsieur, qu'il y ait combat ou non. des que nous serons à portée de c-auon, je vous ferai prévenir. Vous monterez sur le pont : arrivé là, vous regarderez les boussoles et la mature , et puis vous me direz : — Lieotcuantl , commandez b manœuvre ; et que Pieu fisse que nos canons trouvent à qui

parler! ou autre chose, à votre choix, mats dans le même sens: et alors, vous vous percherez sur votre banc de quart, d où vous ne bougerez pas que le feu ne soit terminé- Et smigez-y bien, monsieur : au moindre signe de peur, à la moindre hésitation, je s* rai là, je vous le répète, je serai là, et je vous veillerai , dit Pierre en portant son index auprès de son œil gauche qui parut flamboyer au pauvre marquis. Maintenant, c ommandant, reprit-il respectueusement, je vais m'occuper de tout . et j'attendrai vos ordres. — Mats.. Pierre sortit en faisant un profoud salut. CHAPITRE XXX. U> VOICI Enfin, lt voilai Scin.ua — Im gnyonrf*. En sortant de b chambre du commandant, Pierre rencontra son fils dans la batterie. — Eh bien! père, est-ce vrai? dit l'enfant rayonnant de joie, l'n combat? — C'est possible , mon ami Et, à cause de cela , tu vas descendra avec moi uu instant daus ma chambre. Ils descendirent. — Paul , dit le lieutenant en prenant nn sabre suspendu au-dessus do sa couchette, lu prendras ce sabre; entends-tu? c'est une excellente lame luiquc , montée à l'espagnole , avec une coquille et une garde qui couvrent b nui» et l'avaul-bra*. Paus uu combat d'ajjordagc, c'est une arme précieuse. — Mais père . et loi? — Tu sais que j'ai le sabre de ce pauvre Brémonl, qui e*t excellent. Tes pistolets soi il- ils eu état ? —

Telle est l'analyse imparfaite de ce caractère, qui quelquefois, par une juste punition de Dieu, tombait dans de lugubres et poignantes réflexions. En effet, à ce moment, Szafie, en contemplant l'abîme sans fond qu'il avait creusé lui-même dans son cœur, était saisi comme d'un vertige. Car il voyait son âme nue, froide et desséchée, son âme qu'il avait cruellement dépouillée de ses fraîches et naïves illusions du jeune âge, de ces illusions que Dieu nous donne, comme un prisme aux mille nuances, pour colorer de ses magiques reflets ce qu'il y a de désespérant dans la réalité. Car, dans ce ténébreux voyage de sa pensée, Szafie voyait son âme vide et sombre, sans un souvenir sur lequel il pût se reposer; sans une idée consolante à laquelle il pût s'arrêter comme à une fraîche oasis au milieu de cet immense et aride désert. Il ne trouvait rien dans son âme, rien que le néant et le désespoir: car, ayant brisé tous les liens qui pouvaient l'attacher à l'humanité, il se voyait à jamais seul au monde, seul avec sa haine. Et Szafie leva la tête: son visage était plus pâle que de coutume, et il y avait sur son front une effrayante expression de douleur incurable et profonde.

— Oh! dit-il, vivre ainsi, est-ce vivre! J'ai vécu d'amour!... Maintenant je vis de haine. Mais cette vie usée comme l'autre, une fois cette dernière sensation éteinte, car la haine s'use... — Eh bien! après?... se demanda-t-il. — Eh bien! après... le suicide! je ne l'aurai reculé que pour y revenir! — Et après?... — Oh! après... après... le néant! — le néant! horrible pensée!... ne plus être!... Et si pourtant ma vie, morne et glacée, m'était trop à charge! ah! ah! folie! se jeter dans le néant pour échapper au néant! — Oh! si je pouvais croire à l'enfer!...

Et il cacha sa tête dans ses mains. Puis, relevant sa tête avec violence, dressant le front contre le ciel:

— Eh bien! l'enfer, ce serait une sensation peut-être! dit-il avec un affreux sourire. — Puis-je d'ailleurs maintenant aimer les autres quand je m'exerce moi-même! Non, non! dit-il les dents serrées. Que ma destinée de mal s'achève donc d'abord! Et après... Eh bien! après, l'enfer! se y en a... Mais non, il n'y en a pas! reprit-il avec une expression de désespoir et de regret singulier.

Et ce caractère inflexible et dur comme le fer, s'élançant d'un bond au-dessus des pensées accablantes qui l'avaient abattu un instant, ne retira de cette méditation qu'un sentiment plus amer contre l'humanité. Il descendit sur le pont. L'enseigne Merval, qui avait pris le quart, s'approcha de lui.

— Eh bien! monsieur, lui dit le frivole et insouciant jeune homme, seriez-vous poète? Cette belle nuit doit vous inspirer? Confiez-moi donc le sujet sur lequel vous venez de méditer. — Sur la charité évangélique, monsieur, répondit Szafie avec un sourire qui glaça l'enseigne.

CHAPITRE XXIX.

BRANLE-BAS DE COMBAT.

Oh là! Étrik, je me délie du compère.
BURE.

Le lendemain matin, au lever du soleil, l'état-major de la corvette était déjà rassemblé sur le pont. Pierre braquait sa longue-vue sur un point assez éloigné. Après de Pierre, le commandant. L'œil fixe, le cou tendu, l'air inquiet, paraissait attendre avec anxiété le résultat des observations de son lieutenant. — J'en étais sûr, dit Pierre en fermant la lunette d'un coup de paume de main. Puis il se retourna vers le marquis. — Ah ça! commandant, lui dit-il, je dois vous prévenir d'une chose: c'est que depuis quelque temps les pirates algériens font la course, et qu'il serait possible... Eh bien! eh bien! qu'avez-vous donc? Comme vous pâlisiez! — Non, mon ami. C'est nerveux, je sais ce que c'est. — Tres-bien! je vous disais donc qu'il serait possible que nous eussions à donner la chasse à quelque forban. Ainsi je vais faire, en tout cas, battre le rappel, ouvrir la soute aux poudres, et veiller à ce qu'on fasse le branle-bas de combat. — Ah! mon Dieu! mon Dieu! le combat, nous sommes perdus! dit le pauvre marquis à voix basse, les yeux effroyablement ouverts et frappant dans ses mains; allons-nous-en, allons-nous-en! — Oui, commandant, dit Pierre à voix haute ayant l'air de répondre à son supérieur; et s'avançant vers Merval: — Faites gréer les bonnettes, monsieur! L'intention du commandant est que nous sachions au plus tôt à quoi nous en tenir sur ces voiles. — Oui, lieutenant, dit l'enseigne.

Et il ordonna la manœuvre, qui fut exécutée à l'instant.

— Mais, dit le marquis pâle comme la mort en prenant le lieutenant par le bras, êtes-vous bien sûr qu'il n'y a rien à craindre, au nom du ciel? — Oui, commandant, reprit de nouveau Pierre de sa voix forte et tonnante. — Monsieur de Merval, ajouta-t-il, le commandant trouve que nous ne portons pas assez de voile, et que nous allons trop doucement. Faites, je vous prie, hisser les contrecarènes.

La manœuvre suivit le commandement, et la corvette fila avec une étonnante vitesse. Et Bonquin dit tout bas à la Joie, qui remettait son grand sifflet dans sa poche:

— As-tu vu ce vieux serpent-là, avec son bonnet de poil? En fait-il de la toile, en fait-il! Le lieutenant aime bien la voile, mais c'est une mousse auprès du vieux. Eh! mais... vois donc, matelot, vois donc: les bouts-hors des basses vergues à toucher l'eau. Voilà un loup de mer! Qui est-ce qui se douterait de ça?

En effet la corvette s'inclinait et volait, rapide comme une flèche.

— Mais, Dieu du ciel, nous allons verser! disait l'ex-débitant de l'air le plus piteux et le plus effrayé. — Un mot de plus, commandant, et je fais mettre les royales. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, par les royales! reprit le pauvre marquis; mais je comprends. Allons! je me tais, je me tais. Mais est-ce que réellement vous allez faire ouvrir la chose aux poudres? — C'est l'affaire d'un moment. Avez-vous quelque chose... dans la soute? — Hein? — Avez-vous des effets, des coffres sur l'endroit qui sert d'entrée à la sainte-barbe? — Est-ce près de chez moi?

— Pardieu! le panneau est sous votre lit. — Le panneau... de l'endroit aux poudres... ou... le panneau! Comment! je couche sur les poudres! — Vous conchez sur la sainte-barbe: après? N'est-ce pas la place d'honneur, monsieur? Un capitaine de vaisseau n'est-il pas la convenablement placé pour faire sauter son navire, si la chance tourne? — Sauter! Qui parle de ça, sauter? Ah! mon Dieu! nous sommes perdus! — Tenez, commandant! reprit Pierre à voix basse en conduisant le marquis dans sa chambre pour n'être entendu de personne, tenez, monsieur! maintenant, voyez-vous, j'ai une peur, moi! — Laquelle, lieutenant? — C'est que vous ne soyez lâche. — Monsieur! — Mais, soyez tranquille! tant que Pierre sera lieutenant de la *Salamandre*, tant qu'il pourra toucher la gâchette d'un pistolet, je vous réponds, moi, que vos épaulettes resteront pures... et malgré vous, encore! — Que voulez-vous dire? — Je veux dire que, si je vous voyais sur le point de faire une lâcheté... vous comprenez bien: une lâcheté? — Eh bien? — Eh bien! je vous tuerai! — Mon Dieu! mon Dieu! — Oui, je vous tuerai! Je serais fusillé, mais votre uniforme serait sans tache! — Mais au nom du ciel! — Au nom du ciel, pensez bien à tout ceci! J'ai les yeux sur vous, et je vous donne ma parole d'honneur, ma parole de marin, que je le ferai comme je vous le dis. Et Pierre n'a jamais manqué à un serment! Ainsi écoutez-moi. Nous allons atteindre cette voile là-bas; ce n'est peut-être rien, c'est peut-être beaucoup. Je vais, d'après vos ordres, ordonner le branle-bas de combat: dans une demi-heure, nous serons à portée de canon, et il est possible que ça chauffe! vous sentez-vous le courage de répéter les commandements que je vous soufflerai? — Quand? — Quand le combat sera engagé, s'il y a combat. — Mais, dans le combat, je ne puis donc pas rester ici, tranquille? — Ah! bien! Puis-qu'il en est ainsi, monsieur, qu'il y ait combat ou non, dès que nous serons à portée de canon, je vous ferai prévenir. Vous monterez sur le pont: arrivé là, vous regarderez les boussoles et la mâture, et puis vous me direz: — Lieutenant, commandez la manœuvre; et que Dieu fusse que nos canons trouvent à qui parler! ou autre chose, à votre choix, mais dans le même sens; et alors, vous vous percherez sur votre banc de quart, d'où vous ne bougerez pas que le feu ne soit terminé. Et songez-y bien, monsieur: au moindre signe de peur, à la moindre hésitation, je serai là, je vous le répète, je serai là, et je vous veillerai, dit Pierre en portant son index auprès de son œil gauche qui parut flamboyer au pauvre marquis. Maintenant, commandant, reprit-il respectueusement, je vais m'occuper de tout, et j'attendrai vos ordres. — Mais...

Pierre sortit en faisant un profond salut.

CHAPITRE XXX.

LA VOILE.

Enfin, la voilà!
SCHILLER. — *Les Brigands*.

En sortant de la chambre du commandant, Pierre rencontra son fils dans la batterie.

— Eh bien! père, est-ce vrai? dit l'enfant rayonnant de joie. Un combat? — C'est possible, mon ami. Et, à cause de cela, tu vas descendre avec moi un instant dans ma chambre.

Ils descendirent.

— Paul, dit le lieutenant en prenant un sabre suspendu au-dessus de sa couchette, tu prendras ce sabre; entends-tu? c'est une excellente lame turque, montée à l'espagnole, avec une coquille et une garde qui couvrent la main et l'avant-bras. Dans un combat d'abordage, c'est une arme précieuse. — Mais père, et toi? — Tu sais que j'ai le sabre de ce pauvre Brémont, qui est excellent. Tes pistolets sont-ils en état? —

The text on this page is estimated to be only 20.80% accurate

30 LA SALAMANDRE. Oui, père. — Va me les chercher : que je les voie. — Ma», père, ils sont «i état. — Paul , allez tue le> chercher. — Oui , père , dit l'enfant en einhras&wl Pierre. Pierre le suivit des yeux ; puis, les levant au ciel : ^,>n ^'cu • dil-il avec une admirable expression de ferveur ; mon Dieu, ne nous sépare pas encore! Paul reunt avec ses pistolets. Il tallut voir avec quel soin Pierre en fit jouer les ressorts et les batteries. — (Jette détente est trop molle, dit-il. Et il jeta un des pistolets sur sou lit. eu prit un autie au faisceau d armes, I examinj soigneusement, et le remit à sou (ils. — Tiens. ami. ht coups père “ . ht mets deux balles, eiiien.b-lu ? ht surtout , Paul, ménage tes ps pas d imprudence, comme la dernière... — Mais l’arme blanche, k ?n,,c blaii. hc... l'arme bbinchc, monsieur, ne vaut pas l'arme a leu quand ou vise juste. Et puis surtout, Paul, restez à voire poste.... M»us iii entendez, à votre poste dans la batterie, Mali ï poste dans la batterie, et lion sur le pont. — , pere... — Monsieur... — Oui, oui, père; j'y resterai. Mais toi?— Mm, mou poste est a l’arrière, comme toujours, à la manoeuvre. — •. est bien en vue, pere. — Vilain jaloux ! dit le bon lieutenant en souriant. A ce moment mi tiniouier descendît. — Lieutenant, loft'iHer de quart vous fait prévenir que Ion est presque a portée de caupon de la voile en vue. — Dites que je vais monter, répondit Pierre. — Allons! mon entant, embrasse-moi, et soyons hommes. Il tint avoir serré sur son cœur un père ou un aini dans une circonstance pareille, pour savoir ce qu'il y a de profonde et intime tendresse dans col embrassement qui peut être le dernier. (Juaud Pierre et son fils parurent sur le pont, on ne vit pas la plus légère trace d'émotion sur leur physionomie. — Eh bien ! lieutenant, dit Mcrval en lui (tassant la loucuc-vuc, nous savons ce que c'est. En effet, après avoir as>uré le pavillon de la Salamandre d'un coup de canon a poudre qui resta sans réponse, on avait essayé d'un secoud a boulet, qui réussit mieux. — E’esl heureux, dit le lieutenant en voyant un pavillon rouge se bisser lentement à h corne d’un grand brick étroit, hardi, élané.— Rouquin a bien visé, car le boulet -'est logé eu plein bois, dit Mcrval. Mais voyez donc : voila le goéland qui abaisse scs ailes et qui met en panne, il veut lions envoyer un canot, sans doute, lieutenant ! — C'est lisible, et je vais prévenir le commandant. jhi n'a pas oublié la conversation du malheureux marquis r t de Pierre. >olon les lutentions de ce dernier, l'ex débitant éuit moulé sur le pont en grand uniforme, avait huit bit n que m.d

balbutié la phrase que Pierre lui avait apprise, cl gi iiiqié Mir sou lune de quart. Iloide, immobile, les yeux h\c> sur Pierre qui ne le quittait pas du regard, il attendit. Certes, si le marquis méritait une pimitiou, ilia reçut ample et Lirge iiendanl la deuil heure d lucerlituik «pii le tint cil suspens, n ayant d'autre tli-'rac|!on Xe ce,,cs par Pierre, qui venait de terni» à autre lui dire à I oreille : — Songez à ce que je vous ai promis. A la première hésitation, vous eutendez..» Et, apres cette communication amicale, Pierre le saluait profondément comme \$ il se fin entretenu de choses importantes de service. Et lequqiage, voyant la roideur et l'impassibilité du marquis an milieu du mouvement inséparable des préparatif, d un combat. pi il aisément reltc |KilrdualM>n pour b; sang-froid et I habitude du danger.

Aussi Bouquin mt-sl a la Joie eu lui moutraul le marquis : — Il est bien mal ficelé en uniforme ; il a Pair d'un moule à f.. noie, mais c'est un c bien qui ne doit pas boudier au lèu. Planté connue un mat, d lie bougera pas de sou banc de quart, le vieux gueux, il ne oougrru pas : le lieutenant a beau lui parler à I oreille, rieu du tout il ne remue pas seulement la tête. A u premier coup de canon que la Salamandre tira pour assurer son pavillon, le malheureux marquis, quoique prévenu, lit un effroyable boud sur son bauc. ..7iAI,,! ,L' caïman! dit Rouquin en tirant la Joie par sa veste Ah . le vieux gueux ! le y la qui suite de joie de voir commencer la danse r/y prno/, ga,de a ta peau! Est-il enragé pour le feu, hein, H» Joie? Sms calme, soi> calme : on va la danser, et la mitraille aussi vieux enragé, vieux mangeur de boulets, va ! Mais hcmcuseme.it pour le mang.nr de boulets, l'enragé. l'amateur de 1.1 mitraille et de la prends garde à h, J r,,M, |c fcn ne continua pas; ail c miliaire, connue on la \u. le brick hissa son pavillon anres I imitait ai un jm-ii luu-que que lui lit la Salamandre, cl envoya un cidil* i' I oivilê • * * CürVLlk' Aiui* ,ierre' s approchant du marquis, lui • liez vnus 16 &:,Ul l,U l,anC <lc <*uarlt suis ass4'* content. Descendes j L'ex-déhitani nés-: le fit pas dite deux foi» Dans ce canot, manœuvré par quatre hommes fort piyprenicnt vêtus I à l'égyptienne, c'est-à-dire vêtus d'une chemise, d'une calotte rouge, I d uue culotte qui ne vient qu aux geuoitx. il y avait un monsieur d'une quarantaine d'années, assez ehaaité d emlion|M>int, habillé d un gilet citamois et d une redingote olive ; il était coiffé d'une casqueile bleue, je I crois. Il moula leslvment à bord, salua I enseigne Mcrval qui était au I haut de la coupée, et lui dit en fort hou français, avec un accent qui l trahissait un peu sou origine normande : — Pourrai-je savoir, lieutenant, en quoi je puis vous être utile? — ' ou» avez

bien longtemps tardé à hisser votre pavillon, monsieur, fit-il. — Si vous n'avez pas vu d'artucs? — Non : quelques li-ds. v-nia loin. I. était assez propre dans sa cabine. Pour un renégat, il n'est pas si laid. — Hui, oui : mais je n'aime pas lap-tasic : CC ucs! qu'un calcul, fl c'cs! bas - Je suis de

Pierre, étonné de voir ce gros homme, bas Normand, il se pencha sous le
 p.villmi tmc. — Ma foi! lieutenant, reprit l'autre, j'en ai assez. Mon si coud
 est malade, et, avant que j'aie pu nie faire entendre de ; ces animaux la — il
 montra les Egyptiens — il s'est passé juste le temps de recevoir un de vos
 boulets — il ôta sa casquette dans ta précinte. — Mais vous êtes Français,
 monsieur? demanda Pierre. — Oui, lieutenant Haut, natif de l'Ir. — Et
 comment allez-vous sous pavillon turc? Mais je suis Turc aussi. —
 Monsieur, répondez sérieusement, c'est un officier de la marine royale de
 France qui vous interroge. — Mais, mon Dieu! lieutenant, je suis Turc, en
 cela que j'ai apostasie. — Ah! vous êtes renégat, dit Pierre avec une
 expression méprisante. — Pour vous servir, dit l'autre en ôtant sa casquette
 — Et vous allez où? demanda Pierre. — A Gibraltar, porter des grains
 d'Odessa. Voici mes (dires, mes papiers, lieutenant, visés par le consul
 anglais à Constantinople. Tout était parfaitement en règle. — Je vais,
 monsieur, si vous le permettez, dit Pierre, envoyer un de mes officiers pour
 visiter voire brick. C'est un engagement pis cuire les [rois puissances, alui
 d'ailleurs, si l'on peut, Sam-Bai le pirate. — (lue Dieu.... Je veux dire que
 Mahomet vous aide, lieutenant. Mais quand vous voudrez visiter mon bord
 je suis prêt, car j'ai bâte d'arriver. Monsieur de Merval, dit Pierre, prenez le
 canot major, armez-le, o guerre, et veuillez aller «animer ce brick : vous me
 ferez voire rapport. U S, nie. de la Joie releuil. Ou mettez l'embarcation à la
 mur. on l'arma, el Merval, accoutpaguc du renégat, quitta la corvette. —
 Ueuteiaui, je vous présente mes civilités, dit le bas Normand en saluant la
 terre. — dit celui-ci avec une froideur «faciale ; et d ajouta tout liant :
 Menai, laissez la moitié de votre monde arme dans le canot, et a la moindre
 démonstration hostile un signal. Ce doit être l'US * saH' l' eil s""s nos ""ou*,
 mai. u importe, deda pruet l'embarcation quitte la Salam ta, Ir. rierre la
 suivit des yeux Au tiout d une demi-beure elle revint, et Merval mutila à
 bord. — I h bien ! Menai? demanda Pierre. — Eh bien ! lieutenant. il u'v a
 lias un mol i dire: il est chargé de blé jusqu'à sa el seulement l'équipage est
 nombreux, voilà loin Son second est tu, Italien, renégat, t f » ' 11 «ait «niché
 ut fort pale. Il „,a ré, du eu assez mauvais Iranyals aux questions que je lui
 ai faites, et tout se rapporte à ce que ce gros homme nous a dit. - Vous n'avez
 pas vu d'artucs? — Non : quelques li-ds. v-nia loin. I. était assez propre
 dans sa cabine. Pour un renégat, il n'est pas si laid. — Hui, oui :
 mais je n'aime pas lap-tasic : CC ucs! qu'un calcul, fl c'cs! bas - Je suis de

votre avis. Mais le voila qui demande s il peut partir, dit Mcrval eu montrant a son supérieur un signal do brick. — 1 mites lui signe que oui, dit Pierre El Une damne Neue , I jaune fut hissée à la corne de la Su! retendre A peine ce signal cut-d éuSaperçu pir le brick, qu'il démasqua son grand liimier, et imuraeiika a vogua- doucement. prolitaulde la brise qui éuit as& z fratebe, I ms, quand il fut Itors de porté - du canon de la corvette il laissa tomber d un coup toutes ses voile-, déa-rla tout, depuis ses rovates jusqu aux basses voiles, avec une prestesse, une précision adtnirablm oi ieiia grand large une des amures le, plus favorables a la vitesse, cl fe prit a fuir avec une vélocité prodigieuse. quoi diable aussi -c sauve-t-il xi' vile? Sk'WnS!— ' Ma^ûije n'enaés C^ple'TÆld^nai'r3"1 “ dua lui rendre El le digne homme tout coulent d'avoir échappé au danger qu'il re'fcn,lada » ' <«*• ‘M ■« pouvait pas doubler la ralfou X» d,m SittIISTÎÎr10 dit Pierre; irès-bien, comroano r èt'le f • “ 'i^r l,s “ demande la permission de d.mdit'Vexoléititad. ***** “ V“"e ",,m' ~ Kl «« bien fait, U mHiveMe des iutenüonx généreuses du conintmandanl ayant vite ciri uk, i liacuu lut peu*er gaieuicul au bal fu lendemain.

The text on this page is estimated to be only 22.05% accurate

LA SALAMANDRE. 34 CHAPITRE XXXI. mtpotn Silence!
enfant dei (union*: liltncel Si ton Ofcur murmure, que U langue n'outrage
pas ton Uicut Btrux. — Lt Ciel tl la Ttm. Il y avait quelque chose de
tristement bouffon dans le désappointement de l'équipage de la Salamandre
et de son état-major, qui s'attendaient à un combat sanglant. Celait comme
un drame sans dénoûment, u'i amour brisé avant sa demiere phase, une
ambition qui avorte ; c'était euliu une de ces déceptions si communes qui
viennent brutalement railler les prévisions les plus sagement assises. Et' de
bit, ces préparatifs de guerre, ces émotions instinctives de crainte, que les
plus braves partagent toujours quand va se résoudre une question de vie ou
de mort ; ces témoignages de grave et profonde tendresse qu'on ne se donne
qu'en ces moments solennels, tout cela aboutissant à un bas Normand
renégat qui faisait paisiblement son commerce de blé. Tant d'exaltations
bouillantes obligées de se refroidir tout à coup ! Il y avait là, je le répète,
quelque chose de triste pour des hommes qui, ayant fait d'avance le sacrifice
de leur vie, ayant surmonté ce qui coûte le plus, le premier moment,
n'avaient plus qu'à espérer des ch auces favorables d'un combat, si rare en
temps de paix. Aussi, tous les fronts étaient-ils sombres et plissés. Paul
surtout ne cachait pas ! son chagrin : perdre une si lielle occasion de se
distinguer, et aux yeux d'Alice encore ! te panvc eufaut exhalait ses {•aîntes
avec une amertume qui frappa Szaflie. Szaltie avait déjà remarqué le
caractère de Paul ; cette nature primitive, franche et passionnée, contrastait
tellement avec les organisa lions bàlaide* et flétries qu'il avait rencontrées
jusqu'alors, que l'cuvie lui vint de creuser ce c< rur si neuf et si candide.
Oui, Sia flic , poussé par une infernale méchanceté , voulut dessécher —
d'autres dit aient éclairer — celte jeune âme. parce que b sienne était
desséchée ; arracher ce pauvre enfant à ses illusions m poétiques, à travers
lesquelles U ne voyait dan* le monde que des sentiments purs, des
airections douces. Parce que lui, Szaflie, u'y voyait plus que haine, vices et
crimes. Car, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, il s'attachait à tuer lame et non le
corps. Il appelait cela faire voir vrai ! Et tel est le néant de fa justice des
hommes, qu'ils punissent de mort pour avoir fait au corps une hle-surc qui
se guérit ou qui lue à l'instant, mais qu'ils laissent impunément torturer,
déchirer une âme, y filtrer goutte à goutte un poison violent qui la brille à
petit leu, qui la change en une plaie incurable qui saigne jusqu'au tombeau.

Assassinez le phy* si que, on vous lue ' Assassinez le moral, on vous bisse calme, ou vous loue même quelquefois. Et ceci est infâme! infâme... Car au moins, pour uu coup de poignard, deux heures d'agonie, et tout est dit. Mais arracher d'un cœur neuf et convaincu sa nam-té et sa conviction, mais c'est uu coup de poignard qui dure toute la vie ! Mais dire à cet homme qui s'agenouille et secrie : — Mon Dieu, je traîne une vie amère et atroce; ma mère est morte, mes enfants sont morts, ma femme est morte ; mais je souffre tout, parce que tu es juste, parce qu'un jour, si j'ai souffert sms me plaindre les épreuves que tu me fais subir, je reverrai la-b.iut et nu mrcr, et ma femme, et mes en ants. Aussi, je ne désire pas fa mort, mai* si lu inc l'envoie, je la bénirai!... Mai* lui répondre, à ce malheureux : — Dieu, s'il existe, ne t'entend pas; il s'occupe de la création, et non de b créature. Ta famille Csl morte ? Néant après toi! néant ! Cabanis et llichat l'ont prouvé. Toujours et partout néant! t'omprends-tu bien? Ainsi, au lieu a 'espérer, oublie. La mort est la fin de tout. Si lu souffres trop, tu as la Seine ! Ne le plaint donc pas, Sybarite! > Eh bien ! celui qui aura tué froidement cette âme si pleine de vie et d'espérance,- celui qui poussera mathématiquement cet homme au suicide, irréfragable conséquence de la mort morale et de l'extinction de toute croyance, déduction positive qui s'applique à l'homme ou au corps social tout entier... eh bien ' celui-là sera-t-il moins coupable que l'homme ardent et jaloux qui tue sa mailrcsse ou son ennemi ? Et c'est sou* le poids de ce désenchantement atroce que Szaflie voulait étouffer l'âme de Paul. Ce combat si impatientement attendu et qui trahit tint d'espérances, fut sua point de depait. Sa raillerie cruelle et puissante trouva dans cet incident une image lidi-le des déceptions qui lorlurcul notre existence. El Paul lui parla de la gloire. Alors Szaflie lui peignit la position de son père, de Pierre lluct, brave, loyal, couvert de t>lea6ure\$, vieux de victoires et de services, voyant d'un seul boud un homme stupide et lâche se placer au-dessus de lui .. Paul, ne sachant que répondre à «les faits, lui dit son glorieux et noble eut, qui rérompeii'Uit bien de l'injustice des hommes. Alors Szaflie lui en montra les privations, fa moaotouic. le despotisme qui réagissait sur l«*s plus douce* affrétiions de fa nature, qui changeait les relations de pere à bis en soumission d'esclave à maître. Et le pauvre enfant, voulant sortir de ce cadre étroit d individualité où Szaflie le serrait comme dans nn élan, avec son enthousiasme de crédulité poétique et louchante, lui parla d amour, de génie, d'amitié... Alors Szaflie, avec des chiffres d'un positif effrayant, lui répondit : — La vertu? c'est de l'or ou un tempérament

plus ou moins négatif. Le crime? une organisation voulue par b forme au crâne, l'amour ? uu appareil nerveux. Le geuie? uu cerveau plus ou moins développé. Et tout cela encore est soumis au bas et ignoble pouvoir de l'ivresse . De sorte que le souffle de Dieu, l'émana lion divine, ne peut lutter coutie l'iullueiice d'uu produit matériel d'une coupe de vin. De sorte que l'amour le plus exalté, l'amitié fa plus vive, le génie le plus puissaul se fondent et s'effacent sous le souille glacé de fa lièvre. El celte hideuse théorie épouvanta l'enfaut ; car Szaflie colorait son tabli-au de couleurs si sombres, du faits si cruellement probables, d'une éloquence si âcre et si incisive, que le malheureux Paul fut comme étourdi, comme saisi de vertige. Pour un moment, il deviut comme ce fou dont parle je ne sais plus nel poète, qui, possédé par le démon du savoir, ne voyait plus la peau élicale et rosée de la femme, ses yeux purs et transparents, sa chevelure de soie... non, cette ravissante enveloppe lui échappait... mais de son regard aigu et acéré il découvrait les veines sanglantes qui se croisaient sous celte peau, les nerfs qui agitaient ces veux, les muscles rouges qui faisaient mouvoir ce corps. Horreur ! là il ne voyait plus qu'un cadavre animé... Mats il voyait vrai ; il voyait le fond des choses, comme on dit. Et l'aul aussi commença à voir vrai, à voir le loud des choses, et ainsi à douter. El le scepticisme est un pas immense vers le désenchantement. Et Paul resta immobile, altéré, fasciné par l'effrayante conversation, par le regard profond de Szaflie. Oui, Paul, au lieu de croire, commençait à douter, bette raillerie si mordante, si algébrique, devait laisser des traces étemelles dans son esprit vif, impressionnable et intelligent. Oh ! malheur! Daignez Paul, qui jusqu'alors avait échappé à cette éducation abstraite et positive, dernier degré d'une extrême civilisation qui se consume par ses propres lumières, et qui a dépouillé notre société de ses deruicres illusions. El ceci est un mal irréparable ; car qui retrouvera jamais une croyance perdue ? Qui ne donnerait tout k froid et profond savoir du sceptique pour l'émotiun du petit enfant qui joint le* mains devaut le Christ, et lui demande (tardon d'une faute ou une vieillesse heureuse pour sa mère ? Qui ne donnerait l'implacable raison, fa scienc. désespérante du matérialiste, pour la conviction consolante de celui qui croit à un autre monde peuplé de tout ce qui nous fut cher ? (Jui M changerait cet amer mépris du monde, celte insensibilité triste et moqu« use qui nous nid audessus de toute déception, pour ce temps de crédulité uaive où uous nous laissions tromper avec tant de bonheur? Ob ! que l'âme est vide cl desséchée, alors ! Oh! voir dans lo«l

intérêt, calcul, arrière-pensée... Ne croire à rien, n'aimer rien, être forcément méchant ou malheureux ! Que cette vie est atroce ! Et penser pourtant que Paul avait fait le premier pas (Lui cette vie ! et que ce premier pas est tout ! car je ne sais quelle pente fatale de notre esprit nous fait courir au-devant du malheur avec une désolante frénésie ; nous fait oublier en un instant des années de bonheur et d'espérance, pour nous vouer volontairement à un avenir de larmes et de chagrins ! Il serait donc qu'il y a écrit au fond du cœur de l'homme : — Tu ne peux grandir que de toute la profondeur de ton infortune ! Uli ! serait-ce donc que l'implacable ambition de quelques-uns irait chercher un aliment jusque dans le désespoir ! Plaignez Paul ! car au moins Szailie, desséché par le savoir, blasé par le plaisir, avait encore sa haine pour vivre ! Il avait substitué quelque chose à ce qu'il voulait déduire chez Paul ! Parce que Szailie avait une âme fortement trempée, un de ces caractères absolus, entiers, que Dieu jette sur la terre organisés et complets, pour le bien comme pour le mal extrême. Parce que maintenant l'âme de Szailie, c'était l'immense cratère d'un volcan ; il avait tout englouti : Iraïbes eaux, gazons, verdure et doux ombrages, mais il pouvait au moins vomir sa lave brûlante qui bouillait dans ses entrailles. Mais l'âme de Paul ! inouï Dieu ! l'âme de Paul, ce n'était qu'une frêle et tendre fleur qui, arrachée de sa tige, flétrie, fanée, devait tomber et mourir. Aussi le malheureux enfant sentit son cœur se briser ; ses yeux se mouilleront de larmes cruelles, et il dit à Szailie : — Ah ! monsieur, monsieur ! pourquoi, grand Dieu, m'avez-vous dit cela ? Si vous saviez le mal que vous me faites !... (Jwcl affreux système que le vôtre ! Alors Szailie, avec sa merveilleuse facilité à heurter les émotions, à renverser les idées qu'il avait fait naître, lui répondit que ce système | accablant n'était pas le sien, mais celui de quelques hommes assez malheureux pour ne croire à rien. — Quant à moi, ajouta-t-il avec un

*ou

CHAPITRE XXXI.

PARADOXES.

Silence! enfant des passions: silence! Si ton cœur murmure, que ta langue n'outrage pas ton Dieu!
BROUS. — *Le Ciel et la Terre.*

Il y avait quelque chose de tristement bouffon dans le désappointement de l'équipage de la *Salamandre* et de son état-major, qui s'attendaient à un combat sanglant. C'était comme un drame sans dénouement, un amour brisé avant sa dernière phase, une ambition qui avorte; c'était enfin une de ces déceptions si communes qui viennent brutalement railler les prévisions les plus sagement assises.

Et de fait, ces préparatifs de guerre, ces émotions instinctives de crainte, que les plus braves partagent toujours quand va se résoudre une question de vie ou de mort; ces témoignages de grave et profonde tendresse qu'on ne se donne qu'en ces moments solennels, tout cela aboutissant à un bas Normand renégat qui faisait paisiblement son commerce de blé. Tant d'exaltations bouillantes obligées de se refroidir tout à coup! Il y avait là, je le répète, quelque chose de triste pour des hommes qui, ayant fait d'avance le sacrifice de leur vie, ayant surmonté ce qui coûte le plus, le premier moment, n'avaient plus qu'à espérer des chances favorables d'un combat, si rare en temps de paix. Aussi, tous les fronts étaient-ils sombres et plissés. Paul surtout ne cachait pas son chagrin : perdre une si belle occasion de se distinguer, et aux yeux d'Alice encore! Le pauvre enfant exhalait ses plaintes avec une amertume qui frappa Szaflie. Szaflie avait déjà remarqué le caractère de Paul; cette nature primitive, franche et passionnée, contrastait tellement avec les organisations batarde et flétries qu'il avait rencontrées jusqu'alors, que l'envie lui vint de creuser ce cœur si neuf et si candide.

Oui, Szaflie, poussé par une infernale méchanceté, voulait dessécher — d'autres diraient éclairer — cette jeune âme, parce que la sienne était desséchée; arracher ce pauvre enfant à ses illusions si poétiques, à travers lesquelles il ne voyait dans le monde que des sentiments purs, des affections douces. Parce que lui, Szaflie, n'y voyait plus que haine, vices et crimes.

Car, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, il s'attachait à tuer l'âme et non le corps. Il appelait cela faire voir vrai!

Et tel est le néant de la justice des hommes, qu'ils punissent de mort pour avoir fait au corps une blessure qui se guérit ou qui tue à l'instant, mais qu'ils laissent impunément torturer, déchirer une âme, y filtrer goutte à goutte un poison violent qui la brûle à petit feu, qui la change en une plaie incurable qui saigne jusqu'au tombeau. Assassinez le physique, on vous tue! Assassinez le moral, on vous laisse calme, on vous loue même quelquefois. Et ceci est infâme! infâme... Car au moins, pour un coup de poignard, deux heures d'agonie, et tout est dit. Mais arracher d'un cœur neuf et convaincu sa naïveté et sa conviction, mais c'est un coup de poignard qui dure toute la vie! Mais dire à cet homme qui s'agenouille et s'écrit :

— Mon Dieu, je traîne une vie amère et atroce; ma mère est morte, mes enfants sont morts, ma femme est morte; mais je souffre tout, parce que tu es juste, parce qu'un jour, si j'ai souffert sans me plaindre les épreuves que tu me fais subir, je reverrai là-haut et ma mère, et ma femme, et mes enfants. Aussi, je ne désire pas la mort, mais si tu me l'envoies, je la bénirai!...

Mais lui répondre, à ce malheureux : — Dieu, s'il existe, ne t'entend pas; il s'occupe de la création, et non de la créature. Ta famille est morte? Néant après toi! néant! Cabanis et Bichat l'ont prouvé. Toujours et partout néant! Comprends-tu bien? Ainsi, au lieu d'espérer, oublie. La mort est la fin de tout. Si tu souffres trop, tu as la Seine! Ne te plains donc pas, Sybarite!

Eh bien! celui qui aura tué froidement cette âme si pleine de vie et d'espérance; celui qui poussera mathématiquement cet homme au suicide, irréfragable conséquence de la mort morale et de l'extinction de toute croyance, déduction positive qui s'applique à l'homme ou au corps social tout entier... eh bien! celui-là sera-t-il moins coupable que l'homme ardent et jaloux qui tue sa maîtresse ou son ennemi? Et c'est sous le poids de ce désenchantement atroce que Szaflie voulait étouffer l'âme de Paul.

Ce combat si impatiemment attendu et qui trahit tant d'espérances, fut son point de départ. Sa raillerie cruelle et puissante trouva dans cet incident une image fidèle des déceptions qui torturent notre existence. Et Paul lui parla de la gloire.

Alors Szaflie lui peignit la position de son père, de Pierre Iluet, brave, loyal, couvert de blessures, vieux de victoires et de services, voyant

d'un seul bond un homme stupide et lâche se placer au-dessus de lui... Paul, ne sachant que répondre à des faits, lui dit son glorieux et noble état, qui récompensait bien de l'injustice des hommes. Alors Szaflie lui en montra les privations, la monotonie, le despotisme qui réagissait sur les plus douces affections de la nature, qui changeait les relations de père à fils en soumission d'esclave à maître. Et le pauvre enfant, voulant sortir de ce cadre étroit d'individualité où Szaflie le serrait comme dans un étau, avec son enthousiasme de crédulité poétique et touchante, lui parla d'amour, de génie, d'amitié... Alors Szaflie, avec des chiffres d'un positif effrayant, lui répondit :

— La vertu? c'est de l'or ou un tempérament plus ou moins négatif. Le crime? une organisation voulue par la forme du crâne. L'amour? un appareil nerveux. Le génie? un cerveau plus ou moins développé. Et tout cela encore est soumis au bas et ignoble pouvoir de l'ivresse. De sorte que le souffle de Dieu, l'émanation divine, ne peut lutter contre l'influence d'un produit matériel d'une coupe de vin. De sorte que l'amour le plus exalté, l'amitié la plus vive, le génie le plus puissant se fondent et s'effacent sous le souffle glacé de la fièvre.

Et cette hideuse théorie épouvanta l'enfant; car Szaflie colorait son tableau de couleurs si sombres, de faits si cruellement probables, d'une cloquence si âcre et si incisive, que le malheureux Paul fut comme étourdi, comme saisi de vertige.

Pour un moment, il devint comme ce fou dont parle je ne sais plus quel poète, qui, possédé par le démon du savoir, ne voyait plus la peau délicate et rosée de la femme, ses yeux purs et transparents, sa chevelure de soie... non, cette ravissante enveloppe lui échappait... mais de son regard aigu et acéré il découvrait les veines sanglantes qui se croisaient sous cette peau, les nerfs qui agitaient ces yeux, les muscles rouges qui faisaient mouvoir ce corps. Horreur! là il ne voyait plus qu'un cadavre animé... Mais il voyait vrai; il voyait le fond des choses, comme on dit. Et Paul aussi commença à voir vrai, à voir le fond des choses, et ainsi à douter. Et le scepticisme est un pas immense vers le désenchantement. Et Paul resta immobile, atterré, fasciné par l'effrayante conversation, par le regard profond de Szaflie. Oui, Paul, au lieu de croire, commençait à douter. Cette raillerie si mordante, si algébrique, devait laisser des traces éternelles dans son esprit vif, impressionnable et intelligent.

Oh! malheur! Plaignez Paul, qui jusqu'alors avait échappé à cette éducation abstraite et positive, dernier degré d'une extrême civilisation qui se consume par ses propres lumières, et qui a dépouillé notre société de ses dernières illusions.

Et ceci est un mal irréparable; car qui retrouvera jamais une croyance perdue? Qui ne donnerait tout le froid et profond savoir du sceptique pour l'émotion du petit enfant qui joint les mains devant le Christ, et lui demande pardon d'une faute ou une vieillesse heureuse pour sa mère? Qui ne donnerait l'implacable raison, la science désespérante du matérialiste, pour la conviction consolante de celui qui croit à un autre monde peuplé de tout ce qui nous fut cher? Qui ne changerait cet amer mépris du monde, cette insensibilité triste et moqueuse qui nous met au-dessus de toute déception, pour ce temps de crédulité naïve où nous nous laissons tromper avec tant de bonheur?

Oh! que l'âme est vide et desséchée, alors! Oh! voir dans tout intérêt, calcul, arrière-pensée... Ne croire à rien, n'aimer rien, être forcément méchant ou malheureux! Que cette vie est atroce! Et penser pourtant que Paul avait fait le premier pas dans cette vie! et que ce premier pas est tout! car je ne sais quelle pente fatale de notre esprit nous fait courir au-devant du malheur avec une désolante frénésie; nous fait oublier en un instant des années de bonheur et d'espérance, pour nous vouer volontairement à un avenir de larmes et de chagrins! Oh! serait-ce donc qu'il y a écrit au fond du cœur de l'homme : — Tu ne peux grandir que de toute la profondeur de ton infortune! Oh! serait-ce donc que l'implacable ambition de quelques-uns irait chercher un aliment jusque dans le désespoir!

Plaignez Paul! car au moins Szaflie, desséché par le savoir, blasé par le plaisir, avait encore sa haine pour vivre! Il avait substitué quelque chose à ce qu'il voulait détruire chez Paul! Parce que Szaflie avait une âme fortement trempée, un de ces caractères absolus, entiers, que Dieu jette sur la terre organisés et complets, pour le bien comme pour le mal extrême. Parce que maintenant l'âme de Szaflie, c'était l'immense cratère d'un volcan; il avait tout englouti : fraîches eaux, gazons, verdure et doux ombrages, mais il pouvait au moins vomir la lave brûlante qui bouillait dans ses entrailles.

Mais l'âme de Paul! mon Dieu! l'âme de Paul, ce n'était qu'une frêle et tendre fleur qui, arrachée de sa tige, flétrie, fanée, devait tomber et mourir. Aussi le malheureux enfant sentit son cœur se briser; ses yeux se mouillèrent de larmes cruelles, et il dit à Szaflie :

— Ah! monsieur, monsieur! pourquoi, grand Dieu, m'avez-vous dit cela? Si vous saviez le mal que vous me faites!... Quel affreux système que le vôtre!

Alors Szaflie, avec sa merveilleuse facilité à heurter les émotions, à renverser les idées qu'il avait fait naître, lui répondit que ce système accablant n'était pas le sien, mais celui de quelques hommes assez malheureux pour ne croire à rien. — Quant à moi, ajouta-t-il avec un sou-

The text on this page is estimated to be only 28.10% accurate

53 LA SALAMANDRE, rire sardonique, je crois au progrès, à la perfection infinie de l'humanité. Mais ce dernier système fut accué si faiblement, fui empreint de teintes si pâles et si froides, et l'autre, au contraire, si vigoureusement coloré, que, sombre, imposant, terrible, il resta de toute sou effrayante hauteur dans l'esprit de Paul. Szaffic le laissa seul. Délivré de l'obsession de cet être infernal, l'aul essaya de sortir des ténèbres où son âme était douloureusement plongée : l'enfant évoqua sa tendresse pour son père, son amour pour Alice. Ces doux cl tendres souvenirs vinrent bien luire à sa pemée, comme des rayons d'espérance et de consolation ; mais, ainsi qu'un oiseau dont l'aile est brisée, le malheureux faisait de vains efforts pour atteiudre à celle pléuilude de bonheur, à cette sérénité d'âme qu'il éprouvait uaguère. C'est alors que l'aul eut vaguement la conscience de ce que serait sa vie désormais. Effrayé, éperdu, par un instinct sublime, il courut chez son père. Un factionnaire était a la porte de sa chambre. On sait que Pierre avait ordonné à son commandant de le punir de quinze jours d'arrêts forcés pour son acte d'insubordination admirable. Les quinze jours frétaient pas écoulés. Le commandant de la .Vvfamaadfi. — Je veux peu ler a mou père, dit L enfant d'une voix altérée. — Monsieur Paul, le lieutenant a délèndu de laisser entrer per-onne. C'est la consigne des arrêts forcés et du commandant. — Mais, dit Paul en tremblant de douleur, je vous dis que je veux parler à mon père. — Lieutenant. cria le marin, c'est M. Paul qui veut vous parler. laul-il le laisser passer? — Monsieur, dit Pierre à son (ils en paraissant à la jcorte avec une expression de mécontentement, monsieur, ne savez-vous pas la consigne? — Père, par pitié!... perc .. que je le parle. ... Oh! j'ai à te dire... Enfin... je souffre bien, perc... A cette voix émue, entrecoupée, le bon lieutenant fut sur le jniint de faiblir, déjà il levait la main pour ordonner an marin de laisser passer ; mais son iuflexible attachement à la discipline le retint. — C'est impossible, Paul, dit-il; et si vous souffre/, voyez mon vieil ami Garnier. Et il eut le courage de fermer sa porte. — Oli ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit Pau). Et il tomba, assis sur l'escalier du faux pont, sa tête cachée dans ses mains. Puis comme frappé d'une idée subite : ' — Au tuoiu» Alico m'entendra paiH'trc, dit-il Et Q disparut. CHAPITRE XXXII * <uoc* Belle comme U première femme journal * cet amtjble et dangereux serpent, dont l'ereUfeme était déjà gravé dans son cœur, une fois séduite ; et séduisant de plus en plus à son tour.

Brnos. — la Fianctt d'Abydoi Le commandant faisait sa partie d'échecs avec madame de Blene. Alice était assise rêveuse dans la galerie. Grâce à l.> forte préoccupation des joueurs, Paul passa presque inaperçu. Il s'approcha d'Alice. Elle fut frappée de sa pâleur et de son émotion. — Grand Dieu! monsieur Paul! qu'avez-vous? lui dit— elle . — Oh •' mademoiselle Alice ! dit Paul , ayez pitié de moi ! La jeune fille tressaillit. — Ayez pitié de moi l — C'était presque un aveu. — Expliquez • vous , monsieur Paul .

répondit-elle avec intérêt. Expliquezvous... Qu'avez- vous? — Oh! j'ai besoin de bonheur , mademoiselle, j'ai besoin de me rattacher à mon père.... à vous.... Car je sens qu'une effroyable fatalité m'entraîne et m'emporte.- Ob' prouvez-moi 3u'il y a du vrai dans la vie... que tout n'est pas mensonge , haine et ésespoir... Oh ! aimez-moi... Par pitié... aimez-moi, ou je meurs!

Ce langage contrastait tellement avec le caractère de Paul , qu' Alice fut émue jusqu'au fond du coeur. — Mais quelles horribles pensées viennent donc vous accabler, 'monsieur Paul ? vous, si confiant dans l'avenir, si heureux, si sûr de votre bonheur? — Oui, oui, je l'étais il y a deux heures, mais maintenant... il a tout changé... C'est lui, lui seul!... mais quelle affreuse puissance a-t-il donc, cet homme ? — Mais , au nom du ciel ! de qui parlez-vous ? demanda Alice. — De Szaffic I répondit Paul avec un accent de terreur. Alice frissonna de tout son corps. — Oui, continua Paul, c'est lui, c'est Szaflie... Cet homme étrange a une éloquence si funeste... Je sentais toutes ses paroles m'arriver la, â mon âme, aiguës, pénétrantes et froides... Les leçons de mon père, les derniers vœux de ma mère, tout s'effaçait de ma pensée... Sa voix s'étendait sur tout comme un voile. . El j'étais là , haletant, éperdu, attiré vers lui... l'écoutant avec terreur et avidité... voulant fuir et ne le pouvant... sentant le poignard arriver à mon cœur, et n'ayant pas le courage de faire un mouvement pour l'éviter... Mais tout ceci est faux; c'est un rêve, une vision... Non, le bonheur existe... car vous êtes là , raadcmoisi Ile... La vertu existe... car j'ai vu mon père... Oh ! oui , il me trompait... N'est-ce pas, qu'il me trompait, quand il me disait qu'il n'y avait pas de bonheur sur la terre?... Il y en aurait tant pour moi si... — Vous m'aimez, car... — Tenez, mademoiselle, je n'ai plus la force de Vous le cacher , je vous aime. Oh ! je vous aime ! Que cet aveu ne vous irrite pas... Pardon ! dit le pauvre enfant, oh pardon ! cet aveu, je ne vous I aurais peut-être jamais lait.... Mais je souffre tant.... Oh ! tenez, prenez cet anneau... c'est celui qui tomba de la main de nia mère quand elle m'embrassa pour la dernière fois. . . Oh ! prenez-le ! c'est mon trésor. . . L'est mon bips le pins

précieux; et ne doit-il pas être à vous , si vous m'aimez?... dit-il en le lui
offrant avec une timidité charmante. — Alice ! Alice ! dit madame de
Blène. viens donc décider entre le commandant et moi. — Paul, mon ami,
alors vous viendrez à mou secours, dit le bon marquis. Ces mots rappelèrent
Paul à lui : Alice prit Panneau en tremblant, le hit à son doigt, jeta sur Paul
un regard eucharistique et entra dans la grand'chambre Et la nuit , bercée dans
son lit, Alice ne dormait pas Son cœur battait : elle éprouvait un sentiment
d'angoisse et de douleur inexplicable, et se disait avec effroi : — Quelle
infernale influence a-t-elle donc ? Avoir d'un mot changé l'âme de Paul ! Cette
âme formée par l'amour d'un père, épurée par les vœux d'une mère
mourante... Quelle puissance ! CHAPITRE XXXIII. *MOI>R 1.1 HILIT.
Mjî» c'est dans le malheur que l'amour a révélé. M«d. É. u Guignol*. —
Il m'aime ! Oh ! que la nuit est belle sur les flots assoupis de la
Méditerranée ! La nuit, alors que le navire insouciant laisse flotter ses
grandes voiles Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 25.05% accurate

LA SALAMANDRE. 33 blanches au souffle indécis d'une brève expirante! alors que le balancement de la mer rumine un enfant au berceau alors que les étoiles brillent sur le fond bleu des vagues comme autant de paillettes d'or tombées du ciel! alors que la lune sillonne au loin ses reflets d'une lumière éblouissante et nacrée! Et le silence de ces nuits, que je l'aime!... Que j'aime le sourd et mélancolique murmure de la mer qui dort! Que j'aime à entendre l'aspiration éloignée du cachalot qui vient jouer sur les ondes et lancer de brillants jets d'eau tout blanchissants d'écume Que j'aime le sillage harmonieux du navire, qui bruit faible et doux comme des feuilles sèches sous les pas légers d'une femme! Et ici Alice s'arrêta, mugit, et resta un moment pensive. Puis elle prit: — Oui, oui, je l'aime, je le vois bien, en comparant ce que j'éprouve pour les autres à ce que je ressens pour lui. Eût-il été jeune en-cigne comme Paul, brave comme lui; mais il n'a rien dans le cœur, mais c'est une âme vulgaire et commune... Aussi, bonheur ou malheur pour lui, peu m'importe. Sa voix m'est si familière, et j'aime la voix de Paul. Il ne me laisse ni un souvenir ni un regret: au lieu que j'aime à voir Paul, à être près de lui... J'aime sa présence, à lui, tandis que... Ici Alice s'arrêta de nouveau; car, par une crainte inexplicable, deux fois elle avait fui devant une idée à laquelle elle revenait involontairement. — Eh bien! à présent, tout, reprit-elle comme surmontant un sentiment de bonté envers elle-même, pourquoi donc reculerais-je devant cette pensée? Eh bien! oui... il y a un être que je hais: sa vue me fait mal, sa voix m'irrite; je le hais, oh! oui, je le hais!... Et que je voudrais aimer Paul autant que je le hais, lui! Et ses joues étaient brûlantes, et elle respirait à peine. — Oh! c'est la haine qui change le cœur mieux que l'amour! C'est la haine que j'ai pour lui qui m'a changée! Quand je le vois... à lui, ce ciel me paraît triste et sombre; cette mer, lugubre. Lui-même, si moi, moi craintive et timide, si je pense à lui, c'est pour le maudire. Et pourtant, que n'a-t-il fait? Je ne sais. Mais ses égards me fatiguent, sa politesse exquise et froide me blesse et me torture. Il est si haut, si fier, lui, et Paul est si bon; et puis, ses éternels sarcasmes contre les hommes, les femmes; ses plaisanteries amères sur le bonheur et l'amour. Que me fait tout cela, à moi? Et ses regards ont une expression si sévère... Car je le regarde... et c'est maigre moi: c'est en moi maudissant lui et moi. Et sa figure pâle et triste me suit partout... depuis que je l'ai vu, depuis que je le hais! L'aveu Que j'aime à voir la Salamandre

s'avancer silencieuse au milieu de ces imposantes harmonies de b mer et des deux ! Que j'aime à voir, sur le couronnement de la corvette, Alice, vêtue de blanc, qui seule, immobile au milieu des ombres transparentes de b nuit, laisse errer au loin son humide regard ! U journée de b veille lui paraissait un songe. Et elle y rêvait. — Paul m'aime I pensait-elle. Il maiiic, il me l'a avoué.fEt cet aveu, ui doit toujours irriter, m'a-t-on dit, ne m'a laissé qu'une impression oucc et calme. — Aimer! n'est-ce donc que cela? — Est-ce que je l'aime, lui ? Oh ! oui ! ie le crois, car sa ligure est si douce ; il est si bon, «•i brave, si noble ; il aime tant son père! Il se souvient tant de sa mère! Quand il m'en parle, sa voix est si touchante, si pénétrée !... El me parler de mère, à moi, c'est remuer tout ce que j'ai de tristesse cl de mélancolie dans l'âme. El puis cet anneau, c'était à sa mère. Il me l'a donné, parce qu'il m'aime Yl que je l'aime; — car enfin je l'aiinc, — oui. Et Je pensiiis pourtant que ce mol bouleversait tout notre être. Je croyais que ce mol changeait noire vie, nos sens, changeait tout, tout, rnsqu'à notre langage; tout, jusqu'à l'air que nous respirions, jusqu'à b nature que nous voyions. El pourtant je ne sens en moi aucun changcment : je vis, je respire comme avant, c'est le même ciel, ce sont les mêmes eaux. C'est toujours moi, je me tom be, c'est toujours moi... Alice. — Et je l'aime ! — oui, car pour lui je u'ai que des vœux de bonheur. Si je pense à son avenir, c'est pour prier bien de le lui rendre calme et prospère... Et hier, combien je souffrais de le voir chagrin ! de voir ce pauvre enfant, si pur et si heureux, souffrant et abattu par l'influence de... Le rat pa*ê au très. Oui, il était là, appuyé sur celle échelle, quand je sms montée sur le pont pour la première fois. — Il avait l'air sombre rl pensT; il m'a saluée profondément, et jamais je n'oublierai l'expression de ses grurtds yeux, qui se sont arrêtés un instant sur moi... pour ne plus s'y fixer depuis. Jamais je n'oublierai l'expression decc regard long, arrêté, proond, — que j ai senti presque physiquement... ^ Et, je me le rappelle, Paul fut étonné comme mol de ce qu'il y avait Digitized by Google



L'aveu.

Que j'aime à voir *la Salamandre* s'avancer silencieuse au milieu de imposantes harmonies de la mer et des cieux ! Que j'aime à voir, sur couronnement de la corvette, Alice, vêtue de blanc, qui seule, immobile, au milieu des ombres transparentes de la nuit, laisse errer au loin son humide regard !

La journée de la veille lui paraissait un songe. Et elle y rêvait.

— Paul m'aime ! pensait-elle. Il m'aime, il me l'a avoué. Et cet aveu, doit toujours irriter, m'a-t-on dit, ne m'a laissé qu'une impression froide et calme. — Aimer ! n'est-ce donc que cela ? — Est-ce que je me, lui ? Oh ! oui ! je le crois, car sa figure est si douce ; il est si bon, si grave, si noble ; il aime tant son père ! Il se souvient tant de sa mère !

Paul avait dit : « Je le hais, lui ! »

Et ses joues étaient brûlantes, et elle respirait à peine.

— Oh ! c'est la haine qui change le cœur mieux que l'amour ! C'est la haine que j'ai pour *lui* qui m'a changée ! Quand je pense... à *lui*, ce me paraît triste et sombre ; cette mer, lugubre. Enfin, si moi, moi crétive et timide, si je pense à *lui*, c'est pour le maudire. Et pourtant, m'a-t-il fait ? Je ne sais. Mais ses égards me fatiguent, sa politesse quise et froide me blesse et me torture. Il est si haut, si fier, *lui*, et l'est si bon ; et puis ses éternels sarcasmes contre les hommes, les femmes : ses plaisanteries amères sur le bonheur et l'amour. Que me tout cela, à moi ? Et ses regards ont une expression si sévère... Car j'ai regardé... et c'est malgré moi : c'est en me maudissant *lui* et moi sa figure pâle et triste me suit partout... depuis que je l'ai vu, depuis que je le hais !



The text on this page is estimated to be only 23.25% accurate

34 LA SALAMANDRE. d'étrange cl de peu commun dans cet homme. Je dis à Paul combien son abord m'avait frappée. Il avait éprouvé la même Impression que moi. Et cliatp e jour depuis... oh! chaque jour ma haine s'esta ugtncnlée. Oh ! je donnerai* la moitié de mon existence pour quitter ce bâtiment, pour être arrivé»*, pour ne plus le voir... jamais... ne plus le voir ! Mais, mon Dieu.' l'oublierai -je? Et Alice tomba dans une douloureuse rêver h;... — Seriez-vous soulfrente, mademoiselle? dit une voix douce. Et Alice frissonna. C elait lui, c'était Szaflîe. Pour la première fois, il lui parlait à elle, à elle seule; pour la première fois, sa voix avait un accent d'intérêt pour elle. Elle se sentit mourir ; le cœur lui manqua. CmPITRE XXXIV. dioiM-vau* «n « *oi» umrt'nf Tom bât il est parmi vom des créatures céleste* BrftO*. — Don Jaan. Msis, héla* ! le danser n'a rien qui nous rcpouMt ; La tou qui nous égare est souvent U plus douce M ut. E ns G wa* mx. — Majdelnvt. Il me «lit, « Je vous bais » comme il dirait «Je t'aime. » Scan'* Ucucxat. — Pranayota, poème inédit Alice, ne pouvant surmonter son émotion, s'appuya sur le bastingage de là corvette. — Mademoiselle, oserais-je vous offrir mon bras? dit Szaftie en s'approchant. — Non, non, monsieur I répondit d'abord Alice avec une expression d'effroi involontaire. Puis elle ajouta : — Mille grées, monsieur. Elle voulait aller rejoindre madame de Bleue. Impossible ! Alice se sentait clouée là. Szaflie salua respectueusement en entendant le relu», et dit : — Je vois, mademoiselle, que ma présence est impôt tune, et que Pc* loigncinent que je vous inspire vous empêche d'accepter de ma part même le plus léger service. Je inc relire Mais, permellez-mol, mademoiselle, «t'envoyer qutlqu'uii auprès de vous, car, ajouta-t-il avec un profond accent d'intérêt, vous paraissent bien soiifhir. ht il me serait pénible de vous voir manquer des spins nécessaires, parce que c'est moi qui vous les offre. — Monsieur, je me trouve mieux, beaucoup mieux. Mais je ne sais qui a pu vous autoriser à penser... — A penser.** que vous me baissiez, Alice? répondit Siuffie. Mais une sympathie rarement déçue, une voix Menée nu' no,,s avertit alors que le sentiment que nous éprouvons nous-mêmes est pailagé. Et vous voyez que cet iosliucl ne n't pas trompé, Alice. I.a jeune tille croyait rêver; Szaflie l'appelait — Alice — tout d'abord, lui adrts&anl la parole avec cet abandon qui n'existe qu'au bout de longues années d'intimité ou après les prams d'une affection mutuelle. Elle ne sut que répondre. Elle sc troubla, sent t son

«teur battre et bondir. Mais Szaflie ne parlait plus, qu'elle écoulait encore, il reprit : — Enfin j'ai su que vous me baissiez, Alice, parce que du jour où je vous ai vue. moi aussi je vous ai baie. Alice tressaillit. — Oui, car vous vîntes me rappeler cruellement des émotions perdues, des croyance# détruites à jamais, des songes passés de bonheur et d'amour. Oui, Alice, car vous filles l'ange que le damné voit du fond de l'enfer. Aussi chaque jour ma haine s'augmenta de chacune de vos perfection-, de chacun de vos charmes. Oui, je tous maudis, parce que je ne puis plus aimer. Alice pâlit. — Il faut un cœur pour aimer, Alice; il faudrait un cœur digne du vôtre, un cœur ardent et jeune, une âme pure où voire âme. si elle s'y réfugiait, trouvât les mêmes pensées douces et consolantes, comme un oiseau du ciel qui ne quille son nid que parce qu'il sait retrouver ailleurs 'e même soleil, lin» mêmes pariums et les mêmes Ileurs! Mais dans mon âme, Alice, ajouta-t-ii avec un sourire amer, oh ! vous ne trouveriez que haine, mépris et incrédulité. C'est un gouffre effrayant qu'un cœur vide et desséché, Alice... Pauvre ange, vous y tomberiez abîmée dans le néant et le désespoir ! Puis, prenant la nu in d' Mire, dont les yeux étaient mouillés de pleurs, U continua d'une voix douce et pénétrante : — - Mais Je pense avec joie et tristesse qu'il est un avenir de bonheur pour vous. Oui, il existe, Alice, une âme su ur de la vôtre, un cœur qui peut vous rendre ce que vous lui donnerez : un enfant à l'aurore «le la vie, comme vous ; pur, confiant et sensible comme vous, beau comme vous. El il vous aime. El vous, Alice, aimez— le ; ü faut l'aimer... Pourtant, Alice, si de nouvelles douleurs pouvaient avoir place dans mon cœur, elles augmenteraient comme mes jours : mais mon cœur est plein. Car, savez-vous, enfant, ce qu'il y aurait de profonde amertume à sc dire : — Le voi!à doue enfin, ce bonheur ineffable, le voilà donc réalisé par d'autres que par moi, ce rêve de toute ma vie, ce rêve que je_ ne puis seulement plus rêver! — Oh! Alice, vous comprendriez ma haine, si vous souffriez ce que je souffre ! Une larme tomba sur b tnaiu d'Alice qui, respirant à peine, s'écria involontairement : — El qui vous dit, mon Dieu ! que je sois heureuse, moi? El elle fondit en larmes, car cette scène était au-dessus de ses forces. Alfei, au moment où madame de BlèOO montait sur le pont, Szaflie n'eut que lè temps ée lui dire : — Je « rois, madame, que mademoiselle votre nièce est indisposée.— .Me voilà, me voilà, dit le bon docteur. Mais descendons en bas, car l'air du soir vous aura frappée, mademoiselle! CHAPITRE XXXV. u ruse* Le cœurl... un *btm«'. Pou. Alice, cachant ses larmes, était descendue dans sa chambre : et,

désirant être seule, avait supplié sa tante de s'éloigner, voulant dormir un peu, disait-elle. — Oh ! malheur, malheur à moi ! murmura-t-elle, malheur à moi ! Qu'ai-je entendu ? Et ie ne suis pas morte... là... à scs pieds ! — Il ne peut m'aimer, m'a-t-il dit. Il m'ordonne d'en aimer un autre! — il ne l'eul m'aimer ! — Est-ce donc que mes regards lui ont appris que j'avais de l'amour pour lui ? Oh ! mon Dieu ! quel serait donc mou sort si je raiunis, lui? Je serais donc humiliée, repoussé*?!, méprisée! H faudrait donc me traîner à scs pieds et lui crier : Grâce! grâce! Et si je l'aimais, moi, si je laimaisdc toutes les forces de mon aine; si, par une inexplicable influence, celle àme si triste et si souffrante m'attirait à elle ; si j'espérais cicatrisc«*s plaies douloureux s ; s'il y avait autant de pitié que d'amour dans mon cœur ! Il ne peut m'aimer! Et si... mais relie pensée me bit rougir, comme si une autn* bombe que la mienne la préférerait... Et si, par une contradiction fatale, par un affreux caprice de ma destinée, je... je l'aimais peut-être, moi, parce qu'il ne peut pas m'aimer! Mais non, oh! non, nm Dieu! Je suis lolle. Mon Dieu, pardonne moi: I a me créée à ton image ne peut être faite aussi basse, aussi misérable; non, c'est erreur de mon imag nation ; je suis malade. j'ai la lievre, je suis folle, folle, en délire. Car enfin Taul peut bien m'aimer, lui ! Paul qu'il m'ordonne d'aimer, c'est une âme candide, bonne, noble. Je l'aimerai, oui, oui, je l'aime déjà ainsi! Paul... Paul! où êtes-vous? je u'aïne que vous, Paul!... Et Alice était daus un état d'exaltation difficile à décrire. — Alice! Alice! dit une voix basse. La jeuue fille tressaillit; celte voix venait de la fenêtre ouverte. Paul y parut. — Ciel! Paul! Monsieur Paul! dit-elle en s'y précipitant ; comment êtes-vous là? — Oh! mademoiselle, n est-ce pas ma place de chaque instant quand je suis libre? Que vous soyez ici ou non. n'y viens-ie pas? Car pour moi vous êtes toujours là , vous ou votre souvenir. Oh ! Laissezmoi là, — dit l'cnCinl à genoux sur le sabord. — .M avez-vous entendue, monsieur Paul 4 — Il est doue vrai! je ne m'abusais pas; c'était votre voix : vous ni avez appelé ! Et il fut dans la chambre. Alice ne pouvait nier. — Ecoutez, Paul; vous m'aimez? — Vous avez l'anneau de ma mère, mademoiselle. — J'en suis digne, Paul; car je vous aime, Paul, je vous aime ! L'enfant fut à ses pieds. — Ecoute zinoi, dit-elle d'une voix émue et précipitée. Quoique b fortune de mon pere soit considérable, quoique nous soyons bien jeums tous deux, je suis sûre d'obtenir son consentement à "mitre mariage. Il but que votre pere bsse b demande de ma main à ma tante: et die y consentira. Alors, Paul, vous ne me quitterez pas d uu moment, vous aurez le droit de ne pas me quitter; car

nous serons fiancés ici, et vous serez près de moi, toujours, toujours près de moi. Entendez-vous, Paul? le voulez-vous? Paul était fou. ivre, délirant de joie. Son rêve se réalisait ^ celle femme adorable qu'il devait aimer au nom des vertus de sa mère, sa croyance, son Dieu, b voilà : c'est Alice, Alice, qui lui disait : Je te préfère, toi, pauvre enfant Elle l'aimait ; elle le lui disait...

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.28% accurate

LA SALAMANDRE, 35 Ansti' Paul ne trouva pas uu mot à répondre. — A genoux devant elle. Un» mains jointes et serrées, on eût dit qu'il priaît. Puis un déluge de larmes vint baigner ses loues, et il ne put que dire : Oh ! Alice ! — oh ! ma mère ! tu m'as entendu ! Et Alice élaît haletante. Par celle démarche inouïe, inattendue, elle croyait échapper à l'amour qu'elle éprouvait piuir Szaflie, sans pouvoir se rendre compte de sa violence. Cet aveu élevait entre elle et lui une barrière qu'elle n'oserait désormais franchir. Fiancée, vouée à Paul de sa propre volonté à elle, — il y aurait crime, infamie à le tromper, peusiit-dw, et je suis incapable de tomber jusque-là. — Comment, Alice! vous m'aime*! — Oui, je vous aime, je n'aime que vous, Paul, que vous!... El vous m'aimez, vous? Oh! dites-le, ce moi ; répétez-le, que je l'entende... Oh ! vous pouvez m'aimer, n'est-ce pas? Ce mot me fait tant de bien ! hiles-moi aus-i que je vous aime: que c'est de mon gré que je vous l'ai dit: et que, si je vous avais menti, je -trais infâme : entendez-vous bien, Paul? infâme... infâme! — Je lie vous comprend» pas. Alice. — Non, non : je vous aime! N'êtes-vous t «as le père de mon choix? votre mère et la mienne sont là-haut qui béniront notre union .. Mon Paul, mon bon Paul ! Mais Paul, entendant marcher dans la galerie, baisa la main d'Alice, * t disparut par le sabord. — Au moins, dit la jeune fille, cette affreuse pensée ne t'obédera plus, me voilà plu» tranquille; je l'nNWirrflie. — Oh ! ma tante, que je souffre! dit Alice à madame de Mène, qui entra dans sa chambre UAP, ilF. XXXVI. m mt r*ssé âc «*£• La vie wt un vöysce i Ticlion-, d« l'rmtiellir. Pouitt d* l Empttrt. H s'était écoulé quelques jours depuis qu' Alice avait avoué à Paul quelle l'aimait. Seulement elle le prb de ne pas encore parler de la demande à son père. Mais Paul ne la quittait pas selon son désir. Sans ces»e auprès d'elle, heureux, ravi, il avait tout à fait oublié la conversation de Szaflie ; et la joie qui inondait son Ame avait effacé les pensées cruelles et sombns qui l'avaient uu insu ut agité. -rallie, lui, parut fort raremeiil sur le pontet même chez le commandant. Il se renferma dans sa chambre, prétextant une indisposition lé gère : ce qui combla d'abord les vœux du bon docteur, qui u attendait, on le sait, qu'après cela, pour omluHl l l Szaflie. Mats Pe»poir du vieux Garnier fut déçu, et SzolUc refusa -«es soit». Seulement une fois, Szaflie s'étiil approché d'Alice pour lui dire : — Alice, vous ôte* heureuse, je le vois: vous l'aimez... fie vous l'avais-je pas conseillé ! El c'est là le bailleur, n'est-

ce pas? Et il s'éloigna. Alice ne répondit rien, mais elle pâlit extrêmement. — Il me l'a conseillé ! pensait-elle. Ne croit-il pas que c'est parce qu'il me l'a dit, que j'aime Paul ? Je l'aime, parce qu'il est bon, brave et loyal... Je l'aime, parce que cet amour fait mon bonheur. Puis, après quelques minutes de silence, joignant ses mains avec force : — Oh ! mourir ! mourir ! dit-elle en regardant le ciel. Et pour la première fois, peut-être, les attentions de Paul lui parurent pesantes : sa présence lui gêna. Elle aussi prétextua une indisposition pour rester dans sa chambre. — Et vous avez tort, dit le vieux docteur ; car, voyez-vous, c'est aujourd'hui dimanche. Nous avons lié ce soir, et ça vous aurait amusée, car nos marins dansent avec eux. C'est bien naturel, un jour consacré au plaisir. Ceci ne décida pas Alice, qui descendit chez elle. Et au fait, comme avait dit le docteur, ce jour était consacré au plaisir. Et une des preuves convaincantes de cette liesse était des cris perçants qui retentissaient à l'avant de la corvette. — Grâce ! grâce ! disait une petite voix faible, tout entrecoupée de larmes. — Passez-le au grès, le vilain rat ! pas-é/-le au grès ! répétait-on en un hcror. — Oh ! vous me faites du mal ! continua la petite voix. — Pourquoi donc, scélérat, n'es-tu pas venu laver ton giom avec les autres mousses ? Tu ronges* quelque chose dans la cale, hein ? — Mais, muu bien ! sitôt que maître lûuvk me l'a permis, j'y suis allé. — L'est pas vrai ! Au grès, au grès, le rat ! — (lui, oui, au grès. le rat, au grès ! répétèrent en chœur une dizaine de voix uiklçssus desquelles les cris ■ugu» de* mousses perçaient affreusement. — Mon Üku ! mon IHeu ! que Vous ai-je donc fait, pour me faire tant de mal ? cria Misère. — Tu nous as fait que tu vous embêtes, et qu'on a bien le droit de s'amuser un peu, et que nous voulons voir de quelle couleur devient la peau d'un rat quand on le frotte avec du grès. Cette plaisanterie fit rire aux braves l'auditoire, qui couvrit de bravos et de cris la voix du malheureux enfant. Misère se débattait au milieu d'une foule de matelots et de mousses. On l'avait déshabillé en entier, sauf son pantalon, et on s'apprêtait à lui frotter le corps avec du sable et de l'étaupe (I). Enfin deux vigoureux matelots le saisirent, et tinrent immobiles ses pauvres membres si chétifs et si grêles, puis on l'étendit sur un mât de rechange. — Tenez, tenez ! Parisien, dit le pauvre petit misérable à l'un de ses bourreaux et tremblant de frayeur, Parisien, ne me faites pas de mal, et je vous donnerai mon pain et mon vin. Je n'ai que Ça, mon Dieu ! je n'ai que ça à moi : mais je vous le donnerai, si vous ne me le prenez pas. — Je crois bien, vilain rat : tu iras grignoter un biscuit dans les soutes. Ici, nouveaux rires fous. Et on jeta sur

Misère une couche de sable fin et blanc. — Oh ! vous m'en jetez plein les yeux. Vous m'avez aveuglé. Grâce grâce ! (J'espère que vous ai-je fait? dites-le moi ! Que vous ai-je donc fait? mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! cria l'enfant d'une voix déchirante et colérique. — Frottez, frottez, maintenant, il va devenir rouge : parce que, voyez-vous. le rat marin, c'est comme le homard : ça devient rouge à la cuisson, et ça va lui cuire, allez! dit le Parisien.

Nouveaux rires. Et l'on commença de frotter tout le corps de Misère avec de l'eau de mer ; mais cette eau âcre et mordante, se mêlant à ce sable fin et tranchant, causait au malheureux une atroce douleur : car cette boue corrosive entraînait dans les écorchures qu'il faisait ça et là. — Voulez-vous me laisser! voulez-vous me blesser! hurla l'enfant. — Non ! il est encore fameux, le moussaillon! Quand tu seras lavé. rat... — Dieu! Dieu! que je souffre ! (Moi! Parisien, je vous en prie, Parisien, laissez-moi, laissez-moi ! je ferai tout ce que vous me direz de faire. Tenez ! j'en mangerai, du grès, si vous voulez, Parisien: j'en mangerai, dites? voulez-vous? Mais pas ça, oh! pas ça!... Par pitié!... Oh! grâce! . . Tenez ! mais voyez donc... ma poitrine est au vil ! Le frottement continua ; que dis-je? il souffrait ! — Vous ne voulez donc pas me blesser! Mon Dieu! si ma mère était là! si ma mère n'était pas morte ! dit l'enfant. Et sa figure prit une singulière expression, la douleur devint aiguë et nerveuse. — Ah ! ma mère ! ma mère! on me torture... Vous me défendez, ma mère. Et le malheureux perdait la raison. La souffrance était au-dessus des forces de cet être si débile et si frêle. — Ah ça, est-il bête, ce vilain rat ! Est-ce qu'il est fou? Il n'y a pas de rat comme ça ici : entends-tu, sauvage? — Ah! voilà, ma mère, la voilà qui vient! Faites-moi souffrir... Oli ! bien, bien! vous me déchirez tout le corps ; mais ma mère vient, elle va vous aller voir! Et il riait, le misérable. — Il est fou!... (L'enfant garda donc ses yeux, Parisien, dit un matelot; on dirait du fou ! Misère était tombé, en effet , dans un de ces accès de démence qui suivaient toujours le mauvais traitement dont il était accablé. Ses yeux brillèrent, s'agrandirent d'une manière effrayante, devinrent fixes, et un sourire pareil au sourire sardonique du mourant retroussa ses lèvres blafardes*. Les matelots le poursuivaient toujours, mais ils ne trouvaient plus. ~ Misère continua : — Ma mère, c'est moi : entends-tu, c'est ton petit Georges, qu'ils appellent Georges... je sais bien pourquoi... et qu'ils battent toute la journée. Tu viens, n'est-ce pas? Tu m'apportes des babils, car j'ai froid; du pain, car ils me prennent le mien, et j'ai faim... Dis? Tu me réchaufferas dans ton lit, auprès de la grande cheminée ? dis, ma mère, n'est-ce pas? Et puis le matin, tu me

donneras du gâteau de blé noir, que tu faisais pour ton petit Georges? F.l
puis, le dimam lie. tu me feras prier le bon Dieu et baiaer l'enfant Jésus, dis?
car ici j'ai oublié de prier. Mais uon, non, lu ne peux pas veulr : lu es morte,
toi... comme mon père, qui est mort... Il ii y a que votre petit Georges qui ne
soit pas mort. Mai» on le tue un peu tous les jours, entends-tu, ma mère? Ils
m'envoient à toi, à toi ! Et Misère ferma le* yeux. Les matelots se
regardèrent. Leur conduite □était pas dictée par une atrocité froide, c'était
gaieté brutale. Il* jouaient avec ce malheureux comme uu enfant joue avec
un pauvre oiseau qu'il martvrisc. Ceux qui tenaient Misère avaient les
larmes aux yeux : il» le lâchèrent cl l'assirent sur b drôme. Ce mouvement
rappela l'enfant à lui, sans le rendre à b raison. Il se releva d'un boud : cl,
tournant c omme uu bateleur avec une élounanle rapidité, il se mit à crier ;
d'une petite voix aiguë : ; —le rat... le rat... a de bonnes dents... Il a rongé,
rongé la noix, rongé... rongé. Et ll faisait claquer ses dents les unes contre
les autre» avec une inli) Opération fort souvent réitérée i bord, cl
pjrtriciuèremsat à l'égard do* novice* bretons. >gle UIQIIIZGO D

The text on this page is estimated to be only 19.87% accurate

LA SALAMANDRE. croyable vivacité. Puis, toujours tournant, il arriva au panneau de l'avant. se jeta au bout d'une corde et disparul. Quelques minutes encore, j on entendit ces mots, pendant que Misère disparaissait dans les profondeurs de la cale : — Rongée, rongée, la noix... Rongée, car le rata de bonnes dents. . *ougée... Puis la voix s'éteignit. C'est que Misère était arrivé au fond de la raie. • Quoique le malheureux fût clans un étal de démence complète, pourtant une idée lise, une idée de vengeance le dominait: et. pour l'exécution de relie idée seulemeul, il paraissait avoircooservé toute sa raison. Or Misère >e glissa dans une soute; et. s'approchant d'un louueaU qu'il déplaça, il s'accroupit près de la muraille de la corvette. Kl, au moyeu d'une Arrière et d'une scie qu'il avait dérobées, il finit d'entamer là coque du navire, et d'y faire une ouverture de quatre pieds de long sur deux de large. Il travaillait à Ceci depuis bien longtemps ; c'était ce qu'il appelait ruwjer la nota. A ce moment, le mince doublage de cuivre qui enveloppait le navire en dehors empêi hait seul l'eau d'entrer dans la corvette. Mais au moyen d'un coup de ciseau donné dans b première planche de ce cuivre, les autres pouvaient se détacher immédiatement, et donner entrée aux lames qui devaient faire sombrer fa Stilumaïuire. Misere prit le ciseau; 1 mais il s'arrêta. Car il pensa au bal du soir. Il attendit donc CHAPITRE XXX Vil. LC B . t. . En a*«nt deux ! Toteeco. I<* soir, les matelots un peu ivres tres-gais, très-bruyants, montèrent sur le pont; puis deux bretons de rioërmel embouchèrent le bignoux national, espèce de cornemuse à deux lice*. fort peu hartmiqicuse, mais aigre cl criarde. Et. pour le bal, la hiérarchie militait e avait prc'que entièrement disparu ; le mousse liguraii modestement tue à face avec le quartier-maitre, qui l'avait souvent châtié : les novices recevaient les soins empresses des gabiers, et maître la Joie lui-même, avec uuc gravité singulière, lançait des pas de bourrées vi -à-vis de in. litre Rouquin, qu'il avait choisi pour danseuse, et que. d ms un accès de gaieté surprenante, il appelait joyeusement madame Itowjaine. Quelques vieux, vieux llambarts qui n'aimaient plus la danse, ou oui ne trouvaient pas les danseuses a leur goût, contemplaient ce spectacle, accroupis sur les bastingages, fumant mur pipe, et pour tonte conversa* lion se renvoyaient d'curoyables bouffées de tabac alternativement par la bouche et par le net. l.e Imn commandant souriait à ce tableau pastoral, routent de la gaieté de ces braves gens, et seulement contrarié d'être agrafe dans son

uniforme. — Gageons, Pierre, «lit le vieux Garnier ! au lieutenant, gageons que j'invite le commissaire à danser. — Vous ' n'êlcs pas galant, docteur, «lit madame de Rlcno. — Oh ! madame, je suis trop vieux, et je lai-.se cet honneur au commandant ou au premier lientenant. — Oh î vous voyez, commandant, dit madame de Bleue, il faut envier le bonheur de la médiocrité ; car, si le pouvoir a ses charmes, il a aussi ses ennuis — Madame, répondit le marquis, se rappelant la galanterie du dernier siècle : madame, en attendant les ennuis je jouis des charmes. Et il lui prit galamment la rnaieu. — Oh ! quelle folie, commandant ! danser à notre âge !... — Le cœur ne vieillit pas, objecta Spirituellement M. de I ongetour. — l.c cœur, bien, commandant, le cœur... mais il s'agit des jambes. — Oui, mais vous donnez du co'ur aux jambes, riposta le marquis avec cette piquante étourderie qui rappelait les beaux jours du maréchal de Mire poix Il n'y avait rien à répondre à cela ; il fallait se rendre. .. Madame de Dlenc se rendit . — Mais vraiment, commandant, je refuse; ma nièce est souffrante... — Du tout, d i le docteur; je viens de chez le commandant, j'ai écoulé à sa porte, et die dort... elle dort parfaitement. Ainsi, madame, pas d excuse... — Goinmissaire, voulez-vous ine faire l'honneur de danser cette Contredanse avec tnoi ' — liions donc, vous plaisantez, dit le commis saire. — Mais du tout ; il faut bien faire tin vis-à-vis au commandant et à madame... et vous êtes fort bien. Oui, commissaire ; il ne von» manque, par exemple, qu'un bolivar cl de* marabouts. — Mais j y pense, dit Merval, si on réveillait mademoiselle Alice. — Au Tait, dit le bon lieutenant qui cherchait Paul des yeux. A ce moment le binious avait cessé sa musique discordante, les danseurs reprenaient haleine, et il réguait un de ces brusques silences qui surprennent quelquefois lev. ^semblées les pins tumultueuses. Alors on entendit un éclat «le rire grêle, mordant, qui semblait venir «lu ciel. Puis ces mots tombèrent du haut «h-s mâts : — Ali... ah... ah... le rat a de honucs dents: il a rongé... rongé la noix : la noix est rougi e; gare au trou... Le rat avait de bonnes dents. L'équipage, l'état-major, tout le monde resta pétrifié, tâchant de découvrir de quel eudioil venait celte voix étrange . Puis ou cnlcudit comme le bruit d'un poids assez lourd «pii tombait à la mer. Le lieutenant courut au couronnement, rcanla et s'écria ; — Un homme à la mer... Puis, immédiatement après, avec le plus gr.iiid sang-froid . — Aux pompes ! Gréez les pompes ! Il est impossible «le décrire i'ef.et que produisirent ces paroles, répétées de bouche en bouche . — Aux pompes ! aux pompes! cria encore le lieutenant en se n récipi tant

vers l'avant. — Voulez-vous donc couler sans avoir essayé d'échapper à la mort? A peine ces mots étaient-ils prononcés, que le calice maître Buyk, parut sur le pont. — Il y a, cria-t-il, quatre pieds de bordage on dérive, et la cale s'emplit ! — Aux pompes... tout le monde aux pompes! répétait le lieutenant. Les embarcations à la mer. et peine de mort pour le premier qui abandonner le navire avant son tour. Cette voix connue et le sifflet de maître la Joie mirent autant d'ordre qu'on en pouvait espérer ; les pompes furent mises en jeu, et on s'occupa de mettre les embarcations à la mer. A ce moment, Paul allait quitter le pont; son père l'aperçut. — A votre poste, monsieur... A l'avant ! lui dit-il. — Mais, mon père: I Alice... — Monsieur! m'entendez-vous ? répéta Pierre d'une voix tonnante. Paul ne put répondre un mot : et, entraîné par cette habitude d'obéissance passive, il courut à son poste. Il rencontra la tante d'Alice, madame de Bleue, qui faisait tous ses efforts pour rompre la couche épaisse des matelots qui lui barraient le passage. Ces braves se pendaient aux cordes des pompes. — Vous ne pouvez passer, madame, lui dit-il. — Mais au nom du ciel! ma nièce... Alice... — Elle est en sûreté, madame! Si la corvette roule. «>ii sauvera d'abord les femmes. — Mais, mon Dieu? mon Dieu ! , j«* veux la voir, je veux passer. — G 'est impossible, madame : vous arrêteriez le service, et le peu de chance de salut «pie nous avons dépend des pompes'. — Allons, allons, mes garçons, courage, dit Paul en doublant l'exemple d'une prodigieuse activité. Le lieutenant, sous porte-voix à la main, était calme au milieu de cet affreux danger; de minute en minute; il se penchait pour voir les progrès de l'eau qui gagnait déjà la batterie. «*t de temps à autre donnait les ordres nécessaires pour éviter la confusion. Et cet admirable équipage avait été si bien habitué par lui à une exacte et sévère discipline. «que cette manœuvre, d'où dépendait la vie de tous, était faite avec autant de silence, de sang-froid que s'il se fût agi d'un simple exercice, le lieutenant, absorbé par une surveillance de toutes les secondes, n'avait pu s'occuper du commandant, qui perdait la tête et était complètement démoralisé. Pierre chercha «les yeux perdus. On venait alors de mettre la yole à la mer. Le marquis, son étant aperçu, enjambait déjà le plat-bord pour s'y jeter, lorsque Pierre l'arrêta par un pan de son trahit. -s- Où allez-vous donc, monsieur? lui dit-il. — Parbleu! je me sauve, vous le voyez bien. Lâchez-moi donc, nous coulons. — Misérable ! murmura le lieutenant en le ramenant à force sur le pont. — Je suis votre commandant, et je vous ordonne de me laisser, reprit l'autre en se défilant. — Mais tu ne sais

donc pas, malheureux, que le premier homme qui abandonne le bord avant les femmes et les mousses, est puni «K' mort? Tu ne sais donc pas que le commandant est le dernier, entends-tu, le dernier qui doit quitter son bâtiment? — Mats je ne veux pas mourir, moi! Kh bien! oui, j'ai peur, là! je suis indigne «le commander : je donne ma démission. Laissez-moi me sauver! répondit le marquis. Et l'ex-débitant lâchait d'échapper aux mains de Pierre, qui tremblait que l'équipage ne s'aperçût de ce débat. — Sauve qui peut ! sauve qui peut ! cria enfin le marquis en délire à un moment où la corvette s'inclina et dut s'abîmer. — Tais-toi ! dit Pierre en mettant violemment la main sur la bouche du marquis; tais-toi, inlame! Ce cri de lâcheté est toujours puni de mort! Il va l'être, car je t'ai promis que tu ne d'honorerais pas les épaulettes! Et l'irré, exaspéré, furieux, tira son poignard pour en frapper le ; commandant. Heureusement la lame glissa et ne put qu'effleurer le bras du vieillard. — Lieutenant, <*h bien! maintenant! dit la Joie en se précipitant sur Pierre. — Le misérable veut m'assassiner! cria le marquis pâle et tremblant. Pierre revint à lui, et continua, avec un accent de colère simulée : — Pourquoi, aussi commandant, ne voulez-vous pas sauver mon fils, et lui donner l'ordre de s'embarquer dans la yole? Par quel admirable mensonge, par cette interprétation naturelle donnée

The text on this page is estimated to be only 23.77% accurate

LA SALAMANDRE. à sa conduite, l'ierre suivait l honneur de sou commandant, mais U se perdait. — Mais vous savez, lieutenant, que les officiers s'embarquent toujours les derniers, et >1. Paul est officier, dit la Joie en teii.uil tmijonis riefre par le milieu du corps. — Retirez-vous, maître, dit Pierre à la Joie en paraissant se remettre: mon amour pour mon liU m'a emporté. Je -uis coupable, comiiiandaut, je me résigne à mou sort. Voici mon poignard. Le marquis, stupéfait, prit machinalement le poignard. A ce moment, maître Bouq»,.n accourut tout essouf é. — Couimandant. c'est tout au plus si les pompes franchissent, lui dit-il. Maître Bu\k, après s'éltre affalé le long du bord, lâche de clouer une plaque de plomb sur la voie d'eau. — Voici les ordres du commandant, reprit froidement Pierre : que les pompes ne s'arrêtent pas. M. Mental, faites brasser le grand hunier sur le mât : nous allons mettre en panne pour nous reconnaître un peu. Faites continuer les préparatifs que Fou a commencés pour mettre la chaloupe à la mer, monsieur Bidaud. et allez à la cale voir ce que l'on g igné d'eau. M aître Bouquin, que l'ordre règne dans la batterie ; faites veiller des hommes aux palans. Si la circonstance l'exigeait, nous nous allégerions de notre artillerie, et vous, maitre l'alfat, entendez-vous avec le maitre charpentier pour remédier au plus lût à celle avarie. Et ces détails, arrêtés, minutieux, ces ordres précis et exacts, étaient donnés de sa voix ordinaire sans la plus légère émotion. Mais le danger paraissait toujours imminent.

CHAPITRE XXXVIII. ractmce Une occasion, mon cher Ton». Broox. — Mimnrtt. Non , le feu du riel n'est pis pl ni vif ni plut prompt que celui qui vinll l'initint m'embraser. Rocsseac. — Mm. Après avoir longtemps pleuré, rhnméc. obsédée par le souvenir de Szafiie qu'elle ne pouvait fuir, maudissant l'amour profond qu'elle ressentait pour loi ; ayant vingt fois invoqué la mort, Alice s'était endormie, abattue, brisée par la douleur. Eveillée par le tumulte qui régnait sur le pont, elle entendit ces mots adieux : — La corvette péril... nous coulons. — Mon Dieu ! qu'est-ce que cela? s'écria-l-cllc en \$c levant à demi. La porte de sa chambre s'ouvrit. — Au nom du ciel ! ma tante I C'était Szafiie. Il ferma la porte, puis : — Nous sommes perdus, Alice: avant dix minutes, la corvette sera engloutie. — (Joe dites-vous? — Une voie d'eau vient de sc déclarer ; nous périssons, voyez ! Eu effet, le sabord, qui ordinairement s'élevait à deux pieds hors de l'eau, était descendu d uu pied et s'abaissait encore. — C'est vrai, nous allons

mourir ! dit Alice pensive. F t ses joues devinrent pourpres, et un éclair brill.» dans scs yeux buraidés de leurs dernières larmes. — Mourir ! dit-elle encore, le ciel m'a donc entendue. ' Et son visage rayonna. Szafiie, s'approchant d'elle, prit ses mains brûlantes dans les siennes. — Et c'est parce que nous allons mourir, Alice, que je suis venu mourir près de toi. Et je donnerais ma vie pour cette mort... dût ma vie recommencer longue et prospère. _ ~ A ce moment, un effroyable cri d'angoisse retentit sur le pont, elle sabord s'abaissa jusqu'au niveau de la mer. — Entends-tu, Alice ? dit-il en la serrant contre lui avec passion. — Oh ! j'entends bien, Szafiie. Je vais donc mourir, enfin, et avec vous ! — Oui, avec moi. Et sa bouche s'attacha sur la bouche d'Alice. A cette impression profonde, électrique, à ce baiser monlant, la tête d'Alice se perdit, la ? feu lui resta aux tarses, tout son être se concentra sous cette caresse ardente, et elle tomba anéantie dans les bras de , 'zaflie. — Oh ! bénie soit la mort qui vient ! mm uiurait-elle ; si elle me donne e temps et la force de t'avouer que je l'aime, Szafliie, que je l'aime, toi qui ne peux plus aimer ; mais au bord île la tombe on peut faire cet aveusans être infâme, 11' est-ce pas ? — Oh ! Alice ! — et il la couvrait de baisers délirauls. — L'amour, le bonheur, nous aura tués avant la mort qui vient... Oui ; mais, avant de mourir, erois-tu que j'aie le temp-. de te Elire oublier mie de tes douleurs, d ef âivr un d» : tes chagrins, à toi qm- j'ad'we et que je croyub haïr ? Te haïr ! toi, mon démou et mon ange ! toi, mes larmes et ma joie, toi ! Oli ! dis que tu ne souffres plus, dis que tu me pardonnes ma haine. Car ma haine, reprit-elle avec exaltation, ma liaiue. mais je la comprends maintenant, nuis c'était de l'amnur bn'djut et comprimé ; mon âme, mon Szafiie, c'était de l'amour, enlends-tu bien ? de l'amour ! — Et moi aussi, Alice, mon Alice, ma haine c'était de l'amour, c'était la rage de ne pouvoir dévorer de baisers tes yeux, la bouche, tes cheveux, toi, toi, tout toi, Alice ! Et Alice , frémi :S.» nie , enivrée , se tordait sous les caresses passionnées de Szafiie. — Oli ! Szafiie, soupirait-elle d'une voix éteinte, tu l'as dit : ces ardentes voluptés m'auront tuée avant les flots, merci au ciel, — Oui, Alice, merci au ciel ou à l'enfer. — Le ciel et l'enfer, c'est toi, Szafliie : car tu m'eu ivres et tu ne m'aimes pas, mon autour !... Mais que m'importe ? je l'aime, moi, je meurs avec toi : oh ! mais j'aurais voulu mourir pour toi. Veux-tu que je me perde à jamais pour toi, dis ? Veux-tu que je blasphème Dieu à «v moment terrible ! Veux-tu que pour toi je me damne pour l'éternité ? (>oiras-tu que je l'aime, après cela ? dit Alice les dents serrées. — Oui, dit Szafliie en se dressant avec une

effroyable expression d'ironie, oui, blasphème, blasphémé ! A ce moment une uappe d'eau déferla dans la chambre par le sabord. — Oh ! Szaflie ! s'écria Alice épouvantée. Et elle l'étreignit violemment de ses deux bras, colla sa touche, à la sienne, tomba dans un spasme nerveux, et s'évanouit. Szaflie l'emporta rapidement clans la batterie ; puis s'arrêtant : — J'espère, malgré tout, qu'il n'y a aucun danger pour nous ; du moins le lieutenant m'avait bien assuré qu'il n'en existait plus quand je suis descendu chez elle. Fuis la regardant avec un sourire : — Encore une qui à son réveil ne croira plus à l'amour : — verra vrai. — Que de chagrins je lui épargne ! Désabusée si jeune!... Quel avenir de coquetterie, si elle comprend sa position ! Mais où trouver madame de Bleue pour lui remettre ce précieux fardeau ?

CU A PITRE XXXIX. le Mtanu Sanct» umplniu» ! Il n>*l pis question de cela. Témoigne*, juins en plu* savoir Gxrnc. — Fau*i. Si te nez île Cléopâtre eût été plus court, toute la face de U terre aurait changé.

Pascal. — Peinât. En effet, quand Szaflie descendit chez Alice, les pompes commençaient à franchir ; on avait réussi à fermer les fenêtres de l'arrière, et Fou avait fait incliner b corvette sur ie liane opposé à b partie attaquée, afin de remédier à l'avarie. Au tout d'une heure, le calme étant rétabli à boni, lu "tilamtrulre en bonne route, Pierre donua ses dernières instructions à Mcrval, et descendit chez le marquis. A sa vue, le commandant cul un cruel serrement de cœur. — Monsieur, lui dit Pierre, pardonnez-moi, car j'ai été sur le point de commettre uu crime; mais vous l'avez voulu... p., Le ton Loiigclour, se levant, répondit : — Vous auriez dû respecter mes cheveux gris, beutenant, seulement mes clic» eux gris: car je -eus bien que, comme commandant, je ne mérite que votre mépris ; que vous faites tout ce que vous pouvez pour excuser mes bévues aux yeux de l'équipage. Je sais que, grâce à vous, je passe même pour entendre quelque chose à mon affaire : qu'au moment même où ma lâcheté vous révoltait, vous vous êtes sacrifié pour moi : je sais tout cela, mon ami : aussi je dois excuser un moment de ; vivacité. . Donnez-moi donc votre main: allons, et n'en parlons plus. — En vérité, monsieur, dit Pierre en lui serrant la main, je n'ai pas le courage île vous en vouloir ; eL. pourtant, savez-vous ce dont vous serez cause ? — Non, mon ami ; du tout, du tout. — Grâce à vous, monsieur, mon enfant, mon pauvre Paul, sera bientôt orphelin. — Grand Dieu ! expliquez-vous. — Voulez-vous lire ceci ? dit Pierre en présentant au marquis un livret de marin. Le commandant prit et commença : « Tout ofllcier qui, dans uu

combat ou dans un naufrage, refusera d'exécuter un ordre du commandant ;
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.85% accurate

38 LA SALAMANDRE. « Tnul officier qui portera l'épée ou la main sur son supérieur pondant le service, sera... » l.c commandant ne put achever, pâlit, et fut obligé de s'appuyer sur le dos de son siège. Pierre reprit le livret et continua sans émotion : a Cet officier sera puni de mort. » Et il posa le livret sur la table. Le commandant tomba anéanti dans son fauteuil ; Pierre croisa ses bras et lui dit — Vous voyez, monsieur, la loi est formelle à cet égard Or, j'ai porté mon poignard sur vous; tranchons le mot, j'ai voulu vous a®-a*»iner, •vous, eommandaut du navire, en plein pont, à la vue de tout leqiiipage, dans un de ces moments où il l.rnl que la discipline la plus sévère, la lus absolue, regue à bord. Je vous le répété, la loi est formelle : f ine de mort ! — Mais c'est impossible; mais, excepté la Joie, personne ne voit® a peiV-êlre vu. . mais d'ailleurs je ne porterai pas plainte. Ainsi... — Tout s'e>t passé devant nos matelots; et vous ne porteriez nas plainte, que le bruit publie m'accuserait, que moi-même, monsieur, je me constituerais prisonnier — Et moi, monsieur, je dirais hautement au conseil : Tout ceci est arrivé parce que je me suis conduit •comme un biche, j i.i roc que j'ai voulu abandonner mon bord, et mon lieutenant s'y est opposé: c'est doue moi qui mérite la mort, t'ar enfin Je n'ai pas l'habitude du feu ni de l'eau, c'est vrai, s'écria le digne marqul-, eu se levant; j'ai peur d'un naufrage ou d'un boulet , c'est encore vrai, mais il ne sera pas dit que j'aurai été assez misérable pour laisser fusiller un brave militaire, un pere de famille, un loyal marin comme vous, Pierre. El, pour péroration, l'excellent homme se jeta tout en larmes dans les bras du lieutenant, qui, tout ému, lui répondit : — Remettez-vous, commandant. Vous êtes bon, sensible, vous ave* [des qualités que je respecte ; dans toute® les positions du monde, ex* | copie dans celle de capilaiue de frégate, v ou® seriez lres -bien, trcs-dio* ' uorablement placé Enlin, c'est un mallieur, b faute est faite : il u'y a aucun remède. Mais je vous jure, sur Dieu et Miuimeur, que je n'aurai pas dans le cœur le moindre sentiment de haine contre vous à mou dernier moment. — Mon Pieu ! mon Dieu! disait le bou commandant en pleurant à chaudes lamies; mjlitcur, mallieur à moi!... Encore une loi®, Pierre, reprit le marquis en essuyant ses pleurs, ce ne sera pas, ça ne peut pas être. Tour toute réponse, Pierre prit le journal du commandant, et écrivit ce qui suit : • Aujourd'hui, le nommé Huet (Pierre j, âgé de quarante -deux ans, né à (Juiiupcrlé, chevalier de la Légion d honneur. lieutenant de vaisseau,

embarqué comme second à bord de la corvette de S. M. la Salamandre, s'étant oublié jusqu'à porter un coup de poignard à moi, capitaine des vaisseaux du roi, commandant ladite corvette, dans l'exercice de mes fonctions, revêtu de mon uniforme; ce crime ayant été commis parce que je me refusais à donner l'ordre de taire sauver son fils, aspirant à bord : j'ai convoqué pour demain un conseil de guerre extraordinaire, afin de connaître de ce délit, et prendre de- mesures convenables; le prévenu étant en cas de récidive, et ayant déjà gravement manqué à la subordination, en interrompant mon commandement en plein pont. Et j'ai ordonné provisoirement que ledit Pierre Huet cessât ses fonctions, et fût retenu prisonnier dans sa chambre jusqu'à nouvelles informations. n Fait à bord, le, etc. « Signé : le capitaine de frégate, commandant la corvette de S. M. la Salamandre. » Puis Pierre se leva et dit au commandant — Voulez-vous signer ceci? Je l'ai rédigé moi-même, parce que vous n'auriez pas su la forme de cette déclaration. — Jamais, jamais, s'écria le marquis après avoir lu. — Voire résistance est inutile ; car, à l'heure qu'il est, dit Pierre, d'après mon ordre, le lieutenant Bidaud consigne la même chose sur le journal de l'état-major, qui fait fi comme le vôtre. — Alors, dit le marquis, je vais écrire au bas... toute la vérité... — Monsieur, s'écria Pierre, devenant rouge de colère, osez-vous donc consigner l'acte de lâcheté la plus ignominieuse sur un des journaux de la marine française? Savez-vous que ces journaux-là seront peut-être un jour de l'histoire, monsieur? — Vous y consignez bien un mensonge! — Ce mensonge ne me déshonore pas. On pourra lire sur le journal de la Salamandre : — Pierre Huet, entraîné par son amour pour son enfant, s'est oublié jusqu'à frapper son commandant; il a été puni, et est mort en brave. — Mais on n'y lira pas : — Un commandant de la marine française est le seul, est le premier qui ait crié « sauve qui peut * à son boni. — Son, non! dut la foudre m'écraser à l'instant, vous n'ajouterez pas un mot. et vous signerez ceci sans tarder. Par culin, pensez-vous, monsieur, que, depuis une heure, vous parlez supplice avec un condamné à mort? Eh, dit Pierre en se calmant, j'aime mieux un autre sujet de conversation. Le commandant signa : il sanglotait. — Bien, dit Pierre. Maintenant j'ai une grâce à vous demander : c'est que mon fils ignore ce qui s'est passé ; son âge l'empêche de faire partie du conseil, et je connais l'équipage, mes bous flambait, le pauvre enfant ne saura rien avant notre arrivée à Smyrne. ou SC trouve la division qui fournira le conseil supérieur deshué à me juger en dernier ressort! Encore un mot, commandant. Depuis cinq ans, je soutiens

un vieux matelot invalide, brave et honnête homme, qui n'a que moi au monde pour s'intéresser à lui. Il se nomme Üratien, et demeure à Brest. Promet lez-moi de te remplacer auprès de lui, car, sans cela, il mourra ît de faim. Allons! c'est dit? adieu, commandant. Je me reuds d-ms Sua cliambre ; je dirai à Paul que vous m'avez uidmuié les arrêts pour une faute de service. M. Bidaud fera la route et le point ; il en est, je crois, capable. Pierre sortit, cl le marquis resta plongé dans de douloureuses réflexions.

CUAPI1TRE XL. rfrtrucsuaExrs. Ilêlm ' voue m'avez aujourd'hui *iuvê l» vie; TAU* •vrz <t:t"urné de moi le poignard de l'n<M*?ia. Pourquoi avct-voui arrêté le coup? Toute iuccititode »er.dt finie, et. pure de tout reproche, je repo* aérai* tranquillement d m* le tout beu. Seaux». — Atari* Stuart. Héla! ce* lûmes' si tu uvxi* que de flots U en sera verté ! Binox. — Cufn. Enfin nous voici encore une fois en roule, chère et digne Salamandre. Tu as été, il est vrai, un peu retardée par le vouloir de Misère. Pauvre Misère, dors eu paix dans la sépulture transparente. Ton idée était boom*, mais, enfant, lu t'es trop hâté d'en annoncer l'exécution. Deux minute® de silence, et tes projets réussissaient au gré de te® jeunes dc-irs. Pourquoi le jeter à la mer, ne jus attendre, ne pas rester à la cime du grand mâ? l'eu à peu tu aurais vu s'abîmer la corvette, et cette foule qui t'avail battu si souvent ! celle foule que toi. faible enfant, tu dominais de la hauteur immense du grand mâ et de ta vengeance ! Jeunesse, amour, beauté, gloire et génie, tout s'engloutissait sous les pieds, et loi qu'on méprisait, toi Mousse, loi géant, lu contemplais d'en haut celte longue et douloureuse agouie. Et puis le mâ, à son tour, s'abaissant, disparaissait peu à peu. bt enfin arrivait le moment où, seul, sur l'immensité de la mer, eflflcurant son niveau, tu aurai® paru marcher sur les (lots, à l'iuslar de saint Jacques, et pu crier miracle. Et dire pourtant que tu as maladroïtement sacrilié tous ces avantages au plaisir de lancer, du haut' de tou mâ, je ne sais quel pitoyable jeu de mots sur une noix rongée par un rat. Enlin, vogue, vogue, bonne Salamandre Nous approchons delà cùtc d'Afrique, et la brise se fait. (jui croirait, à te voir si tranquille, si calme, qu'il y a dans ton lefa des passions qui fermentent, des cœur® qui se brisent, des pensées de mort, de*, cris et des larmes? Mon Dieu ! tout cela ne rend tii la coque moins noire, ui ton grément moins fui, ni ta voilure moins élégante ! (Ju'on s'égorge, qu'on pliure du sang, ton enveloppe, nette et froide, nil trahit rien. El pour Luit, peut-être, ainsi que ces fées di*s ballades si fraîches, si roses, qui, vêtues d'or cl d'azur, tonnent des danses magiques sur le lac solitaire, eflleural à peine sa surface limpide du bout

de leurs pieds blancs et délicats; et qui pourtant, gonflées de rage et de fureur, se changent en larves et en goules hideuses, dès que la lune se lève sanglante derrière les noirs sapins de la forêt... Ainsi peut-être ce monde en miniature qui, il y a peu de jours, se pressait, s'agitait, s'aimait ou se cherchait à ton bord ; ces dévouements, ces amitiés, ces amours, tout cela n'est-il peut-être aussi qu'une lutte sanglante, pour fouler aux pieds, comme dans la ballade, (leurs cl parfum®, écharpes (louantes et brillants insignes, pour changer en cris de meurtre et de désespoir ces doux mots® qu'on se dit si bas, ces protestations qu'on se fait si haut, pour changer en morsures cruelles et acérées ces douces morsures que fait une bouche caressante, et qui laissent, sur une peau satinée, des traces si chères aux amants®. Mais que dis-je, bonne Salamandre? Peut-être est-ce, au contraire, un soleil radieux et pur qui se lèvera au lieu de cet astre funèbre de la nuit; un soleil étincelant qui pétillera et scintille sur les vagues en mille reflets brisés®, rompus®, ardents, éblouissants; un soleil bienfaisant qui réchauffe de sa lumière dorée la nuit de petits alcyons que la mer emporte et balance dans leur nid tout tapissé de® li liens verts® à leurs roses. Car, enfin, ainsi que dirait Paul à Szaflie, tout n'est pas hiver et ténèbres, il y a un printemps et un soleil aussi, ou mieux de® compensations Car si Alice est encore en proie à un spasme nerveux et violent qui l'agite depuis que Szaflie l'a emportée mourante dans la batterie pour la confier aux .-oins empressés de sa tante chérie; si Alice, n'ayant plus sa raison, tressaille et rit douloureusement au milieu d'un effrayant délire ; si Paul, respirant à peine, les yeux baignés de larmes, a passé le jour et la nuit entière assis à sa porte, prêtant l'oreille et sentant son cœur se

« Tout officier qui portera l'épée ou la main sur son supérieur pendant le service, sera... »

Le commandant ne put achever, pâlit, et fut obligé de s'appuyer sur le dos de son siège. Pierre reprit le livret et continua sans émotion :

« Cet officier sera puni de mort. » Et il posa le livret sur la table.

Le commandant tomba anéanti dans son fauteuil; Pierre croisa ses bras et lui dit :

— Vous voyez, monsieur, la loi est formelle à cet égard. Or, j'ai porté mon poignard sur vous; tranchons le mot, j'ai voulu vous assassiner, vous, commandant du navire, en plein pont, à la vue de tout l'équipage, dans un de ces moments où il faut que la discipline la plus sévère, la plus absolue, règne à bord. Je vous le répète, la loi est formelle : Peine de mort! — Mais c'est impossible; mais, excepté la Joie, personne ne vous a peut-être vu... mais d'ailleurs je ne porterai pas plainte. Ainsi... — Tout s'est passé devant nos matelots; et vous ne porteriez pas plainte, que le bruit public m'accuserait, que moi-même, monsieur, je me constituerais prisonnier. — Et moi, monsieur, je dirais hautement au conseil : Tout ceci est arrivé parce que je me suis conduit comme un lâche, parce que j'ai voulu abandonner mon bord, et mon lieutenant s'y est opposé; c'est donc moi qui mérite la mort. Car enfin je n'ai pas l'habitude du feu ni de l'eau, c'est vrai, s'écria le digne marquis en se levant; j'ai peur d'un naufrage ou d'un boulet, c'est encore vrai, mais il ne sera pas dit que j'aurai été assez misérable pour laisser fusiller un brave militaire, un père de famille, un loyal marin comme vous, Pierre.

Et, pour péroraison, l'excellent homme se jeta tout en larmes dans les bras du lieutenant, qui, tout ému, lui répondit :

— Remettez-vous, commandant. Vous êtes bon, sensible, vous avez des qualités que je respecte; dans toutes les positions du monde, excepté dans celle de capitaine de frégate, vous seriez très-bien, très-honorablement placé. Enfin, c'est un malheur, la faute est faite; il n'y a aucun remède. Mais je vous jure, sur Dieu et l'honneur, que je n'aurai pas dans le cœur le moindre sentiment de haine contre vous à mon dernier moment. — Mon Dieu! mon Dieu! disait le bon commandant en pleurant à chaudes larmes; malheur, malheur à moi!... Encore une fois, Pierre, reprit le marquis en essuyant ses pleurs, ce ne sera pas, ça ne peut pas être.

Pour toute réponse, Pierre prit le journal du commandant, et écrivit ce qui suit :

« Aujourd'hui, le nommé Huët (Pierre), âgé de quarante-deux ans, né à Quimperlé, chevalier de la Légion d'honneur, lieutenant de vaisseau, embarqué comme second à bord de la corvette de S. M. *la Salamandre*, s'étant oublié jusqu'à porter un coup de poignard à moi, capitaine des vaisseaux du roi, commandant ladite corvette, dans l'exercice de mes fonctions, revêtu de mon uniforme; ce crime ayant été commis parce que je me refusais à donner l'ordre de faire sauver son fils, aspirant à bord; j'ai convoqué pour demain un conseil de guerre extraordinaire, afin de connaître de ce délit, et prendre des mesures convenables; le prévenu étant en cas de récidive, et ayant déjà gravement manqué à la subordination, en interrompant mon commandement en plein pont. Et j'ai ordonné provisoirement que ledit Pierre Huët cessât ses fonctions, et fût retenu prisonnier dans sa chambre jusqu'à nouvelles informations.

« Fait à bord, le, etc.

« Signé : le capitaine de frégate, commandant la corvette de S. M. *la Salamandre*. »

Puis Pierre se leva et dit au commandant :

— Voulez-vous signer ceci? Je l'ai rédigé moi-même, parce que vous n'auriez pas su la forme de cette déclaration. — Jamais, jamais, s'écria le marquis après avoir lu. — Votre résistance est inutile; car, à l'heure qu'il est, dit Pierre, d'après mon ordre, le lieutenant Bidaud consigne la même chose sur le journal de l'état-major, qui fait foi comme le vôtre. — Alors, dit le marquis, je vais écrire au bas... toute la vérité... — Monsieur, s'écria Pierre, devenant rouge de colère, osez-vous donc consigner l'acte de lâcheté la plus inouïe sur un des journaux de la marine française? Savez-vous que ces journaux-là seront peut-être un jour de l'histoire, monsieur? — Vous y consignez bien un mensonge! — Ce mensonge ne me déshonore pas. On pourra lire sur le journal de *la Salamandre* : — Pierre Huët, entraîné par son amour pour son enfant, s'est oublié jusqu'à frapper son commandant; il a été puni, et est mort en brave. — Mais on n'y lira pas : — Un commandant de la marine française est le seul, est le premier qui ait crié « sauve qui peut » à son bord. — Non, non! dût la foudre m'écraser à l'instant, vous n'ajouterez pas un mot, et vous signerez ceci sans tarder. Car enfin, pensez-vous, monsieur, que, depuis une heure, vous parlez supplice avec un condamné à mort? Et, dit Pierre en se calmant, j'aime mieux un autre sujet de conversation.

Le commandant signa; il sanglotait.

— Bien, dit Pierre. Maintenant j'ai une grâce à vous demander : c'est que mon fils ignore ce qui s'est passé; son âge l'empêche de faire partie du conseil, et je connais l'équipage, mes bons flambards, le pauvre enfant ne saura rien avant notre arrivée à Smyrne, où se trouve la division qui fournira le conseil supérieur destiné à me juger en dernier ressort! Encore un mot, commandant. Depuis cinq ans, je soutiens un vieux

matelot invalide, brave et honnête homme, qui n'a que moi au monde pour s'intéresser à lui. Il se nomme Gratien, et demeure à Brest. Promettez-moi de me remplacer auprès de lui, car, sans cela, il mourrait de faim. Allons! c'est dit? adieu, commandant. Je me rends dans ma chambre; je dirai à Paul que vous m'avez ordonné les arrêts pour une faute de service. M. Bidaud fera la route et le point; il en est, je crois, capable.

Pierre sortit, et le marquis resta plongé dans de douloureuses réflexions.

CHAPITRE XL.

PRÉSENTENTS.

Hélas! vous m'avez aujourd'hui sauvé la vie; vous avez détourné de moi le poignard de l'assassin. Pourquoi avez-vous arrêté le coup? Toute incertitude serait fine, et, pure de tout reproche, je reposerais tranquillement dans le tombeau.

SCHILLER. — *Marie Stuart*.

Hélas! ces larmes! si tu savais que de flots il en sera versé!

Brown. — *Cain*.

Enfin nous voici encore une fois en route, chère et digne *Salamandre*. Tu as été, il est vrai, un peu retardée par le vouloir de Misère.

Pauvre Misère, dors en paix dans ta sépulture transparente. Ton idée était bonne, mais, enfant, tu t'es trop hâté d'en annoncer l'exécution. Deux minutes de silence, et tes projets réussissaient au gré de tes jeunes désirs. Pourquoi te jeter à la mer, ne pas attendre, ne pas rester à la cime du grand mât? Peu à peu tu aurais vu s'abîmer la corvette, et cette foule qui t'avait battu si souvent! cette foule que toi, faible enfant, tu dominais de la hauteur immense du grand mât et de ta vengeance! Jeunesse, amour, beauté, gloire et génie, tout s'engloutissait sous tes pieds, et toi qu'on méprisait, toi mousse, toi géant, tu contemplais d'en haut cette longue et douloureuse agonie. Et puis le mât, à son tour, s'abaissant, disparaissait peu à peu. Et enfin arrivait le moment où, seul, sur l'immensité de la mer, effleurant son niveau, tu aurais paru marcher sur les flots, à l'instar de saint Jacques, et pu crier miracle. Et dire pourtant que tu as maladroitement sacrifié tous ces avantages au plaisir de lancer, du haut de ton mât, je ne sais quel pitoyable jeu de mots sur une noix rongée par un rat.

Enfin, vogue, vogue, bonne *Salamandre*. Nous approchons de la côte d'Afrique, et la brise se fait.

Qui croirait, à te voir si tranquille, si calme, qu'il y a dans ton sein des passions qui fermentent, des cœurs qui se brisent, des pensées de mort, des cris et des larmes? Mon Dieu! tout cela ne rend ni ta coque moins noire, ni ton grément moins fin, ni ta voilure moins élégante!

Qu'on s'égorge, qu'on pleure du sang, ton enveloppe, nette et froide, ne trahit rien. Et pourtant, peut-être, ainsi que ces fées des ballades si fraîches, si roses, qui, vêtues d'or et d'azur, forment des danses magiques sur le lac solitaire, effleurant à peine sa surface limpide du bout de leurs pieds blancs et délicats; et qui pourtant, gonflées de rage et de fureur, se changent en larves et en goules hideuses, dès que la lune se lève sanglante derrière les noirs sapins de la forêt... Ainsi peut-être ce monde en miniature qui, il y a peu de jours, se pressait, s'agitait, s'aimait ou se cherchait à ton bord; ces dévouements, ces amitiés, ces amours, tout cela n'attend-il peut-être aussi qu'une lutte sanglante, pour fouler aux pieds, comme dans la ballade, fleurs et parfums, écharpes flottantes et brillants insignes, pour changer en cris de meurtre et de désespoir ces doux mots qu'on se dit si bas, ces protestations qu'on se fait si haut, pour changer en morsures cruelles et acérées ces douces morsures que fait une bouche caressante, et qui laissent, sur une peau satinée, des traces si chères aux amants.

Mais que dis-je, bonne *Salamandre*? Peut-être est-ce, au contraire, un soleil radieux et pur qui se lèvera au lieu de cet astre funèbre de la nuit; un soleil étincelant qui pétillera et scintillera sur les vagues en mille reflets brisés, rompus, ardents, éblouissants; un soleil bienfaisant qui réchauffera de sa lumière dorée la nichée de petits alyons que la mer emporte et balance dans leur nid tout tapissé des liheus verts à fleurs roses.

Car, enfin, ainsi que disait Paul à Saffie, tout n'est pas hiver et ténèbres, il y a un printemps et un soleil aussi, ou mieux des compensations.

Car si Alice est encore en proie à un spasme nerveux et violent qui l'agite depuis que Saffie l'a emportée mourante dans la batterie pour la confier aux soins empressés de sa tante chérie; si Alice, n'ayant plus sa raison, tressaille et rit douloureusement au milieu d'un effrayant délire; si Paul, respirant à peine, les yeux baignés de larmes, a passé le jour et la nuit entière assis à sa porte, prêtant l'oreille et sentant son cœur se

The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate

LA SALAMANDRE. 39 briser à chaque tri convulsif que poussai! la malheureuse jeune lille, qui. selon sa promesse, doit être sa fiancée, à lui l'amant de son choix, j car « Ile doit être sa fiancée, à moins de passer pour inlame : elle l'a dit... ai i'icrre Huet, seul dans sa chambre, sa tête appuyée dans ses mains, y»ujje que dans un mois il sera fusillé coimne un criuiinel, parce que sou wipétirur s'est conduit comme un belle; si le pauvre iiiji qui*. eontemplant avec horreur sa position, se voit, lui liouluinunc, sans Ulécliaocelé, rame de la mort de suti licutenani, qu'il aime de tout son cœur et qu'il tremble de. ne pouvoir sauver :... si l'équipage, niuel et inorne, panel frappé d avance du coup qui doit atteindre l'ierre, l'icrre «pie les matelots plaignent sans l'excuser, tant est curai inc chez eut, giace aux effort* constants du lieutenant, le respect dil au chef et l horreur de riiiMilKirdiualion : si ces braves gens regardent Paul d'un œil d'intérêt en suspendant la conversation commencée quand il s'approche deux, de façon que le pauvre enfant est le seul à bord qui ignore le sort futur de son père; si le boo vieux Garnier, tout en prodiguant les soins les plus paternels à mademoiselle de Bleue, se dit : — t.eri n'est pas clair; il n a quelque infamie là-dessous ; Pierre est incapable d'avoir manqué à ce point au commandant... et cependant on l'a vu. . Pauvre... pauvre Pierre ! qui aurait pensé que tu dusses finir ainsi... fusillé comme un chien! — si fe commissaire, l'enseigne Merval et Ridaud, quoique sympathisant peu à ces douleurs si généralement senties, ne pouvant échapper à celte tristesse contagieuse répandue à bord depuis les derniers événement-, sont aussi taciturnes et moroses, comme pour ne pas contraster avec l'affliction géuérale ; si, enlin, tant de calamités et de lugubres réflexions assombrissent l'intérieur autrefois si gai île fa Salamitndrt : par celte loi des compensations, Szaflie est froid et impassible, et promène partout et sur tout son regard d'aigle. Comme dans sa haine profonde U enveloppait le genre bumaiu , tout ce qui , directement ou indirectement, affligeait le genre humain, était pour lui une joie et un sujet d'étude. Et je lie sais par nuel e infernale prévision il pressentait d'affreux événements... Le ciel était sombre et couvert;. le veut commençait à si Hier, la mer à mugir sourdement... et, comme ces tigres qu'une inconcevable faculté guide et attire autour du logis des mourants, Szaflie se promenait sur le pont de la corvette, en y évoquant déjà dans sa pensée de funèbres images. Scs pas

semblaient arrêtés et lourds comme ceux de la statue du Commandeur de don Giovanni. Il était pâle, et un sourire sardonique errait sur ses lèvres milices et rouges. — Je n'ai jamais cru aux pressentiments, disait-il; mais qui m'expliquera pourquoi j'ai la COOKieüCe d'être à la veille ou au moment de quelque effroyable catastrophe? Chose bizarre! j'éprouve une sensation intime, poignante, aiguë, dont je ne puis me rendre compte. Et si j'allais mourir... Mourir! déjà mourir!... Ce serait affreux... Oh ! non, non ; je me fie à mon étoile. Et puis Satan en pleurerait, comme disent les bonnes gens, ajouta-t-il en riant. CDAPITRE XLI. TIICMUt Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécutions et de haine que nos bonnes qualités*. La RocMERuncAtTLD. — J'aimais. Swift, n'étant ni jeune, ni beau, ni riche, ni même aimable, inspira les deux passions les plus extraordinaires* dont on ait jamais parié, celles de Vainqueur et de Stella. " Br*.»»». — Mémorable la brise soufflait toujours violemment du nord, le ciel était obscur, la mer grosse, et le vent soulevait les longs cheveux bruns de Paul, qui, appuyé sur une des caronades de la batterie, paraissait abîmé dans une contemplation douloureuse. Sa figure, ordinairement rose, était devenue d'une pâleur mortelle; des larmes séchées luisaient sur ses joues. et ses yeux ardents ne quittaient pas un anneau qu'il tenait à la main. La tête du pauvre enfant s'égarait; c'était l'anneau de sa mère qu'Alfred venait de lui rendre en ajoutant : — Je n'en suis plus digne, Vainqueur, oubliez-moi. Derrière Paul, le contemplant, immobile, était Szaflie. Il s'approcha. — (Vous avez-vous, Paul? vous paraissez accablé. Toul tressaillit, cacha son anneau, et répondit : — Je n'ai rien, monsieur. _ votre figure est altérée pourtant. Est-ce parce que l'«* commandant a puni votre père de quelques jours* d'arrêts? — Paul, on le sait, ignorait la scène du coup de poignard et ses conséquences. — Mais», reprit Szaflie, c'est une suite de l'hiérarchie militaire ; le lâche punit le brave, c'est dans l'ordre. Votre père se sacrifie pour ce vieillard imbécile. Car je sais tout ; et, pour prix de son sacrifice, il sera peut-être perdu un jour. Mais tout cela suit la marche naturelle des choses humaines — [mairies, Paul. — C'est vrai, monsieur; vice, crime, infamie, voilà les* seules choses qui ne trompent jamais, qu'on retrouve telles qu'on se les est figurées. - Oh là ! Paul! que veut dire ceci? La sagesse vous est venue vite d'«*puis, l'autre jour, enfant. — Oli ! c'est que maintenant je suis, digne de vous comprendre. Oui. je commence à douter «le tout, de moi-même. — Paul, c'est un grand pas. — Oui, à douter de tout, monsieur; à me demander

s'il n'est jus impossible qu'un serment lait sur b cendre d'un mort, sur un souvenir sacré, ue soit pas... Mais dilewuoi , vous que (expérience a dil instruire, dites-moi : pour être aimé d'une femme, ce n'est pas assez, n'esl-ce pas, que d'être loyal et dévoué, de ne vivre que pour elle, de voir eu elle xiu avenir, sa * royauté, son Dieu? Ce n'est pas assez, n'est-ce pas? Mais par pitié, répondez, répondez! — Kcoulcz-inoi, Paul. Supposez par la pensée uu homme d'un génie immense, d'une beauté parfaite, d'une richesse royale, d'une Ame sublime. I b bien ! Paul... — Hélas, monsieur! faut-il doue tout cela pour « Ire aimé? — Il faut tout cela. Pan!, pour ae voir sou veut su riffé à un être dégradé. Stupide et difforme. — Oli ! mmi-icur, c'c't une cruelle raillerie. — Je ne raille pas, je parle vrai ! Paul, il n'est pas donné aux passions de l'homme ou de b reitmic de s'arrêter à uu terme, tel complet qu'il soit ; l'actbiié de l'esprit humain ne s'éteindrait pas même dans la possession d'un être idéal. Ainsi, Paul, uue femme arrivant à rencontrer une perfection, ne s'en tiendra pas là : par cela même qu'elle n'aura plus rien à chercher ao-dessu-, elle cherchera au-dessous, et se jettera dans les contrastes Or, une Ibis aux contrastes, les plus tranchants sont les meilleurs; c'est l'histoire de la femme de Juconnc : — car, sous un vernis de fadeur et de légèreté, il y a là une vérité bien profonde cl bien vraie , soit qu'on l'applique au physique ou au moral. Avez-vous lu Joconde, Paul? — Non, monsieur — Eh bien! Joconde était un prince riche, beau, aimable el spirituel. Il quitte sa femme pour faire un voyage; elle était encore cluudc de ses baisers d adieu qu'il revient à I improviste, — et b trouve couchée avec un laquais crétin, idiot el difforme. C'est, comme je vous le disais, I irrésistible besoin des contrastes. C'est encore cet ancien sy mbole du fruit défendu, appliqué au moral ; c'est encore l'amour de l'imprévu, du bizarre, qui leur fait mettre des pagodes et des monstres sur leur cheminée ou dans leur lit. — Ob ! c'est horrible! horrible! dit Paul en cachant sa tête dans ses mains. — El, je vous le répété, ce que je dis de b difformité physique, s'applique bien mieux encore à b difformité morale : mais c'est uue rcrhi relie. — Pour eu revenir à l'homme complet que nous supposons, figurez-vous, Paul, notre type idéal, notre grand homme, amant passionné d'une femme jeune et Mie ; mais celte femme aura mille moy ens de fouler aux pieds cet homme dont h supériorité l'écrase el la blessera toujours : cl elle les emploiera. Car it n'y a chez b femme qu'un sentiment profond et inaltérable, c'est celui de Vamour-pr upre. Songez donc, Paul, que d'un baiser elle pourra faire un sot , un crétin, plus grand que lui grand homme;

plus grand, Paul, surtout à ses yeux à lui, qui se verra sacrifié, qui verra un créiiu jouir du bonheur qu'on lui refuse. Alors, Paul , voyez les tortures , écoutez les cris, les sanglots de ce grand homuic, qui aime avec plus de fréué&ie encore depuis qu'on le | debisse ! Le voilà qui renie sa gloire, sim nom célèbre, son génie, sa beauté, sa richesse; le voilà qui se maudit, lui Byron, lui Bonaparte, lui Dante, lui. . que sais-je moi? Le voila qui s' abhorre, le voilà, par l iuernal caprice de celle femme, amené, lui si grand , à donner avec délices sou sang, son âme, s'il le pouvait, pour être stupide pendant une heure, une seconde, toute sa vie ! puisque sa maîtresse aime les gens stupides, et quelle n'aime plus les grands hommes. Et vous croyez, Paul, qu'il existe uue femme capable de résister à b jouissance de se dire; — l'ar un caprice frivole, caprice né eu lissant mes cheveux ou en chiffonnant uue écharpe; moi, moi lëiume faible, obscure cl sans nom, j'ai amené I llumine qui fait l'orgueil, l'éclat et la globe d'une nation, d'un monde, d'un univers! à maudire ces dons divins, I envie des hommes, l'admiration des autres femmes; à les maudire et à crier l< s mains jointes, à genoux, les yeux en larmes : Mou Dieu! mon Dieu ! bis moi doue aussi abject qu'il tu m'as fait puissant; et elle m'aimera peut-être ! — Non, non, aucune fille d Eve ne résisterait à celte tentation, Paul ! — Mais, au nom du ciel! que faire donc? que croire?— Un vieux vers hindou le dit : .S'attendre à tout, pour ne t étonner de rien. — Mais c'est le doute, cela : c'est l'incrédulité qui ronge le cœur. — Oui, Paul ; tant qu'on a un cœur. Mais apres? Mais quand ou n'en a plus, de cœur; quand, flétri, desséché, il est mort, insensible et froid, on délue le inonde el ses déccptioos : car alors ce cœur n'est plus qu'un cadavre que l'on expose aux tortures sociales, — et l'on ru. — Mais c'est infâme ! cria Paul comme en délire. Pour être aimé, b vertu, l'honneur, l'amour, la pureté, ne sont donc rien? Il but donc de la corruption, de* vice»? — Oui, l'aul. Le vice, le vice élégant pblt beaucoup aux femmes, las vice suffit pour une liaison ordinaire; mats pour une grande, un'* frénétique passion, une |iassiou cluede el ardente, il but le crime. Une àme corrompue, in-olente cl sceptique les intrigue cl les amuse : uue âme cri i. incite les effraye. Or, chez clics l'amour est presque toujours terreur ou curiosité. Lauzun el Richelieu pour le vice, les héroïque* brigands des Calabres et de l Espagne pour le crime, voilà mes

briser à chaque tri convulsif que poussait la malheureuse jeune fille, qui, selon sa promesse, doit être sa fiancée, à lui l'amant de son choix, car elle doit être sa fiancée, à moins de passer pour infame : elle l'a dit... si Pierre luet, seul dans sa chambre, sa tête appuyée dans ses mains, songe que dans un mois il sera fusillé comme un criminel, parce que son supérieur s'est conduit comme un lâche ; si le pauvre marquis, contemplant avec horreur sa position, se voit, lui bonhomme, sans méchanceté, cause de la mort de son lieutenant, qu'il aime de tout son cœur et qu'il tremble de ne pouvoir sauver... si l'équipage, muet et morne, paraît frappé d'avance du coup qui doit atteindre Pierre, l'homme que les matelots plaignent sans l'excuser, tant est enraciné chez eux, grâce aux efforts constants du lieutenant, le respect dû au chef et l'horreur de l'insubordination : si ces braves gens regardent Paul d'un œil d'intérêt en suspendant la conversation commencée quand il s'approche d'eux, de façon que le pauvre enfant est le seul à bord qui ignore le sort futur de son père ; si le bon vieux Garnier, tout en prodiguant les soins les plus paternels à mademoiselle de Blène, se dit : — Ceci n'est pas clair ; il y a quelque infamie là-dessous ; Pierre est incapable d'avoir manqué à ce point au commandant... et cependant on l'a vu... Pauvre... pauvre Pierre ! qui aurait pensé que tu dusses finir ainsi... fusillé comme un chien ! — si le commissaire, l'enseigne Merval et Bidand, quoique sympathisant peu à ces douleurs si généralement senties, ne pouvant échapper à cette tristesse contagieuse répandue à bord depuis les derniers événements, sont aussi taciturnes et moroses, comme pour ne pas contraster avec l'affliction générale ; si, enfin, tant de calamités et de lugubres réflexions assombrissent l'intérieur autrefois si gai de *la Salamandre* : par cette loi des compensations, Szaffie est froid et impassible, et promène partout et sur tout son regard d'aigle. Comme dans sa haine profonde il enveloppait le genre humain, tout ce qui, directement ou indirectement, affligeait le genre humain, était pour lui une joie et un sujet d'étude. Et je ne sais par quel infernale prévision il présentait d'affreux événements... Le ciel était sombre et couvert ; le vent commençait à siffler, la mer à mugir sourdement... et, comme ces tigres qu'une inconcevable faculté guide et attire autour du logis des mourants, Szaffie se promenait sur le pont de la corvette, en y évoquant déjà dans sa pensée de funèbres images. Ses pas semblaient arrêtés et lourds comme ceux de la statue du Commandeur de *don Giovanni*. Il était pâle, et un sourire sardonique errait sur ses lèvres minces et rouges.

— Je n'ai jamais cru aux pressentiments, disait-il ; mais qui m'expliquera pourquoi j'ai la conscience d'être à la veille ou au moment de quelque effroyable catastrophe ? Chose bizarre ! j'éprouve une sensation intime, poignante, aiguë, dont je ne puis me rendre compte. Et si j'allais mourir... Mourir ! déjà mourir !... Ce serait affreux... Oh ! non, non ; je me fie à mon étoile. Et puis Satan en pleurerait, comme disent les bonnes gens, ajouta-t-il en riant.

CHAPITRE XLI.

THÉORIE.

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécutions et de haine que nos bonnes qualités.

LA ROCHEFOUCAULD. — *Maximes*.

Swift, n'étant ni jeune, ni beau, ni riche, ni même aimable, inspira les deux passions les plus extraordinaires dont on ait ouï parlé, celles de Vanessa et de Stella. — *BRON. — Mémoires*.

La brise soufflait toujours violemment du nord, le ciel était obscur, la mer grosse, et le vent soulevait les longs cheveux bruns de Paul, qui, appuyé sur une des caronades de la batterie, paraissait abîmé dans une contemplation douloureuse. Sa figure, ordinairement rose, calme et souriante, était d'une pâleur mortelle ; des larmes séchées luisaient sur ses joues, et ses yeux ardents ne quittaient pas un anneau qu'il tenait à la main.

La tête du pauvre enfant s'égarait ; c'était l'anneau de sa mère qu'Allice venait de lui rendre en ajoutant : — Je n'en suis plus digne, Paul, oubliez-moi.

Derrière Paul, le contemplant, immobile, était Szaffie.

Il s'approcha.

— Qu'avez-vous, Paul ? vous paraissez accablé.

Paul tressaillit, cacha son anneau, et répondit : — Je n'ai rien, monsieur. — Votre figure est altérée pourtant. Est-ce parce que le commandant a puni votre père de quelques jours d'arrêts ? — Paul, on le sait, ignorait la scène du coup de poignard et ses conséquences. — Mais, reprit Szaffie, c'est une suite de la hiérarchie militaire ; le lâche punit le brave, c'est dans l'ordre. Votre père se sacrifie pour ce vieillard imbécile. Car je sais tout ; et, pour prix de son sacrifice, il sera peut-être

perdu un jour. Mais tout cela suit la marche naturelle des choses humaines, Paul. — C'est vrai, monsieur : vice, crime, infamie, voilà les seules choses qui ne trompent jamais, qu'on retrouve telles qu'on se les est figurées. — Oh là ! Paul ! que veut dire ceci ? La sagesse vous est venue vite depuis l'autre jour, enfant. — Oh ! c'est que maintenant, ajouta Paul avec un rire amer et poignant, c'est que maintenant je suis digne de vous comprendre. Oui, je commence à douter de tout, de moi-même. — Paul, c'est un grand pas. — Oui, à douter de tout, monsieur : à me demander s'il n'est pas impossible qu'un serment fait sur la cendre d'un mort, sur un souvenir sacré, ne soit pas... Mais dites-moi, vous que l'expérience a dû instruire, dites-moi : pour être aimé d'une femme, ce n'est pas assez, n'est-ce pas, que d'être loyal et dévoué, de ne vivre que pour elle, de voir en elle son avenir, sa croyance, son Dieu ? Ce n'est pas assez, n'est-ce pas ? Mais par pitié, répondez, répondez ! — Écoutez-moi, Paul. Supposez par la pensée un homme d'un génie immense, d'une beauté parfaite, d'une richesse royale, d'une âme sublime. Eh bien ! Paul... — Hélas, monsieur ! faut-il donc tout cela pour être aimé ? — Il faut tout cela, Paul, pour se voir souvent sacrifié à un être dégradé, stupide et difforme. — Oh ! monsieur, c'est une cruelle raillerie. — Je ne raille pas, je parle vrai ! Paul, il n'est pas donné aux passions de l'homme ou de la femme de s'arrêter à un terme, tel complet qu'il soit ; l'activité de l'esprit humain ne s'éteindrait pas même dans la possession d'un être idéal. Ainsi, Paul, une femme arrivant à rencontrer une perfection, ne s'en tiendra pas là : par cela même qu'elle n'aura plus rien à chercher au-dessus, elle cherchera au-dessous, et se jettera dans les contrastes. Or, une fois aux contrastes, les plus tranchants sont les meilleurs ; c'est l'histoire de la femme de Joconde : — car, sous un vernis de fadeur et de légèreté, il y a là une vérité bien profonde et bien vraie, soit qu'on l'applique au physique ou au moral. Avez-vous lu Joconde, Paul ? — Non, monsieur. — Eh bien ! Joconde était un prince riche, beau, aimable et spirituel. Il quitte sa femme pour faire un voyage ; elle était encore chaude de ses baisers d'adieu qu'il revient à l'improviste, — et la trouve couchée avec un laquais crétin, idiot et difforme. C'est, comme je vous le disais, l'irrésistible besoin des contrastes. C'est encore cet ancien symbole du fruit défendu, appliqué au moral : c'est encore l'amour de l'imprévu, du bizarre, qui leur fait mettre des pagodes et des monstres sur leur cheminée ou dans leur lit. — Oh ! c'est horrible ! horrible ! dit Paul en cachant sa tête dans ses mains. — Et, je vous le répète, ce que je dis de la difformité physique, s'applique bien mieux encore à la difformité morale : mais c'est une recherche. — Pour en revenir à l'homme complet que nous supposons, figurez-vous, Paul, notre type idéal, notre grand homme, amant passionné d'une femme jeune et belle : mais cette femme aura mille moyens de fouler aux pieds cet homme dont la supériorité l'écrase et la blessera toujours : et elle les emploiera. Car il n'y a chez la femme qu'un sentiment profond et inaltérable, c'est celui de l'amour-propre.

Songez donc, Paul, que d'un baiser elle pourra faire un sot, un crétin, plus grand que lui grand homme ; plus grand, Paul, surtout à ses yeux à lui, qui se verra sacrifié, qui verra un crétin jouir du bonheur qu'on lui refuse.

Alors, Paul, voyez les tortures, écoutez les cris, les sanglots de ce grand homme, qui aime avec plus de fureur encore depuis qu'on le délaisse ! Le voilà qui renie sa gloire, son nom célèbre, son génie, sa beauté, sa richesse ; le voilà qui se maudit, lui Byron, lui Bonaparte, lui Dante, lui... que sais-je moi ? Le voilà qui s'abhorre, le voilà, par l'infériorité caprice de cette femme, amené, lui si grand, à donner avec délices son sang, son âme, s'il le pouvait, pour être stupide pendant une heure, une seconde, toute sa vie ! puisque sa maîtresse aime les gens stupides, et qu'elle n'aime plus les grands hommes.

Et vous croyez, Paul, qu'il existe une femme capable de résister à la jouissance de se dire : — L'air un caprice frivole, caprice né en lissant mes cheveux ou en chiffonnant une écharpe ; moi, moi femme faible, obscure et sans nom, j'ai amené l'homme qui fait l'orgueil, l'éclat et la gloire d'une nation, d'un monde, d'un univers ! à maudire ces dons divins, l'envie des hommes, l'admiration des autres femmes ; à les maudire et à crier les mains jointes, à genoux, les yeux en larmes : Mon Dieu ! mon Dieu ! fais moi donc aussi abject que tu m'as fait puissant ; et elle m'aimera peut-être ! — Non, non, aucune fille d'Eve ne résisterait à cette tentation, Paul ! — Mais, au nom du ciel ! que faire donc ? que croire ? — Un vieux vers hindou le dit : *S'attendre à tout, pour ne s'étonner de rien*. — Mais c'est le doute, cela : c'est l'incrédulité qui ronge le cœur. — Oui, Paul : tant qu'on a un cœur. Mais après ? Mais quand on n'en a plus, de cœur ; quand, flétri, desséché, il est mort, insensible et froid, on dénie le monde et ses déceptions : car alors ce cœur n'est plus qu'un cadavre que l'on expose aux tortures sociales, — et l'on rit. — Mais c'est infâme ! cria Paul comme en délire. Pour être aimé, la vertu, l'honneur, l'amour, la pureté, ne sont donc rien ? Il faut donc de la corruption, des vices ? — Oui, Paul. Le vice, le vice élégant plaît beaucoup aux femmes. Le vice suffit pour une liaison ordinaire ; mais pour une grande, une frénétique passion, une passion chaude et ardente, il faut le crime. Une âme corrompue, insolente et sceptique les intrigue et les amuse : une âme criminelle les effraye. Or, chez elles l'amour est presque toujours terreur ou curiosité. Lauzun et Richelieu pour le vice, les héros brigands des Calabres et de l'Espagne pour le crime, voilà mes

The text on this page is estimated to be only 28.49% accurate

1 LA SALAMANDRE. 40 exemples, Paul. — Ainsi, dix Paul
Août le cœur se contractait affreusement, pour être heureux avec elles... —
Oli ! Paul , vous demandez là beaucoup. Pour être heureux, H faut voir dans
la femme un Cuit; par amour-propre ne posséder qu'une fois, déliant ainsi
ce qu'on appelle une trahison dire apres : Merci ou adieu; cl changer
souvent. — Mais ai l'on aune, si I ou aime avec délire, avec passion ! —
Vous me demandez le moyen d être heureux, Paul / les vrais bonheurs sont
ucgatifs, sont dans I insensibilité morale : aussi faut-il dépouiller vite , et
user, n'importe sur qui, ce superflu de pa>sion, de délire, comme vous
dites. — Mais, au uom du ciel ! que reste-t-il doue, alors? — Il reste des
sens à satisfaire, tant qu'on a des sens ; et quand ou n'en a plus, le passe
temps d analyser de sang-froid ces êtres si inexplicables, en les taisant
passer à votre gré, ou au leur, par toutes les émotions, des plus douces aux
plus cuisantes; puis, de leur raconter, après, comment votre passion n'a été
qu'une étude psychologique ; comment de leur âme, que vous rendiez
heureuse ou souffrante, vous aviez fait un livre où vous lisiez; et que, tout
étant lu, il fallait fermer le livre ou le déchirer. Paul était dans un étal
impossible à décrire. Pour la seconde fois, cet homme implacable le tenait
sous son infernale obsession. Mais, ce qui faisait entrer plus avant au cœur
de Paul l'amertume de ces effrayants paradoxes, c'était le souvenir de la
conduite d'Alice et un soupçon vague, un instinct indélinbsable qui lui disi
qu'elle si pure, si aimante, devait pourtant servir d'appui, d exemple à cet
atroce système ; aussi, éperdu, fasciné, il tenta un dernier effort, avec celte
rage froide du joueur qui, avec son dernier louis, met sa vie sur une carte.
fre. Mon aveu s'échappa avec mes larmes, et elle ne me repoussa pas; au
contraire, quelques jours après, elle me dit ; Paul, je vous amie ; Paul, c'est
de mon plein gré que je vous dis que je vous aime; PauJ. c'est au nom de I
anneau de votre mère que je vous nomme mon fiancé devant Dieu! Aussi.
Paul, si je vous trompais, je serais infâme : entendez-vous? Paul, infâme!
Enfin, monsieur, vous jugez de mon délire, de ma joie ; je n'osais espérer
autant d'elle , moi. Je ne le lui demandas pas. l'purquoi nie l'eûtelle dit, si ce
n'eût pas été vrai ? Elle n'avait aucune raison pour me tromper; n'est-ce
pas? El pourtant, ce matin, oh! ce malin. Et Paul cacha sa tête dans scs
mains. Siiffie. — Monsieur! dit-il à voix basse et sourde, sortons des
généralités, arrivons à une chose personnelle, à moi. Tenez, monsieur!

j'aimais une jeune fille, Mie, pure et chaste. Oh ! je l'aimais avec cette
 passion, même avec respect : car je l'aimais au nom de ma mère, monsieur !
 Comprenez-vous bien : au nom des vertus de ma mère ? Un jour que je
 souffrais, oh ! Je souffrais beaucoup ! j'avais besoin d'épancher ma douleur,
 de dire à quelqu'un : Pitié pour moi ! J'allai chez mon père. Il ne voulut pas
 me voir. Alors, j'allai chez elle, et vous le savez peut-être, jamais ou ne
 désire tant d'être aimé que quand on souffre — Eh bien ! Paul ? dit froidement
 Saffie ; ce matin, Alice vous rend votre anneau, et vous dit : Paul, oubliez-
 moi. Paul se dressa, comme s'il eût été mordu par un serpent. — Vous le
 savez ? — Oui. Ne vous ai-je pas dit que le cœur d'une femme est ainsi fait ?
 Paul, vous êtes jeune, vous avez une âme noble, confiante . pure et naïve.
 Vous croyez à tout, vous admettez tout ; mais ici il y a un homme qui n'a
 plus aucune conviction consolante, qui ne croit à rien, qui ne peut aimer
 rien, qui hait l'humanité tout entière d'une haine implacable. Et Saffie
 semblait grandir à mesure qu'il développait ainsi son odieux caractère. — Et
 tu as pensé être aimé, enfant dévoué et plein de cœur, quand il y avait près
 de toi un homme lâche et corrompu ? Tu as pensé être aimé, quand une
 femme avait à choisir entre un ange ou un Satan ? — Mon bien ! mon Dieu
 ! ma lésecreve... Que voulez-vous dire ? bégaya Paul ; quel est cet homme,
 ce Satan ? — Moi ! — Vous ? Et Paul tomba renversé sur son caronad-
 Puis, se relevant d'un bond il serra violemment le bras de Saffie, et s'écria .
 — Tu mens ! ou si c'est vrai, je le tuerai ! — Enfant, dit Saffie en se
 dégageant de la main de Paul, je t'instruis, je t'éclaire. je joins l'exemple au
 précepte ; et tu veux tuer ton bienfaiteur ! c'est nul. Voici quelqu'un, calme-
 toi ; songe à la réputation de mon .Alice ! Et Saffie entra chez le
 commandant Où s'excite-tous donc, monsieur ? — Parbleu ! nous voulons, je
 me sauve. Digitized by Google





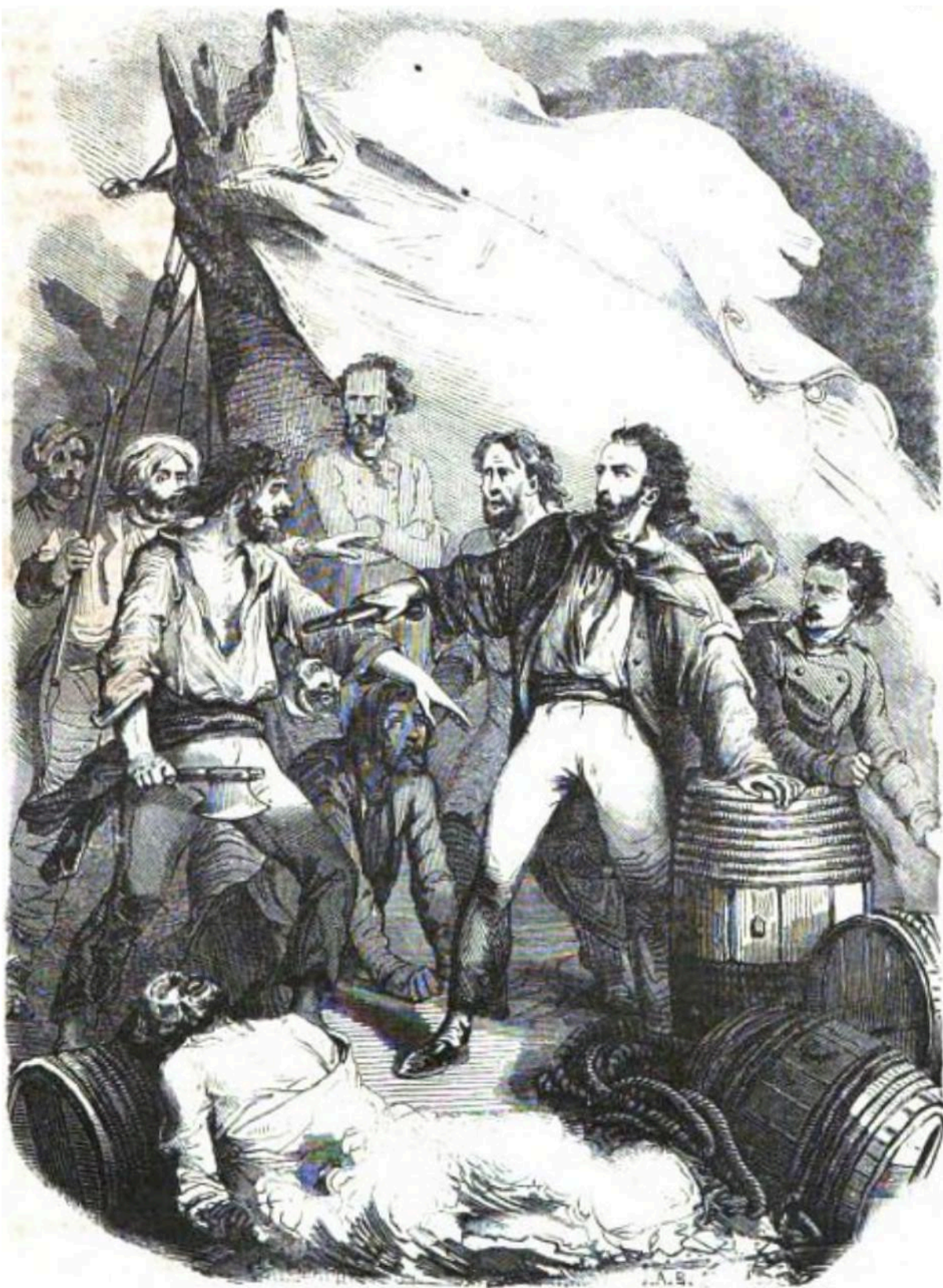
Où allez-vous donc, monsieur ? — Parbleu ! nous coulons, je me sauve.

The text on this page is estimated to be only 21.97% accurate

LA SALAMANDRE. 41 CHAPITRE XLII. — En ête*. *oii* bien *ûr, au moui*? Noire xie en déperi' I. — Très-sûr. (iomiE. — Fatuf. — Oh? que je t'aime, mon amour' Quelle femme ne scmil |ias jiloum* .1»; moi? — Ou». Mai* vou* »vei *«m<5 <|uel |in fjt. j'imagine, — nu* jnrler de vuire mari ; — de sorte que i'ai l'honneur de succéder à un sol, cl après uoe lutte peul-être. . Mais c'est une dérision que votre amour, mn chère. Et vous avez cru au mien c'est aussi par trop naïf. M. S. J. — IVna/r» ru achom. — Commandant ! di*ail le vieux llidaud, mou estime m éloigné de quinze liems du banc de Tériiu. — El la mieunc de deux lieues |«>ul au plus , commandant, reprenait Merval — Et ce diable de lieutenant qui me Ton e de le mettre aux arrêts, et qui n'est pas là : Il est vraiment d'un égoïsme trop cruel, pensât le marquis. — Et vous, commandant, votre estime où vous mcl« lle? — Mon estime? — Oui. commandant. Et le marquis se vouait à Satin. — Mou estime?... Attendez donc... — Voilà votre routier, commandant. Faul-il voir?... — Non ! non ? dit vivement le marquis. Mon estime m- rapport»*. . à celle de M. Bidand... Oui, oui, elle s'y rapporte parfaitement. Ma foi, tant pis! pensa t-il. C'est le plus vieux . ce doit être le plus savant ; et ça nie lire d'embarras. D'ailleurs , donner gain de cause aux jeunes, c'est d'un mauvais effet. — Ainsi . commandant , vous approuve/ ma roule ? dit le vieux llidaud. — Oui, mon cher ami. — Il snflil commandant , répondit Merval en se reliranl. C'est à ce moment qmSzaflie cuira dans la chambre du commandant. — Bonjour, commandant. — bonjour, mon «“lier passager. — Mademoiselle denlcue va-t-elle mieux? demanda Szaftie en montrant du doigt la porte de la chambre des dames, qui communiquait dans la galerie du commandant. — Mais le docteur dit que l'irritatiuu nerveuse est presque Cidmcc.Ccs.tla pmi tlle est, (hi reste, bien reconnaissante de ce que vous l'avez sauvée ; car, dans sou délire, elle ue faisait que vous appeler. Dame! c'est que, sans vous, elle courait risque d'être noyée dans sa chambre, ajouta le bou inarouis d'uu air d'intérêt. Mais un bieulait n'est jamais perdu, comme ou dit. — Vous avez bien raison coiiiiimq•lant. Mais j'cu tends du bruit chez ces dames. — C i si probablemeu m idame de Mène qui amené sa nièce dans la galerie pour lui faire précité un peu l'air !>»»' — l»| • «• C", r»t rCifui»* |. l'ne nuit d'été Kn effet, Alice , pâle, souffrante , entra appuyée sur le vieux Carmcr et sur le bras de sa taille. — Doucement, doucement, disait le bon docteur. Vous êtes

en» or* si faible, mademoiselle, cl... Alice poussa un cri violent de surprise. Elle venait de voir S/aflie. Madame de lilène ta retint heureusement, tourna b tête, et vovant SsaBfe ; — Mon Dieu ! monsieur, pardon ; niais votre présence a été si sensible à ma pauvre Alice... — Je vais ine retirer, madame. — Non, monsieur. Je vous dois tant, elle vous doit tant , pour le secours que vou* lui avez porté, votre vue lui sera bien douce : c'est seulement la première émotion qu'elle n'a pu surmonter. , En effet, Alice revint à elle, et son premier regard chercha Szaliïe, et s'arrêta s-t lui avec cette admirable expression de tristesse, de résignation, de bonheur et d'amour, qui révèle un de ces chagrins dont le* femmes sont si heureuses. Szaftie détourna les yeux , s'approcha d'elle, et s'informa de sa santé avec sa politesse accoutumée, sèche et glaciale. l'as une émotion, | as un de ces regards rapides et profonds qui disent tant de choses; ricu dans b voix, pu-une ! nui” d.m . les yeux . rien, que le savoir-vivre d'uu homme du monde avec une femme œdiflercnle pour lui. — Le n'est plie» rieu. mainte unit, dit |- docteur. Mademoiselle <m remise: tout cela était ner\eux,ct sans «Loger. Mais penneltez-mo:, madame. de vous quitter... Mes enbnUiii'atknliiit. Le hou docteur sortit. —Allons, allons! tout va bien, dit le marquis. Nous arriverons bientôt â Smyriic sa us encombre. bu attendant, madame de Hléne, si nous taisions mure pat lie comme toujours .'tas diable* d'événements nous out interrompus. — Allez, ma taule, répomlit Ali» qui vit l'incertitude d» madame «I» Ülene ; je me sens très-bien. D'ici je vous vois et je vous entends. Si j'ai besoin de quelque chose, je vou* le dirai. Madame de Bléoc ali.» d.ius la grande chambre, qui n'était *é|Ktrée de la galerie «pie par une légère cloiv.H . «bus laquelle s'ouvraient deux portes. Szaftie resta seule avec Alice. — Oh ! S/aflie! dit h jeune tille en cachant s.» tête dans scs mains. — Souffrez-vous, mademoiselle? répondit -il ave» son sang-froid de glace — Vous nu* le demandez. S/aflie? dit Alice à >oi\ basse. Que me reste-t-il. maintenant?... !*• déshonneur.— Ne trouvez vous pas, mademoiselle, que, dans le cœur de* femmes, l'amour ne tient qu'une place bien secondaire? D'abord la vertu . d'abord les convenances d'abord les devoirs; d'abord... que sais-j»‘. moi? El puis, apres tout cela, vient l'amour et encore elles l'appellent déshonneur. En vérité, k-s femmes. emploient ce quelles ont de plus vif dans l'esprit et daus lame, non à aimer, mai* à organiser leurs passions, à s'arranger un amour commode et di*< rect. une afleciion tranquille, qui vient â son tour, après les devoirs ou les plaisirs. Il y a un jour, une berne pour cela. On lit sur son met lient" A telle

heure, otillilici me? devoirs de fille ou dopons»* talte heur»* pa -ce,
Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 19.37% accurate

42 LA SALAMANDRE. on se remet à adorer son mari, ou à dire :
Mère, bénis la fille ! Alice ' croyait ri ver. Cette raillerie froide et calme la
confondait, l a pauvre enfant ue «il que répondre. — ni, reprit Szafie, si j
avais à être aimé d'une femme, je voudrais que tu ue passai axant -ou
amour pour moi. <!*t amour, d'ilmnl avoué haut, au grand jour : fille ou
fils, peu ni importe. Il faudrait qu'elle sacrifiait à cet amour icpul.ilton,
convenant» s et vertu. — l'irand i ici ! Szaf !c, dit *l:ce :i voix basse csl-oe d
me »:nsi qu'il faut vous aimer? — nui. — dit Szafie a'Ce une exureisiou de
bailleur et de railleur ie. — Kl» bien ! - il lire, ainsi je «nus annotai, "Zaffie. t
*l»i ! n pr i-elle; et ses V**n\ *e trm| firent il»- Limitas — Old. si vous U*
vou. le/, je le dirai à la lue du ciel... .e dirai : Je IVme : je u'aiue que lui. Je
me Jii* perdue |M»i:r lui : j'ai oublié vertu, bonheur. devoirs: et UMiileuau
mhi amour, cYst ma vertu, e'c>t mm bonheur, c'est tout moi. Oui, je le dit
ai. Snif ic : je suis liere d'être beueuse par lui, cl méprisée pour lui ! s'cria
Alice rayonnante. Kl elle prit la main de Szafie, qu elle voulut baiser. Il lu
lui relira — Et qui vous dil que vous seriez aimée?... que vou- êtes aimée?
lui rtcnmud.i-l-il amèrement. — Oli ! comme lu disais, Szafie : ni intinct
qui non» m enu qu'une noire tentation «*l purtavêr. C'est l'amour qui me dit
cela : l'amour et le souvenir de nia raille... Non. non, Szafie, de mon
bonheur, voulais- je dire. — Mais l'amour U* trompe, jeune fille ! — Je lie
vous cou i p remis pas, Szafie, dil Alice treubLule. — Lb bien ! comprend-
iiHii dune... Ici la paru- de la galerie du commandant -'ouvrit avec fracas, et
le iieuieiuuL parut. — Enfer ! malédiction ! dit-il : ce misérable Billaud a
fait une erreur de calculs! nous des uns être sur le bauc Téihn. Votre routier,
volt e router, commandant? vile! vin-! l l Pierre, sans répondre aux
iuierpell lions du marque*. d'Miee. de Szafie, prit un compas, lit ou
calcul, et s'élança sur le pont. » n a dit que rierre. confiné aux arrêts, aval
remis le subtil faire la route à l enseigne Kidaii I. qu il ci oyait capable,
l'elui-ci. soit erreur, soit ignorance, cabiila ma), et se crut' béai non p plu-
éloigné du liane qu'on ne l était réellement. Pourtant, depuis deux ou trois
heures, la couleur de l eau changeait visiblement ; on primait une foule de
poissons, et les longues herbes qui douaient de toutes parts annonçaient que
l ou naviguait sur un liant-fond. Paul avait été retiré de ! étal de stuoeur
dans leuuel la conter atuyi de Szafie l'avait plongé par maitie la Joie, qui lui
dit. eu lui touchant respectueusement w bras : — Monsieur Paul, je viens de

lire mon flambeau de la mer, et il me dit que nous courons sur le banc Têrim.... voyez donc celle eau, ces bœrbi's. .. fiordicu 1 monsieur Paul, le Ik menant serait mieux ici que dans Sa chambre ! Paul regarda l'eau , et comprit tout le danger qui échappait aux yeux de l'eusi'i ne l'idaiid, persuade que l'on était bleu loin de ce daugennix parage. Paul, «elle fois, rompit la consigne, ci préviut sou pore, qui, cflrave. moula sut le pont, de la eh* z le commandant, nota* s'assurer de i cfTiayaute position du navire. Par son ordre, maitie Bouquin avait jeté la s * mie. Ou f.ii-uil à bord un ■.r.iud silcuce; car cette épreuve était d<>» cisive. — KH bien ! dit Pierre avec anxiété à fiouquin. penché en dehors du porti -IuuImiis. Combien? — N«mi- somme» par div-huil brasses, lieutenant, dît le marin en retirant la soude. Il y eut un moment, sur la ligure si impassible de Pierre, une expression rapide de douleur, de résgtttion, de désespoir. Pourtant il sauta sur -ou liane de quart, et communia avec son sang froid habituel. Seulement son ton bief, pressé, impérati., annonçait que la manœuvre était d'une haute importance. — Bauge à lialer Uis les bonnettes! cria-t-il : et venez au vent, limonier. Bouquin, quelle «*>l la soude? — Qu nzc brames, lieutenant. — Au vent, monsieur; tout au veut ! Entendez-vous ? cria-t-il avec une vivacité extraordinaire. Kl il attachait ses yeux ardents sur la voilure. Lofiez! lofiez tout. On était sur le banc Têrim. Il n'était plus temps. La corvette en ioifiuit donna pic-que aussitôt un coup de talon. Elle courut encore un moment, eu donna uu sciotid, enfin un troisième. Elle s'arrêta dans un endroit où la sonde n'annonçait pas cinq uietre- d'eau. La dernière secousse répondit profondément au cœur de chacun. CU.VPITRE XLII1. U Base DE SAXLE. Homme immortel, admire tes beauté» do la mton*. ci «lu», •Un» n j<>io rtc lu»» r»cur : — Tout est t à moi! — it iii>ir<-t * |wii 1«ii*1 qn il c l porutic k t**» %t*ui duintié» do te* vmr eni'iu, L'u jour vienjnt où «.Ut* ut* l'appartiendront plu*. bruns. — Lnm. Voici bientôt l'homme face à fut avec l lminme. M. S. J. — ftntttt di vertu. Au premier coup de lalnn que donna la corvette en s'échouant sur le banc ue sable, l'équipage poussa un grand cri d'étonnement. Ali second coup, ou fit silence . Au troisième, on ne cria pas. mais un sourd gémissement s'échappa de toutes les poitrines. Il y avait pourtant emorc de l'e-pyir, daus ce long soup'r. Mais au quatrième coup, quand ht Sultnui' i/rr, fini qitciuetil arrêtée an milieu de sa cours»1, craqua dans sa membrure, di'-siinie par fin secousses profondes et sourdes qui fais item o ciller sa quille, comme le mi ps d'un énoniie scrj eut qui se remue; aluni un h iil cri. on cri décim ant,

immense, retentit' a >-*les*ys du vi jjruit des Lme» qui grossL-suicnl ut venaient déferler sur le» (lunes de la corvette. tl puis l'équipage se lut. car ce cri était celui de l'instinct vital qui avait piédouiiuc un iisianl sur I babil mk* et la vnlmilé. Ce cri. pou-sé par l'lioum c et non par b* marin, avait été la dernière expression d'une nature qui devait faire place à l'abnégation «lu soi, au dévouement et au sang-froid, au milieu des alfmix périls que cet cvcucmeul pré-agcail. L'équipage rrd«*viiiil doue «aime ei impassible : le sifflet de maître U Joie Mcnlil, et rhaeiiii se rendit à Son poste, sans craindre et sans'inépriscr ... le danger. On attendait le lieutenant, qui était descendu chez le connnandaut. Alice et sa taule s'y trouvaient, et étaient dans uu état de slopeur diliicile à décrire. — Mesdames dil Pierre, tout u'est pas entièrement perdu ; mats fl if a beaucoup à craindre ! Veuillez, descendre dans le carré, sous U conduite du docteur. Alice et sa tante descendiient. — Monsieur, dit Pierre à Szafiie, le concours d'un homme de cour ne peut qu'être fort utile dan- une Plie circonstance, foulez-vous bien' mouler sur le jmhiI? — A vos ordres, monsieur, dit Szafiie. Seufcmcot je prends quelques papiers. Il cuira iiu iisilant dans sa chambre, prit une bourse, une boîte de vermeil assez grande, et moula sur le pont. Pierre* resta seul avec le commandant, pale, défait, entièrement démoralisé. — Monsieur, lui dil Pierre, par votre ignorance vous venez de faire échouer la corvette, en donnant raison à LkLiikI « outre Mefval. lai roule 3 iic ce dernier officier indiquait était la seule, Li I mi nue. Ceci n'a rien 'étonnant et devait arriver... \b ! mntt-ii nr ! monsieur ! les proietu-tns imprudents qui vous ont nommé vont peut-être avoir à se reprocher d affreux tirailleurs. Enfin, le mal est irivparabb* ; mai-, comme j«* n ai pas envie de vous voir recommencer la scène de l'autre jour, vous ne quil'ercz pas celte chambre. Le hou marquis fut allégé d'un poids énorme. — Vous allez vous corn ber dans votre cadre. Je dirai qu'à la dernière secoure, uu de vos meubles vous a grièvement blessé, nue vous ne pou- * ve* p i raitre sur le polit. — Lieutenant, nous sommes «lune perdus? ■ Ça se peut. Mais comme vous pouviez avoir peur cl mouler eu haut, je vais von- enfermer ici. Quand il n'y aura plus qu«* vous et moi à b«»rd, alors je vieillirai vous ouvrir, et nous nous embarquerons les derniers: c'est d ms l'ordre. — Mais, mon lii«*u! dil le mar«iuis en se dressant sur son séant; si... •Pierre était déjà deliors, et le marquis entendit le bruit des serrures des trois portes, que le üeulouani ferma tueccttivcutcof. Quand l'ierie reparut >ur le pont, il était revêtu de son grand uuil'urme, comme en un jour de combat ou de fête. Il monta sur le

bane de quart. — Entant"! dit-il, tout n'est nas désespéré. Il faut «le l'ordre dans ce I que nous allons tenter pour reî«*ver Li corvette. Lu cnminandaui vient «l'être dangereusement blessé ci ne peut paraiti t ; mais j'ai reçu ses instro uions, cl il veille sur vous. Si nus efiorts ne peuvent rien, alors, ayant fait notre devoir, nous abandonnerons la corvette, en sauvant Ici t« -mines, les maladie, les mou— es, les novin-s d abord, pui- vous, puis les officiers, et moi et le «oinmandani les derniers. Je compte sur vous, comptez sur moi. Diaitiz

The text on this page is estimated to be only 21.95% accurate

LA SAI.AMANDRK. 43 Fuis, se rciuur liant vers te limonier . — Maître, «lit-il, hi-sez le grand pavillon de France, Et le drapeau blanc il 'roula majestueusement s«*s larges plis, an milieu du prof* nul et religieux silence de l'équipage. Pierre le iii«nilr.i aux niariuN cl dit : — Mes br ves matelots, |ieiM'Z à cela. — idaiic ou tricul.ne, c'est Uni ouïs la France... Soyc/.-eu dignes. — 'ive la France ! — Vive la France! cria l'équipage (oui d'une voix avec l'exalLiloo du saugfruid, si Ion peut s'exprimer ainsi, et • liacnti se mil à l'onivre. Le banc sur lequel la corvette avait échoué étant comj «i-é de vase et de petits coquillages, elle resta quelque leiups iiiituoh |c dans le sillon qu die y avait creusé. >i la bris»? n'augmentait pas, si la mer ne devenait pas trop grosse, ou pouvait «loue eqiércr quelques eb.mees de succès. Vo'si, g aee a l'iuoioi-evable activité de l'icrie. qui pnraissiit sc un. I iplier, «ni conunciça les important, travaux du sauvetage dans nu uioriie 1 1 religieux silence. Ou alléga la corvette de tous scs poids de sou artillerie: les voiler rurcul a uni nies avec pié ipitat ion. un «lépay-a les mats «le perroquet, on recala !••*» mats de liune, il tout Fut «li., osé pour retirer /.« * «fa mi >«••. rr de ec dangereux éi ueil. la; en lier I avait bien picdit. — Mali lot. «li ail Itoiiipiu à la Joie, la corvette e<l f... — (jue veux-tu ? ré|KJudil la J«»i»; en Lisant étalingiier un cable, que veux-tu ? les corvettes, connue les ma Mots, c'est pas éternel : c'est connue les verres : si ça ne sc cassait pas, ça durerait trop longtemps. — liens, la Joie. U y a la-bas uii nuage roux qui méfait loucher. Ah ! le gueux, est-il v ilain ! «.'est du vent, c'est sûr. — Ne le regarde pas, et aide-moi à raidir Fêtai de grand mut. — Oui, matelot; mais ça porte malheur au lieutenant d avoir voulu |Hiigmirder le commandant. — Ça lui porte bouheur, dis donc. Comment, liomjuin ! dan- un naufrage, il peut se noyer, et I aime mieux ça que de le fatibtr : c'est bon pour les -old.ils. — Allous, la Ji.ic, ou a mouillé l'aucré là-bas : nous albin*, voir si Fou peut dégager la corvette : ça va >e décider, matelot : voila l'instant décisive, comme dit e t autre. Kl puis, connue dit l'Ottoman, si ça se (ail, ça se icra ; si ça ue se Lit pas, ch -bien, ça ne -e fera pas. Paul, Mer val, |tida..d. étaient dans la batterie à l'avant, et avaient «*xécuté les ordres de l'ierre : — au moyeu de cables que I on lit mouiller a line longue distance de «i Snlumannrr, ou vira au cabestan, qui, faisant rappel hii les ancres, devait attirer p«'U a p< n le uavire sur la partie dé• live du banc et le remettre à Ilot. Kn «-(Tel, il avança de quelques pieil.*.

Mais malheureusement, ce tond de vase u'oiïraiil pis de tenue aux pattes des ancras, elles ue purent y mordre ; elles cédèrent, et la S ^ma dré ne lui gea plus. Pierre lit alors poser deux Iréquilles ou mâts de cl aque côté pour la soutenir, dans le cas où elle viendrait à chavirer Puis, voyant l'horizon se marbrer de images rougeâtres et rapides, il rec uuui que le veut se Lisait, car les lames devinrent plus creuses eu dcü-rlaut sur ce haut-fond. la Salamandre, iuunob.lc jusqu'alors, commença à ressentir quelques légères secousses que lui imprimait la force croissante des vagues. Pu-i rc regarda cucure un mnnicul à l'Imrizon, consulta la Iroussolc, et se dit : — loin est liui ; à juger du veut, il nous reste à peine une heure pour construire un radeau, et c'est notre «h*rni« rc espérance. Ce «pi il y avait de bizarre dans celte affreuse pool ion, c'est qu'aux yeux m mes Jes marins le danger ne se présentait pas sous une forme ineiiaçauale : le ciel était encore |*ur : la nier assez belle, la corvette presque immu hile. Le n'était pas enliu un de « es uaufrages «lécliainés cl impétueux, où les lames faneuses vous emportent et vous bri-.cn t sur des rochers aigus. Km. «-l'était un naufrage Calme et eiïr.iy.un comme une colore froide, uu naufrage dont il était possible de calculer les chances et les progrès avec une exactitude p.e-«]uc mathémali«|ue ; c'était une mort dont on p«iuvait pré iser l'heure. Un pouvait se dire : — l.'lior zon est à dix lieues, le gr.iiu s'y tonne, dans une heure il tombera à bord et alors « cite mer ai unie se gouttera louellée par la Force du vent, déferlera sur ce haulfond, et à eluopie lame la corvette sera enlevée, puis précipitée sur le banc de toute la hauteur de ces énormes vagues. Or, au bout de dix mûmies, ce sera Uni de la S damandre. Fe raisonnement détermina Pierre à ordonner la construction d'un radeau. Szafllic oh ervait faul avec un sang-froid impei turbable ; il souriait presque, car il prévoyait quelque drame cfTVa vaut : et, quoiqui dût y avoir son rMe comme le reste des passagers, il ne le redoutait pas: car le seul Cillé favorable de son affreux caractère était uu courage indomptable et un profond mépris de la mort, que sa vie explique peutêtre. — Peut-être aussi, pensait-il. vais-je voir enlin la civilisation aux prises avec la nature brille, les sentiments les plus purs luttant contre I inst net animal. Peut-être vais-je savoir à quel d< gré «le notre échelle organique l'esprit le cede au corps, l ame a la bête. Ob ! ceci sera bien carieux. *.» il promeaiit sur tout son regard pénétrant. — Enfants, avait dit Pierre, il lie faut pas vous le cacher, il ne reste aucun moyen de sauver 'a corvette. Travaillons à un radeau, c'csl mire seule chance de salut pour g gner la côte. Léiiuipage vil clairement que

tout était perdu. Il eut bieu un 1110loent de regret intime de «|uitter celle
 bonne Salamandre qui les berçait “puis si longtemps ; mais la nécessité
 l'emporta, et les marins 6e mirent à travailler au radeau avec celle
 insouciance qui les caractérise. Dali* le radeau, ils lie voyaient i|u*im
 navire mous commode, voilà tout. — J’y suis pas encore etnWnué, à bord d
 uu radeau : «*t vous. Parisien ? d. 'm. .ml .ii uu novice. — J y suis
 cmlMiqoé deux fois. I ne navigation superlic. l'e I .d: , oh ! une lus-
 bnmi«*air ; c’est p i* numnr «F us , co» gre.lm» de faux-pont* «} i l'on
 clou le. l puis au ra- de I •mu, g..r, çoi, «m est 'au ra** de le.<u : ce «pu l i
 qn'ou peut s’amuser à li er les I requin- par la quelle, et que île moi lit ou u
 n «pi à allonger le lira polir or. ni iv «les iMuiies à la iciu : «i tu m'avouer
 s que c'e-l tL.treir.— Veux-tu le taire, P.iris:eo, cl Iravailh-r, c.in.gm* «l l
 l «J«ê ; ; et lié, eh! novi e!... Iteg iid.‘z-moi ce b. ...-la ! il est ..droit «le
 mains eoiliilC lin eoehotl lie -a ipicuc. — '.*«• l «pic t ml le m »mle,
 «dijeeta le l'. risieil, n'a pas l’agrément d’avoir vu le jour daus la capil.le, et
 d'etre uu malin, uu craur, uu laineux, un... (Uu glorieux coup de poing du
 maît:e interrompit celle vaniteuse nol nieiu.-l. ture. — T n ne veux d ne pas
 mordre ta langue, rlrion de irgr, marron, caïman, et travailler au radeau,
 piii*«pn- n ue* n’avoi» plus <pie ça. • n i l’a bien nommé /*•«»•<*. n (■),
 va ? Viitv-in iravaillei sali** jurL-r. que j’ie dis? — On v va. on y va,
 m«fli'e. dil I il corrigible Parisien : j’ai culciidu : vous m'avez dit ça sur lui
 cille gauche, eu rabalLiut du côté de la joue El la construction du radeau
 avançait rapidement : au-dessous des mâlines dont l'assemblage «ompo ait
 sa masse, Pierre lit plan*' quel«pies rangs «le harriipies vide* pour le
 soutenir cl l'élever au-dessus du niveau de l'eau. Il Ũl ensuite déposer de
 iiicmi bois entre les « harpenles «-l par-dessus les pièces principales, de
 manière à établir une plate-forme, la plus unie possible, qui fut recouverte
 de planches: ensuite, d« s «haudcliers de bastingage, inst illés tout autour du
 rud«*aii, devaient supporter des ülières eu corde, faisant garde-corps. Enliu,
 «pielqmN pii Trient y forent descendus pour servir «le signaux : oii y
 planta, h- plus solidement «pie possible, un petit mal de Imie, ginii d'une
 voile de perroquet . on munit encore le rade-.m «le poudre, d i ue bousside.
 d uu compas, et cette frêle machine fut amarrée par uii grelin a l'arriere de
 la corvette. A pcin • ces li avaux éiaient-ils terminé-, «pic la mer, qui avait
 cousdérabl Muent grossi pendant le temps qu'on mil à la cto i -truc lion du
 radeau, devint forte et houleuse; le v«mi «-tait sec et serré, et les lame-, se
 brisant sur le banc, commençaient à ébranler la corvette. Pierre pâlit, et

ordonna de « oïper les lias mais, |Hwr alléger le navire. A ce moment, le calier monta pour annoncer «pie la quille crevait. En eflèt, les vague-, devenant de plus en plus hautes et tories, commençaient à soulever la Salamandre. D'après l'ord'e de ■ i.-rre, on M jota aux pompes. Elles ne purent fruacMf. Il M restait am uu espoir de conserver la corvette, l'ierre ordonna le d. part à I instant. — Et nos sacs ! dirent quelques mal ins. Le sac d'un matelot contient toute sa fortune, tout son avoir. — Il s'agit bien de vos sacs ! s'écria Pierre ; je défends à qui que ce soit de de-cendre dans ce faux-pont. Tout le monde aux embarcations, à son mini ni; les gabiers et chaleurs, au radeau ! Et aucun marin lie songea davantage à son sac. — Monsieur, dit l'ierre à Mer val, vous allez faire einharqui'r d'abord les malades daus la clial ope, puis les li-muies, les mousses, les novices et les ma dois. Vous donnerez une tontine au grand canal, et pus remorquerez le radeau. Moi et le couimaudaul, nous uous embarquerons les derniers daus la yole. Puis voyant au loin la nappe d'écume qui arrivait avec le grain : — Embarque, embarque ! cria-l-il, car le temps presse. Et ce fui un admirable spectacle que ces hommes impassibles, graves, silencieux. allant rejoindre leur poste, quittant ce navire uu à un, ce navire où ils laissaient tout «-e qu'ils po-sedaïeut ail monde, pour affronter des péri- imah uLihles, et tout «•«•la sans se plaindre, sans un mot de regret: allant là comme à une msiiHjBuvre, tant était absolue et entière la discipline que l'ierre avait établie à b »«d ! tjuand les «nuharealions furent garnies de leurs équipages, ou pro«x;«Lk à IVmharqucinent des malades. Le vieux Garnier les accompagnait, ployant sous l«* faix d'une énorme Caisse, dont il ne voulait charger personne. — G 'était pour ses enfant-, disait-il. — Allons, allons l ajouta-t-il, allons, mes enfants! le mouvement vous fera du bieu ; et puis vous changerez d'air. Au total, vous y g «gnerez. El, eu leur adressant ees singulières consolations, le bon docteur les arrangeait le mieux pos-ible dans b rh.iloiijie. l'uis parurent à la « ouI>ét: Alice et sa tante, :»««•« oinpnées de h-ur* femmes f.lm-c singnl «*n*t Alice avait toute sa rai-nu, était d uu admii-abli' saug-(roi«l. el encourageait sa tante. Celle orgaukiliou nerveuse et «-xaltéi* puis. i il -a g amie énergie dans I horreur inéuie de ee«te position. Seulement, eu vnv.-mt Szafiie, el e pàlii. On amarra les femmes dans un fauteuil, «-t on l«> descendit l'uue aorés l'autre sur le ndeu. Paul lecommambit. Le malin iireux entant, étourdi par tout ce «pii venait de se passer, par Fa« lion «le sou service, avait presque oublié -e-chagrins. L., vue d'Alice les lui rap^1) L'épithète de Pan -, un pas»-:

^cnéralcment «bas la norinr poui uuc insuu j. Voir le Diclicnnairt dt Man»-
4e AV ilia urne*Digltized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.31% accurate

44 LA SALAMANDRE. pela tous. Son cœur se brisa ; il détourna les yeux, une larme brillante ü'en échappa. Cl Alice était assise près de lui, à le toucher t!c fut un moment de douleur atroce. Le porte-voix de Pierre résonna, et on prêta l'oreille. — Tout le monde est-il à son poste? — Oui, lieutenant, dit Nerval : J'ai donné la louline au radeau, cl i attends vos ordres. — Oui, lieutenant. dit Hidand ; je remorque la chaloupe, et j'attends. — Oui, lieutenant. dit enfin Paul; le radeau est pare, et j'attends vos ordres nour larguer l'amarre. — Les boussoles et les instruments y sont-ils? demanda encore le lieutenant. — Je les ai dans la chaloupe, dit Nerval. — Avezvous aussi le coffre des journaux? — Il est attaché au mât du radeau, répondit Paul. — tli bien, dit Pierre, que les seconds maîtres de chaque embar ca lieu fassent l'appel pour s'assurer que personne ne reste à bord. Ou lit l'appel; l'équipage était complet, moins les six gabiers qui armaient la yole dans laquelle Pierre devait rejoindre le radi an. — bauge à larguer l'amarre ! cria alors Pierre d'uuc voix retentissante, quoique profondément émue, et Bouquin leva son couteau sur le seul cordage qui retint encore le radeau à la Salamandre. — Largue tout! cria Pierre. Kt le cordage tendu étant coupé, le radeau s'éloigna, remorqué par les canots. Ce dernier commandement fut celui qui porta le plus au cœur des marins. Ce cordage était le dernier lien qui attachât leur existence à la Salantan'l e; une fois rompu, il u'y avait plus d'espoir, tout était tini entre eux et la corvette. Il était temps d'ailleur, car les laines devenaient affreuses. Une, cuire autres, accourant du large, s'avavançait, s'avavançait nuMi'tiiousc et bmi llonuuau'c, se dressant presque à la hauteur de?, hunes de la corvette : mais quand elle rencontra la résistance que lui opposait le lune, aloi>, doublant de force et de violence, elle' prit la corvette en liane, et lui douua une telle sccou--.sc, quelle la coucha presque sur tribord, et que lierre et scs six gabigr* furent renverses sur le pont. Pierre s'apprêtait à d> -< endre chez le coninvandaut, nour le délivrer et l'embarquer avec lui dans la vole. Homme il mettait le pied sur la première marche de l'escalier, il fut jeté avec tant de force sur l'angle du panneau, qu'il se lit à la tête une affreuse blessure ; et la commotion fut si forte qu'il tomba évanoui et couvert de sang. Szaflie était resté aussi a Iford. car d voulait tout voir jusqu'à la lin. Ce fut lui qui releva Pierre, banda si plaie avec son mouchoir, et dit aux canotiers, tout émus de l'accident arrivé au lieutenant : — A lluns! embarquons- nous : La mer

devient mauvaise, le radeau est déjà loin, et nous aurons affaire pour le rallier. On descendu le pauvre lieutenant dans la yole, que la force des lames élevait quelquefois à la hauteur des bastingages ; et Szaflie, jetant un dernier regard sur le pont, dit avec un affreux sourire : — Ce que j'aime assez, c'est que ce bon marquis reste là. U va bien s'ennuyer mut seul. Lt le canot s'éloigna le dernier de la Salamandre. Il atteignit bientôt le radeau, où l'ou déposa l'ierre, toujours évanoui . Le marquis y restait oublié: mon lieu oui. l es geus de la chaloupe le croyaient dans le radeau, cl les gens du radeau le croyaient dans b chaloupe. Le fait est qn il était à bord de la Salamandre. Pauvre corvette! Tous les yeux se tournaient vers elle, qui apparaissait eueorc quelquefois quand leslames - ilk.i .lient, se drs-anl, sombre et lugubre, avec son immense pavillon blanc que le vent déployait comme un linceul sur le ciel noir et orageux. Une fois sorti des açores du banc, le radeau navigua plus facilement ; la mer était forte ; mais, ne brisant plus sur un baut-foud, elle était tenable Au bout d'une heure, on ne voyait plus la corvette seulement, à de longs intervalles, on distinguait son pavillon, mais vague comme les ailes blanches du goéland qui vide au loin. Puis on ne vit plus rieu, car la nuit approcha, et le temps devint bien sombre, bieu sombre ! CHAPITRE XUV MOT ■*ÉT<. C est un esprit que le drsliii a déchaîné contre mu» pour né obséder. Je ne forme pas une espérance, que le serpent infernal ne se précipite sui mon passage. Soutien. — Marte Stuart C'est une douce clarté que la clarté de la lune . quand elle se rellele brillante et pure ?ur l'eau paisible d'un lac; mai-, alors que, souvent cachée par des nuages épais et rapides, elle apparaît, a de longs intervalles . rouge cl sanglante comme un sinistre météore, oh ' que sa lueur funèbre est le digne (lambeau d'une nuit d'orage et de désespoir ! Nuit terrible que celle-ci !.. L* - flot? soulevés, unjétiUMix , noirs , uiaibrév d'une écume blanche . se heurtaient , se confondaient en un immense tourbillon dont les mille crêtes se dessinaient sombres sur le ciel transparent , quoique voilé , de la Méditerranée. l l quel bruit ! Si parfois la tempête abaissait sa voix tonnante qui mourait en effleurant les vagues d'un sourd gémissement, apres un affreux silence clic se prenait à rugir avec une nouvelle furie. C'élLieut alors des sifflements aigus Cl métalliques, ou grondement lourd et roulant, des éclats secs, précipités et plaintifs qui ressemblaient à des cris d'anguissc. (/était le choc des lames qui se brisaient, bondissantes sur le radeau. Car le radeau tournoyait sur ce gouffre béant , tournoyait au milieu de cette effroyable tourmente. Le radeau tout seul : les embarcations non pontées ,

qui le remorquaient , n'avaient pu tenir contre cette mer décharnée . biles
avaient sombré, corps et bien, avec Nerval et Bi Jaud et leur équipage.
Sombéré eu cugloutissant avec elles les boussoles et les vivres! — le corps et
i'àme du radeau! Kt le radeau voguait au souffle indompté de la tempête,
car son mât s'était plié, rompu, brisé. Nais ses poutres unies, sou plancher
D'offrant aucune résistance, aucune surlace a la violence du veut, il ne
pouvait couler. Seulement, à chaque coup de mer, il était eulierenieul
inondé, submergé . balayé par les lames qui s'y abattaient et le traversaient
dans toute sa longueur. Kt depuis ciuq jours cette tempête durait. Aussi, ce
n'est plus l'équipage fringant, brave et soumis de la Salamandre qui se
presse sur celle frêle machine : c'est une troupe affreuse et maudite. Ce sont
des êtres sans noms , décolorés, cadavéreux . trempés d'eau, échevelés, aux
yeux sanglants et farouches, aux barbes lougues. aux vêtements en
lambeaux, qui ont de hideux sourires sur leurs lèvres gercées et saignantes;
car depuis cinq jours aussi la faim Us dévore. Le sont des hommes livrés à
toute la fougue impérieuse de leurs besoins. Hors l'instinct vital , chez eux
tout est mort. Il n'y aurait d'espoir que dans un prompt trépas. Mais non : la
failli crispe leurs entrailles ; la soif brille leur gorge leurs blessures, vives et
muges , sont encore avivées par l'âcre lé du sel marin, ils ont la rage au
cœur et le blasphème à la bourbe : mais ils tiennent à la vie. ils s'y attachent
des étreintes de l'agonie. Arrivés à ce point, le suicide leur est impossible;
car le suicide est uii raisonnement, et ils ne raisonnent plus. El nuis, c'est
que le suicide grandit rarement au milieu des privations et do la misère...—
Il lui faut des jouissances somptueuses et enivrantes, des parfums et des
femmes, des rieurs et des vins exquis. Il lui faut concentrer, eu un seul, tous
les plaisirs rêvés ou romms, en remplir sa coupe d'or étincelante de pierre
lies , et dire, après avoir humé la dernière goutte de cotte ambroisie : — La
coupe est vide !... Adieu. Car alors seulement la vie dégoûte, parce qu'elle a
débordé par tous les sens. Mais au sein des maux les plus affreux, alors
qu'un souille von . reste à peine, oli! on le soigne, ou l'attise ce souffle,
comme on avive b dernière étincelle qui luit encore au fond d'un foyer qui
s'éteint. Aais-i tenai' nl-ils à la vie, a bord du radeau ; car pour nourrir les
trente hommes qui survivaient, Il ne restait que trois livres de biscuit et un
tonneau de vin. H'un commun accord, ils pouvaient, les malheureux .
mettre un terme à cette horrible agonie... Mais non!... nou. il fallait vivre...
vivre de larmes, de baine, de torture et de crimes... qu'importe? on vivait...
l-iusliuct vital le voulait ainsi. El il n'y avait plus b de père et de lils, de

matelots et d'officiers, de femmes et de filles. Il y avait là des êtres qui avaient faim. — qui, pour manger, devaient tout tenter Heur aux forts, malheur aux faibles.. l'n seul pourtant paraissait être au-dessus de ces besoins irritants . c'était Szaflie. Seul, sa figure n'avait pas changé. Il était resté le même, calme, impassible et froid. Debout, appuyé au tronçon du mât, il observait. A ch ique coup de mer qui venait inonder le radeau , les uns courbaient l.i tête, les autres opposaient ail choc cuisaut des vagues des débris de planches cl de mâture. D'autres ne faisaient aucun effort pour s'y soustraire; couchés, danun engourdissement léthargique, les yeux ouverts, ternes et vitreux, ilmordaient entre leur*, dents un bout'de cordage que le hasard y avait jeté, et ne le quittaient plus. Ceux-là, ayant les jambes prises et brisées entre les aisdu radeau, riaient. La douleur et b f.'ira les avaient rendus fous. Le plus grand nombre, debout, serrés les uns contre les autres, obéissiint, comme une masse animée, aux oscillations du radeau, dont ils occupaient le centre. \ l'arrière se tenaient Paul, sou père, le vieux Garnier, Alice, et sa tante, Szaflie. l'ar un reste d'instinct de subordination, on avait laissé le peu de vivres qui restassent encore sous b garde des officiers. Le lieutenant était couché à l'abri d'un rcim>art de barriques , enveloppé d'un caban oriental, et regardait Paul qui regardait Alice. Alice accroupie . ruisselante d'eau , frissonnant de froid , sa tête ap. Wm. 9Kv> Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

LA SALAMANDRE. 45 pavée *ur ses genoux qu'elle enveloppait de «es deux brus amaigris, al- J tachait un regard fi ve cl arrêté sur Szaflie. Madame de Mène ne voyait plus, ne pensait plus : elle était inerte. A ce moment , la tempête parut redoubler de force ; le radeau , soulevé par de hautes brocs qui le prenaicut en travers, avait quelquefois une position presque perpendiculaire. Alors les marins suivant riinpuUimi de ces affreuses secousses étaient violemment jetés de l'arrière à l'avant. En vain les officiers lâchèrent de donner quelques ordres pour concentrer l'agglomération au milieu. Ils ne furent pas écoutés. Dans ce moment terrible, les niarius se crurent en danger de mort, et après quelques mots échangés entre eux, debout, rampa ul , ou se traîna ut, accrochés aux libères, armés de haches cl de piques, ils s'avancèrent vers l'arrière du radeaji . — Nous voulons le vin , dit la Joie en brandissant une liaclie : nous voulons nous soûler pour crever en paix. Pierre se dressa tout à coup , embrassa le tonneau d'un bras , et de l'autre lendit un pistolet en disant : — Misérables ! c'est notre seule ressource . il faut la ménager. — Ton pistolet ne partira pas! il est mouillé, ré(ftmdil la Joie en abaissant je canon du bout de sa hache. — l.e vin... f ? — Le vin ! le vin ! répétèrent les autres. Le vin, ou la mort! — Vous oser vous révolter! cria le lieutenant eu cherchant une arme. — Il n'y a plus d'officiers ici! uous sommes les plus forts: nous aurons le vin ! — Non ! — Si ! Et b Joie s'avança en menaçant Pierre. Paul se précipita sur lui ; mais le marin l'abattit d'un coup de hache. Pierre, voulant venger son fils, fut aussi blessé. Alors, sanglants, furieux, ils essayèrent de se dérendre, appuyés par le docteur et deux matelots fidèles: mais ils furcul renversés, foulés aux pieds cl rejetés sur l'avant du radeau Dans ce tmiulti', madame de Bleue, repoussée jusqu'au bord du radeau, disparut emportée par la mer en tendant les mains à Alice. Mats Alice la vit se noyer saus pouvoir lui porter secours, car elleméiue s'accrochait fortement à une poutre pour ne pas rouler dans les Ilots. — A boire! f. dit la Joie tout saignant, se tenant d'une main aux filières, et de l'autre tendant un gobelet de fer-blanc. — A boire ! puisons à même, cl mourons soûls, dirent les autres. Et ils se précipitèrent en foule sur le tonneau qui fut défoncé, pillé, gaspillé en un moment. EtVivrcssc gagnant vite ces cerveaux affaiblis par tant de privations, au milieu du fracas des vagues, des rugissements de la tempête, ils se rrreiit à chanter d'une voix éteinte d étranges paroles,

incohérentes et uguhres comme la chanson d'un fou A In clarté rougeâtre de la lune, quelques-uns essayaient de danser en trébuchant ; puis, gorgés de hoi-sou, alourdis par le vin, ils tombaient tvres-morts, roulaient ça et là sur le radeau, et, au moment où ils se penchaient, disparaissaient dans la mer sans pousser un cri. Le Parisien, tout à fait ivre, aperçut Alice, accroupie près d'une barrique vide. — Tiens, bois ! lui dit-il en heurtant les dents de la jeune fille avec son gobelet de fer. . Alice but avec délices jusqu'à la dernière goutte. Le rouge et la chaleur lui moulèrent au visage. — Tu deviens belle, bégaya leTarisien. Pour b peine, baise-uioi. Et le marin rffieura de sa bouche impure la bouche d'Alice, qui dit, en le repoussant faiblement : — Oh ! ce vin m'a fait tant de bien ! J'ai encore soif, encore. . . — Regarde donc, Paul ? disait Szaflie. Et il montrait à l'enfant Alice et le marin. — Vois-tu, Paul? Et il se penchait à l'oreille du malheureux, qui souffrait horriblement d'une blessure à la tête. — Vois-tu, Paul? je te l'avais dit... Croyez donc à quelque chose ! Subordination, pudeur de la jeune fille, dévouement, amour, tout cela, Paul, tout cela cède à l'irrésistible influence de la faim ou de la soif! Nobles sentiments qui dépendent d'un besoin si ignoble, qui... Mais tune tn'culeuds pins; tu t'évanouis! Oh! tu m'entendras, dit Szaflie avec un sourire internai. Et, lui faisant respirer un cordial dont il était muni, il le rappela à lui. — Ah ! par pitié ! va-t'en, va-l en, murmura Paul. — Je te sauve, enfant. Tiens! mange. Et Szaflie, ayant, avec le plus grand mystère, entr ouvert b boîte de vermeil qu'il avait emportée avec lui lors île son départ de b corvette, en tira un morceau d'une substance solide et compacte, et b donna à Paul. Paul la porta avidement à ses lèvres? puis, par nn mouvement de sublime réflexion, il s'arrêta, la partagea en trois petits morceaux, et se traîna vers son père. Alice était trop loin : U u' eut pas la force de b joindre. CHAPITRE XLV. un vous! ont vous! El c'est donc »à l.i vie! Binon. — Cal*»O m<,s «onces dorés I Scmu.ru. — Lu Deux jours après, la tempête s'était entièrement calmée. Le ciel était bleu, l'air pur, le soleil à son lever. Le vin avait été perdu ; le biscuit foulé aux pieds, écrasé. On avait alors mangé dos cuirs, des chapeaux, des souliers, des ceinturons. Ou avait bu avec rage de l'eau de mer. On s'était mis des clous et des petits morceaux de plomb dans la bouche, espérant que celle fraîcheur métallique étancherait sa soif. On avait mangé de l'étoupe, du linge. Il y avait eu un nouveau massacre pour se disputer un goéland qui s'était abattu à bord. On avait mangé le vieux Garnier, qui était mort en maudissaul ses enfants. On avait mangé les deux tiers du ParUicn, qu'on avait tiré au sort. Mais celte

exécrable nourriture avait encore abrégé les jours de ceux qui l'avaient partagée. A peine deux ou trois matelots et Sraffie pouvaient-ils se tenir debout. les yeux fixés sur l'horizon: IL regardaient sa ligne vaporeuse et incertaine avec une iiicoucevablc attention. Ils croyaient apercevoir une voile. Une voile ! Szaflie surtout y attachait ses regards avec une constance opiniâtre, car il commençait à partager l'horreur de cette position. Au moment du naufrage, par une prévision concevable, il s'était muni d'une substance très- nourrissante, concentrée dans un petit volume (t). Il avait ainsi échappé jusqu'alors aux tortures de la film. Mais son moyen d'existence diminuait. Il perdait l'espérance de voir le radeau jeté sur la côte d'A3frique par les courants, car le vent avait soufflé si violemment de terre u'tls devaient en être fort éloignés : aussi ce fut avec une expression e joie impossible à décrire qu'il s'écria : — Une voile ! une voile ! Ce mot magique — uue voile — répondit jusqu'au coeur des mourants ; les yeux éteints se ranimèrent, les blessés se soulevaient avec peine, et tournaient leurs regards affaiblis vers l'endroit que désignait Szaflie. D'autres joignaient les mains, d'autres riaient aux éclats; quelques-uns furent assez heureux pour pouvoir pleurer. Ce mol — une voile — fut connue un baume eonsobteur qui s'épan-qp dit sur les blessures, calma les douleurs et fil oublier jusqu'à b faim ! L'espérance vint éteindre toutes les haines, et tous les sentiments violents sreffacèrent à cette pensée. Ces hommes, naguère si cruels, si farouches, se cherchaient, se rapprochaient, se tendaient les mains, s'embrassaient, eu poussant des cris de joie délirants, qui parlaient du fond de l'amc. Quelques-uns, dans un engoardUsement complet, ne pouvant prendre part à cette ivresse géuéraic, leur» camarades leur criaient, en les secouant : — Nous sommes sauvés, matelots ; une voile ! — Mon Dieu, oui ! une voile ! Paul et son père échangèrent un coup d'ccil sublime^ et s'embrassèrent avec un bonheur muet et profond. Alice, anéantie, sommeillait dans un assoupissement nerveux qui se trahissait par de brusques tressaillements. bile n'cnlcndii rien. Pauvre enfant! — Uue voile!... ce mot fut répété, chanté, murmuré, crié avec une joie, un délire toujours croissants. Car peu à peu le bâtiment sauveur devenant plus distinct, on vit bientôt b voilure d'une frégate resplendir aux feux du soleil. Oh ! qu'il y rut un admirable moment d'exaltation, alors que toute incertitude cessa, et que ce signe de salut fut accueilli par mille voix reten iss, mtes ! Alors que cbs matelots, naguère insoucients, durs et impies, se sentirent pénétrés d'une reconnaissance religieuse qui les inonda' Pauvres

gens! leur âme, ulcérée par de longues souffrances, ne pouvait contenir un bonheur si grand ; leur joie déborda, et il» éprouvèrent le besoin de l'épancher dans une priere de gratitude et d'amour. A (instant (1) De U chair de venaison macérée, séchée avec du sucre. Les Indien*, dans leur* longues chasses, n'emportent pas d'autres provisions*. Une once de cette substance suffit par jour pour nourrir un homme robuste, en livrant même à un violent exercice. f Google

payée sur ses genoux qu'elle enveloppait de ses deux bras amaigris, attachait un regard fixe et arrêté sur Szaffie.

Madame de Blène ne voyait plus, ne pensait plus : elle était inerte. A ce moment, la tempête parut redoubler de force ; le radeau, soulevé par de hautes lames qui le prenaient en travers, avait quelquefois une position presque perpendiculaire.

Alors les marins suivant l'impulsion de ces affreuses secousses étaient violemment jetés de l'arrière à l'avant.

En vain les officiers tâchèrent de donner quelques ordres pour concentrer l'agglomération au milieu.

Ils ne furent pas écoutés.

Dans ce moment terrible, les marins se crurent en danger de mort, et après quelques mots échangés entre eux, debout, rampant, ou se traînant, accrochés aux filières, armés de haches et de piques, ils s'avancèrent vers l'arrière du radeau.

— Nous voulons le vin, dit la Joie en brandissant une hache : nous voulons nous soulager pour crever en paix.

Pierre se dressa tout à coup, embrassa le tonneau d'un bras, et de l'autre tendit un pistolet en disant :

— Misérables ! c'est notre seule ressource... il faut la ménager. — Ton pistolet ne partira pas ! il est mouillé, répondit la Joie en abaissant le canon du bout de sa hache. — Le vin... f..... ? — Le vin ! le vin ! répéterent les autres. Le vin, ou la mort ! — Vous osez vous révolter ! cria le lieutenant en cherchant une arme. — Il n'y a plus d'officiers ici ! nous sommes les plus forts : nous aurons le vin ! — Non ! — Si !

Et la Joie s'avança en menaçant Pierre.

Paul se précipita sur lui ; mais le marin l'abattit d'un coup de hache. Pierre, voulant venger son fils, fut aussi blessé.

Alors, sanglants, furieux, ils essayèrent de se défendre, appuyés par le docteur et deux matelots fidèles ; mais ils furent renversés, foulés aux pieds et rejetés sur l'avant du radeau.

Dans ce tumulte, madame de Blène, repoussée jusqu'au bord du radeau, disparut emportée par la mer en tendant les mains à Alice.

Mais Alice la vit se noyer sans pouvoir lui porter secours, car elle-même s'accrochait fortement à une poutre pour ne pas rouler dans les flots.

— A boire ! f....., dit la Joie tout saignant, se tenant d'une main aux filières, et de l'autre tendant un gobelet de fer-blanc. — A boire ! puissions à même, et mourons soûls, dirent les autres.

Et ils se précipitèrent en foule sur le tonneau qui fut défoncé, pillé, gaspillé en un moment.

Et l'ivresse gagnant vite ces cerveaux affaiblis par tant de privations, au milieu du fracas des vagues, des rugissements de la tempête, ils se prirent à chanter d'une voix éteinte d'étranges paroles, incohérentes et lugubres comme la chanson d'un fou.

A la clarté rougeâtre de la lune, quelques-uns essayaient de danser en trébuchant ; puis, gorgés de boisson, alourdis par le vin, ils tombaient ivres-morts, roulaient ça et là sur le radeau, et, au moment où ils se penchaient, disparaissaient dans la mer sans pousser un cri.

Le Parisien, tout à fait ivre, aperçut Alice, accroupie près d'une barrique vide.

— Tiens, bois ! lui dit-il en heurtant les dents de la jeune fille avec son gobelet de fer.

Alice but avec délices jusqu'à la dernière goutte. Le rouge et la chaleur lui monterent au visage.

— Tu deviens belle, bégaya le Parisien. Pour la peine, baise-moi.

Et le marin effleura de sa bouche impure la bouche d'Alice, qui dit, en le repoussant faiblement :

— Oh ! ce vin m'a fait tant de bien ! J'ai encore soif, encore.

— Regarde donc, Paul ? disait Szaffie.

Et il montrait à l'enfant Alice et le marin.

— Vois-tu, Paul ?

Et il se penchait à l'oreille du malheureux, qui souffrait horriblement d'une blessure à la tête.

— Vois-tu, Paul ? je te l'avais dit... Croyez donc à quelque chose ! Subordination, pudeur de la jeune fille, dévouement, amour, tout cela, Paul, tout cela cède à l'irrésistible influence de la faim ou de la soif ! Nobles sentiments qui dépendent d'un besoin si ignoble, qui...

Mais tu ne m'entends plus ; tu t'évanouis ! Oh ! tu m'entendras, dit Szaffie avec un sourire infernal.

Et, lui faisant respirer un cordial dont il était muni, il le rappela à lui.

— Ah ! par pitié ! va-t'en, va-t'en, murmura Paul. — Je te sauve, enfant. Tiens ! mange.

Et Szaffie, ayant, avec le plus grand mystère, entr'ouvert la boîte de vermeil qu'il avait emportée avec lui lors de son départ de la corvette, en tira un morceau d'une substance solide et compacte, et la donna à Paul.

Paul la porta avidement à ses lèvres ; puis, par un mouvement de sublime réflexion, il s'arrêta, la partagea en trois petits morceaux, et se traîna vers son père. Alice était trop loin : il n'eut pas la force de la joindre.

CHAPITRE XLV.

UNE VOILE ! UNE VOILE !

Et c'est donc là la vie ! BYRON. — Cain.
O mes songes dorés ! SCHILLER. — Les Brigands.

Deux jours après, la tempête s'était entièrement calmée. Le ciel était bleu, l'air pur, le soleil à son lever.

Le vin avait été perdu ; le biscuit foulé aux pieds, écrasé. On avait alors mangé des cuirs, des chapeaux, des souliers, des ceinturons. On avait bu avec rage de l'eau de mer. On s'était mis des clous et des petits morceaux de plomb dans la bouche, espérant que cette fraîcheur métallique étancherait sa soif. On avait mangé de l'étoffe, du linge.

Il y avait eu un nouveau massacre pour se disputer un goéland qui s'était abattu à bord. On avait mangé le vieux Garnier, qui était mort en maudissant ses enfants. On avait mangé les deux tiers du Parisien, qu'on avait tiré au sort. Mais cette exécrable nourriture avait encore abrégé les jours de ceux qui l'avaient partagée.

A peine deux ou trois matelots et Szaffie pouvaient-ils se tenir debout, les yeux fixés sur l'horizon ; ils regardaient sa ligne vaporeuse et incertaine avec une inconcevable attention. Ils croyaient apercevoir une voile. Une voile !

Szaffie surtout y attachait ses regards avec une constance opiniâtre, car il commençait à partager l'horreur de cette position. Au moment du naufrage, par une prévision concevable, il s'était muni d'une substance très-nourrissante, concentrée dans un petit volume (1). Il avait ainsi échappé jusqu'alors aux tortures de la faim. Mais son moyen d'existence diminuait. Il perdait l'espérance de voir le radeau jeté sur la côte d'Afrique par les courants, car le vent avait soufflé si violemment de terre qu'ils devaient en être fort éloignés : aussi ce fut avec une expression de joie impossible à décrire qu'il s'écria :

— Une voile ! une voile !

Ce mot magique — une voile — répondit jusqu'au cœur des mourants : les yeux éteints se ranimèrent, les blessés se soulevaient avec peine, et tournaient leurs regards affaiblis vers l'endroit que désignait Szaffie. D'autres joignaient les mains, d'autres riaient aux éclats ; quelques-uns furent assez heureux pour pouvoir pleurer.

Ce mot — une voile — fut comme un baume consolateur qui s'épanchait sur les blessures, calma les douleurs et fit oublier jusqu'à la faim !

L'espérance vint éteindre toutes les haines, et tous les sentiments violents s'effacèrent à cette pensée.

Ces hommes, naguère si cruels, si farouches, se cherchaient, se rapprochaient, se tendaient les mains, s'embrassaient, en poussant des cris de joie délirants, qui portaient du fond de l'âme.

Quelques-uns, dans un engourdissement complet, ne pouvant prendre part à cette ivresse générale, leurs camarades leur criaient, en les secouant :

— Nous sommes sauvés, matelots ; une voile ! — Mon Dieu, oui ! une voile !

Paul et son père échangèrent un coup d'œil sublime, et s'embrassèrent avec un bonheur muet et profond. Alice, anéantie, sommeillait dans un assoupissement nerveux qui se trahissait par de brusques tressaillements. Elle n'entendit rien. Pauvre enfant !

— Une voile !... ce mot fut répété, chanté, murmuré, crié avec une joie, un délire toujours croissants.

Car peu à peu le bâtiment sauveur devenant plus distinct, on vit bientôt la voilure d'une frégate resplendir aux feux du soleil.

Oh ! qu'il y eut un admirable moment d'exaltation, alors que toute incertitude cessa, et que ce signe de salut fut accueilli par mille voix retentissantes ! Alors que ces matelots, naguère insoucients, durs et impies, se sentirent pénétrés d'une reconnaissance religieuse qui les inonda !

Pauvres gens ! leur âme, ulcérée par de longues souffrances, ne pouvait contenir un bonheur si grand : leur joie déborda, et ils éprouvèrent le besoin de l'épancher dans une prière de gratitude et d'amour. A l'instant

(1) De la chair de venaison macérée, séchée avec du sucre. Les Indiens, dans leurs longues chasses, n'emportent pas d'autres provisions. Une once de cette substance suffit par jour pour nourrir un homme robuste, se livrant même à un violent exercice.

The text on this page is estimated to be only 18.59% accurate

40 la Salamandre. qui lijUfS Bretons se mirent à chauler un naïf cantique à Notre-Dame de tou Secours. — A genoux, enfant*! cria Pierre. Et le.t», tous ft'ugcLMMiilIrrrent avec ferveur. Ces vœux ardents se mouillèrrtil de douces la mes : et c'était uu tableau sublime, que celui de «es Iimunies pales. «AiilfrauU cl décharné», j< lignant leurs mains tremblantes et amaigries, pour remercier Dieu de ce secours iualteudu. Mie était iimii^tm use la simple prière de ces hommes intrépides qui, s'élevant au milieu île I immensité d<-s vagues, semblait saluer le soleil ü.ns-aiit comme I aurore de ce beau jour ! Qui sembl.iit rcronn «lire un divin présage dans l'éclat de cet astre flamboyant de d.ulc elïaçatil les ombres d'une nuit Obscure, comme le bonheur et le calme allaient éteindre jusqu'au souvenir de tairsalTniww toi tui es. El la frégate avançait toujours sur lu radeau serrant le vent au plus près. — l'n quittera le radeau comme on y est entré, dit Pierre avec son habitude nuci'facili' de discipline. ta» femmes d'abord, les mousses, les novices, le» in.ili I 4s cl I état-major. — I .état-major, c'était lui et s»u lil . — Uni, uni. notre Ihiii lieutenant, répondirent le» marins avec une joyeuse soi nui 'sion; car, avec l'espérance et la conviction du salut commun, étaient revenus lu subordination, le dévouement, l'amour, le respect qu'ils avaient pour le lieutenant. — Père... lu ne seras jamais assez fort pour monter à bord ? dit l'aul ; mais bah! avec une chaise. — Mon Paul, mon enfant, répondit Pierre en l embrassant, je ne sais quelle voix secrète me disait que uous ne uou» quitterions pas encore. El, vrai! le ciel ne pouvait nous séparer : car je I implorais souvent pour toi, en secret, mon eufaut, tous les soirs. Et il n'abandomie jamais ceux qui l'imlorcul... Tu le vois, Paul/ — Oh ! ma mère me l'avait bieu dit, répondit ï pauvre enfant avec une admirable expression de croyance et de tendresse. en bokiut les mains de son père. — Eh bien ! cl» bien ! dit en ce moment S /a flic avec un accent de profonde inquiétude... Vois donc, toi. — El il montrait la frégate à un marin occupe à ses préparatifs de départ. — Oh, monsieur! dit celui-ci, elle laisse arriver. Après elle va masquer. . Mais non... oh !... oh !... — Enfer! rage!... crin tout à coup Szaflie en frappant du pied avec violence. — Quoi!... qu'y a-t-il? demanda-t-on. — I Ile ne nous a pas vus, et vire de bord, mes beaux chanteur, de cantiques! s'écria Stafîle d'une voix louuanle. Us yeux flamboyants et eu grinçant des dents à se les briser. — üb ! c'est impossible, dit Pierre. Et c'était vrai. La frégate louvoyait; quand elle cul

fini «a bordée, elle vira de bord pour eu pr.udie une autre et faire ainsi sa route au jdiis près du veut. ' Aussi le liaiiiuenl s'éloigna, diminua peu à peu de hauteur, s'amoind il. >e voil.i de vapeur, devint |rc>cut: imperceptible et disparut daus les profondeur» de llinri/uu. Tant qu'il y eut iim* ligne des voiles de fa frégate au-dessus de la surface de la mer. il y eut uu rayon d'rspoir an fond do cu*ur de ce» malheureux... parce qu'il- ue pouvaient pas, ifa lie v oublient pas croit e à une aussi atroce dérision «lu destin. Mars quand il u'y eut plus rien à l'horizon... ricu... rien que le soleil étincelant sur fa mer bfeuc. calme et déserte, t)b alors !... ce fut b situation la pins poignante, b plus aiguë qui puisse fuuiller le cœur d'un homme. Aussi, comme dans imites les puissantes réactions du moral sur le physique, l'affaissement, la torpeur, suctédert ul d'abord à l'état d'exaltation que l'espoir avait fait naître. Cet cnttoirdisscinent du corps et de la pensée dura quelques instants. On eût dit que ces misérables avaient besoin de cet espace de temps pour être précipités de l'immense hauteur de l'espérance jusqu'aux abîmes sans fond «lu dé-espoir; pour bien savourer l amertume de cette infernale déception, pour bien eonipmidie toute l'horreur de l ur position désespérée, pour b bieu voir face à face: et puis, quand cette conviction fm bien entrée au cœur de chacun, froide et acérée comme la morsure d un mourant, <pi.ni i la mer et l'horizon lurent bien vides, bien désert», oh alors ce fut mi horrible mélange d épouvantable» blasphème* contre ce ciel qu'on avait invoqué, de cri» de rage et de mort, poussé» par res hoiinies qui s'embrassaient naguère. Alors la haine, la faim, que l espoir avait un instant endormie*, se dressèrent plu» implacables et plus saugbntes que jamais. Alors ces malheureux, comme pour se venger sur cut-mémfs de leur miser»l commune, »e ruèrent les uns conte les autres, se frappant, se déchirant, exaspérés par uue elTray aille fiéuésie. SrafTie. lui, poussa aussi un cri terrible, arraché par la dnulenr, et loinki aiié.uiii. L était uu de ce» in»eu»és qui la< bail de lui couper le pied avec uu couteau Le lendemain, cet accès de rage fiénëüque était passé ; b faim avait pris le de.»sus. Pierre et son fil» étaient couchés près l'un de l'autre; leur raison commençait aussi à les abandonner. Tout semblait tourner autour d'cui. Ils avaient le vertige. Mai» par-desi-u» (oui dominait le sentiment d'une faim de tigre. — Paul, dit Pierre d'une voix < Terne et saccadé. j'ai li eu faim, où avais-tu eu « e que tu m'a» donné hier? — C'était Sz ■ lie. — Eu .i— l-il eOcore ? — 4c ne sai» pas.— \ ieus voir, uous lui prendrons : «ou» sommes deux. Et ils se traînèrent en rampant près de Szafiie qui semblait

sans raoverocul. Pierre lui mit le genou sur l'estomac, et lui appuya son poignard sur la gorge pendant que Paul le fouillait. Paul trouva la bulle de venue: Pierre le vil l'ouvrir. — Donne! donne! dit-il à son fils.— Attends. — Non, donne. — C'est à moi ! dit Paul en avançant le pouce vers le milieu de sa bouche.— J'en aurai! ou bien... cria Picard en se jetant sur son adversaire avec un hurlement farouche. . Et une lutte affreuse s'engagea. Ils réveillèrent Szafer. — O! vous m'avez volé, vous voulez m'assassiner. Tu vois, Paul, dit-il d'une voix faible en examinant les chances* de ce effrayant combat ; c'est* le poignard qui va décider entre ton père et toi... Maintenant... ah! la belle boucbe qui a failli être parricide... Eh bien!* mange... mange... La nuit vint heureusement voiler cette horrible scène _ • le lendemain, Szafer, sortant d'une espèce de somnolence lourde et nerveuse, se mit à rêver d'un cauchemar affreux. «r CUAPITRE XL VI. »\ , U CALSTCKC. Et moi, je mourrai*! je meurs! Non, Dim, tu n'en pa- ja»Ui! FrMme Sueur. — CARITM. La folie n'est que la rumeur* de toute? le* idées dans une «Mille pensée à l'avenir C * uais- — PAYOR/w et UORAH. Il était midi. Le soleil presque vertical des atterrages d' Urique, alors dans* toute sa force, épanouissait ses* rivières enflammées sur les eaux calmes et limpides», et le» faisait voir de mille feux. Le radeau, immobile sur cette mer unie, polie comme une glace, s'y reflétait comme dans un miroir. Les plus petits détails de ces fragiles remparts de* ban- quettes et de filières ayant presque été brisés, arrachés par la tempête, le radeau ne s'élevait pas à plus d'un pied hors de l'eau, sans aucun garde-corps. Ça et là Doitaient des lambeaux de vêtements, de cordages, de planches. éclairés, dorés» par le soleil qui s'y jouait; quelque» amies Touillées, tordues, étincelaient aussi sur le pont. Hors les blessés à mort et les cadavres, tous les matelots étaient debout, les yeux brillants, les lèvres rouges», le teint coloré, animé, resplendissant. Seulement, au lieu de sentir cette chaleur douce et pénétrante que ces symptômes» extérieurs semblaient annoncer, ils étaient baignés d'une sueur froide, leurs membres étaient froids et glacés. Mais, excepté ce phénomène et un tic nerveux qui donnait à presque toutes les» physionomies une expression bizarre et effrayante, rien ne disait en eux» la longue torture qu'ils venaient de éprouver. Ils se réparaient aussi bien que possible le» de: s'efforçant de leur toilette, rajustaient leurs vêtements dé* hanchés, nouaient leurs cravates. Le» d'ailleurs : - Le lieutenant va continuer- à rire (ion : faut rire propres. Ils voulaient croire voir au loin une ville toute pavée d'or, de marbre et de verdure, qui s'élevait au-dessus de la Sinyrie, — à côté là Sinyrie,

disaicul-ils, et nous vola ai rivé . Dieu! e l-oe beau? Vois donc tes dômes
d'.o geil, <-es bassins, ces oranger»; et des feomies qui nous appelleul ! \
Lthr), matelot ,. viens donc! donne ton bras. Et ils s'avançaient sur le bord
du radeau, marchaient toujours corme si le pont et la mer uYu'scut fait
qu'une iicuiic surface, u ëbiuTiaient à l'cvtrc mité des planche -, tombaient,
et étaient engloutis dans les vagues. Alors quelques gouttes d'eau
jaillissaient, l'onde se plissait, des halles d'air valaient bonilkniuer, et puis
Li mer iode venait pleine, unie comme avant. Ceux-là, assis autour d'une
barrique vide, croyaient te délecter a une talée -abondamment servie.

The text on this page is estimated to be only 18.61% accurate

LA SALAMANDRE. 47 — Passe-moi donc ce poulet, matelot, disait l'un. — En voici; et il est fameux, répondait l'autre en imitant le geste de quelqu'un qui sert. — Quel vin ! — Und juin Une ! — (Mie viande fraîche! — Je m'en régale, ma fui ! ou ii i st pas toujours à ferre ! Ici celait la danse, des pus mal affermis, une valse rapide entre deux I loarius coinmem ce sur tu iade.ni et toriiriok «Lins la mer. D'autres croyaient revoir la chaumière où ils étaient nés, leurs 6*111- J mes, |. urs codants. loutre qui leur ét.iil cher. Ils s'alleudris*ai lit alors, baisaient leurs enfants au fruut, et leur promettaient de ne plu» navi- j guer. Mais (nui cela avec le rire aux lèvres ou les larmes aux yeux, avec ; la meilleure foi du monde. T. 'était un délire qui s'exprimait par «les voix si e^v ailleurs, si naturelle», qu'un aveugle eût pris les aberration* «le celle lièvre pour «les ré.Jiiés. C'est qu'un <l«*s symptômes de cette fièvre est de développer à l'extrême ledédr culminant d«* chacun, «le mettre en relief sa pensée fixe et hahUn«*lle, «'Onime dans tmlis les Mies «rempletes ou passagères. De là celte vérité naïve que les raalueux mettaient dans la description de leurs rêves insensés. A la vue de cet affreux délire si froid, si serein, Szalfie resta frappé de stupeur. Car, ayant, ainsi que Paul , pris quelques atomes de nourriture , il ne partageait pas cet état d'excitation comateuse, cette exaltation cérébrale dévorante, développée par un soleil ard< lit et par la réaction sympathique d'un estomac crispé sur un cerveau alf.ibli, la caleulure entiu, celle espece de mirage mo al, ne lui fai -ait pas é< luiier le crâne en offrant à sa vue. comme à celle <!«• ces malheureux, de trompeurs image* de sites eiicliauteiirs, de retins, de femmes ou de (amitié. Srafitc et Paul étaient seuls de sang-froid au milieu de cette effrayante orgie intelle* tuelle. Quoique affaiblis par de longue* privations, ils avaient conservé assez de lin-ùJiié «l'espiii po«ir tout voir, pour (oui entendre: Paul 'Urtool, suUeu'é par cette parcelle de uouri ilurc que, la veille, il avait disputée à sou pci e. Au*-i prouvait-il une horrible ançois^eà la vue «le ce spectacle «lui devint plus affreux eucore par l'apparition d' 'lice... D'Alice meurtrie, souillée, les cheveux en dthmrdre, d'Alice hâve, pâle etainaigiie, mai- les joins couvertes d'un vif et l'clataut imamat, les yeux brillants et doués pour ce momeul d'une force su rua lu relie; d'tli«-e qui -c leva leuteun iii du milieu des deux barriques où elle s'était tenue ju\$qiwyli qui se leva droite et roide comme une statue, à moitié couverte par le caban que Pierre lut avait laissé. Elle

s'affluça. Paul cacha sa tête «buis scs mains. Plie parut cliereher qoetyu un des yeux ; purs, son regard tombant sur Szaflie. « Ile repou-sa avec 1111e forée surprenant»' les marins qui obstruaient le passage, et arriva près de Stafltc. — Oh ! Szafffe, dit Alice d'une voix douce et faible en se penchant sur lui avec tendresse, m es a moi, à moi. mon amour, mon amour adoré que s«.*ul j ai aimé «b- toute mon âme. Ici Paul voulut s'éloigner, le misérable ne le put. Il avait assez de lun e inorale pour entendre, nuis la force physique lui manquait pour fuir. — J'ai cru trimer Paul, pauvre ange! je me trompai*. (Tétait pour moi comme une compagne, comme une sœur; c'était une amie f.tiblo et tendre, voilà tout. Mais toi, oh! toi! dit -elle en se redressant avec orgueil. lu es mon amour : chacun de l« s regards est pour moi un plaisir et mu; torture. i't pois tes caresses brûlent et enivrent... Oh! tes caresses, depuis a* jour où. craignant la mort, je me suis donnée à loi, tout*' à toi, je tas ai toujours senties... Tes caresses! l'impression m'en est resiée et dure «mi- ! core ! — • De cc jour, ma vie n'a été qu'un long plaisir. Car tes baisers... \ je les ai encore aux lèvres. — 01»! oh! mourir! cru Paul d'une voix déchirante. — Qui parle de mourir? ... Vivre avec loi, Szaflie, vivre, tiens, Szaflie, viens. Va tonte est morte, je crois, comme mort père, comme ina mère, comme tout le monde est mort pour moi. du jour où je t'ai aimé, \iens, je suis à toi!... Tiens, vois-tu cette chambre bleue? c'est la mienne... ce lit à rideaux blancs ? c'est le mien; l«* tien, vouluisje dire, Ces Heurs que tu aimes. c'est moi qui les ai mises dans-ccs vases d'alhatre. Viens, mon amour, car tu «*s mon amour... Que me fait le mépris du monde? je n'ai pas besoin du momie pour te «lire : Tu es ma vie, mon ame ! Que me fait le monde?,, le iimude, c'est toi!.. Viens, Szaffie ! viens mourir pour revivre et mourir eucore au milieu «!*■ ces voluptés enivrai île*.

«Sont le sotiveni me «lé«ore; car depuis... «m'est plu» le sang, c'i-sl le dé - h- ! le désir qui circule cl bal dan* mes veines ! l es yeux de Sznflie devinrent étincelants. Puis Mite ajouta en f iguaiil d«* ilé»bahiller : — Tiens... cette rubr noire qui me rendait si lilanehe... «-lîi* tombe... Que «-es lacet» sont cru» U! lieu... tiens... ils sont brisés... Au vent ma longue chevelure brune que lu aimes tant ! «(u'elle lombe sur mes épaules?...— Maintenant, oh ! viens, mon amour, viens... je t'attends... Oh! viens donc... ‘ El la malheureuse enfant fit le simulacre de monter dans un lit, eujamba !«: radeau et tomba dans la mer. Paul poussa un cri terrible, se dressa sur son »éaiil, les mains tendues en avant mais il ne put y lever Saiivc-la dnn<-, inoustre! cria-t-il eu mnulrnt Alice qui reparut lia instant à la surface «le I

eau en étudaiit les bruS. Son demiec mot fut ; — Sza lie. — Elle meurt
heureuse, répondit Szaffie d'une voix sourde: rt mie larme brilla dans ses
yeux. — Alice !... Alice!..-. Mou pere... Alice!... cria Paul eu se tordant.
Pelle voix, ce moi père, arrarba Pierre A sa preoccup ition • car ce
malh«aiireiix, avant été prisé par sou enfant «I Un peu de nourriture,
partageai le délire général, l e li< iitniaut s im puait prendre la hauteur du
soleil, et simulait avec soin «-elle utkservatioil a'lMiuiouit|ue. — Tout à
l'heure, Paul, lui dit-il ; je suis à lui, mon cufaiil . c'est qu'il faut, vois-fu.
que la Sain ma mite soit en route. I.e commaudatit m'a bien donné le point ;
car il est brave et expérimenté le commandant. Puis ayant l'air «b* serrer
ses instruments : — Maintenant, Paul, je suis à loi, à toi. mon enfant chéri
que j'aime. li es loui pour moi, «pie j'ai soigné comme il m'a soigné. Oh ?
mou ml! soins pour soins, existence pour existence. O dentier coup venait
accabler l'enfant. Oh! il se maudissait... — Paul, mon enfant... Je souffre...
je ne sais, mais je suis blessé à la tête et au bras... Tiens... je ne sais qui m'a
fait cela... Mais j eu souffre... Mon enfant, vieil*... viens, mon Paul ; que je
le sente près de moi. et je ne souffrir i plus, '"ou* al lu us d'ailleurs arriver à
Smyrne : et là. ajouta-t-il tout bas, et là je t'apprendrai une bonne nouvelle.
J'ai demandé pour toi m.idi-morii Ile Alice à si taule, euliii lu verras, l'autre
étirant! «piaud je peuse que lu vas être heureux ; car tou bonheur, «'e-t ma
iM-n-ee de chaque jour, de chaque h«'Uie. Vais-lui, oh! Paul, sire luiuheur
arrivait, quelle joie pour mes vieux jours ! Embrasse-moi «loue, ingrat ! Et
le Ih'tib'nant se pencha sur son fils, qui frbonna en sentant ks kvres glacée*
«le son pere. Pui» Pierre, se redressant. s'ei*rb : — Me voici, cmnmaulaiit !
à vos ordres. Et il alla s'asseoir au centre «lu radeau, où il parut converser
avis qu< Iqn nu. — Oh! malheur! enfer!... La mort, mais la mort donc!
criait Paul. Je suis infatué'. — Pourquoi la mort, Paul? dit >zaffie. Tu es
arrivé au tenue de la science, à l«* mépriser, lui et les autres car, Paul, lu le
sais..., tu Pas vu. et lu croiras... que... Et il s'arrêta, car il commentait à
s'affaiblir, ses idées l'olwnrrisaient. Mais, «imuiué pas son affreux système,
il vi>ulail le suivre jusqu'au bout, jusqu'au bmiheaii. — Èh bien ! lu le vois,
« outiiiua-t-il d'une voix sourde et entrecoupée tu le vois... c'est prouvé : La
mat'ère l'eniporle sur l'esprit...; l'iu-iimi animal est le plus tort. Ilonuciir, n*
iM'i'l, .unoiir, pud iir..., JKilcruilé..., tout se tait de» que la faim parie.
Alice..., tou pere!... — Oh ! la s-e-moi ! Va-t'eii. cru Paul, va-t'eo ! Tu es
doue Satau ' — PI ill à Dieu ! dit >zaflie«. El l l l l dernier sourire amer et
ionique ronlacla ses lèvres*. — l >h ! dil Paul d'une voix immraulc en

taillant do su rouler au bord du rad«*au pour tomber dans la mer.

CHAPITRE XLVII. USCA-CAIU. Adorer Dieu dini ti créature Rr* A*»m,
poêle penun. C'est un bien beau lac que le lac T>ad, aux eaux si limpides et
si vertes qu'on «oit briller sur !«• sable qui tapisse son lit de riches et
chatoyantes coquilles 11a ci ées et de nombreuses branches de coraux
rouges **t écL'tauts. Quelquefois le fr.ûh aux éraillés d'azur et aux
nageoires dorées vient mordre une d«-> longues racines jaunes «le- lotos
qui (luttent sur l'oude. et, entraînant avec lui les corolles bleues «le «.'«'lie
jolie ll«*ur, il disparaît sous les rameaux pourpres du banc de corail. Ou
bien c'est le héron blanc à tête- noire qui, dre* sur ses pattes

— Passe-moi donc ce poulet, matelot, disait l'un. — En voici; et il est fameux, répondait l'autre en imitant le geste de quelqu'un qui sert. — Quel vin! — Quel pain blanc! — Quelle viande fraîche! — Je m'en régale, ma foi! on n'est pas toujours à terre!

Ici c'était la danse, des pas mal affirmés, une valse rapide entre deux marins commencent sur le radeau et terminée dans la mer.

D'autres en avaient revu la chaudière où ils étaient nés, leurs femmes, leurs enfants, tout ce qui leur était cher. Ils s'attendrissaient alors, baignaient leurs enfants au front, et leur promettaient de ne plus naviguer.

Mais tout cela avec le rire aux lèvres ou les larmes aux yeux, avec la meilleure foi du monde. C'était un délire qui s'exprimait par des voix si convaincues, si naturelles, qu'un aveugle eût pris les aberrations de cette fièvre pour des réalités.

C'est qu'un des symptômes de cette fièvre est de développer à l'extrême le désir culminant de chacun, de mettre en relief sa pensée fixe et habituelle, comme dans toutes les folies complètes ou passagères. De là cette vérité naïve que les malheureux mettaient dans la description de leurs rêves insensés.

A la vue de cet affreux délire si froid, si serein, Szaffie resta frappé de stupeur.

Car, ayant, ainsi que Paul, pris quelques atomes de nourriture, il ne partageait pas cet état d'excitation comateuse, cette exaltation cérébrale dévorante, développée par un soleil ardent et par la réaction sympathique d'un estomac crispé sur un cerveau affaibli, la caléture enfin, cette espèce de mirage moral, ne lui faisait pas éclater le crâne en offrant à sa vue, comme à celle de ces malheureux, de trompeuses images de sites enchanteurs, de festins, de femmes ou de familles.

Szaffie et Paul étaient seuls de sang-froid au milieu de cette effrayante orgie intellectuelle.

Quoique affaiblis par de longues privations, ils avaient conservé assez de lucidité d'esprit pour tout voir, pour tout entendre; Paul surtout, sustenté par cette parcelle de nourriture que, la veille, il avait disputée à son père.

Aussi prouvait-il une horrible angoisse à la vue de ce spectacle qui devenait plus affreux encore par l'apparition d'Alice...

D'Alice meurtrie, souillée, les cheveux en désordre, d'Alice pâle et amaigrie, mais les yeux couverts d'un vil et éclatant incarnat, les yeux brillants et doux pour ce moment d'une force surnaturelle; d'Alice qui se levait lentement du milieu des deux barriques où elle s'était tenue jusque-là; qui se levait droite et roide comme une statue, à moitié couverte par le caban que Pierre lui avait laissé. Elle s'avança.

Paul cacha sa tête dans ses mains.

Elle parut chercher quelqu'un des yeux; puis, son regard tombant sur Szaffie, elle repoussa avec une force surprenante les marins qui obstruaient le passage, et arriva près de Szaffie.

— Oh! Szaffie, dit Alice d'une voix douce et faible en se penchant sur lui avec tendresse, tu es à moi, à moi, mon amour, mon amour adoré que seul j'ai aimé de toute mon âme.

Ici Paul voulut s'éloigner, le misérable ne le put. Il avait assez de force morale pour entendre, mais la force physique lui manquait pour fuir.

— J'ai cru aimer Paul, pauvre ange! je me trompais. C'était pour moi comme une compagne, comme une sœur; c'était une amie faible et tendre, voilà tout.

Mais toi, oh! toi! dit-elle en se redressant avec orgueil, tu es mon amour; chacun de tes regards est pour moi un plaisir et une torture; et puis tes caresses brûlent et enivrent... Oh! tes caresses, depuis ce jour où, craignant la mort, je me suis donnée à toi, toute à toi, je les ai toujours senties... Tes caresses! l'impression m'en est restée et dure encore! — De ce jour, ma vie n'a été qu'un long plaisir. Car tes baisers... je les ai encore aux lèvres. — Oh! oh! mourir! cria Paul d'une voix déchirante. — Qui parle de mourir?... Vivre avec toi, Szaffie, vivre. Viens, Szaffie, viens. Ma tante est morte, je crois, comme mon père, comme ma mère, comme tout le monde est mort pour moi, du jour où je t'ai aimé. Viens, je suis à toi!... Tiens, vois-tu cette chambre bleue? c'est la mienne... ce lit à rideaux blancs? c'est le mien; le tien, voulais-tu dire. Ces fleurs que tu aimes, c'est moi qui les ai mises dans ces vases d'albâtre. Viens, mon amour, car tu es mon amour... Que me fait le mépris du monde? je n'ai pas besoin du monde pour te dire: Tu es ma vie, mon âme! Que me fait le monde?... le monde, c'est toi!... Viens, Szaffie! viens mourir pour revivre et mourir encore au milieu de ces voluptés enivrantes, dont le souvenir me dévore; car depuis... ce n'est plus le sang, c'est le désir! le désir qui circule et bat dans mes veines!

Les yeux de Szaffie devinrent éteints.

Puis Alice ajouta en feignant de se déshabiller:

— Tiens... cette robe noire qui me rendait si blanche... elle tombe... Que ces lacets sont cruels! Tiens... tiens... ils sont brisés... Au vent ma longue chevelure brune que tu aimes tant! qu'elle tombe sur mes épaules?... — Maintenant, oh! viens, mon amour, viens... je t'attends... Oh! viens donc...

Et la malheureuse enfant fit le simulacre de monter dans un lit, enjamba le radeau et tomba dans la mer. Paul poussa un cri terrible, se dressa sur son séant, les mains tendues en avant, mais il ne put se lever.

— Sauve-la donc, monstre! cria-t-il en montrant Alice qui reparut un instant à la surface de l'eau en étendant les bras.

Son dernier mot fut: — Szaffie.

— Elle meurt heureuse, répondit Szaffie d'une voix sourde; et une larme brilla dans ses yeux. — Alice!... Alice!... Mon père... Alice!... cria Paul en se tordant.

Cette voix, ce mot père, arracha Pierre à sa préoccupation: car ce malheureux, ayant été privé par son enfant d'un peu de nourriture, partageait le délire général. Le lieutenant s'imaginait prendre la hauteur du soleil, et simulait avec soin cette observation astronomique.

— Tout à l'heure, Paul, lui dit-il: je suis à toi, mon enfant; c'est qu'il faut, vois-tu, que la Salamandre soit en route. Le commandant m'a bien donné le point: car il est brave et expérimenté le commandant.

Puis ayant l'air de serrer ses instruments:

— Maintenant, Paul, je suis à toi, à toi, mon enfant chéri que j'aime, qui es tout pour moi, que j'ai soigné comme il m'a soigné. Oh! mon Paul! sois pour sois, existence pour existence.

Ce dernier coup venait accabler l'enfant.

Oh! il se maudissait...

— Paul, mon enfant... Je souffre... je ne sais, mais je suis blessé à la tête et au bras... Tiens... je ne sais qui m'a fait cela... Mais j'en souffre... Mon enfant, viens... viens, mon Paul: que je te sente près de moi, et je ne souffrirai plus. Nous allons d'ailleurs arriver à Smyrne; et là, ajouta-t-il tout bas, et là je t'apprendrai une bonne nouvelle. J'ai demandé pour toi mademoiselle Alice à sa tante, enfin tu verras. L'autre enfant! quand je pense que tu vas être heureux: car ton bonheur, c'est ma pensée de chaque jour, de chaque heure. Vois-tu, oh! Paul, si ce bonheur arrivait, quelle joie pour mes vieux jours! Embrasse-moi donc, ingrat!

Et le lieutenant se pencha sur son fils, qui frissonna en sentant les lèvres glacées de son père.

Puis Pierre, se redressant, s'écria:

— Me voici, commandant! à vos ordres.

Et il alla s'asseoir au centre du radeau, où il parut converser avec quelqu'un.

— Oh! malheur! enfer!... La mort, mais la mort donc! criait Paul. Je suis infame! — Pourquoi la mort, Paul? dit Szaffie. Tu es arrivé au terme de la science, à te mépriser, toi et les autres. car, Paul, tu le sais... tu l'as vu, et tu croiras... que...

Et il s'arrêta, car il commençait à s'affaiblir, ses idées s'obscurcissaient. Mais, dominé par son affreux système, il voulait le suivre jusqu'au bout, jusqu'au tombeau.

— Eh bien! tu le vois, continua-t-il d'une voix sourde et entrecoupée: tu le vois... c'est prouvé:

La matière l'emporte sur l'esprit... l'instinct animal est le plus fort. Honneur, respect, amour, pudeur... paternité... tout se fait des que la faim parle. Alice... ton père!...

— Oh! laissez-moi! Va-t'en, cria Paul, va-t'en! Tu es donc Satan! — Hât à Dieu! dit Szaffie.

Et un dernier sourire amer et ironique contracta ses lèvres.

— Oh! dit Paul d'une voix mourante en tâchant de se rouler au bord du radeau pour tomber dans la mer.

CHAPITRE XLVII.

BARCA-GANA.

Adorer Dieu dans la créature.
BEN AMAR, poète persan.

C'est un bien beau lac que le lac Tsad, aux eaux si limpides et si vertes qu'on voit briller sur le sable qui tapisse son lit de riches et chatoyantes coquilles nacrées et de nombreuses branches de coraux rouges et éclatants.

Quelquefois le fraich aux écailles d'azur et aux nageoires dorées vient mordre une des longues racines jaunes des lotos qui flottent sur l'onde, et, entraînant avec lui les corolles bleues de cette jolie fleur, il disparaît sous les rameaux pourpres du banc de corail.

Où bien c'est le héron blanc à tête noire qui, dressé sur ses pattes

The text on this page is estimated to be only 21.26% accurate

LA SALAMANDRE. roses, le cou ployé, aUimi.ml sa proie, rôle immonde au bord de l'eau, comme les figures symboliques du culte des Hindous. Situé dans le creux du bassin formé par les montagnes inaccessibles «le Dournou. bien loin de Tripoli et de la côte d'Afrique, ce lac apparaît là, frais, pur, ignoré, comme une goutte de rosée au fond d'une touffe d'herbes. Entouré d'acacias, de cocotiers, de palmiers, de bananiers qui réfléchissent mille nuances de verdure dans ses eaux transparentes*, c'est à peine si'il reste une place au milieu pour y voir trembler le bleu du ciel, tant ces arbres sont élevés et touffus*. J'Alors une faible brise qui caressait la «nive face des eaux s'engouffra dans ces feuilles de roses, rugit dans les étamines de ces lits vermeils et entraîna le navire sur l'îlot où s'élevaient réfugiés les oiseaux. Triste et terrible naufrage dont les débris épar*s'attachèrent à des brins d'herbes ou à de petits* coquillages de toutes couleurs qui stintillaient* bien connue des pierreries. Leila parut pourtant peinée de ce naufrage, car ce fut avec une expression de chagrin qu'elle prit l'œuf renfermé dans la feuille, et, pensive, elle s'arrêta plus d'une fois avant d'atteindre le temple de Lan. Aussi le soleil se coucha comme elle y arrivait. Le temple de Lan formait à l'intérieur un long parallélogramme construit en bambous odorants, liés entre eux par des câbles de coton aux couleurs vives et tranchées que Leila distinguait à peine : car plusieurs nids de taméas, remplis de vers luisants dont ces oiseaux garnissent leurs retraites, jetaient seuls quelque clarté au milieu «les ténèbres. Ici, à voir ces nids entourés d'une auréole bleuâtre, qui rayonnaient çà et là suspendus dans l'ombre, on eût dit de nombreuses girandoles de saphir, reflétant les lueurs changeantes et prismatiques de l'opale. Peut-être cet aspect lugubre, eût augmenté le chagrin de Leila, si les chants du taméas, qui s'exhalaient en murmures harmonieux et plaintifs, n'étaient venus, par leur ravissante et naïve mélodie, changer la tristesse de Leila jeune Arabe en mélancolie douce et rêveuse. Leila se dirigea vers le sanctuaire. Alice puis, la grève est si égale, si blanche. la prairie qui la cerne est d'un gazon si frais, si émaillé, que c'est un lieu de délices pour les fous aux plumes violettes, les sarcelles, les pélicans, les grues qui viennent > jouer en sortant de l'eau, et faire étinceler au soleil les diamants qui tombent de leurs ailes humides. Mais, mon Dieu! quels cris, quelle peur! Voilà que la troupe aquatique tournoie, s'envole, et va s'abattre sur un petit îlot, couvert de jeu-, nos

mélèzes, de thuyas et de tuliércuscs. Pauvres oiseaux, pourquoi fuir? Ce n'est pourtant pas une image bien clfrayautc que celle de Leila, jeune Indienne jolie, svelte, accortc et brune, qui s'avance pensive, vêtue d'qji bouaLau de colon ponceau , attaché autour de sa taille avec une ceinture de soie hLinche. Leila tenait à la main une petite corbeille île joncs, qu'elle remplit de fleurs choisies avec soin. Arrivée près d'un magnolia rongé , elle s'apprêtait à le dépouiller de sa brillante couronne, lorsqu'elle poussa un petit cri de surprise et s'arrêta . Allongeant alors en cône une feuille de bananier épaisse et luisante, elle y fit rouler, en le poussant avec une branche d'acacia Heure, un gros œuf d'un blanc mat et rosé, puis posa la feuille sur la cime d'un lilas de herse. Reprenant alors u corbeille émaillée, parfumée, de mille Heurs, elle la livra aux Ilots du lac, et, inquiète, suivit du regard cette nacelle emPaumdc L'élú du gniul setaeii de» VjIIoiu Vert». Au fond du temple, le coupant dans toute sa largeur, s'étendait un vaste rideau pourpre de damas de Perse, à Heurs d argent. Son étoffe soyeuse et transparente paraissait cacher un foyer de lumière. Car dis reflet* d'un rouge vif éclataient d'abord sur l'arête des colonnades de bambous le plus rapprochées du sanctuaire : puis, s'affublissant, se dégradant, cette teinte, d'abord foncée, allait s'éteindre et mourir décolorée dans l« s ténèbres qui enveloppaieul le reste de cet asile sacré. Tout près du rideau, richement empourprée par les tons qui s'en échappaient, une légère balustrade de roseaux peints semblait défendre l'cuiyée du sanctuaire. Cette élégante galerie était ornée de merveilDigitized by Google



Alice.

t puis, la grève est si égale, si blanche : la prairie qui la cerne est
gazon si frais, si émaillé, que c'est un lieu de délices pour les fous
plumes violettes, les sarcelles, les pélicans, les grues qui viennent
uer en sortant de l'eau, et faire étinceler au soleil les diamants qui

à voir ces nids entourés d'une auréole bleuâtre, qui rayonnaient çà
là suspendus dans l'ombre, on eût dit de nombreuses girandoles de sa-
phir, reflétant les lueurs changeantes et prismatiques de l'opale.

Peut-être cet aspect lugubre eût augmenté le chagrin de Leila, si les
chants du taméos, qui s'exhalaient en murmures harmonieux et plai-
tifs, n'étaient venus, par leur ravissante et naïve mélodie, changer la
tristesse de la jeune Arabe en mélancolie douce et rêveuse. Leila s'en-
vança vers le sanctuaire.



The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

Puis, prenant une sorte de psaliémm a deux cordes suspendu à un bambou, elle en lira un son qui vibra et retentit un instant au-dessus du murmure des oiseaux, lit, ayant replacé l'instrument. Leila s'éloigna du sanctuaire à reculons, les mains croisées sur son sein, en chantant une hymne maldivie. La jeune tille, à mesure quelle s'éloignait du lieu sacré, diminuait, selon l'usage, la sonorité de sa voix. Aussi, lorsqu'elle fut arrivée près de la porte du temple, la voix de Leila, qui n'était plus qu'un murmure, prononça le dentier mot de l'hymne. Quand le silence annonça que l'adorateur de Lari avait disparu, le grand-prêtre Barca-Gana sortit d'un des côtés du temple où était située sa case, s'avança près du rideau, vit l'œuf et se prosterna. Barca-Gana était un grand-prêtre de soixante ans, d'une couleur fortement olivâtre, décharné, et son œil étincelait sous de longues paupières blanches. Dernier sectaire d'une tribu errante ^jui, venue du gnLe er ique, s'était établie dans les montagnes inaccessibles de Bournou, Barca-Gana avait apporté les superstitions de sa terre natale ; et, comme plusieurs sectes des I gyplicns, des Hindous et des Persans, il adorait Dieu dans la créature : la Grue était l'oiseau sacré de ces idolâtres. Barca-Gana, vêtu d'un bouakan vert qui l'entourait entièrement, avait la tête couverte d'un voile de crêpe orange à Heurs d'or, attaché sur son front avec des bandelettes de pierreries. Il s'approcha du petit coussin où était déposé l'œuf divin, l'œuf de grue : et après plusieurs gèneuilexions se mit à chanter sur un rythme monotone et cadencé paroles suivantes en langue maldivie : « Ouvre le sanctuaire ; c'est un rayon de la Ranime céleste, un atome w sa lumière, une étincelle de sou feu. Le dernier coup «le onze heure* k l'bwrioge du port pourpre vif et éclatant, rehaussés par des anneaux d'or qui simulaient les hases et les chapiteaux de ces colonnes élégantes. Du milieu du dôme, où allaient se joindre les roseaux verts qui surmontaient la colonnade rouge, p.uddt une vaste lampe d'argile, aussi Graticn. LA SALAMANDRE. * 49 Km ües arabesques laites de plume» de paon, de colibris, de verclas ; et les mille nuances de ces beaux plumages se confondaient axer tant d'art sur un loud obscur, ou'on eût dit du velours noir brodé d'or, d'aztir. de rubis et d'émeraude» Au milieu de ce mirifique,* grillade s'élevait, soutenue par un roseau curieusement ciselé, une petite plaque d'or assez large, et recouverte d'une couche de coton blanc, moelleux, et parfume de feuilles de rn-es. (> hit sur ce lit éblouissant, au milieu de ces Heurs, que Leila déposa l'œuf

sacré. « Lire choisi par le grand seheik des valions verts, toi qui fécondes le germe de ton souffle, «* Ouvre le sanctuaire. « Pour toi seront les lézards sacrés, a écailles bleues, et lu les mangera. Pour léi seront les dattes remplies de lait et de miel, d lu les mangeras ; pour loi seront les couches moelleuses de colon, pour toi choisi par le grand seheik des vallons verts pour fécouder le germe divin de ta chaleur. « Ouvre le sanctuaire. a Ma tête est ceinte du «ailek, et mes épaules du bouakan : ouvre le sanctuaire. C'est une étincelle du fou divin que tu vas aviver de ton souffic. toi choisi par le grand seheik des vallons verts. » Une main invisible tira le rideau qui glissa sur un bambou, et une nappe de clarté resplendissante inonda l'iiitérienr du temple. Barca-Gana fut litr-mémc comme ébloui du spectacle qui s'oiTrait à sa vue. CHAPITRE XLVIII. l àu bu ctuso aciiri». te» tali on, vriin. Ainsi Ip monde! Un Ile oiie-i. L'espace caché par le rideau formait un demi-eercle un peu allongé, | construit en bambous, comme le reste du temple, mais ncinr< d'uu Digitized by Google



Gratien.

Elle, prenant une sorte de psaltérion à deux cordes suspendu à un anneau, elle en tira un son qui vibra et retentit un instant au-dessus du murmure des oiseaux. Et, ayant remplacé l'instrument, Leila s'éloigna du sanctuaire à reculons, les mains croisées sur son sein, en chantant un hymne maldivien. La jeune fille, à mesure qu'elle s'éloignait du lieu sacré, diminuait, selon l'usage, la sonorité de sa voix. Aussi, lorsqu'elle arriva près de la porte du temple, la voix de Leila, qui n'était plus qu'un murmure, prononça le dernier mot de l'hymne.

Quand le silence annonça que l'adorateur de Lari avait disparu, le grand-prêtre Barca-Gana sortit d'un des côtés du temple où était située la case, s'avança près du rideau, vit l'œuf et se prosterna.

Barca-Gana était un grand-prêtre de soixante ans, d'une couleur fortement olivâtre, décharné, et son œil étincelait sous de longues paupières.

Barca-Gana fut lui-même comme ébloui du spectacle qui s'offrait à ses yeux.

CHAPITRE XLVIII.

L'ÉLU DU GRAND SCHEIK DES VALLONS VERTS.

Ainsi le monde! Un Béotien.

L'espace caché par le rideau formait un demi-cercle un peu allongé, construit en bambous, comme le reste du temple, mais peints d'une couleur blanche.



The text on this page is estimated to be only 17.89% accurate

50 LA SALAMANDRE. richement colorée qu'un vase étrusque, remplie de menu bois d'akics, dont li llamme blanche et (turc répandait plu» do parfums que de clarté. Au «eu rt* de ce sanctuaire s'élevait mi autel carré, soutenu |>ar des pii ds de bronze et recouvert des |>lus rielies tissu» des Indes et de Perse ; voiles d or cl de soie, cachemires aux vives couleurs, gare brodée datgcnl et d écarlate , tout si* mêlait, se « (Hifonil .il en draperies ondo vantes qui serpentait ut autour ilr celle espece de lii, la il de quatre coin lies du «'oloi le plus l u et le plus blanc. lie chaque côté de ce lit. deux é.iormes éventails de plume.» de paon ra fruit bkiiini! I air. agités par de* Mail» in KiUles. hiliu, eouelté 'ans ce lit. eoiiTé d une royale couronne de plumes de grues, ornée de diumuots, appai;.i>stil, au milieu des pl.K|iies d or qui lluiil*o\ai eul sur m-s épaules, des* signes symboliques éblouissants de pien cries qui élituvlak-ul mu sa poitrine, sur ses bras, autour de sou cou. app.knios.iii, dis-je. l'air gr ive, soucieux, p éneupé. apparaissait lex-déhilaiit. l'ex-nipilaiuc dr bégaie, l'e% marquis de Lougetour, pour le momeiil élu du grand sebeik tirs vallons verts. l e digue marquis était priMligieiiseineut engraisé. Sa ligure, vermeille. lisse et pl iue, auuonçaii une santé p;o laite : et sa lon-uc barbe lui donnait uu certain air druidique assez imposant. Pourtant le mari d'Elisabeth lit une grimace colérique en voyant Barca-lùuia soulever respectueusement la couverture de cnehemire pour glisser dans le lit l'o'uf sacré. — Allons, bon, dit le marquis, bon ! encore un à faire éclore ! Ces animaux-là nie | renueul pour uu four ou |KNir une poule couveuse! Us abusent di..blemeut de ma elulcur naturelle p ur foire sortir de leur coquille ces maudites grues! ht si ou llie l«îs lai-Sa il encore l ça me fer. il une compagnie, ces animaux •attacheraient à moi... Mais non : nue foi* qu'ils peuvent se tenir sur leurs pattes, ou tue les enlevé. Allons, ail ms! e'est bon : va-leu, vit il animal, dit le marquis en voyant les génuflexion» de Harca-Gana. qui sortait du sanctuaire à reculons. lions, me voilà eu repos jusqu'à dix Heures. A dix heures ils ni'ap|inrtenuit des lézards cuits d ans des épices et des dattes conliles dans du miel et de la creme J'ai eu une jicine inouïe a iu habituer à ces n pas-là, et maiulenant je ni eu tiouvt bien : je me foi» aux lézards. C e»l pourtant nue drôle de uourriltirc. Mou I ieu ! mon (tien! qui m'aurait dit, il y a quatre Moi», quand je faisais ma parlie de ilmuiio- au i-afé >aiiil-Magl >ire. qu un jour je serais réduit à couver des umts de giue eu Afrique et à manger des lézards ? Haine ! aussi ,

pourquoi le lieutenant a-t-il été assez scélérat pour m'abandonner dans la
 corvette! Oh ! je ne lui paierai jamais ça; car si je revois la France... C.
 r. Colin, s'il lui m'avait pa abandonné, < e mise aide Sam-Raï, qu'il- oui
 l'Internement lais é échapper en prenant le renégat pour un marel Mitd de blés
 d'Ude»»a : eel infâme apiristat venant, le soir même du naufrage, de je ne
 sais quelle croisière maudite, n'aurait pas vu la corvette éilmuée sur le liane
 et prèle à s'engloutir : Il aurait pu* envoyé Ses gens pour piller à bord; lui
 m'aurait pa trouvé (la U- mou cadre plus mûri que vit; ne m'aurait pas pris
 à son bord, ameué Mir la eôu*. et vendu comme es» lave à un enragé ipn a
 vu lu d'aluu'd nve faire faire des tonneaux \. hits, voyant q e eu v mordais
 pas. d ui a mis à tirer de l'eau : mai» je u'élà'S pasa-sez fort, holiu.
 lieureuseuieol pour moi. je dis heureusement, parce que c'est un bonheur
 auprès de me» autres existences, eel animal à gr.mde baibe à tr qné Cniitre
 moi un chameau et deux fii'ls. et il m'a amené dans ce* mu Lignes. u'i'a
 attaché dans ce diable de lit. m a couvert d oripeaux, et depuis ireute-t'n iis
 jouis me fait faire le bête de métier que je fais. Jusqu'à quand cela durer.i-i-
 il, mon Dieu ! ht le* autres!.. <Mi sont ils niaiuti'naul? bt le ciiquiu de
 lieutenant ? et Une ? et madame de Bleue ?el l'équipage? et leur radeau?
 Noyés peut-être... Je suis mieux iri.-Mais quel mieux ! Oh ! Elisabeth !...
 Elisabeth ! Maudite s<is-tu vingt fois... G est ta faute; sans loi, je serais
 eucorr rue de (■rammonl à vendre du makouba, à la bonne pit>r. El le
 bonhomme resta pen»if. absorbé, jusqu'à l'heure de son repas ; après qti >i
 il s'endormit du sonuueil des justes et des élus du grand sclicik de» vallons
 verts. Le foudemain matin le marquis fut réveillé en sursaut par un bruit
 inaccoutumé. Au lieu de la langue aigue et gutturale qui i émulait dans le
 temple, il cutaudii de* voix euroj eeuues. »Noii co*ur battit, et il pensa
 nioiu ir «le joie en voyant son grand rideau s'ou»rir, cl trni» ofliciers lug .
 is. en ha! ils muges, s'a va tirer de l'air du monde le plus dév mieux,
 eoiiduii* par Harca-Lana, qui voulait l»ieu les admettre à adoier le saint
 mystère. A peine le marquis les eut-il aperçus qu'il s'écria, palpitant : — Au
 nom du ciel! qui que vous soyez, ayez pitié de moi Les trois Anglais se
 regardèrent avec un ininevitable étonnement : car il» étaient bien loin il
 avoir reconnu lin Européen SUUs ce bizarre aeeoiili cillent. — Vous été*
 Français, monsieur? dit l'un d'eux. — Oui. mou Dieu! Français ; capitaine
 de frégate, et ici depuis trente-trois jours, pour mes péchés, ('ar pitié,
 enuneuez-moi... sauvez-moi. — Il est impossible, monsieur, reprit le bon
 Anglais, de vous enlever par force ; niais je me rends à Tripoli, au retour

d'un voyage ihrs l'intérieur de F Afrique, ordonné par lord Balhurst. Je verrai le consul de voire naïou, monsieur, et j'userai de l'influence que le nôtre a sur le dey pour von» foire rendre à la libellé — El je «'aurai pas »s»ct iFaïuiéi s pour vous béuir, iii kiisicr, si vous rciiMUwcz, dit le marquis. — - lion courage, monsieur! nous trois jours nous serons à Trip -li, et avant peu vous aurez de nos nouvelles. Xdieu. car je crains qu'un plus long entretien lie devieuue dangereux pour vmis, * ilH Eu effet, Barca-Gana commciï-iil à froncer le sourcil; mais l'inter fl prête des Anglais l'ayant rassuré, I conduisit h*» étrangers lcr s du temple, et fut absolument rassuré quand il les vil. eux Cl leur suite, descendre les rampes exigées de ce» bailles montagnes. Ces oflieieis faisaient pai l e de I exj édition de découverte qui pré* é bn" celle du malheureux et illoslre m.ijiir aing. 'vaut appris par leur» iulerpreik-s qu'il exi-lail dans hs rrioulaguis de (hainiou une secte étnmgiTe à la religion de Mahomet, il» avaient voulu la voir : et d là leur . rencontre fortuite et si heureuse pour l'ex-déhilant. Rarcu-Gaua, lui, ' avait fait une excellente atlaire eu achetant le marquis. Choisi pour remplir cet ofiïee. Vais Rarca -Garni pen»a qu'un blanc., qu'un homme d'une espèce si à part, si peu commune, feiaii on bien meilleur cflVt dans le lit >aciéau»j] veux des croyants, et qu'il lécooderait tout aussi bien. C'est mû par ©es idées qu'il acheta le hou marquis, comme «m chail.ilaii aibctc, de pré»< fcrence, un clieval d'uue robe extraordinaire pour traiuer sou char.* Malheureusement Parca-Gana ne jouit pas longtemps di* son idée. I es officiers anglai», à leur arrivée à Ti i, oli, exposèrent I aflaire aux t ou»' U eunqMHMis; le dey lut invoqué, et pair m*s oïdiv* une escorte d' Arabe»” et le chancelier du consulat parurent pour aller arracher le digue Formou à ses g IL niques occU|MI'»ous. Ic dey alla même pins loin pour complaire au consul anglais; car, sans le consulter, il bt décimer les habilau Is de Laii, |>eud> e Barcatiana comme idolâtre, et plaça Leila dau* sou sérail. (.tuant au marquis, il arriva à Tripoli, fiais, bien portant, monté sur in chameau du dry. Trois jours âpre», uu navire paibil pour Gênes fut chargé d nue l'épéelie do con-ul au goaverncimnil français, et duo , rapport où le marquis fulminait son indignation contre l'ierrr, qui fjivait enfermé à boni au moment du ii.ui rage; il annonçait de plus son procluii retour, sitôt qu une occasion pour la France se rencontrerait. CHAPITRE X1.1X. 4 Je requiem justice i-l vindicte ! P. L. Jacu». — Lt Rut de* Ri'üihJi, foi dépêche du marquis arriva bien à propos à Cherbourg, où le brick du commerce let *t*ujg A mit avait transporté les naulrag s du radeau, qu'il avait recueilli* eu

nier le Icodcuiaïn du jour où ces malheureux avaient été atteint» de la caleuture. Depuis quelque temps, le conseil de guerre qui jugeait Pierre, était ras-cmblé; l'accusation était basée sur le rapport du journal de la Sa tau amlre, qui, on le sait, avait été conserve sur le radeau. Pierre était doue accusé de leutalive de meurtre suivie d'exérution soi la |iersonne de son roiumaiKiml , pendant Feteirk'C de ses foui lions. Ia*s t moins avaient clé entendus, et le peu de niaUdols qui ie»laitMil de l'équipage de la Sulwtoinihr, au nomln e desquel» étaient Rouquin «•(h Joie, furent obl'g -s de témoigm'r contre le licutciiaiii; car le» faits étaient si po-i if», si évidents, qu'ils lie nuvciiil même en atténuer la gravi'é. I.C précieux document envoyé parle mai qub vint compléter laeru atioo intentée contre Pierre, et donna une vigoureuse impulsion à la procédure, en la renforçant d'un nouveau délit, ('.était, je crois, vers le :0 novembre, l'air btuincux du port se condensait eu uu épais brouillard, qui voilait tous les baliineut.» mouillé» en r.Mie. Il était huit heures, et uu loug canot, amarré ail débarcadère du mi le. bc balançait, soulevé par une houle usa 7 foi ti*. I e» camiliers, assis -ur leurs lianes, les aviron» levé», devis.ôeut cuire eux taudis que le patron. accroupi à I arrière, nettoyait avec uu som niinulieux les bains destinés à recevoir prolMhlt'ineul îles oflickrds un haut grade, à voir le pavillon qui se dép'vyail à la poupe de l'embarcation. Il fut distrait de s 'travail par un matelot d'une cinquantaine d'as» Digin, by Google

The text on this page is estimated to be only 18.96% accurate

I A SAÏ AMANDKK. «l née», à cheveux presque blancs, ayant une jambe de bote, tirai vêtu, cl portant un sac qui annonçai» que cct homme arrivait d'tm long voyage. — Malin*. dit ce vieux mal' lot eu filant un chapeau de paille enduit donc éjwKse rom lie de goudron; ma lire, vont An patron de ramiral* D'ehlpce pas? — Oui. 'lires? — l'. 'est queArous tue rendriez un grand service de inc laisser embarquer à bord de voire ranoi, pour y aller . — A i.nrd de l'amiial? — lliu, mailre. — Veux-tu lilei lou uœiid lieux congre ! P'csl ici le caimt du général et des olliciers supérieur» qui Vont au cuui*eil de guerre. — Ht! mon (tien , mailre ! dit le vieux nialel.it avec une incr yahle expression dç crainte et il anpoUse. Quel conseil de ««ne? - tu m'embête», à la lin ' la* conseil qui juge le lieutenant Ivre llucI- — la- liriileuaul Huet i Ob'. »lil le marin en cachaul -ou fi mit d lis sCS mains rid es. — Tu le connais donc ? dit le patron ému suis savoir pourquoi. — Si je le connais! — Mais, reprit le maître, va-tVn, voilà le général et les olivier*. — A vos a\ irons, vous autres! d delumt. V ces o dre-, Iik canotiers se levèrent, tenant leur chapeau d'une main et leur a -ii ou •!•• l'autre. L'était h- général cl cinq officiers supérieurs. — ibiigMuidiim-, dit l'ainiral eu répondant rudement le vieux murin. qui était testé immobile devant l'embarcation. Rappelé a lui, le matelot arrêta résolument le général par un pan A; son lia bit. — Eh bien! qu'esl-cc? (Jue diable veut-il, celui-là ? — Général, dit Grallen, — le vieux marin s'appelait ainsi, — général, je vicus de Brest à pied, marchant jour et nuit, avec ça. dit-il eu frappant sur sa jambe de bois avec son bâton. Ce voyage, je I ai fait pour voir mon lieutenant, mm) brave lieutenant, qui me «imite du pain et m'empêche de mourir. de fahu depuis cinq ans. Oh! général ! vous me Idhseicr. aller le voir, ue»l-ce pa», général ? bu vieux matelot qui aime ton officier. ça ise conit, n'est-ce pa», général ? — C'est trop juste, mon brave ! dit l'oficieier. Viens ti a verras tou lieutenant. Patron, l'ai» placer cet homme à l'a vaut. — IJh ! merci, mon général, dit G n tien en se pré< ipitant dans le cauol avec b vivacité d'un jeune hnmiue, malgré sa jambe de bob. I.C général occupa la première place de la droite de l'embarcation ; les autres oftlcicis se placèrent suivant leur grade on leur ancienneté. F.t le patron mit le cap sur le vaisseau amiral. Après quelques miuules de silence, un capitaine de frégate s'adressant au général : — Savez-vous, général, que la dépêche du commandant I ongetour est accaldaute pour - uel? — Ccsl vrai, monsieur ;

ou n'a jaiitii» vu uu plu» grand oubli de la discipline ! — i ne chute qui rkjkm, dit un autre, c'est que Muet, sarhaiil que le colt C de journaux était sur le rade. n , ne l'ait pas jeté à la mer. (l'était si facile, car c'est même uu mir.idc que ce coflre, tout imperméable qu'il fût. y soit testé. — Mais l'ierre Muet est nu homme d'honneur, monsieur, rét oudit le gêné al, un brave oftirii r, égaré un moment par l'anunir excessif qu'il aval poursuit (ils. I l'est une tinte que l'nii doit punir, mais qu'ou tient excuser. — Si I on peut excuser une attaque aussi violente contre la discipline, général. répondit lolllkier rapporteur, petit lioiime grêle, sec, aux yeux faux et erts, car ce n'est pas la première fois que Pierre Duety attentait, ainsi que nous l'avons vu d'après par les rapports de M. h* marquis de I ougetour. I.a discipline était odieuse à n. Pierre Huet, oui. elle lui était odieuse, la discipline . celle reine qui doit régner absolue et tyrannique , ajouta le petit homme d'une voix aigre et avocassicre. — Monsieur, dit le géuér.d avec une (Lgnité froide et calim qui trahissait pourtant *01» impatience, monsieur le rapporteur, vous attaquerez l'accusé devant le conseil. Et le silence le plus absolu régna jusqu'au moment où l'embarcation atteignit le vaisseau amiral. — Général, ne m'oubliez pas, dit Graïien au moment où l'dilieiier supérieur allait monter ümd. — Non, mon brave. Patron, fais conduire cct bouline auprès de M. l'ierre Muet. — Uui, général. CHAPITRE L. LE rfcRE ET LE UELTCSASIT. L'a père e*l le »• ni hum «an» athée ici bas. Emut Lelul-vê. — êtniu i» édita. Dans nue des chambres du vaisseau, f.iiblemeni é lairée par l'ouverture d'un bubliil qu< y bis-ail pénétrer uu |>ale ray ou du lumière, étaient réunies deux peiMjuucs, l ien c Huet et Paul. Pierre, assis devant un bureau (ouvert de quelques papiers, ne laissait pas voir la moindre émotion ; mais Paul, dans un état de stupeur cITrayaiit, tenait les deux mains de sou père dans les siennes eu attachant.sur lui ses yeux lixes, encore agrandi.-> par sa maigreur, car Paul était méconnaissable, tant la souffrance l'avait changé. — Mais, disait IVufaut, mais, père... c'est impossible, impossible! i's ne peuvent te condamner... — Le crime est capital, Paul, répondit Piene d'une voix sourde. — Mais, ait nom du ciel! explique la vérité, père.. Ili> ce qui en est; que c'est faux... enliti. prends uu défeuseitr au moins. — Je vous ai dit. mou lil», que nu faute était réelle, aux yeux du monde. Elle ne le serait pas que je saurais encore un* sacrifier au maintien do celle di-ci pliuc au ihhii de laipielle on m'accuse. — Mais, mnnpcic, c'est infâme à vous de vouloir mourir ain-i... Je lie *>uis donc rien pour vous, moi? - Paul, je «ii'* ofliirkT avant que d'être pvre; plus bi

sacr'Ike est grand, plus il est louable, répondit le fanatique et opiniâtre ni. ritt. — Mai», mon (lieu! navel- vous que c'est un crime que vous commettez lal s'écria Paul avec violence. Mais vous oubliez doue que, si ma mère v«us voit et vous entend, elle vous maudit; voit* oubliez dune q< e suu dernier mui a élé ; « ' is |mur notre Paul! » Vous savez bien, d'ailleurs, que, si voit» mourez, je me tuerai aussi ! — Paul! dit Pierre avec autnr le. — Oui, ajouta l'eufaul exaspéré, nui, je me tuerai, à vos pieds, devait! vous; car, à la tiu, je me las»erai des sacrifice» que je vous l'-.i-Je vis bien, moi ! et mes illusions m'ont été arrachées nue à une. Je vis bien, moi ! et Alice est morte à mes yeux en prononçant le nom d'un bouline qui ne l'aimait pas et qu'elle m'avait prééié. à moi, qui l'aimais oli ! «pii I . limais tant ! Je li ai pas seize ans, et le monde e»l déjà désert pour moi: je n'ai plu» que vous, vous seul! Et. pour Lin* respecter un homme belle et stupide, vous, brave et loyal, vous mentez. ... vous mendiez basement une mort houleuse que vous n'avez pas méritée. — Paul, je fais mon devoir. — Notre devoir ! mais c'est infâme, cela ; votre d««'voi.' ! mais vous me le prouvez aussi, vous : tout est égoïsme sur la terre; car enliti, savez-vous que je pourrais douter de votre amour pour moi, mon père! — 0 mon Paul, mon eiifimi, quelle peusée! dit le pauvre père lout pleurant. — Obi pardon, père! pere, pardon ! mais entends-moi. écoule (on Pau! que tu aimes tant; c'est pour toi, c'est pour (engager à vivre que je te dis |«iut cela... — Mais, malheureux cillant, tu me lues; e'e-t une toiture affreuse... Maintenant, je voudrais reveuir sur mes pas; le ptts-ie? c'est uu fait qui s'est pa»M! aux yeux de l'équipage. «-est un fait clair et patent . avoué par moi, prouve. Mon bien! mou Dieu! est-ce à loi à me faire dis reproches !... tu devais pointant bien sentir si mou cœur bailait quand nous nous embras ions avant d'aller au feu, — Tu as rai-nu , pere, répondit l'aui avec uu calme qui contrasta singuliereiiient avec l'exallatiou passagère qui l'avait animé mi iistaul, et sa ligure prit même une expression de douce sérénité. — Tu as raison, apres tout, vois-tu? ce que je l'eu disais, moi... c'était pour toi maintenant que tu m'as prouvé que tu ne peux échapper à ton sort... je serai raisonnable. Pierre ne comprenait pas. mais son «mur sc brisait. — Tu sens bien une cliosc; Alice est morte . u'o-t-ec pas ? A|hcs ta moil, bis d'iiu condamne, il me faudrait quitter la marine, et vivre je ne sais où. Et puis, pour qui vivre? Avoue doue, pere, avoue, au fond de tou cœur de loyal marin . que je serais fou lie penser à le survivre. — Paul !... dit l ierre effrayé. — Non, là... ligure loi que moi. moi lou lils, j'ai été condamné a mort... me survivrais-tu? — Oh ! mou D.cti ! —

\ ou père, c'est au nom de ma mere que je vous supplie de pailer vrai, de dire ce que vous avez dans le cœur.— Voyous, pere, me survivraiv-tu? Pieire ne répondit Heu, et cacha sa tête dans scs mains en faisant en* tendre uu gémissement cruel. — J'en étais sûr, dit l'enfant: est-ce que je pouvais avoir une peusée qui ne lut pas la tienne? b ailleurs, je ne vivrais pas : tu vois connue je suis souffrant; je deviendrais fou... mieux vaut mourir avec loi. Ah ça! père, ou le juge aujourd'hui, c'est donc demain.... Eh b eu ? à demain, pere ; là comme au feu, le père et le iils seront côte à c ôte et tomberont du même coup. Je te demande un peu si je puis désirer, ambitionner aulie chose : si ce n'e*1 pas la la tiu conséquente de ma vie maintenant. Mais réponds moi dune, père mon Dieu! que Ui as l'air triste et sérieux ! mai» pourquoi ça ? Mais regarde dune tou Paul, au moins, dit l enfant en a baissai il le» mains de Pierre qui cucliail sou visage. C'M que Pierre éprouvait une énmluiii impossible à décrire ; il rompre un il b* désir de s n lils. Il sentait que pour son nullinin ux rul'.iiil la vm n était plus pn»silde. car il jugeait d apres lui , et il savait que. c- mine Paul, lui u'eill pas b. site un moment. — Mai» dis donc, pere, je ne sais, mais Et tête me tourne et le cœur me mauqoe... c'est une de mes faiblesses... lu vois... que... et... pere. Il pâlit : ses yeux se fermèrent, et il s'évuiiouii dans les bras de Pierre. Pc pauvre enfant, usé par le» piivatiau» du radeau, par le eh. grill, était d mie laihle.-se in< me : c'est au plus s'il y avait lui l jour» qu il se levait, convalescent d'une longue et douloureuse maladie. — Mal. di< lion ! il se trouve m.d , c'est la troisième fois depuis hier... El il portail Paul sur son lit. A ce moment Urulicu cuira . —Mon bon lieutenant! dit-il en prenant les mains de Pierre. — Toi kl» mon vieux (Ira lien... c'est le ciel qui t'envoie. Aide-moi, aide-moi à secourir mon enfant! — C'est une faiblesse, lieutenant; du viuaigre !— En

nées, à cheveux presque blancs, ayant une jambe de bois, mal vêtu, et portant un sac qui annonçait que cet homme arrivait d'un long voyage.

— Maître, dit ce vieux matelot en ôtant un chapeau de paille enduit d'une épaisse couche de goudron; maître, vous êtes patron de l'amiral, n'est-ce pas? — Oui. — Après? — C'est que vous me rendrez un grand service de me laisser embarquer à bord de votre canot, pour y aller. — A bord de l'amiral? — Oui, maître. — Veux-tu filer ton nez, vieux cougre! C'est ici le canot du général et des officiers supérieurs qui vont au conseil de guerre. — Ah! mon Dieu, maître! dit le vieux matelot avec une inexprimable expression de crainte et d'angoisse. Quel conseil de guerre? — Tu m'embêtes, à la fin! Le conseil qui juge le lieutenant Pierre Iluet. — Le lieutenant Iluet! Oh! dit le marin en cachant son front de ses mains ridées. — Tu le connais donc? dit le patron ému sans savoir pourquoi. — Si je le connais! — Mais, reprit le maître, va-t'en, voilà le général et les officiers. — A vos avirons, vous autres! et debout.

A ces ordres, les canotiers se levèrent, tenant leur chapeau d'une main et leur aviron de l'autre.

C'était le général et cinq officiers supérieurs.

— Range-toi donc, dit l'amiral en repoussant rudement le vieux marin, qui était resté immobile devant l'embarcation.

Rappelé à lui, le matelot arrêta résolument le général par un pan de son habit.

— Eh bien! qu'est-ce? Que diable veut-il, celui-là? — Général, dit Gratien, — le vieux marin s'appelait ainsi, — général, je viens de l'île à pied, marchant jour et nuit, avec ça, dit-il en frappant sur sa jambe de bois avec son bâton. Ce voyage, je l'ai fait pour voir mon lieutenant, mon brave lieutenant, qui me donne du pain et m'empêche de mourir de faim depuis cinq ans. Oh! général! vous me laissez aller le voir, n'est-ce pas, général? Un vieux matelot qui aime son officier, ça se conçoit, n'est-ce pas, général? — C'est trop juste, mon brave! dit l'officier. Viens, tu verras ton lieutenant. Patron, fais placer cet homme à l'avant. — Oh! merci, mon général, dit Gratien en se précipitant dans le canot avec la vivacité d'un jeune homme, malgré sa jambe de bois.

Le général occupa la première place de la droite de l'embarcation; les autres officiers se placèrent suivant leur grade ou leur ancienneté. Et le patron mit le cap sur le vaisseau amiral.

Après quelques minutes de silence, un capitaine de frégate s'adressant au général:

— Savez-vous, général, que la dépêche du commandant L'ougetour est accablante pour Iluet? — C'est vrai, monsieur; on n'a jamais vu un plus grand oubli de la discipline! — Une chose qui me passe, dit un autre, c'est que Iluet, sachant que le coffre de journaux était sur le radeau, ne l'a pas jeté à la mer. C'était si facile, car c'est même un miracle que ce coffre, tout imperméable qu'il fût, y soit resté. — Mais Pierre Iluet est un homme d'honneur, monsieur, répondit le général, un brave officier, égaré un moment par l'amour excessif qu'il avait pour son fils. C'est une faute que l'on doit punir, mais qu'on peut excuser. — Si l'on peut excuser une attaque aussi violente contre la discipline, général, répondit l'officier rapporteur, petit homme grêle, sec, aux yeux faux et froids, car ce n'est pas la première fois que Pierre Iluet y a tenté, ainsi que nous l'avons vu d'après par les rapports de M. le marquis de L'ougetour, la discipline était odieuse à M. Pierre Iluet, oui, elle lui était odieuse, la discipline, cette reine qui doit régner absolue et tyrannique, ajouta le petit homme d'une voix aigre et avocassière. — Monsieur, dit le général avec une dignité froide et calme qui trahissait pourtant son impatience, monsieur le rapporteur, vous attaquez l'accusé devant le conseil.

Et le silence le plus absolu régna jusqu'au moment où l'embarcation atteignit le vaisseau amiral.

— Général, ne m'oubliez pas, dit Gratien au moment où l'officier supérieur allait monter à bord. — Non, mon brave. Patron, fais conduire cet homme auprès de M. Pierre Iluet. — Oui, général.

CHAPITRE L.

LE PÈRE ET LE LIEUTENANT.

Un père est le seul Dieu sans athée ici bas.
ERNEST LEGOUÉ. — *Poésies inédites.*

Dans une des chambres du vaisseau, faiblement éclairée par l'ouverture d'un hublot qui y laissait pénétrer un pâle rayon de lumière, étaient réunies deux personnes, Pierre Iluet et Paul.

Pierre, assis devant un bureau couvert de quelques papiers, ne laissait pas voir la moindre émotion; mais Paul, dans un état de stupeur

effrayant, tenait les deux mains de son père dans les siennes en attachant sur lui ses yeux fixes, encore agrandis par sa maigreur, car Paul était méconnaissable, tant la souffrance l'avait changé.

— Mais, disait l'enfant, mais, père... c'est impossible, impossible! l's ne peuvent te condamner... — Le crime est capital, Paul, répondit Pierre d'une voix sourde. — Mais, au nom du ciel! explique la vérité, père... Dis ce qui en est; que c'est faux... enfin, prends un défenseur au moins. — Je vous ai dit, mon fils, que ma faute était réelle, aux yeux du monde. Elle ne le serait pas que je saurais encore me sacrifier au maintien de cette discipline au nom de laquelle on m'accuse. — Mais, mon père, c'est infâme à vous de vouloir mourir ainsi... Je ne suis donc rien pour vous, moi? — Paul, je suis officier avant que d'être père; plus le sacrifice est grand, plus il est louable, répondit le fanatique et opiniâtre marin. — Mais, mon bien! savez-vous que c'est un crime que vous commettez là! s'écria Paul avec violence. Mais vous oubliez donc que, si ma mère vous voit et vous entend, elle vous maudit; vous oubliez donc que son dernier mot a été: « Vis pour notre Paul! » Vous savez bien, d'ailleurs, que, si vous mourez, je me tuerai aussi! — Paul! dit Pierre avec autorité. — Oui, ajouta l'enfant exaspéré, oui, je me tuerai, à vos pieds, devant vous; car, à la fin, je me lasserai des sacrifices que je vous fais. Je vis bien, moi! et mes illusions m'ont été arrachées une à une. Je vis bien, moi! et Alice est morte à mes yeux en prononçant le nom d'un homme qui ne l'aimait pas et qu'elle m'avait présumé, à moi, qui l'aimais, oh! qui l'aimais tant! Je n'ai pas seize ans, et le monde est déjà désert pour moi; je n'ai plus que vous, vous seul! Et, pour faire respecter un homme lâche et stupide, vous, brave et loyal, vous mentez... vous mentez basement une mort honteuse que vous n'avez pas méritée. — Paul, je fais mon devoir. — Votre devoir! mais c'est infâme, cela; votre devoir! mais vous me le prouvez aussi, vous: tout est égoïsme sur la terre; car enfin, savez-vous que je pourrais douter de votre amour pour moi, mon père! — O mon Paul, mon enfant, quelle pensée! dit le pauvre père tout pleurant. — Oh! pardon, père! père, pardon! mais entendez-moi, écoutez ton Paul que tu aimes tant; c'est pour toi, c'est pour l'engager à vivre que je te dis tout cela... — Mais, malheureux enfant, tu me tues; c'est une torture affreuse... Maintenant, je voudrais reveur sur mes pas: le puis-je? c'est un fait qui s'est passé aux yeux de l'équipage, c'est un fait clair et patent, avoué par moi, prouvé. Mon bien! mon Dieu! est-ce à toi à me faire des reproches!... tu devais pourtant bien sentir si mon cœur battait quand nous nous embrassions avant d'aller au feu. — Tu as raison, père, répondit Paul avec un calme qui contrasta singulièrement avec l'exaltation passagère qui l'avait animé un instant, et sa figure prit même une expression de douce sérénité. — Tu as raison, après tout, vois-tu? ce que je t'en disais, moi... c'était pour toi; maintenant que tu m'as prouvé que tu ne peux échapper à ton sort... je serai raisonnable.

Pierre ne comprenait pas, mais son cœur se brisait.

— Tu sens bien une chose: Alice est morte, n'est-ce pas? Après ta mort, fils d'un condamné, il me faudrait quitter la marine, et vivre je ne sais où. Et puis, pour qui vivre? Avoue donc, père, avoue, au fond de ton cœur de loyal marin, que je serais fou de penser à te survivre. — Paul!... dit Pierre effrayé. — Non, là... figure-toi que moi, moi ton fils, j'ai été condamné à mort... me survivrais-tu? — Oh! mon Dieu! — Non, père, c'est au nom de ma mère que je vous supplie de parler vrai, de dire ce que vous avez dans le cœur. — Voyons, père, me survivrais-tu?

Pierre ne répondit rien, et cacha sa tête dans ses mains en faisant entendre un gémissement cruel.

— J'en étais sûr, dit l'enfant: est-ce que je pouvais avoir une pensée qui ne fût pas la tienne? D'ailleurs, je ne vivrais pas; tu vois comme je suis souffrant; je deviendrais fou... mieux vaut mourir avec toi. Ah! ça! père, on te juge aujourd'hui, c'est donc demain... Eh bien! à demain, père: là comme au feu, le père et le fils seront côte à côte et tomberont du même coup. Je te demande un peu si je puis désirer, ambitionner autre chose: si ce n'est pas là la fin conséquente de ma vie maintenant. Mais réponds-moi donc, père, mon bien! que tu as l'air triste et sérieux! mais pourquoi ça? Mais regarde donc ton Paul, au moins, dit l'enfant en abaissant les mains de Pierre qui cachait son visage.

C'est que Pierre éprouvait une émotion impossible à décrire: il comprenait le désir de son fils. Il sentait que pour son malheureux enfant la vie n'était plus possible, car il jouait d'après lui; et il savait que, comme Paul, lui n'eût pas hésité un moment.

— Mais dis donc, père, je ne sais, mais la tête me tourne et le cœur me manque... c'est une de mes faiblesses... Tu vois... que... et... père.

Il palit: ses yeux se fermèrent, et il s'évanouit dans les bras de Pierre. Ce pauvre enfant, usé par les privations du radeau, par le chagrin, était d'une faiblesse inouïe: c'est au plus s'il y avait huit jours qu'il se levait, convalescent d'une longue et douloureuse maladie.

— Malédiction! il se trouve mal, c'est la troisième fois depuis hier... Et il portait Paul sur son lit.

A ce moment Gratien entra.

— Mon bon lieutenant! dit-il en prenant les mains de Pierre. — Toi ici, mon vieux Gratien... c'est le ciel qui t'envoie. Aide-moi, aide-moi à secourir mon enfant! — C'est une faiblesse, lieutenant; du vinaigre! — Eu

The text on this page is estimated to be only 21.40% accurate

52 LA SALAMANDRE. voici.— Ce ne sera rien, lieutenant, «lit Gralien... — Ecoute-inoi, Gratien, tu m'es dévoué... — Je viens de Brest à pied, jour et nuit, pour vous voir, lieutenant. — Kl» bien ! liens, prends... voici de l'or, c'est tout ce nui me reste... Emmené mon fils où tu voudras, enferme-le, g.irde-le ne pré ou de force, mais que je ne le voie plus... Mon arrêt va être prouocé aujourd'hui etexééulé demain... Tu conçois, Gratien?.. — Oui, lieutenant, dit le marin d'une voix ferme. La porte s'ouvrit. — Lieutenant, le conseil est assemblé, dit le capitaine d'armes. — Je monte, monsieur, réjiondit le lieutenant. Le sousollicier se retira. Alors, s'approcliant de Paul toujours évauoui, le pauvre père se baissa sur lui et l'embrassa avec une émotion déchirante. — Adieu, adieu, mon Paul, mon enfant, adieu tout! Je ne te verrai plus, plus, jamais, jamais ! Si... oh ! si... Bientôt, peut-être. One je souffre ! Quelle cruauté Mais maintenant, c'est impossible ! mes aveux ont renforcé l'accusation ; il y a des témoins; tout est fini, il n'y a plus à revenir. — Adieu encore, mon enfant, mon pauvre enfant! El mourir sans que tu m'aies embrassé ! c'est affreux, affreux ! Et le misérable cherchait les lèvres de son fils, les appelait de son Iraleine, baisait ses cheveux, son front, le mouillait de pleurs en lui disant adieu. Et il allait a la porte, mais il revenait encore à son fils pour le couvrir de larmes et de baisers. — Tiens, je mourrais ici ! Gratien, ouvre b porU*. Gratien, dont le cœur était brisé, ouvrit la porte, et l'on vil le piquet destiné à conduire Pierre dans la chambre du conseil. Gelte vue rappela le lieutenant à lui-même ; il boutonna son uniforme, dégarni de scs epauleltes et de son ruban, essuya ses yeux, prit son chapeau, et dit au sous-o (Vicier, d'une voix ferme et imposante : — Marchons, monsieur. F.l les pas lourds des hommes de garde retentirent dans la batterie. Arrivés près de L» chambre du conseil, les armes posée* à terre résonnèrent sourdement, et Pierre, accompagné de deux hommes, entra dans la chambre du conseil. l'endanl ce temps, Gralien, protilant de la faiblesse et de l'évanouissement de Paul, le transporta à terre, aidé par les matelots du bord. CHAPITRE U. LC ICCECDT, l»ieu «cul Cîl juste. f/ Coran, verset XI. Le conseil, assemblé dans la grand'chambre, se composait d'un amiral, qui le présidait, de trois capitaine- de vaisseau, de deux capitaines «le frégate, et de l'officier rapporteur Quand Pierre cuira, ou le fit pbccrdrvaul le pré-ideiil, qui, s'adressant à l'officier, lui dit : — Monsieur, veuillez faire connaître les chatges. Le petit li'onuur aux yeux

verts se le» a, prit un énorme cahier et lut ce qui suit : u Messieurs, c'est au noin de la discipline indignement outragée par un homme qui, par sa position, devait la respecter davantage, que nous réclamons l'application des peines les plus sévères « outre l'accusé Pierre Huet, lieutenant de vaisseau de la marine royale, déjà coupable d'avoir, eu plein pont, interrompu et changé les ordres de son commandant, pour ordonner une manœuvre qui aurait pu être préjudiciable au salut de la corvette. Mais qu'est-ce que c'est que ce délit, messieurs, auprès des autres? Car, dans cette effrayante procédure, nous tondions d'abord* en abîme! Ecoutez, messieurs. Au moment d'un grand danger, oubliant le respect dû au chef et à l'ordre immuable établi à bord, aveuglé par une tendresse égoïste pour son fils, l'accusé ne poussa-t-il pas l'oubli de tout devoir jusqu'à exiger de son commandant l'ordre de faire sauver d'abord cet aspirant, « outre tous les usages reconnus à bord ? Mais à quel excès osa-t-il se porter, messieurs, quand le brave commandant, avec la froide inflexibilité qui caractérise le marin, lui refusa cette demande insouvenable ? Le lieutenant Pierre, messieurs, osa tirer son poignard et en frapper son chef à la vue de tout l'équipage, dans un de ces moments décisifs où la subordination la plus parfaite, l'obéissance la plus passive, peuvent seules donner les moyens de sauver le navire. Vous frémissez, messieurs, vous frémissez d'horreur : que sera-ce donc quand vous apprendrez un autre attentat ! La corvette est en danger de naufrage par l'ignorance d'un des officiers de quart. Dans ce moment critique, où la présence du commandant sur le pont est comme le phare allumé qui guide au loin le navire et dirige sa marche au milieu des écueils blanchissants de l'écume des vagues qui s'y déroulent écumantes et bondissantes, comme furieuse*, en voulant l'engloutir, lui qui arrache les naufragés à la mer furibonde par sa bienfaisante clarté qu'il projette au loin sur l'immensité des vagues comme une étoile promenée par la main de la Providence éternelle... » A la fin de cette phrase, qu'il prononça d'une haleine, l'avocat devint bleu : mais il reprit, après avoir respiré largement : « C'est dans ce moment, messieurs, que, craignant sans doute que son brave et inflexible supérieur ne s'opposât de nouveau à ses projets, que ledit Pierre, messieurs, ose enfermer le commandant chez lui, privant ainsi volontairement et sciemment l'équipage des ordres et des conseils lents de cet officier supérieur, «pii, dit-on. d'après le compte que ledit Pierre a rendu lui-même de la capacité de son commandant, qui devaient, «lis-je, retirer le navire de son effroyable périlleux. Ne vous paraît-il pas alors, messieurs, que ledit Pierre,

ayant sciemment privé la corvette des avis «le son chef, est seul responsable de la perte de ce bâtiment? . «i Ce d« «lier document nous a été transmis par M . le marquis de U»n* gelour lui-même, qui, par une clémence «ligne de son beau caractère, cherche autant que possible à atténuer les torts de son lieutenant. Et c'est ici f occasion, messieurs, de répondre aux calomnies que l'on a versées sur une estimable classe «f officiers, un moment éloignés «le tous service actif. Vous voyez, messieurs : le marquis «!<• Longetour est abandonné au milieu des dangers les plus affreux. Fort «le s«>n courage, il attend : des pirates l'enlèvent et le conduisent dans l'intérieur de l'Afrique ; et, malgré des dangers sans nombre, il profite de ses loisirs pour se livrer à des recherches et à des expériences scientifiques* «l'histoire naturelle, comme écrit-il lui-même, joignant ainsi la persévérance et l'assiduité d'un homme d'étude au courage d'un homme de mer. «i Mai* revenons, messieurs, à des tableaux moins consolants pour l'humanité ; revenons à l'accusé et à ses fautes. C'est donc au nom «b la discipline outragée, messieurs, que je proteste contre les dispositions bienveillantes «pie pourrait faire naître cette pièce. Mon accusation, messieurs, se base sur des faits. La conduite du sieur Huet est l'un des plus mauvais exemples, et ne saurait être excusée par le motif de tendresse filiale qui en est le mobile ; et je finirai, messieurs, par cette phrase bien simple, mais bien expressive, je crois : avant d'être père, on doit se souvenir qu'on est officier. » A ces mots seulement, Pierre fit un bond sur sa chaise. « — Je réclame donc, messieurs, contre ledit sieur Pierre l'application . «de l'article du code pénal, comme prévu : « 1° De manque à b subordination envers son commandant ; « 2° De tentative de meurtre sur b personne de son commandant, i pendant l'exercice de ses fonctions ; I n 3° D'avoir sciemment concouru à l'échouage de b corvette, en b privant des ordres et de la présence du commandant, et d'avoir en outre exposé cet officier à périr, en le privant volontairement «de tout secours. » Et le petit homme se pencha. — Accusé, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ? demanda l'amiral à Pierre «Finis d'intérêt — Non, monsieur le président — Avez-vous un avocat ? — Non, monsieur le président. — Vous persistez dans votre silence? — Oui, monsieur le président. Seulement, je déclare, à la face de l'écrit et des hommes, que si je n'avais été blessé et renversé sans connaissance au moment de quitter la corvette, je n'aurais pas laissé le commandant enfermé chez lui — Mais pourquoi l'avez-vous enfermé ? — C'est une question à laquelle je ne puis répondre moi-même, monsieur le président. Le président sortit avec les membres du conseil. Pierre resta

seul, la tête penchée dans ses mains, tout seul. Le peu «le Ibinbarls qu'on avait recueillis à bord du radeau étaient consignés à terre, après avoir été entendus comme témoins. Le conseil rentra, et le président lut ce qui suit d'urn; voix corne : « — Louis, par b grâce de Dieu, roi de France cl de Navarre, etc. « Aujourd'hui, 20 novembre 1815, s'est assemblé à bord du vaisseau amiral en ce port, après avoir entendu b messe du Saint-Esprit, le conseil de guerre maritime en grande tenue, en vertu «le l'ordonnance <!*' Sa Majesté ; !<s débats relatifs au sieur Pierre Huet, cx-licutenant «le I.» marine royale, étant terminés, et toutes les formalités voulues par l«* décret du 2 1 juillet 1*00 ayant clé remplies; « Oui le capitaine-rapporteur et l'accusé ; le conseil, après avoir délibéré à huis clos, en présence de M. le procureur «le Sa Majesté : M. le président, ayant recueilli les voix, a reconnu, à Punaoimiié, la procédure régulièrement instruite, et a reconnu, aussi à Punanimité, i terre Huet coupable de tentative de meurtre, suivie d'exécution, sur b personne de son commandant. « Et ayant écarté les autres chefs de l'accusation, le conseil condamne, en son Ame et conscience, et à Punanimité des voix, le nomme Pierre Huet à la peine capitale, l'arrêt devant être exécuté dans les vingt-quatre heures ; et en outre condamne l'accusé aux frais envers l'Etat. « Fait, clos, jugé et arrêté à bord du vaisseau amiral, au port de Cherbourg, le jour, mois, an précités, r*s onze heures moins us quart Digitized by Google ■él 'i Vuir :!iF*1

The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate

LA SALAMANDRE. 53 du malin. El MM. les membres du conseil ont signe avec le greffier b minute du jugement, etc. » Eli entendant son arrêt, Pierre ne dit pas uti mol ; aucune émotion ne se peignit sur sa liguie, car depuis longtemps il vivait avec cette idée. Seulement, s'adressant au president : — Mon géuéral, seriez-vous assez bon pour m'accorder deux mots d'entretien ! — Je suis à vous, monsieur. Veuillez nous bisser, mes* rieurs, dit-il aux membres du conseil, «|iii sortirent. — Gémirai, dit Pierre quand ils furent seuls, me reconnaissez-vous? — Oui, Pierre, dit roflicier en lui tendant la main : je vous ai vu au feu, cl je sais qui vous êtes. C'est uuc inexplicable fatalité, car je ne connais personne dévoué plus que vous à la discipline. — Géuéral, j'ai un fils. — J'y avais pense, Pierre. El «on avenir ne doit pas vous inquiéter. — .Son avenir! Non ! dit Pierre tristement. Il se tuera ! — Mou ami, celte idée... — Il se tuera, général, je le sais. Seulement je voudrais, je. voudrais... que nous ne suyuus pas séparés : vous m'entendez? — Pierre, mon ami, je ne partage pas vos craintes. Votre fils... — Il se tuera, répondit Pierre. Seulement, géuéral, pensez à une prière (tour nous deux ; j'y tiens. Je n'ai jamais clé cagot, mais je suis sûr qu'il y a quelque chose b-liaut! C'est dit, général. - Dans le cas où le malheur que vous prévoyez arri- (veratt, foi de marin ! ce sera. — Merci, général. Adieu ! dit Pierre en lui] tendant b main. — Venez donc là, mou brave, répondit l'amiral en lui ouvrant les bras. Ce n'est pas la première fois ! N est-ce pas moi qui vous ai donné l'accolade de léginmiaire ! El les deux marins tomberait dans les bras l'un de l'autre. — Adieu ! adieu, général! pensez à mut ! dît Pierre en voyant l'amiral s'éloigner. Il regagna sa chambre. 11 n'y trouva plus son fils... Il s'assit tristeuient a b place où son enfant s'elail assis, et | assa la nuit à méditer Il devait être fusillé à onze heures du malin, sur un poutou, par un p cio lou de gendarme». tué demain, à moi, qui me tuerai demain; j'y pense, et eelu sans émotion cruelle ou poignante. Ma vie passée, présente ou future, c'est comme un livre que j'aurais lu. et qui m'aurait laissé des souvenirs, mais pas d'impressions. Ce que j'éprouve seulement, c'est de l'ennui, mais un eiuiui prononcé, et le désir d'être à demain. Non, non! d.t il après un nouveau silence, non, j'ai beau songera tout ce qui me fut cher, à toutes mes espérâmes perdues: j'ai beau loucher uu doigt des plaies autrefois si vives et si saignantes, évoquer d'atroces souvenirs : rien, rien, je n'éprouve rien, ni haine, ui désespoir, ni regret; mou âme est morte à

toutes les sensations!... C'est l'effet de l'extrême chagrin, sans doute, peut-être aussi de la maladie. Mais c'est une chose singulière : peut-être aussi est-ce b certitude que j'ai de mourir demain. .Mais, de lait, je n'éprouve rien que de l'ennui, toujours de l'ennui. A ce moment, un léger frôlement agita la porte. — Al» ! c'est ce bon vieux Gralieu qui fait sa faction. Il est b pour m'empêcher de sortir, comme si j'y fusais, mon Dieu ! b» porte s'ouvrit, et quelqu'un s'avança dans l'obscurité, car la nuit était venue tout à fait. — C'est loi, Gratien? demanda l'enfant. — Non, Paul, répondit une voix bien connue, qui lit tressaillir le fils du lieutenant. — Szafiê ! dit Paul stupéfait.

CHAPITRE LUI. ntuwirm*. Oh! I* damnation éternelle! mais une minute de haine. Btrlram. CHAPITRE LU. VIHTK. Quel ennui! — beau. Profitant de révaouissement de Paul, Gratien l'avait conduit chez son logeur, place du port, au Chatse-Marêr. Ou le sait, c'était La veille du jour où l'on devait fusiller Pierre. Sou > véeu lion avait été fixée au leudemaiu matin. Le signal était le deruier coup de onze heures à l'horloge du port. La petite chambre, piovisoirei ncnl habitée par Paul, était ordinairement destinée aux matelots qui t tendaient un embarquement avantageux sur uu navire de commerce. Des murs couverts d'un papier jaune à fleurs, tombant en lambeaux, quelques gravures coloriées représentant des épisodes des guerres de Bonaparte, une chaise, une table boiteuse et lui lit de saugle, voici l'auieiiblemcut. Située au quatrième élogé, l'unique lenêtre de celle mansarde donnait sur une ruelle inlècle, cl le jour n arrivait que péniblement à travers des carreaux verdâtres au milieu desquels s'élevaient des fonds de bon-, teilles. C'était le soir, — sur les quatre heures. Le ciel, brumeux et chargé «le brouillard-, de u «vetnbre, se voilait de plus en plus, cl bientôt l'obscurité commença d'envahir co misérable réduit. Paul, assis sur le bord du lit, lie s'en aperçut pas. Le pauvre enfant, la tête baissée, les mains croisées sur ses genoux, les jambes pendantes, paraissait être dans tin étal d'insensibilité profonde. Ses yeux s'ouvraient, secs cl ardents. Quatre heures sonnèrent, et la cloche de l'arsenal faisant entendre ses tintements prolonges, Paul fut tiré de son inertie. — Quatre heure» ! dit-il après avoir compté chaque coup. A présent que fait mou père ?... Encore dix-neuf heures à compter. C'est bien long ! J'aime cale horloge car elle un* dira le moment de la mort de mon père. Elle me dira ; Paul, es-tu prêt ? Il t'attend. Elle ne. me trompera pas Demain, pour lui et jnitir moi, le dernier c up d'onze heures sera le.rigij.ri d une grande joie, car c'est un signal qui nous réunira pour toujours. .Mais que faire jusque là? Je m'ennuie tant ! Pourvu

que ■ elle nuit, que demain, une de mes faiblesses ne me prenne pas. Oit ! uou, le ciel e«l trop juste pour me refuser ce botthcur-là ! dit-il amèrement. Qui m'aurait dit cela, pourtant, il y a six mois ? C'est une existence bien fatale que la mienne ! Qu'ai-je donc fait à Dieu pour être aussi malheureux ? Et il nu* semblait avoir tant d'avenir, et de riant avenir devant moi ! J'avais un père qui me chérissait ; j'étais brave, j'étais jeune ; ma profession me plaisait, et j'aimais, oh ! j'aunai » uu ange ! Puis, après un moment de silence : — Mai » voilà quelque chose de bien affreux ! ajouta-t-il. Je ne sais si la douleur, le chagrin ou la maladie ont usé toutes les libre » de mou cœur !... Mais je ne le sens plus... je pense à Alice, à mon père qui sera Eu entendant la voix de cct homme qui venait lui rappeler scs malheur » les plus cuisapis, qui venait presque les résumer dan » son odieuse personne. Paul sentit un faible mouv émeut au fond de son cœur flétri, le misérable pensa que la haine au moins allait vibrer dans son âme. Mais noOt non. tous les ressorts de cette âme avaient été brisés à jamais Cette émotion passagère ne fut nue de la surprise ; à peine durat-elle uu instant, cl pui » Paul retomba dans son insensibilité inorale. Gratien parut avec une lampe. — baisse-nous, lui dit Paul. Gratien sortit. Szaffic, amaigri jstr les privations qu'il avait aussi partagées, paraissait plus pâle que de coutume ; mais c'était le même calme, le même sang-h oui, _ la même expression hau'aiue et railleuse. — Eli bien, Paul ' » — Eh bien ! monsieur, quand vous êtes entré, j'ai cru sentir eu moi un sentiment de haine et de colère : je nie trompais... Oh ! que vous devez me mépriser, me trouver bien infâme ! dit l'enfant avec uu rire auier, car je vous vois là, près de moi, et je n'ai ni le pouvoir, ni la force, ni la vahiné de vous tuer ; comprenez-vous cela ? — Oui, Paul, ceci devait arriva'. Après les grandes joies, les grandes souffrances ; après les grandes souffrances, le néant. U mort morale... Aussi l'on peut appliquer à lame ce que les joueurs disent du jeu ; Il y a deux plaisirs dans le jeu, d'abord le plaisir de gagner ; après celui de gagner, le plaisir de perdre ; car Cent foi » mieux vaut perdre que de ne pas jouer. Aussi cent fois mieux vaut souffrir que d'être plonge dans l'engourdissement oti vous êtes, Paul. — Oh ! ceci est une grande vérité, Szaltic ; car si je souffrais, je pourrais vous haïr ; et si je pouvais vous haïr, je vous tuerais » : mais je ne le puis. — Ecoulez-moi. Il y a bientôt huit an », comme volts, Paul, j'étais à la veille de me tuer ; comme vous, j'avai » le cœur mort et froid : la seule différence, c'est que la satiété «lu bonhemy m'amenait «ni la satiété du malheur vous conduit... — au suicide — peu Importe, le résultat est le même... Or, je viens vous proposer d'employer le

moyen qui m'a sauvé, car vous m'intéressez, Paul. — Que voulez- vous dire ? — Une fois votre père mort, en supposant que vous puissiez sortir de l'état de torpeur qui vous accable, quel serait, croyez- vous, le premier sentiment qui s'éveillerait ? L'insouffrance ? Paul réfléchit un instant, puis il reprit ; — La haine des hommes, et le besoin de me venger sur vous ! — La haine des hommes, bien ; quant au besoin de vous venger sur moi, niaiserie et injustice. Car, après tout, en fait, est-ce moi qui ai fait les événements, est-ce moi qui ai dit à mon père : Souviens-toi d'une discipline imaginaire, sacrifie à ton idole ton honneur, ton ambition, ton fils ! et la vie ? Est-ce moi oui ou non ? dit à Alice : Méprise et torture le cœur si naïf et si candide de Paul, et aime-moi ? Non : j'ai dit à Alice : Il y a une âme pure et chaste comme la tienne, cherche cette âme, « comprends-la, aime-la ; car mon âme, jeune fille, est sombre, vide et desséchée. Eh bien ! malgré cela, à cause de cela, Paul, elle est venue à moi et s'est éloignée de toi, parce que c'était dans sa nature de femme ; — à cause de cela Alice, élevée au couvent, ayant toutes les vertus et toutes les nobles convictions, m'a préféré à moi, et c'est à cause de toutes ces vertus qu'elle m'a préféré. Une femme corrompue n'aurait pas hésité une minute ; elle l'eût choisi, enfant.

du matin. Et MM. les membres du conseil ont signé avec le greffier la minute du jugement, etc. »

En entendant son arrêt, Pierre ne dit pas un mot ; aucune émotion ne se peignit sur sa figure, car depuis longtemps il vivait avec cette idée. Seulement, s'adressant au président :

— Mon général, seriez-vous assez bon pour m'accorder deux mots d'entretien ? — Je suis à vous, monsieur. Veuillez nous laisser, messieurs, dit-il aux membres du conseil, qui sortirent. — Général, dit Pierre quand ils furent seuls, me reconnaissez-vous ? — Oui, Pierre, dit l'officier en lui tendant la main : je vous ai vu au feu, et je sais qui vous êtes. C'est une inexplicable fatalité, car je ne connais personne dévoué plus que vous à la discipline. — Général, j'ai un fils. — J'y avais pensé, Pierre. Et son avenir ne doit pas vous inquiéter. — Son avenir ! Non ! dit Pierre tristement. Il se tuera ! — Mon ami, cette idée... — Il se tuera, général, je le sais. Seulement je voudrais, je voudrais... que nous ne soyons pas séparés : vous m'entendez ? — Pierre, mon ami, je ne partage pas vos craintes. Votre fils... — Il se tuera, répondit Pierre. Seulement, général, pensez à une prière pour nous deux : j'y tiens. Je n'ai jamais été cagot, mais je suis sûr qu'il y a quelque chose là-haut ! C'est dit, général. — Dans le cas où le malheur que vous prévoyez arriverait, foi de marin ! ce sera. — Merci, général. Adieu ! dit Pierre en lui tendant la main. — Venez donc là, mon brave, répondit l'amiral en lui ouvrant les bras. Ce n'est pas la première fois ! N'est-ce pas moi qui vous ai donné l'accolade de légionnaire !

Et les deux marins tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Adieu ! adieu, général ! pensez à nous ! dit Pierre en voyant l'amiral s'éloigner.

Il regagna sa chambre. Il n'y trouva plus son fils... Il s'assit tristement à la place où son enfant s'était assis, et passa la nuit à méditer....

Il devait être fusillé à onze heures du matin, sur un ponton, par un peloton de gendarmes.

CHAPITRE LII.

VISITE.

Quel ennui ! — BERTRAM.

Profitant de l'évanouissement de Paul, Gratien l'avait conduit chez son logeur, place du port, au *Chasse-Marée*.

On le sait, c'était la veille du jour où l'on devait fusiller Pierre. Son exécution avait été fixée au lendemain matin. Le signal était le dernier coup de onze heures à l'horloge du port. La petite chambre, provisoirement habitée par Paul, était ordinairement destinée aux matelots qui attendaient un embarquement avantageux sur un navire de commerce.

Des murs couverts d'un papier jaune à fleurs, tombant en lambeaux, quelques gravures colorées représentant des épisodes des guerres de Bonaparte, une chaise, une table boiteuse et un lit de sangle, voici l'aménagement.

Située au quatrième étage, l'unique fenêtre de cette mansarde donnait sur une ruelle infecte, et le jour n'arrivait que péniblement à travers des carreaux verdatres au milieu desquels s'élevaient des fonds de bouteilles.

C'était le soir, — sur les quatre heures.

Le ciel, brumeux et chargé de bronnards de novembre, se voilait de plus en plus, et bientôt l'obscurité commença d'envahir ce misérable réduit. Paul, assis sur le bord du lit, ne s'en aperçut pas. Le pauvre enfant, la tête baissée, les mains croisées sur ses genoux, les jambes pendantes, paraissait être dans un état d'insensibilité profonde. Ses yeux s'ouvraient, secs et ardents.

Quatre heures sonnèrent, et la cloche de l'arsenal faisant entendre ses tintements prolongés, Paul fut tiré de son inertie.

— Quatre heures ! dit-il après avoir compté chaque coup. A présent que fait mon père ?... Encore dix-neuf heures à compter. C'est bien long ! J'aime cette horloge car elle me dira le moment de la mort de mon père. Elle me dira : Paul, es-tu prêt ? Il t'attend. Elle ne me trompera pas. Demain, pour lui et pour moi, le dernier coup d'onze heures sera le signal d'une grande joie, car c'est un signal qui nous réunira pour toujours. Mais que faire jusque-là ? Je m'ennuie tant ! Pourvu que cette nuit, que demain, une de mes faiblesses ne me prenne pas. Oh ! non, le ciel est trop juste pour me refuser ce bonheur-là ! dit-il amèrement.

Qui m'aurait dit cela, pourtant, il y a six mois ? C'est une existence bien fatale que la mienne ! Qu'ai-je donc fait à Dieu pour être aussi malheureux ? Et il me semblait avoir tant d'avenir, et de riant avenir devant moi ! J'avais un père qui me chérissait ; j'étais brave, j'étais jeune ; ma profession me plaisait, et j'aimais, oh ! j'aimais un ange !

Puis, après un moment de silence :

— Mais voilà quelque chose de bien affreux ! ajouta-t-il. Je ne sais si la douleur, le chagrin ou la maladie ont usé toutes les fibres de mon cœur !... Mais je ne le sens plus... je pense à Alice, à mon père qui sera

tué demain, à moi, qui me tuerai demain ; j'y pense, et cela sans émotion cruelle ou poignante. Ma vie passée, présente ou future, c'est comme un livre que j'aurais lu, et qui m'aurait laissé des souvenirs, mais pas d'impressions. Ce que j'éprouve seulement, c'est de l'ennui, mais un ennui prononcé, et le désir d'être à demain.

Non, non ! dit-il après un nouveau silence, non, j'ai beau songer à tout ce qui me fut cher, à toutes mes espérances perdues ; j'ai beau toucher du doigt des plaies autrefois si vives et si saignantes, évoquer d'atroces souvenirs : rien, rien, je n'éprouve rien, ni haine, ni désespoir, ni regret : mon âme est morte à toutes les sensations !...

C'est l'effet de l'extrême chagrin, sans doute, peut-être aussi de la maladie. Mais c'est une chose singulière : peut-être aussi est-ce la certitude que j'ai de mourir demain. Mais, de fait, je n'éprouve rien que de l'ennui, toujours de l'ennui.

A ce moment, un léger frôlement agita la porte.

— Ah ! c'est ce bon vieux Gratien qui fait sa faction. Il est là pour m'empêcher de sortir, comme si j'y pensais, mon Dieu !

La porte s'ouvrit, et quelqu'un s'avança dans l'obscurité, car la nuit était venue tout à fait.

— C'est toi, Gratien ? demanda l'enfant. — Non, Paul, répondit une voix bien connue, qui fit tressaillir le fils du lieutenant. — Szaflie ! dit Paul stupéfait.

CHAPITRE LIII.

PROPOSITION.

Oh ! la damnation éternelle ! mais une minute de haine. — BERTRAM.

En entendant la voix de cet homme qui venait lui rappeler ses malheurs les plus cuisants, qui venait presque les résumer dans son odieuse personne, Paul sentit un faible mouvement au fond de son cœur flétri. Le misérable pensa que la haine au moins allait vibrer dans son âme. Mais non, non, tous les ressorts de cette âme avaient été brisés à jamais. Cette émotion passagère ne fut que de la surprise : à peine durable un instant, et puis Paul retomba dans son insensibilité morale.

Gratien parut avec une lampe.

— Laissez-nous, lui dit Paul.

Gratien sortit.

Szaflie, amaigri par les privations qu'il avait aussi partagées, paraissait plus pâle que de coutume : mais c'était le même calme, le même sang-froid, la même expression hautaine et railleuse.

— Eh bien, Paul ? — Eh bien ! monsieur, quand vous êtes entré, j'ai cru sentir en moi un sentiment de haine et de colère : je me trompais... Oh ! que vous devez me mépriser, me trouver bien infâme ! dit l'enfant avec un rire amer, car je vous vois là, près de moi, et je n'ai ni le pouvoir, ni la force, ni la volonté de vous tuer : comprenez-vous cela ? — Oui, Paul, ceci devait arriver. Après les grandes joies, les grandes souffrances ; après les grandes souffrances, le néant, la mort morale... Aussi l'on peut appliquer à l'âme ce que les joueurs disent du jeu : il y a deux plaisirs dans le jeu, d'abord le plaisir de gagner ; après celui de gagner, le plaisir de perdre : car cent fois mieux vaut perdre que de ne pas jouer. Aussi cent fois mieux vaut souffrir que d'être plongé dans l'engourdissement où vous êtes, Paul. — Oh ! ceci est une grande vérité, Szaflie : car si je souffrais, je pourrais vous haïr ; et si je pouvais vous haïr, je vous tuerais : mais je ne le puis. — Écoutez-moi. Il y a bientôt huit ans, comme vous, Paul, j'étais à la veille de me tuer ; comme vous, j'avais le cœur mort et froid : la seule différence, c'est que la satiété du bonheur m'amenait à la satiété du malheur vous conduit... — au suicide — peu importe, le résultat est le même... Or, je viens vous proposer d'employer le moyen qui m'a sauvé, car vous m'intéressez, Paul. — Que voulez-vous dire ? — Une fois votre père mort, en supposant que vous puissiez sortir de l'état de torpeur qui vous accable, quel serait, croyez-vous, le premier sentiment qui s'éveillerait dans votre âme ?

Paul réfléchit un instant, puis il reprit : — La haine des hommes, et le besoin de me venger sur vous !

— La haine des hommes, bien ; quant au besoin de vous venger sur moi, naïveté et injustice. Car, après tout, enfant, est-ce moi qui ai fait les événements, est-ce moi qui ai dit à ton père : Séide d'une discipline imaginaire, sacrifie à ton idole ton honneur, ton ambition, ton fils et ta vie ?

Est-ce moi qui ai dit à Alice : Méprise et torture le cœur si naïf et si candide de Paul, et aime-moi ? Non : j'ai dit à Alice : Il y a une âme pure et chaste comme la tienne, cherche cette âme, comprends-la, aime-la ; car mon âme, jeune fille, est sombre, vide et desséchée. Eh bien ! malgré cela, à cause de cela, Paul, elle est venue à moi et s'est éloignée de toi, parce que c'était dans sa nature de femme ; — à cause de cela Alice, élevée au couvent, ayant toutes les vertus et toutes les nobles convictions, m'a préféré à toi, et c'est à cause de toutes ces vertus qu'elle m'a préféré. Une femme corrompue n'aurait pas hésité une minute : elle t'eût choisi, enfant.

The text on this page is estimated to be only 19.41% accurate

54 LA SALAMAMMtR Tu parles de me lucr, Paul ! Esl-re moi ou la faim qui ai changé la Sj'umÜiim eu lémlte, I amour eu haine, b pudeur eu frénésie amou- ' mise? N'ai-je lias partagé vo* privation-, moi ! t omme vous, u'ai-je pas j-ué ma vie'/ Mou seul avantage, à moi, fut de voir de sang-froid : car, je te I ai dit, rieu ne m'étonne, parce que je ui'attrmJ> à tout. — I nlin, que roulez-vous de moi ? dit reiifanl avec insouciance. — Ecoute. Paul. Tu as seize ans, tu es beau, courageux . pour haïr le momie, lu as les mollis les plus leriildes que jamais la fatal té ail aCCXMUttlés 'tu la tête d uo homme. Tou besoin de vengeance doit ëlie impl.icalde et ;u éré, car les hommes fmil ravi père, inailrcssc. illusions et avenir ! N ieus avec mot, Paul. Je suis riche, mou expérience te servira ; tous deux unissoiis-umis par eue conformité de haine, Viens, |l'aul : tu es la seule créature humaine à laquelle je puisse ui'iutéresscr, parce que loi seul tu peux servir mes projets et les rendre plus complets. Mens ! l'uè femme l'a trompé : eh bien ! si jeune, si beau, si uesabusé. si flétri, c'est inaiutenaui que les réunîtes seront à toi, à tes pi**ds alors, Paul, alors aussi tu leur feras verser des larmes atroces : elles . usai sentiront leur rœur se briser. songes-y bien: ttmies les souffrances que, tu as souffertes, lu les iiii|M>st-r.i& à I humanité! Parce que tou coeur a été ulcéré, toutes les feu unes supporteront la réaction de tou dév-siwir : innomiles ou coupables, peu importe : tu as pleuré do sang. elles plotiieront du sang. \ ieus, viens, Paul! cl ce ii'ist rien encore : si l'amour te don e T pouvoir d écraser ee -exe, l'.mihitioit te domiera celui de te venger des (omîmes. \ ieus, Paul ! Je puis l'ouvrir une large et vaste carrière dans les places, dans les honneurs, nous trouverons encore là un puissant moyen d'action sur Tbumaidié, nous dominer -lis les hommes d'uue effroyable hauteur: ton esprit s'agrandira, enfant ! cl qui sait? arriverons-nous peut-être à compter non plus par douleur d'homme, ruais par dmdeur de nations ! Comprend'. -lu. Paul? de nations? Faire de la veogi ai ire sur tint* telle échelle, pousser mi cri île vengeance qui retentisse dans la p slé iié! Viens, Viiiil; et si le cadre le parait encore trop étroit, eh bien! il existe a (tome uu plus puissant levier; et tu u'es pas marié, ni moi mm plus!... Viens, te di>-je. Et d ailleurs c'est beau dut loi la vengeance, parce qui* lu venges ou père el une maîtresse. Songe donc, I nul !... — l'buni.iii é. — quelle immeme Iténlvmltc à leurs mânes ! N ieos. quittons cette ville; siiiis-imd à Paris. .. viens, vieil»? — Non, mm, je dois

mourir, mourir ici avec mou père! — Mais, misérable enfant, â oui ta mort unirat-elle? Mais c'est l'action d'un fou que de se venger de l'IuriMiiiié sur soimême. — Voyez- vous. Szaflie, je vous ai écoule avec aitement, avec attention j'ai épié si aucune de vue paroi) s ë* cillerait quelque chose en mol, haine, espoir ou désespoir; mon cœur est resté muet, — muet. Tu en es sir? — J'en suis sûr. — Pauvre Paul, je le plains alors, parce que j'avais compté sur toi. J'aurais dit m'y attendre, oh! il faut une âme foi te et puissante pour résister aux coups du bonheur complet on du malheur complet : mais ton ame était faillie et débile. Encore une fois, relia bis, interroge tou cœur: rieu? rien? — Non, répondit Paul pensif, rieu Je ne comprends pas qu'on puisse vivre quand le monde est désert.— Mais la vengeance, misérable? — Mais puisque je n on ressens pas | besoin à voire vue, c'est que mon cœur est mort, bien mort. — Adieu donc, Paul... adieu. bt pour la première fois peut-être, une larme de pitié ou île regret mouilla les yeux de Szaf >e. C est qu'au-, si il v avait quelque chose d'affreux à voir eel enfant, si jeune, >i beau, pale, flétri, umurait, déjà mort; car b mort physique néiaii plus qu'un fait sans importance; à voir ce pauvre cniàni tout seul, dans «-elle chaïuhre délabré)', sans ami, sans un pareut, isolé au milieu du monde, c'ayani appioché ses lèvres de la coupe de la vie que pour eu sentir toute I amertume, et s'ëlciigiaul la sans se plaindre, sans uii regret, sans un murmurr, sans pouvoir même verser une larme. — encore adieu ! «.il .naflie ; cl il disparut. — Adieu! dit Paul. Puis, V< gardant sa luoulre : Au moins, c'est une heure de passée avec insouciance. El l'on entendit résonner les louais des postillons, et les vitres de la chétive a n beige vibrèrent au bruit sonore et retentissant d'uoce voiture qui s'éloignait avec rapidité CHAPITKE LIV. Mann. — AU und! licJas ! — A la tienne .. — Trinque..., Sciillbn . — Lti Brigandt le lendemain matin à huit heures, Paul appela Gralieu. Le matelot eulra. — Ecoule, mou vieux Gratien, dit Paul eu ouvrant un tiroir de la table. Voila, je crois, cinq mille et quelques cenls francs ; c'est tout ce que nous avons mon pere et moi : je te les donne. — Merci, monsieur Paul. — Parce que tu conçois bien que quand ou est mort on u a plus besoin de rien — Oui. monsieur Paul. — Ou fusille mon père aujourd'hui à onze heures. — Oui, monsieur Paul. — Alors je me tuerai â onze heures. — Mais lu ne me répons pas: je compte pourtant sur toi pour m'avoir des armes. — Monsieur Paul... — Eh bien! alors? Tu comprends que si tu m'en empè< lies aujourd'hui, d* main. A|»res*dciiiaiu, je trouverai toujours le moment cl le moyeu: ainsi... — Hui. monsieur Paul. — Eiilin,

Gratien. lu m'as vu naître, u'esl-i c pas? — iMii. mousieur Paul ; el h*
 pauvre homme -entait son cœur se gonfler. — Oui. monsieur Paul, que
 meme c'était moi qui vous promenais, qui vous berçais el qui vous niellais
 à • lierai sur ma jambe de Imi- quand vous étiez plus grand. — Ni bien,
 mou bon vieux lira tien, lu m'aimais. dors, dis* — Alla ! oui, monsieur
 Paul. — Eh bien, ne me refuse doue pas ce que je te demande; -erais-tu
 coulent, toi, si on le le refusait ? I.nliii, si au lieu de u Avoir eu qu'uue jambe
 emportée tu eu avais eu deux, si tu avais été bien sûr de mourir, aurais-tu élé
 content que ton matelot le refusai de te casser la tête pour t'empêcbvr de
 souffrir davantage? — Ub ' non, mon-ieiir Paul, ça, c'est uu devoir dacré
 qu'ou séduit cuire matelot* rquaud ou peut éjwgiuT une soolTrauceà un
 ami, l'aul le faite: celui qui ue le fera t pas serait un misérableet uu larhe...
 — Eli bi«*n! Gml-cu. jesuistou ami ans i, moi. et lu refuseraisati lits de tou
 lieutenant, â l'enfant que lu as bercé. < e que lu ne refuserais pas a un
 camarade ! lu nie refuses c« la .. quand tu s is que mon pere va être fusillé...
 Enfin une fois mort, lui, tu conçois bien que je no pourrais pas lui survivre,
 que je souffrirais trop... — Et tu n e refuses ! lu aimes nié'iix me voir mourir
 de chagrin que d'où coup de fou, comme tout soldat doit mourir... Tu me
 refuses., dis... mou bon, mon vieux Gralieu? — Eli bien ! tenez... Nou,
 monsieur Paul, puisque vous le voulez. Et nuis, je conçois qu'apres votre
 père mort, comme ça .. ça sciait une douleur qui ne hnirail pas... oli ! oui,
 une licre douleur... mie douleur de toute la vie, mou pauvre monsieur Paul.
 — Tu vois bien, mon bon vieux Gralien, que j'ai raison? aiVi. achète-moi
 deux pistolets, et charge- les toi-même à deux halles, toi-même, enlends-iu
 ? — Soyez tranquille, num icur Paul, dit Gratieu en essuyant une larme. —
 Va, et sois ici avant la «ternie «le dix heures. Ah Ça , je compte sur vous.
 Gr.ilicn. foi de marin? — Foi de marin, monsieur l'aul, dit Gralieu apres
 avoir lié-ilé uu iii laut. Il sortit. Neuf heures somiereul, tieiil heun-s et
 demie, «lix heures. A dit heures uu quart, Paul entendit plusieurs pas â la
 porte de sa C hainbre. Il fronça le sourcil, craignant quelque supercherie de
 Gralieu ; tuais ce dernier eut m, ayant les deux pi tolets sous sa veste,
 seulement il paraissait tout houleux et embarrassé. — Monsieur Paul, dit-il
 en retournant ces armes de tous les côtés, les yeux baissé*. Vous m'avez dit
 d«: n'en rieu dire â personne. — GertaueiiH'iit : eh bien! qu'avez- vous
 fait? — Monsieur Paul, c'est que j'ai rencontré maître la Joie et maître
 Bouquin dans la rue, deux anciens du radeau, qui m oui dit qu'ils voudraient
 bien vous voir avant. — Fais- les entrer, Gralieu. ha Joie el Hoiikum

s'avancèrent timidement. — Eh bien! mes vieux îlainbarLs, dit Paul, vous venez me dire adieu? — CM» ! monsieur l'aul. répondit la Joie, ou u oublie pas, voyez-vous, ceux qu'on aime bien. G est moi, monsieur l'aol, qui vous ai appris i f 'ire votre premier nœud d'agui. G 'est moi qui vous ai reçu dans mes br»-. quand vous avez été blessé, et vous vous eu êtes souvenu, car jamais vous n'avez brutalisé le vieux la Joie, comme loul tant de jeunes officiers. Et puis c'est triste, allez, monsieur Paul , de penser qu'apr.-s vous el le lieutenant, il ue restera que nous deux Bouquin, des ffambarts de ta SalumitNiir- . Car (indien m'a (oui dit, mousieur Paul; c'est beau à vous ça! c'est d'un bon lils el d nu brave marin ce que vous faites là ; n'y a que les femmes el les curés qui «li> ont que vous avez eu tort. Scidemciit. monsieur Paul, moi et Bouquin, nous voudrions bien... mais je n'use pas. — demande, mon vieux la Joie — Eh bien, monsieur Paul, uutis voudrions avoir quelque chose de vous, un boulon d'uniforme, la moindre chose; pardon, excuse, monsieur l'aul. c'csl que ça serait uotre relique à nous deux Bouquin... — Je le le promet*, la Joie. bit heure* el demie sonnèrent. — Allons, adiiii, mes amis, dit Paul; laissez- moi... C'est pour onze heures; pas un mol à persoune. — Comptez sur uotts, monsieur Paul. — Allons ! embrassez-moi. Et Bouquin el la Joie embrassèrent Paul en phmrant. _ — Adieu, mou vieux Gralieu; adieu et merci. — Mon pauxTe monsieur Paul! disait celui-ci El tous les trois descendirent l'escalier à pas lents. Paul écrivit ce qui suit, des que l'horloge du port sonna onzeTieures moins un quart : « Je me tue, ne pouvant survivre à la mort de mou père. Je donne et lègue à Gralieu, Jacques, matelot invalide, tout largcut qui sç trouve dans ce tiroir.. Je désire qu'ou donue à la Joie, maiire d équipage, ni n poiguurd d uniforme «pie l'on trouvera à bord du vaisseau amiral, d *u* la chambre d«? mou père. Je itôsire aussi qu'ou donne à Bouquin, maître canonnier, mon aiguillette, que I on trouvera au même endroit, comme témoignage d amitié et de reconnaissance envers ces deux braves marias. Je dê'irc. eiiGn. être eutèiré avec mou |>ère. « Fait ce 13 novembre, a onze beuns moins dix iiiiuul«;s du matin, > inq minute* avant que mon pere n'ait été fusillé.

Tu parles de me tuer, Paul ! Est-ce moi ou la faim qui a changé la soumission en révolte, l'amour en haine, la pudeur en irénésie amoureuse ? N'ai-je pas partagé vos privations, moi ? Comme vous, n'ai-je pas joué ma vie ? Mon seul avantage, à moi, fut de voir de sang-froid : car, je te l'ai dit, rien ne m'étonne, parce que je m'attends à tout. — Enfin, que voulez-vous de moi ? dit l'enfant avec insouciance. — Écoute, Paul. Tu as seize ans, tu es beau, courageux ; pour haïr le monde, tu as les motifs les plus terribles que jamais la fatalité ait accumulés sur la tête d'un homme. Ton besoin de vengeance doit être implacable et acéré, car les hommes t'ont ravi père, maîtresse, illusions et avenir !

Viens avec moi, Paul. Je suis riche, mon expérience te servira ; tous deux unissons-nous par une conformité de haine. Viens, Paul : tu es la seule créature humaine à laquelle je puisse m'intéresser, parce que toi seul tu peux servir mes projets et les rendre plus complets. Viens ! Une femme t'a trompé : eh bien ! si jeune, si beau, si désabusé, si flétri, c'est maintenant que les femmes seront à toi, à tes pieds : alors, Paul, alors aussi tu leur verser des larmes atroces : elles aussi sentiront leur cœur se briser. Songes-y bien : toutes les souffrances que tu as souffertes, tu les imposerás à l'humanité ! Parce que ton cœur a été ulcéré, toutes les femmes supporteront la réaction de ton désespoir : innocentes ou coupables, peu importe : tu as pleuré du sang, elles pleureront du sang. Viens, viens, Paul ! et ce n'est rien encore : si l'amour te donne le pouvoir d'écraser ce sexe, l'ambition te donnera celui de te venger des hommes. Viens, Paul ! Je puis t'ouvrir une large et vaste carrière dans les places, dans les honneurs, nous trouverons encore là un puissant moyen d'action sur l'humanité, nous dominerons les hommes d'une effroyable hauteur : ton esprit s'agrandira, enfant ! et qui sait ? arriverons-nous peut-être à compter non plus par douleur d'homme, mais par douleur de nations ! Comprends-tu, Paul ? de nations ? Faire de la vengeance sur une telle échelle, pousser un cri de vengeance qui retentisse dans la postérité ! Viens, Paul ; et si le cadre te paraît encore trop étroit, eh bien ! il existe à Rome un plus puissant levier ; et tu n'es pas marié, n'est-ce pas ?

Viens, te dis-je. Et d'ailleurs c'est beau chez toi la vengeance, parce que tu venges un père et une maîtresse. Songe donc, Paul ! — l'humanité, — quelle immense hécatombe à leurs maux ! Viens, quittons cette ville ; suis-moi à Paris... viens, viens ! — Non, non, je dois mourir, mourir ici avec mon père ! — Mais, misérable enfant, à qui ta mort nuira-t-elle ? Mais c'est l'action d'un fou que de se venger de l'humanité sur soi-même. — Voyez-vous, Szaflie, je vous ai écouté avec attention, avec attention j'ai épié si aucune de vos paroles éveillerait quelque chose en moi, haine, espoir ou désespoir ; mon cœur est resté muet, — muet. Tu en es sûr ? — J'en suis sûr. — Pauvre Paul, je te plains alors, parce que j'avais compté sur toi. J'aurais dû m'y attendre. Oh ! il faut une âme forte et puissante pour résister aux coups du bonheur complet ou du malheur complet : mais ton âme était faible et débile. Encore une fois, réfléchis, interroge ton cœur : rien ? rien ? — Non, répondit Paul pensif, rien. Je ne comprends pas qu'on puisse vivre quand le monde est désert. — Mais la vengeance, misérable ? — Mais puisque je n'en ressens pas le besoin à votre vue, c'est que mon cœur est mort, bien mort. — Adieu donc, Paul... adieu.

Et pour la première fois peut-être, une larme de pitié ou de regret mouilla les yeux de Szaflie.

C'est qu'au-si il y avait quelque chose d'affreux à voir cet enfant, si jeune, si beau, pale, flétri, mourant, déjà mort ; car la mort physique n'était plus qu'un fait sans importance : à voir ce pauvre enfant tout seul, dans cette chambre délabrée, sans ami, sans un parent, isolé au milieu du monde, n'ayant approché ses lèvres de la coupe de la vie que pour en sentir toute l'amertume, et s'éteignant là sans se plaindre, sans un regret, sans un murmure, sans pouvoir même verser une larme.

— Encore adieu ! dit Szaflie ; et il disparut. — Adieu ! dit Paul. Puis, regardant sa montre : Au moins, c'est une heure de passée avec insouciance.

Et l'on entendit résonner les fouets des postillons, et les vitres de la chétive auberge vibrèrent au bruit sonore et retentissant d'une voiture qui s'éloignait avec rapidité.

CHAPITRE LIV.

GRATIEU.

— A ta santé ! hélas ! — A la tienne... — Trinque...
SCHILLER. — *Les Brigands*.

Le lendemain matin à huit heures, Paul appela Gratien.

Le matelot entra.

— Écoute, mon vieux Gratien, dit Paul en ouvrant un tiroir de la table. Voilà, je crois, cinq mille et quelques cents francs ; c'est tout ce que nous avons mon père et moi : je te les donne. — Merci, monsieur Paul. — Parce que tu conçois bien que quand on est mort on n'a plus besoin de rien. — Oui, monsieur Paul. — On fusille mon père aujourd'hui à onze heures. — Oui, monsieur Paul. — Alors je me tuerai à onze heures. — Mais tu ne me réponds pas : je compte pourtant sur toi pour m'avoir des armes. — Monsieur Paul... — Eh bien ! alors ? Tu comprends que si tu n'en empêches aujourd'hui, demain, après-demain, je trouverai toujours le moment et le moyen : ainst... — Oui, monsieur Paul. — Enfin, Gratien, tu m'as vu maître, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur Paul ; et le pauvre homme sentait son cœur se gonfler. — Oui, monsieur Paul, que même c'était moi qui vous promettais, qui vous berçais et qui vous mettais à cheval sur ma jambe de bois quand vous étiez plus grand. — Eh bien, mon bon vieux Gratien, tu m'aimais alors, dis ? — Oh ! oui, monsieur Paul. — Eh bien, ne me refuse donc pas ce que je te demande : étais-tu content, toi, si on te le refusait ? Enfin, si au lieu de n'avoir eu qu'une jambe emportée tu en avais eu deux, si tu avais été bien sûr de mourir, aurais-tu été content que ton matelot te refusât de te casser la tête pour l'empêcher de souffrir davantage ? — Oh ! non, monsieur Paul, ça, c'est un devoir sacré qu'on se doit entre matelots : quand on peut épargner une souffrance à un ami, faut le faire : celui qui ne le fera pas serait un misérable et un lâche... — Eh bien ! Gratien, je suis ton ami ausi, moi, et tu refuserais au fils de ton lieutenant, à l'enfant que tu as bercé, ce que tu ne refuserais pas à un camarade ! tu me refuses cela... quand tu s : es que mon père va être fusillé... Enfin une fois mort, lui, tu conçois bien que je ne pourrais pas lui survivre, que je souffrirais trop... — Et tu me refuses ! tu aimes mieux me voir mourir de chagrin que d'un coup de feu, comme tout soldat doit mourir... Tu me refuses... dis... mon bon, mon vieux Gratien ? — Eh bien ! tenez... Non, monsieur Paul, puisque vous le voulez. Et puis, je conçois qu'après votre père mort, comme ça... ça serait une douleur qui ne finirait pas... oh ! oui, une fièvre douleur... une douleur de toute la vie, mon pauvre monsieur Paul. — Tu vois bien, mon bon vieux Gratien, que j'ai raison ? ainsi, achète-moi deux pistolets, et charge-les toi-même à deux balles, toi-même, entends-tu ? — Soyez tranquille, monsieur Paul, dit Gratien en essayant une arme. — Va, et sois ici avant la demie de dix heures. Ah ça, je compte sur vous, Gratien, foi de marin ? — Foi de marin, monsieur Paul, dit Gratien après avoir hésité un instant. Il sortit.

Neuf heures sonnerent, neuf heures et demie, dix heures. A dix heures un quart, Paul entendit plusieurs pas à la porte de sa chambre. Il fronça le sourcil, craignant quelque supercherie de Gratien ; mais ce dernier entra, ayant les deux pistolets sous sa veste, seulement il paraissait tout honteux et embarrassé. — Monsieur Paul, dit-il en retournant ces armes de tous les côtés, les yeux baissés. Vous m'avez dit de n'en rien dire à personne. — Certainement : eh bien ! qu'avez-vous fait ? — Monsieur Paul, c'est que j'ai rencontré maître la Joie et maître Bouquin dans la rue, deux anciens du radeau, qui m'ont dit qu'ils voudraient bien vous voir avant. — Fais-les entrer, Gratien.

La Joie et Bouquin s'avancèrent timidement.

— Eh bien ! mes vieux flambarts, dit Paul, vous venez me dire adieu ? — Oh ! monsieur Paul, répondit la Joie, on n'oublie pas, voyez-vous, ceux qu'on aime bien. C'est moi, monsieur Paul, qui vous ai appris à faire votre premier brand d'agui. C'est moi qui vous ai reçu dans mes bras quand vous avez été blessé, et vous vous en êtes souvenu, car jamais vous n'avez brutalisé le vieux la Joie, comme font tant de jeunes officiers. Et puis c'est triste, allez, monsieur Paul, de penser qu'après vous et le lieutenant, il ne restera que nous deux Bouquin, des flambarts de la Salamandre. Car Gratien m'a tout dit, monsieur Paul, c'est beau à vous ça ! c'est d'un bon fils et d'un brave marin ce que vous faites là ; n'y a que les femmes et les curés qui di out que vous avez eu tort. Seulement, monsieur Paul, moi et Bouquin, nous voudrions bien... mais je n'ose pas. — Demande, mon vieux la Joie. — Eh bien, monsieur Paul, nous voudrions avoir quelque chose de vous, un bouton d'uniforme, la moindre chose ; pardon, excuse, monsieur Paul, c'est que ça serait notre relique à nous deux Bouquin... — Je te le promets, la Joie.

Dix heures et demie sonnerent.

— Allons, adieu, mes amis, dit Paul ; laissez-moi... C'est pour onze heures ; pas un mot à personne. — Comptez sur nous, monsieur Paul. — Allons ! embrassez-moi.

Et Bouquin et la Joie embrassèrent Paul en pleurant.

— Adieu, mon vieux Gratien ; adieu et merci. — Mon pauvre monsieur Paul ! disait celui-ci.

Et tous les trois descendirent l'escalier à pas lents.

Paul écrivit ce qui suit, des que l'horloge du port sonna onze heures moins un quart :

« Je me tue, ne pouvant survivre à la mort de mon père. Je donne et lègue à Gratien, Jacques, matelot invalide, tout l'argent qui se trouve dans ce tiroir. Je désire qu'on donne à la Joie, maître d'équipage, m n poignard d'uniforme que l'on trouvera à bord du vaisseau amiral, dans la chambre de mon père. Je désire aussi qu'on donne à Bouquin, maître canonier, mon aiguillette, que l'on trouvera au même endroit, comme témoignage d'amitié et de reconnaissance envers ces deux braves marins. Je désire, enfin, être enterré avec mon père.

« Fait ce 15 novembre, à onze heures moins dix minutes du matin, cinq minutes avant que mon père n'ait été fusillé.

The text on this page is estimated to be only 20.06% accurate

LA SALAMANDRE. 85 An premier roitp <f onze heures, Paul arma les pistolets. Se* deniers mois fun ut . — l 'ard- iime-moi ! oh! umu Dieu! si c'est un crime. — Attends-moi, (K'rr! Je Ur suis. — Ma mer-e... A.ke !... \d dernier coup d'onze heures, Pierre Huet tombait fusillé sur le poutou. Au ilmirr coup d'on/e heures, Paul Huet tombait sur le parquet de a jn'tile chambre de I autieige du CltaSoe- Marée. i aminl u outilla pas la promesse qu il avait faite à son compagnon i armes. |Vne et son fila ne furent pas séparés. I. amiral, lirai eu. Hooquui et la Joie furent les seuls qui suivirent le muni du pere t' du lils. i e *»oi; . les Iros ma 'dots, qui avaient été s'étourdir dans une taverne, tairai un |m*ii ivres et parla eut d incendier le port de Lhei bourg, pour engér Pierte et sou eutiut. l e projet n eut heureusement pas de suite. (iratieii jouit d'une honnête aisance jusqu'à la fin de ses jours. La Joie (oud):i à la mer. dans une tminueule, cl se noya. Sou luaUlot Bouquin iuouiul de la lièvre jaune à lu Martinique. GDAnTRB LV. m SALOS U ici-no se passe k I hôtel de Saint- ôrc. un mm» après lu mort rtc l'aul et «le suit père. Test un de ccs anciens cl admi aides salons du faubourg Sainl-Gerahi, qui datent du dix-scplieme siècle. I.es mille moulures et arabesh - de> portes, des | laiu lics et des panneaux . oui été nouvellement >rées, l l se détachent bridantes sur le fond blanc des boiserics. De Modes fenê Ires voilées de larges cl lourds i idéaux de soie pourpre donut sur un jardin d autres portes, parallèles à et» croisées, s'ouvrent i une serre chaude . délient»?. toute parfumée, emhauieuée de fleurs hiver : des lapis épais et ni'ielleux garnissent relie serre, et de hau-volières, remplies de bengalis, douueul un charme de plus à celle •I e et vigoureuse végétation Il est nuit. De riches candélabre*, placés dans les coins de cet imeii-u salon, se reflètent au milieu des glaces, et jettent une pâle lueur n- la serre, seulement éclairée par celle douce clarté. I hi-ieurs portraits de famille annoncent que cet bôtd est habité par - g iis d antique et glorieuse origine. Six heures soutient. Un valet «le chambre ouvre les deux battants de U porte du uloa. Ironr : h dut lie* *£ d«- Saint-Arc. Ciuquunle an*, taille im|M>*Ju>ii\ l'air spirituel et bon. mise avec un goût et une simplicité extrême*, ri'inti—sc d'tlerniilly. Ij» * - n«*uf uns. une figure ravissante, le* plu* beaux p n\ «lu momie; l«-« pie N et le* main» dune distinction rare; brune, pèle et t peau très- bl juche; Imlettc exquise. Mariée depuis un «u au comte d'Iler»"lj. , es entrent en se donnant le hn*. et vont

s'asseoir sur une des causeuses placée* de chaque côté d'une immense-cheminée. (a DirciiESSB. — (Jnc vous êtes donc bonne, ma chère Marie, d'être me sitôt, et de m'avoir épargné tous les ennuis de ma toilette, en me mutant vos folies! :s comtesse. — Vous appelez cela des folies, bon Dieu ! Que M. d'HerOv u « st— si pas là, lui qui me reproche toujours mon sérieux, ui DtTiitssE. — Lt il a raison, Marie. Vous n'éli» pas de votre âge. ,a comtesse. - C'est plutôt lui qui u'est pas du sien. .a dit. messe. — l.c fait est qu'a treille ans. Il a le tort de se croire ne, le défaut d'être charmant, cl de su trouver le plus heureux des mues. Je vous le répété. Marie, vous êtes une folle. et s'il était là .«ms gronder.d» devant lui. Préférez-vous qu'il fût cimtiue M. de deux, sans cesse triste, préoccu[té, d'un pessimisme à luire désirer lin du iuu-nde? .a comtesse. — Est-ce que vous l'avez ce soir, ce bon M. de Servieux, vieil ami de ma mère? .a Dite messe. — Oui; mais ce n'est pas tout. J'ai une célébrité, oh! ■ grande célébrité, arrivée tout récemment b Paris. .a comtesse (avec curiosité j. — Ah! inou Dieu ! Qui donc cela? .a dcchesse . Le marquis de Longctour. un parent de M. do Saint. un marin, un véritable Jean Hart. C'est tout un roman ! a comtesse. — Con'Cï-moi donc cette belle histoire. .a dcchesse. — Ma chère enfant, ce serait lieauroup trop long. Seuleut, on dit que, pris par des pirates, emmené dans l'inténour de Trique, il u vu les choses du monde les plus curieuses, et a fait de nbreuseg découvertes eu htlnîro uatui elle ; car l'Académie-des scienvaut le recevoir comme correspondant. Mais ce qu'il y a de plus tu, c'est qu'il n'a clé fait prisonnier, dit-on encore, que parce qu'il n'a pas voulu quitter son bâtiment, perdu sans ressource. Son équipge l'aband mna. et il eut le courage d'y rester seul. Ces marins oui un siuguiiT «hmm poui leurs vaisseaux. ' la comtesse. — Voilà de la lidélilécl de la constance, j'espère. Est-il m.uié/ * la duchesse. — Fh-aiiroup. — Avec cela c'est tm vieillard f»rt simple, fort Itou, f ri iloiï\, mais un de ces Car irlcres entiers, mi d« ces eourage» indomptable» qui ne se réveillent qu'au inilit-u des grand.-» périls. Luiiii <ie ers gt:n» que les oltslac L-s sa nh gr.mdi-M-ni. u comtesse. — Je serai bien curieuse «le voir votre marin. la d en esse. — Je lui suis lôt attachée, vr.iiiiH-nt ; aussi, aurai-je le plus grand plaisir à lui apprendre aujourd'hui qu'on va, j'espère, lui a«*cunh-r un g;»de mi|téiii'iir, eoumu- rémmiM-iis« de sa helle t l noble conduite, 'la d'ailleurs été fort ai pnyé par le passager qu'il devait mener a Smvrue, m'a-l-il dit, et qui a r.-mlu de lui les meilleurs lémuigii -gcs: mai, c'est citron? un autre roman que celui ci. i la comtesse. — El de «leux. Uaiae't-sl la tournée des brancards. | la dcvi.iesse. — M. de

liiugd'Mtr m'a pré-enté son passager, cl je j vous avoue, Marie, que c'e»l iiu des houime..' les plus aiiigul.ers que j aie remontrés. I la comtesse. — C'est encore un vieux marin, bien brusque, bien laid, j avec de g .unies balafres sur h* visage. i la duchesse. — C'est un hoioioc de trente ans au plus, de la meil* i lettre rninpague, d'une heaulé pleine de disliuetiun, d'un esprit fort | origin.d et tort extraordinaire ; peignant eomiue uu auge et excellent l uiusieit-n. la comtesse. — Mais c'est en vérité un héros de roman. la o pch esse. — Sut tout si vous ajoutez a cela un nom de fort bonne maison, une g ande fortune, di s équipages du meilleur goût, les plus beaux chevaux de l'aria; et encore avez-vous une idée incomplète de M. de SzaDie. la i:omtes»e. — Mats j'en ai beaucoup entendu parler. Vous le recens? u duchesse t souriant). — Je sais que les envieux ou les méchants racontent un eiilevciiiesil accompagné de circonstances épouvantables, l'accusent d'avoir fait iimurir de chagrin cette pauvre baronne de Pavv, et de cent autre?» forfaits pareils. la comtes**. — El tout cela est faux. Vous croyez, madame ? la dc« Hesse . — La preuve que je considère la source de ces bruits comme fort douteuse et fort impure , ma chere Mario, c'est que M. de Szaflie est revu dans mon salon. cw valet de chambre (amionçattl). — K. le chevalier de Servieux. Ètilr't le chevalier de Servieux. Il baise la main «le la duchesse de Saint-Arc, et s'incline devant la comtease d'tlerniilly la duciiesxe. — Que vous êtes aimable de venir un peu tôt, monsieur de ervii-ux! Vous allez lions rendre bien tristes, nous faire bien peur «le l'avenir, n'fet-tc pas ? Voilà d'abord une de vos séides admirablement disposée à voit, entendre. m. de servieux 'Souriant). — • est une guerre à mort, madame la ditcht^s**. Mais avouez au moite» que la tristesse chez un vieillard est quelquefois de la consciciuM- ou de l'abnégation. Pourtant, par e prit de Contradiction, je serai gai aujourd'hui; c'est d'ailleurs moins le he-niu de eoulrariété qui opérera celle graude révolution dans mon esprit, que la certi uile que jai de vous être agré.ble eu vous apprenant une bouue nouvelle, u DOci'E'St. — Que voulez-vous dire? * m. de servieux. — Oh ! je ne veux vous parler ni de nouveaux bienfaits a répandre, ni de vos viriles dti malin, dont les pauvres savent seuls le secret, ni «le la recOttO «issance de ces veuves d ofliciers morts à "àlerlo «. que vous secourez si généreuM-tiu-ni, ni du... la dcchesse (avec impatience). — Monsieur de Servieux! m. de se b vie ni. — h y voici, madame. C'est tout simplement d'une note «le la main du ministre, rédigée à la hâte. Je l'ai vu à la Chambre, et il m'a remis ces t.iols écrits au crayon. la duchesse (ttsaut). — « La proniotioti de M. le

marquis de Umgetour au grade de capitaine de vaisseau, et sa nomination de commandeur de la Légion d'honneur, ont été signées aujourd'hui. » C'est par C. it !. Mille grâces, mon cher monsieur de Servieux. u. de servieux. — Pas d'« ? » gra< es, madame, car c'est une justice. Ce digne officier lutte de tout son pouvoir contre le danger, et, quand il n'y a plus de ressource, par un Etuait-il si admirable, il se refuse à quitter le bâtiment que le roi lui a confié, y reste, et expie ce dévouement sublime par une captivité au Treuse dans les déserts de l'Afrique, où il s'occupe encore de rendre des services à la science... — Vous m'avouez ! re/ que c'est admirable, madame ! — Voilà ce qu'on m'a raconté, et on ! le tient de bonne source. Et ce n'est pas tout. Car ce brave marin avait, en outre, pour lieutenant un homme fort dangereux, qui a voulu l'assassiner à la vue de tout son équipage, révolté sans doute de la fermeté à qu'il ne s'attendait pas à trouver chez notre loyal capitaine. Il paraît même, d'après le procès, que c'est ce misérable « lui a causé la perte du bâtiment, que M. de Longtour avait déjà sauvé une fois. Heureusement justice a été faite ! et notre marine n'a pas à regretter un officier dont die doit être si fière ! la duchesse. — Et puis M. de Longtour avait émigré, et un émigré

Au premier coup d'onze heures, Paul arma les pistolets.
 Ses derniers mots furent :
 — Pardonne-moi ! oh ! mon Dieu ! si c'est un crime. — Attends-moi, père ! Je te suis. — Ma mère... Adieu !...
 Au dernier coup d'onze heures, Pierre fluet tombait fusillé sur le ponton.
 Au dernier coup d'onze heures, Paul fluet tombait sur le parquet de la petite chambre de l'auberge du Chasse-Marcée.
 L'amiral n'oublia pas la promesse qu'il avait faite à son compagnon d'armes.
 Pierre et son fils ne furent pas séparés.
 L'amiral, Grat en, Bouquin et la Joie furent les seuls qui suivirent le convoi du père et du fils.
 Le soir, les trois maîelots, qui avaient été s'étourdir dans une taverne, étaient un peu ivres et parlaient d'incendier le port de Cherbourg, pour venger Pierre et son enfant.
 Le projet n'eut heureusement pas de suite.
 Grat en jouit d'une honnête aisance jusqu'à la fin de ses jours.
 La Joie tomba à la mer, dans une tourmente, et se noya.
 Son matelot Bouquin mourut de la fièvre jaune à la Martinique.

CHAPITRE LV.

UN SALON.

La scène se passe à l'hôtel de Saint-Arc, un mois après la mort de Paul et de son père.

C'est un de ces anciens et admirables salons du faubourg Saint-Germain, qui datent du dix-septième siècle. Les mille moulures et arabesques des portes, des lanchers et des panneaux, ont été nouvellement ornés, et se détachent brillantes sur le fond blanc des boiseries. De grandes fenêtres voilées de larges et lourds rideaux de soie pourpre donnent sur un jardin : d'autres portes, parallèles à ces croisées, s'ouvrent sur une serre chaude, délicieuse, toute parfumée, embaumée de fleurs d'hiver : des tapis épais et moelleux garnissent cette serre, et de hautes volières, remplies de bengalis, donnent un charme de plus à cette fraîche et vigoureuse végétation.
 Il est nuit. De riches candélabres, placés dans les coins de cet immense salon, se reflètent au milieu des glaces, et jettent une pâle lueur sur la serre, seulement éclairée par cette douce clarté.
 Plusieurs portraits de famille annoncent que cet hôtel est habité par des gens d'antique et glorieuse origine.
 Six heures sonnent.

Un valet de chambre ouvre les deux battants de la porte du salon.
 Il rentre : la duchesse de Saint-Arc. Cinquante ans, taille imposante, l'air spirituel et bon, mise avec un goût et une simplicité extrêmes.
 comtesse d'Hermilly. Dix-neuf ans, une figure ravissante, les plus beaux yeux du monde ; les pieds et les mains d'une distinction rare ; brune, pâle et à peine très-blanche ; toilette exquise. Mariée depuis un an au comte d'Hermilly.
 Ils entrent en se donnant le bras, et vont s'asseoir sur une des causeuses placées de chaque côté d'une immense cheminée.

LA DUCHESSE. — Que vous êtes donc bonne, ma chère Marie, d'être une si tôt, et de m'avoir épargné tous les ennuis de ma toilette, en me montrant vos folies !

LA COMTESSE. — Vous appelez cela des folies, bon Dieu ! Que M. d'Hermilly n'est-il pas là, lui qui me reproche toujours mon sérieux.

LA DUCHESSE. — Et il a raison, Marie. Vous n'êtes pas de votre âge.

LA COMTESSE. — C'est plutôt lui qui n'est pas du sien.

LA DUCHESSE. — Le fait est qu'à trente ans, M. de Saint-Arc a le tort de se croire ne, le défaut d'être charmant, et de se trouver le plus heureux des hommes. Je vous le répète, Marie, vous êtes une folle, et s'il était là vous gronderais devant lui. Préférez-vous qu'il fût comme M. de vieux, sans cesse triste, préoccupé, d'un pessimisme à faire désirer fin du monde ?

LA COMTESSE. — Est-ce que vous l'avez ce soir, ce bon M. de Servieux, vieil ami de ma mère ?

LA DUCHESSE. — Oui ; mais ce n'est pas tout. J'ai une célébrité, oh ! grande célébrité, arrivée tout récemment à Paris.

LA COMTESSE (avec curiosité). — Ah ! mon Dieu ! Qui donc cela ?

LA DUCHESSE. Le marquis de Longetour, un parent de M. de Saint-Arc, un marin, un véritable Jean Bart. C'est tout un roman !

LA COMTESSE. — Convez-moi donc cette belle histoire.

LA DUCHESSE. — Ma chère enfant, ce serait beaucoup trop long. Seulement, on dit que, pris par des pirates, emmené dans l'intérieur de l'Afrique, il a vu les choses du monde les plus curieuses, et a fait de nombreuses découvertes en histoire naturelle ; car l'Académie des sciences veut le recevoir comme correspondant. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il n'a été fait prisonnier, dit-on encore, que parce qu'il

n'a pas voulu quitter son bâtiment, perdu sans ressource. Son équipage l'abandonna, et il eut le courage d'y rester seul. Ces marins ont un singulier amour pour leurs vaisseaux.

LA COMTESSE. — Voilà de la fidélité et de la constance, j'espère. Est-il marié ?

LA DUCHESSE. — Beaucoup. — Avec cela c'est un vieillard fort simple, fort bon, fort doux, mais un de ces caractères entiers, un de ces courages indomptables qui ne se réveillent qu'au milieu des grands périls. L'un de ces gens que les obstacles seuls grandissent.

LA COMTESSE. — Je serais bien curieuse de voir votre marin.

LA DUCHESSE. — Je lui suis fort attachée, vraiment ; aussi, aurai-je le plus grand plaisir à lui apprendre aujourd'hui qu'on va, j'espère, lui accorder un grade supérieur, comme récompense de sa belle et noble conduite. Il a d'ailleurs été fort appuyé par le passager qu'il devait mener à Smyrne, m'a-t-il dit, et qui a rendu de lui les meilleurs témoignages ; mais c'est encore un autre roman que celui-ci.

LA COMTESSE. — Et de deux. Mais c'est la journée des brancards.

LA DUCHESSE. — M. de Longetour m'a présenté son passager, et je vous avoue, Marie, que c'est un des hommes les plus singuliers que j'aie rencontrés.

LA COMTESSE. — C'est encore un vieux marin, bien brusque, bien laid, avec de grandes balafres sur le visage.

LA DUCHESSE. — C'est un homme de trente ans au plus, de la meilleure compagnie, d'une beauté pleine de distinction, d'un esprit fort original et fort extraordinaire ; peignant comme un ange et excellent musicien.

LA COMTESSE. — Mais c'est en vérité un héros de roman.

LA DUCHESSE. — Surtout si vous ajoutez à cela un nom de fort bonne maison, une grande fortune, des équipages du meilleur goût, les plus beaux chevaux de Paris ; et encore avez-vous une idée incomplète de M. de Szaflie.

LA COMTESSE. — Mais j'en ai beaucoup entendu parler. Vous le recevez ?

LA DUCHESSE (souriant). — Je sais que les envieux ou les méchants racontent un enlèvement accompagné de circonstances épouvantables, l'accusent d'avoir fait mourir de chagrin cette pauvre baronne de Pavy, et de cent autres forfaits pareils.

LA COMTESSE. — Et tout cela est faux. Vous croyez, madame ?

LA DUCHESSE. — La preuve que je considère la source de ces bruits comme fort douteuse et fort impure, ma chère Marie, c'est que M. de Szaflie est reçu dans mon salon.

UN VALET DE CHAMBRE (annonçant). — M. le chevalier de Servieux.

Entre le chevalier de Servieux. Il baise la main de la duchesse de Saint-Arc, et s'incline devant la comtesse d'Hermilly.

LA DUCHESSE. — Que vous êtes aimable de venir un peu tôt, monsieur de Servieux ! Vous allez nous rendre bien tristes, nous faire bien peur de l'avenir, n'est-ce pas ? Voilà d'abord une de vos séides admirablement disposée à vous entendre.

M. DE SERVIEUX (souriant). — C'est une guerre à mort, madame la duchesse. Mais avouez au moins que la tristesse chez un vieillard est quelquefois de la conscience ou de l'abnégation. Pourtant, par esprit de contradiction, je serai gai aujourd'hui ; c'est d'ailleurs moins le besoin de contrariété qui opérera cette grande révolution dans mon esprit, que la certitude que j'ai de vous être agréable en vous apprenant une bonne nouvelle.

LA DUCHESSE. — Que voulez-vous dire ?

M. DE SERVIEUX. — Oh ! je ne veux vous parler ni de nouveaux bienfaits à répandre, ni de vos visites du matin, dont les pauvres savent seuls le secret, ni de la reconnaissance de ces veuves d'officiers morts à Waterloo, que vous secourez si généreusement, ni de...

LA DUCHESSE (avec impatience). — Monsieur de Servieux !

M. DE SERVIEUX. — M'y voici, madame. C'est tout simplement d'une note de la main du ministre, rédigée à la hâte. Je l'ai vu à la Chambre, et il m'a remis ces mots écrits au crayon.

LA DUCHESSE (lisant). — « La promotion de M. le marquis de Longetour au grade de capitaine de vaisseau, et sa nomination de commandeur de la Légion d'honneur, ont été signées aujourd'hui. »

C'est parfait ! Mille grâces, mon cher monsieur de Servieux.

M. DE SERVIEUX. — Pas de grâces, madame, car c'est une justice. Ce digne officier lutte de tout son pouvoir contre le danger, et, quand il n'y a plus de ressource, par un fanatisme admirable, il se refuse à quitter le bâtiment que le roi lui a confié, y reste, et expie ce dévouement sublime par une captivité affreuse dans les déserts de l'Afrique, où il s'occupe encore de rendre des services à la science... — Vous m'avouerez que c'est admirable, madame ! — Voilà ce qu'on m'a raconté, et on le tient de bonne source. Et ce n'est pas tout. Car ce brave marin avait, en outre, pour lieutenant un homme fort dangereux, qui a voulu l'assassiner à la vue de tout son équipage, révolté sans doute de la fermeté qu'il ne s'attendait pas à trouver chez notre loyal capitaine. Il paraît même, d'après le procès, que c'est ce misérable qui a causé la perte du bâtiment, que M. de Longetour avait déjà sauvé une fois. Heureusement justice a été faite ! et notre marine n'a pas à regretter un officier dont elle doit être si fière !

LA DUCHESSE. — Et puis M. de Longetour avait émigré, et un émigré

The text on this page is estimated to be only 21.41% accurate

56 LA SALAMANDRE. ne peu» iiéi.v>»airénient être qu'un imbécile et un lâche. Ilécllemeut il est pénible d'être aussi mal compris, et de ne recueillir que de la haine et île la calomnie, pour le peu de bien qu'on essaye de faire. m. de servie ex. — On nous prend pour des croquemilains, et notre otiose est jugée en dernier ressort quand on a parlé de donjons et d'aile» de pigeons. Mais ces plaisanteries disent autant que les proscriptions de 93. La querelle u'esl pas finie, madame la duchesse; la France nous hait, car on uc relève pas des croyances détruites comme on relève un trône. la dcche'se. — Allons, vous êtes un songe-creux, b* Cazoltc de la Bctauraiiou Entre un valet de chambre qui remet une lettre & la duchesse. la dcchesse (déchachetant b lettre.) — Vous permettez, monsieur de Servi eux? M. de Servieu* t'incline et s'entretient avec U comtesse d'Uernnlly. la tu (.Hesse. — Quel contre-temps! c'est désolant ! (Souriant.) Mais, apr» tout, je reverrai ce bon M. de Loiigctour, nuis je ne reverrai jamais uue pareille épître; ainsi, tout est pour le mieux (Niant aux éclats). fi*>t qu'aussi u s marins sont si singuliers ' M.ii» on dit que tous ces gens de haut courage ou d'esprit supérieur sont toujours menés de la sorte par leurs femmes. User doue cela tout haut, monsieur de Servions, et je vous délîe de nous attrister apres. Et cela vous égayera aussi. Marie; car, je ne sais, mais depuis uu moment vous paraissez révoue. la comtesse. — Mais pas du tout. m. ns sERvntux (lisant). — « Ma chère parente, comme on peut bien parler franchement entre amis et parents, je vous avoue que je ne puis , avoir le plaisir d'aller dîner avec vous aujourd'hui, non par ma volonté, mais par celle de ma diable d'Elisabeth, île lui maudite lemme que vous connaissez bien. J'ai prié, menacé, je u'ai pu rien obtenir, je ne sais par quel caprice elle m'a refusé, mais elle n'a pas voulu, ht routine je pariais d'aller chez vous malgré tout, car enliu a mou bord c'était autrement, eh bien î madame et chère parente, elle m'a eulèrmé, enfermé à double tour, et c'est de ma pritton que je vous écris cette lettre, que j'ai jetée par la fenêtre à un commissionnaire, eu lui disant de la porter tout de suite à l'hôtel Saint-Arc. Ne m'en veuillez doue pas, ma chère parente, car je serais désolé que vous me crussiez ingrat, après toutes les iiontés dont vous m'avez comblé depuis mon retour de Tripoli. J'étais bieu sûr de vous avoir écrit de Toulon à mon arrivée en France, huit jours avant mou départ pour Paris. Je retrouve ma lettre dans le secrétaire d'Elisabeth, qui l'aura oubliée. Ne m'en veuillez

donc pa», ma chère parente, et plaignez un prisonnier. SI j'avais été à mon bord, cela ne se serait pas passé ainsi. Surtout qu'Elisahclh nesacheirien. jcvouen supplie. J'ai appris, en arrivant, que mon licutcuaul avait été fusillé C'est un grand malheur, car c'était un brave ; j'aurais tout donné au monde pour le sauver; ainsi, mad mie, les démarches que je vous avais riée de tenter à ce sujet deviennent inutiles, cl j'en suis au désespoir, ieu au désespoir. Agréez, etc. » M. de Servieux remet la lettre à In duchesse. la nrc cesse. — L'excellent homme! Il plaint son lieutenant encore m. de servie ex. — C'est pourtant une chose bizarre, cl prouvée, que ces courages de fer, que ces humilies indomptables au milieu du danger, sont d'une faiblesse inouïe, une fois rentrés dans la vie privée. la duchesse (souriant). — C'est toujours Hercule aux pied' d'Qntph.de, monsieur de Servieux. — Mais il faut lui répondre à ce pauvre marquis. Sonnant et parlant. à un valet de chambre Qu'on m'apporte rc qu'il faut pour écrire. (Ecrivant.) — «Mou cher parent, je prends un bieu vif intérêt a votre captivité: pour en adoucir les ennuis, je vous envoie une note du ministre: apres tout. ce qui me console un peu, c'est de voir une femme (et votre femme) nous faire expier tout le despotisme que vous faisiez, dit-on. A voire bord. « A bientôt, i'espère, car madame de Lougetour ne saurait être toujours impitoyable. — Mille regrets et amitiés, mou rher purent. « DrciiEssE de Saut-Arc. . » la duchesse de saist-aec (ployant la lettre, la cachetant et la donnant ail valet). — Portez cette lettre. a de servie ex. — Ah! Je malheureux, que je le plains ! si Elisabeth intercepte la correspondance, il est mis au secret. la Dvr.iiEssE. — Et au pain et à l'eau, peut-être. Gardé à vue, qui sait... le valet de chambre (annonçant). — Monsieur le duc Le Hue de Saint-Arc baise la main de la comtesse, la conversation >'eng-*ec et n'est interrompue que par le valet, qui nomme successivement les convives, enfin il annonce : Monsieur de Szaffic u comtesse d'iiermiliv tournant vivement la tête). — C'est lui ! Qu'il est bien ! Dix minutes après, un maître d hôte ouvrant le» deux battants dr la poilu ; Madame la duchesse r&t servie! F1> DE LA - SALAMAMiHE. Digitized by Gc yogle



Dernier coup de onze heures à l'horloge du port.